THE GETTY CENTER LIBRARY

Why ask for the moon
when we have the stars?

AS

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TREIZIÈME

Octobre — Novembre — Décembre 1908

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRARE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME TREIZIÈME

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1908

BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LE MIRACLE DES HOMMES

I

J'ai sursauté en rencontrant, dans une des dernières livraisons du *Mercure de France*, sous la signature de Mme Marie Leneru, une étude intitulée : *Le cas de Miss Helen Keller*. Voilà deux ans que me tourmentait jusqu'à l'obsession, l'envie d'écrire tout un livre sur cette Américaine de vingt-huit ans, sourde, muette, aveugle, et pourtant plus savante, plus pensante, plus agissante, au sens élevé du mot, que n'importe laquelle de ses compatriotes.

Un livre!... — Il faudrait peut-être deux ou trois volumes pour épuiser le monde d'idées, de conjectures, de doutes, d'espoirs que suggère l'histoire de cette nouvelle Hélène, autrement merveilleuse que celle dont la beauté légendaire nous a valu *l'Iliade*, car c'est une histoire qui nous mène jusqu'aux bords des précipices où gît la clef de toute l'humaine énigme. Et quel publiciste, obligé de vivre au jour le jour du produit de sa plume, oserait tenter une œuvre d'une telle envergure?... — J'ai dû constamment reculer, à chaque velléité nouvelle de m'engager dans une aussi vaste et lointaine entreprise.

Aux écrivains assez favorisés pour pouvoir s'absorber des mois ou des années dans les fouilles physiologiques, philosophiques et psychologiques que requiert un tel sujet, je vais me borner à signaler, en m'aidant de quelques réflexions sommaires et d'un

commencement de documentation, quelques-uns des éléments que devrait embrasser le beau livre à produire.

Ce que j'en dirai ne fera, d'aucune sorte, double emploi avec le travail de Mme Marie Leneru. Car la collaboratrice du *Mercure de France* s'en tient à des extraits, judicieusement mais laconiquement commentés, d'un livre où Helen Keller analyse ses propres sensations.

Sous la plume de la commentatrice reparaît ce mot, audacieux mais juste, de Mark Twain : « Le XIXe siècle a produit deux personnages exceptionnels : Napoléon et Helen Keller. » Il faut y joindre cet autre cri d'un voyageur anglais, M. J. Hodder Williams : « Les Etats-Unis offrent deux sujets d'étonnement : Helen Keller et les chutes du Niagara. »

A vrai dire, on ne conçoit guère que des écrivains aussi psychologues que Paul Bourget, de grands reporters aussi curieux et consciencieux que Jules Huret, aient parcouru, un carnet de notes à la main, le Nouveau Monde, sans avoir cherché et découvert, sans avoir même soupçonné l'existence d'une femme qui eût achevé d'affoler Hamlet et l'eût forcé à élargir son poignant dilemme : « Etre ou ne pas être », en mettant sous ses yeux le spectacle de *l'être qui n'est pas*, du *néant vivant*.

Avec un peu d'imagination, chacun peut se figurer la physionomie des cités et de la société américaine sans y aller voir. Peut-être, à force de s'y fusionner à l'aide des énormes courants d'émigration qui y affluent des quatre points cardinaux, toutes les races du globe qui se mêlent sur les rives de l'Hudson finiront-elles par produire une humanité-type, physiquement, intellectuellement, moralement supérieure à chacune de ses fractions : tels, ces grands fleuves redevables de leur volume, de leur force, de leur majesté, aux multiples cours d'eau qui s'y déversent. En attendant, le jeune milieu yankee est trop proche encore de ses origines de colonie de miséreux, déracinés par la seule nostalgie de la fortune matérielle, pour avoir affirmé autre chose qu'une suprématie

pratique par rapport aux vieux peuples casaniers demeurés à la fois fidèles à leurs clochers, à leurs traditions et à leur routine, au milieu des splendeurs du génie ancestral. Et que nous importe, au fond, d'aller constater *de visu*, l'altitude des gratte-ciel américains, la fièvre qui agite la Bourse de New-York, les perfectionnements d'outillage qui convertissent si rapidement les porcs en chair à saucisse, aux abattoirs de Chicago? Les yeux de nos cerveaux sont capables d'ajouter à nos propres maisons tous les étages des Babels yankees et de se représenter suffisamment, par une simple multiplication, les rages de la chasse aux dollars, ou les progrès mécaniques d'une agglomération cosmopolite stimulée, plus que toute autre, par sa soif de bien-être positif et de luxe brutal. La seule attraction qui pût jamais me conduire personnellement sur l'autre rive de l'Atlantique serait un prodige tel qu'Helen Keller, le seul des prodiges de la terre de Barnum qui échappe, par on ne sait quelle distraction, à la perspicacité des Européens le mieux mentalement préparés.

Charles Dickens, lui, au cours d'une seconde tournée aux Etats-Unis, — vers 1840 — ouvrit plus largement les yeux et les oreilles que ne le font nos écrivains contemporains. Il devina et alla voir à l'Institut des aveugles de Boston (Perkins Institute), une devancière d'Helen Keller, Laura Bridgman, aveugle, sourde et muette depuis l'âge de deux ans, à la suite d'une fièvre scarlatine. Il s'extasia devant les aptitudes que ce rebut de la création avait acquises et lui consacra de longues pages émues dans ses *American Notes*. Et cependant Laura Bridgman n'avait appris que l'écriture, la lecture, l'histoire, la géographie et certaines notions générales des rapports des choses entre elles.

Quel émoi n'eût pas éprouvé l'auteur de *David Copperfield*, s'il avait pu connaître Helen Keller, qui, privée de la vue, de l'ouïe, de la parole, depuis l'âge de dix-neuf mois, et laissée dans cette géhenne jusqu'à sept ans, est aujourd'hui la femme la plus complète de l'Amérique, puisque, agrégée de l'Université, elle sait à fond l'algèbre, les mathématiques,

quelque peu d'astronomie, le latin et le grec; lit les grands stylistes de France en français, et Gœthe, Schiller, Henri Heine en allemand avec autant de facilité que Shakespeare ou Longfellow en anglais; écrit des livres où elle raconte les épisodes horribles ou glorieux de sa vie étrange et, en attendant qu'elle reconquière absolument la parole, peu à peu ressaisie déjà, coud, brode, dessine, dactylographie, nage, canote, pédale en bicyclette, monte à cheval, joue aux cartes, aux dames, aux échecs — ce casse-tête vénérable — et possède sur l'histoire universelle plus de clartés que l'immense majorité des êtres normaux.

II

La première fois que l'écho de ce miracle me vint aux oreilles, je me remémorai un conte macabre de Wells, qui avait empli de son cauchemar un de mes sommeils. Il s'agit d'un fanatique praticien qui, en sa féroce curiosité de savant, leurre un désespéré et, sous prétexte de le faire mourir sans agonie en échange du don de son cadavre, l'anesthésie simplement et lui enlève alors le cervelet, pour voir ce qui adviendra du « roi de la création », ramené à l'état purement bestial. Dépouillée de toute faculté pensante, la victime de cette effroyable fantaisie de chercheur, ne manifeste plus qu'un appétit démesuré et l'irrépressible désir de dépenser violemment ses forces pléthoriques, sans cesse accrues par l'inaction et la suralimentation. Et, enchaîné par l'impitoyable expérimentateur, l'homme-animal finit par briser ses liens et par écraser l'Esculape dans une formidable étreinte, sans même savoir que c'est son bourreau qu'il broie...

Mais, à cette métamorphose imaginaire d'un être intelligent en monstre, voici la vérité opposant la transformation d'un monstre en être suprêmement intelligent. Car, où est le physiologiste capable de soutenir qu'à sept ans, l'embryon humain dénommé Helen Keller, ait constitué autre chose qu'une brute, une pièce de chair sculptée, mais sans com-

préhension, sans pensée, puisqu'elle n'avait connu autrefois la lumière, le bruit de la vie, le son de ses propres bégaiements puérils qu'à un âge où on ne s'en rend pas compte, où la mémoire consciente n'étant pas entrée en fonction, n'a rien pu léguer encore aux lendemains ?...

Pensez aux quadrupèdes dont les prunelles discernent; qui sont organisés pour observer, se garer du danger, se diriger, s'apercevoir qu'on les caresse ou qu'on les rudoie, qu'on les traque ou qu'on les domestique, et dont les moindres pas ont un but instinctivement tracé; abaissez le regard jusqu'aux plus infimes insectes armés d'organes assez aigus pour contempler, savoir ce qu'ils font, de quelle couleur est le jour, ce qui va résulter de la plus légère contraction de leurs minuscules antennes. Et comparez ensuite cette somme de propriétés animales à la condition d'un être de notre espèce si disgracié qu'il ne soupçonne rien du temps et de sa fuite, de l'espace et de son étendue, du soleil, de l'ombre et de leurs jeux : qu'il tâtonne à jamais machinalement, sans réflexion et sans objet, dans une nuit sans limite, au milieu d'une écrasante conspiration du silence qui lui dérobe tous les rires, tous les pleurs, tous les cris, tous les chants, c'est-à-dire toutes les expressions et les explications de la vie !... L'imagination titube rien qu'à vouloir se dépeindre une substance animée en un pareil tombeau...

« Une âme en prison », a dit un publiciste français, pour définir le cas de Marie Heurtin, autre sourde-aveugle et muette dont j'aurai à reparler. Ce titre d'ouvrage équivaut à toute une thèse qui conclut avant d'avoir fourni ses preuves. En se reportant aujourd'hui de vingt et un ans en arrière, Helen Keller, qui est une croyante, pourtant, et qui doit sentir l'énorme importance de ses témoignages selon qu'ils feront honneur à un Dieu ou aux hommes, du prodige de sa rédemption, — Helen Keller affirme qu'à sept ans, *elle n'avait pas d'âme*, qu'elle était à peine un animal sans pensée ni volonté, qu'elle ignorait son « moi »; que son monde était un « non-monde », qu'elle s'agitait « sans passé, sans présent,

sans avenir, sans espérance, sans regrets, sans prévisions, sans étonnements, sans foi ni loi d'aucune espèce », en un néant qu'elle désespère de pouvoir décrire avec des mots adéquats. Et que dit Miss Sullivan, la sublime éducatrice irlandaise à laquelle Helen doit d'avoir émergé de cette chrysalide hermétique et d'avoir gravi pas à pas, jusqu'aux sommets de la sensibilité et de la raison?... Miss Sullivan rapporte que, lorsqu'elle vint en contact pour la première fois avec cette larve à face d'enfant, elle ne perçut chez elle que des instincts et des gestes de bête sauvage. Avant d'utiliser les facultés simiesques d'imitation, dont Helen était douée, pour la révéler à elle-même, il fallut commencer par la dompter comme on dompte les fauves, — par la force; lutter contre elle, se battre, pour lui apprendre à se laver les mains, à se peigner, à obéir à une impulsion quelconque venant du dehors (1).

En ce bloc de matière mouvante, l'âme était plongée dans de telles profondeurs de primitivité qu'Helen répondait par des coups de pied et de poing et de rauques cris de rage à toutes les caresses, si bien que le jour où, les premières petites lueurs de conscience ayant percé ses ténèbres, elle en témoigna sa gratitude à son institutrice par un baiser, ce fut un événement si considérable « que » dit Miss Sullivan « je crus que mon cœur allait se briser d'allégresse ».

Ici donc, nous touchons déjà au plus redoutable problème qui torture l'humanité depuis que, en pleine possession d'elle-même, elle se débat désespérément et orgueilleusement, à coups d'hypothèses, contre l'inconnu de ses antécédents et de ses fins. Où commence l'âme, jusqu'où va-t-elle? — Est-elle en nous, à l'heure même où nous sortons des flancs

(1) Le même fait est constaté dans une notice publiée en 1837 en Belgique, par l'abbé Carton, directeur de l'Institut des Sourds-Muets de Bruges à propos d'une aveugle sourde-muette : Anne Temmermans, qui, au début de son instruction. égratignait et mordait ses instructeurs et détruisait tout ce qu'on lui mettait entre les mains.

maternels, avant que nos yeux se soient dessillés, que notre premier vagissement nous ait échappé, qu'une seule de nos activités ait eu le temps de s'exercer ostensiblement? Et si, dès l'âge de dix-huit ou dix-neuf mois, nos sens principaux se trouvent abolis par une fatalité qui a enfermé, en quelque sorte le germe de la cérébralité derrière les lourdes et sombres portes, sans fissure, d'un cachot, le germe reste-t-il là, néanmoins, indestructible, comme une lampe qui n'attend que la communication d'une étincelle pour dresser sa flamme et illuminer l'horreur de la geôle?

On pourrait le présumer, puisque, chez des aveugles sourds et muets *de naissance*, tels que Marie Heurtin, dont je parlais tout à l'heure, une longue et patiente éducation a allumé aussi des clartés, éveillé une sensibilité témoignant, semble-t-il, d'une loi d'atavisme préordonnée en vertu de laquelle le couple humain transmet son fluide mental en même temps que sa sève charnelle. Mais comment concilier, autrement que par des arguments indémontrables, la théorie spiritualiste de l'existence prédominante de l'âme et de son immortalité avec ce fait avéré que l'âme des Laura Bridgman, des Helen Keller, des Marie Heurtin, ou leur subconscience, fût restée jusqu'à la fin de leurs jours comme une lampe jamais allumée et à jamais hors d'usage, sans l'intervention de tout un concours de circonstances et de volontés purement humaines, sans l'interposition d'anges de patience et de dévouement, secondés par des intuitions géniales?

III

Nos études philosophiques nous ont appris à tous qu'avant d'avoir été réalisée aussi triomphalement, la possibilité d'arracher à leur muette et noire solitude les êtres aux orbites vides, aux oreilles sans tympan, aux gosiers sans voix, avait été depuis longtemps pressentie par les psychologues sensualistes.

L'abbé de Condillac, notamment, dès le milieu du XVIIIe siècle imaginait, sous la forme de son homme-statue, des créatures réduites à l'unique sens du toucher et arrivant, pourtant, à partager toutes les sensations des créatures parfaites. Et cela, à une époque où les sourds-muets aveugles, capables de servir de sujets d'expérience étaient introuvables en France, car l'abbé de l'Epée en chercha vainement un par voie d'annonces, avec l'ambition de le guérir. Admirable prescience de l'humanité, sûre de son génie et devançant, de siècle à siècle, les victoires les plus extraordinaires qu'elle remportera sur la nature à l'heure de sa maturité!... Cependant, Diderot lui-même avec sa théorie de la sensibilité de la matière, eût-il admis qu'on peut inculquer aux plus infirmes des infirmes la notion des choses abstraites et susciter ou ressusciter en eux les facultés émotionnelles qu'on est convenu d'assigner à l'âme? — En vérité, rien au monde ne paraît, théoriquement, relever au même degré du domaine de l'utopie. Le seul fait d'exciter dans le vide d'un cerveau aussi emmuré, aussi cadavérique que celui de Marie Heurtin à sa naissance, ou d'Helen Keller à sept ans, l'attention à un enseignement quelconque et le désir d'y satisfaire, semble déjà quasi-phénoménal. Rien de plus simple sans doute, par la culture des dons d'imitation machinale qui passent pour innés chez les races et les sujets les plus incultes que d'enseigner à un enfant sourd, aphone et aveugle, l'usage d'un pot-à-eau, par exemple, en lui mettant obstinément le récipient dans la main, en amenant cette main à en explorer la forme, en la conduisant ensuite, dix, vingt ou trente fois, à une pompe d'où le liquide jaillira pour être conduit à la bouche et remplir sa mission désaltérante.

Mais quel abîme encore, entre ce résultat et celui qu'il s'agit d'atteindre pour mettre le morceau de « néant-vivant » en état de prendre une initiative réfléchie et d'exprimer à autrui le simple désir de boire! Un sourd-muet traduira naturellement sa soif par la mimique. Mais s'il est aveugle, par surcroît, et sans souvenir de la lumière, la ressource du geste

systématique et adéquat doit, hélas ! lui faire défaut. Ne vous voyant pas, il ignore que vous soyez doué de vision et qu'il pourra infailliblement se rendre intelligible par les signes que l'instinct peut, à la rigueur, suggérer.

Vous voilà contraint de faire pénétrer dans ce cerveau désert et fermé, la notion d'un langage qui jettera un pont solide entre son entendement naissant et le vôtre. Chacun est censé savoir qu'on y pourvoit dans le cas que j'ai choisi à titre d'exemple, en plaçant sur une table un pot à eau et en couvrant son couvercle de morceaux de carton portant, en relief, les lettres de l'alphabet destinées à former les mots « Pot à eau », qu'on soumet successivement aux doigts du misérable atrophié. Mais qui ne saisit l'angoissante difficulté qui se présente alors? Comment faire comprendre à un être quasi-inexistant (*complètement* inexistant, d'après la formule de Descartes, puisqu'il ne pense pas), comment lui faire comprendre qu'il y a un rapport entre l'ustensile et les lettres et que la réunion de ces lettres sert à la fois à spécifier un objet et à faire passer une idée d'un cerveau dans un autre? La construction des Pyramides ou le percement du canal de Suez apparaissent comme jeux d'enfants à côté du tour de force qui consisterait à faire entrer cet élémentaire processus spirituel dans le cerveau du plus intelligent animal — du chien, si vous voulez — et sous maints rapports, des organismes tels que ceux de Laura Bridgman, d'Helen Keller, de Marie Heurtin sont, en leur principe, infiniment inférieurs à ceux du chien si vous faites abstraction de l'avantage de l'intuition atavique, puisque l'espèce canine, elle, possède quatre sens : la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat et peut-être d'autres que nous ignorons... On a réussi cependant à triompher chez elles des plus décourageantes incapacités originelles et à faire pénétrer en leurs cervelles inapprochables, le premier rayon qui leur révèle leur pouvoir de traduire un désir par des mots ayant chacun une valeur correspondante à son objet. N'est-on pas tenté de déduire définitivement de là, en dépit de toutes affirmations d'écoles, que l'espèce

humaine, même quand elle se présente avec les plus stupéfiantes lacunes, est venue au monde le front radieux, ceint d'une couronne de maître souverain, l'esprit orné d'une irrésistible vertu de divination, qu'on qualifie souvent de divine parce qu'il faut bien trouver un qualificatif à la fois tout à fait imprécis et superlativement intense, pour décrire un phénomène aussi éblouissant et aussi inexpliqué?

Lorsque le jeune monstre qu'était Helen Keller à sept ans et qu'elle fût demeurée sans l'héroïsme de Miss Sullivan, eut compris, pour la première fois, la loi générale du langage et qu'elle pourrait demander, obtenir, écouter, entendre, en traçant dans les mains de son éducatrice les signes alphabétiques de sa curiosité ou de son vouloir et en tendant ses propres paumes pour y recevoir des réponses, elle pâlit, rougit, se mit à trembler fébrilement, puis parut transfigurée par l'extase subite d'un aveugle-né qui verrait brusquement luire le soleil et s'épanouir l'azur. La lampe sacrée s'était allumée en son for intérieur. Elle tenait la première des clefs qui allait ouvrir sur la vie les portes massives de sa tombe... *Eureka!* Miss Sullivan, elle, laissait couler silencieusement des larmes délicieuses qu'on voudrait recueillies dans le plus impérial des écrins, car quels diamants de l'Inde ou de l'Afrique vaudraient jamais ces gouttes d'âmes faites d'une si noble fierté et d'une charité si sublime?... Pour moi, je ne puis retrouver dans l'histoire du monde ou dans ses légendes, beaucoup de scènes plus émouvantes que celle qui accompagna cette première étape du non-être d'Helen Keller vers l'être... Elle dépasse infiniment en beauté les plus poétiques ou les plus dramatiques fictions païennes ou chrétiennes : la métamorphose d'Acis en fleuve et de Galathée en Néréide, l'entrée d'Orphée dans les enfers, ou la résurrection de Lazare sortant, livide, de son sépulcre à la voix du Christ. La thaumaturgie de l'ère mythologique ou des temps modernes fondée sur la croyance aux pouvoirs surnaturels de plusieurs dieux ou d'un seul, ne pâlit-elle pas à côté de ce miracle des hommes s'aventurant, avec leurs faibles moyens terrestres, dans l'effrayante

caverne noire de l'inconscience, osant tout pour y rejoindre une ébauche d'humanité qui s'y trouve ensevelie et ignore qu'on l'y cherche et ramenant cette ébauche au jour et à la plénitude de l'être à travers les obstacles les plus invraisemblables, par le seul effet d'une indéfectible bonté et de la foi la plus invincible en soi-même?...

Je ne veux troubler ici aucune religion ni déposséder qui que ce soit de ses idoles. Mais je me demande si le chef d'œuvre humain que représente l'omnisciente Helen Keller d'aujourd'hui n'est pas fait de lui-même pour fixer plus d'un irrésolu. Les plus croyants n'en peuvent-ils venir à soupçonner que l'imagination capable d'avoir conçu théoriquement puis accompli un tel prodige est capable, dans ses élans vers le toujours mieux et le toujours plus beau, d'avoir inventé de toutes pièces, rien que pour satisfaire ses superbes aspirations, l'Etre caché qu'elle place si haut au-dessus de tout? Ou encore, en écartant cette préméditation, n'est-il pas permis de supposer que ce que l'homme prend pour Dieu est simplement la grande ombre qu'il projette, en sa marche de conquérant, devant ses propres pas?... Et, dans tous les cas, persistera-t-on à ravaler l'homme et ses énergies pour mieux exalter quelque Olympe? De l'avoir deviné, admiré, adoré, ce dieu invisible, ne serait-ce pas déjà l'avoir presque égalé! Et le plus convaincu des chrétiens ne devrait-il confesser, devant la résurrection d'une Laura Bridgman, d'une Helen Keller, d'une Marie Heurtin, que la créature n'est pas loin de s'exhausser au niveau de son Créateur?

La leçon philosophique découlant du premier triomphe de Miss Sullivan sur une matière non pensante se trouve soulignée par un incident adorable qui en fut le lendemain. Rentrant brusquement dans une pièce où elle avait laissé Helen seule, l'éducatrice la trouva accroupie sur le parquet auprès de sa chienne, le « setter Bell », dont elle tenait les pattes, en traçant de ses doigts le dernier mot qu'elle avait appris : *Poupée*. La petite brute d'hier, soudainement émergée de sa léthargie, de son amorphie, s'efforçait

de communiquer à la bête imperfectible, le secret qui venait de lui être à elle-même révélé. Imaginait-elle encore que l'animal équivaut à l'homme, ou, en essayant d'impartir son jeune savoir à la bête, participait-elle déjà à nos nobles élans d'altruisme et à la foi grandissante de notre espèce en la toute-puissance de ses moyens? Cette seconde hypothèse est plus que douteuse. Car la fillette n'avait encore fait son entrée que dans le monde des choses concrètes et palpables. Et l'œuvre, encore plus formidable que la première, de lui faire saisir l'insaisissable, d'ouvrir à sa perception le groupe infini des abstractions, des sentiments immatériels : bien, mal, justice, injustice, amour, haine, pardon, résignation, était encore tout à accomplir.

J'ai demandé plus haut si Diderot l'eût jugée réalisable.

Elle se réalisa pourtant, et apparemment avec l'aide de cette mystérieuse force latente que la loi de l'hérédité a déposée au plus profond de nous et qui finit par répondre aux appels de toute volonté secourable appliquée à l'éveiller. On reste confondu en lisant qu'à force de persévérance chez l'instituteur et l'institutrice, le néant vivant tel que l'Helen Keller de la septième année en arrive à ressentir la perplexité, à interroger autrui sur l'alpha et l'oméga des choses ; qu'il a suffi d'épeler pendant un certain temps sur le front d'un « être qui n'est pas » le mot *think* (pensez!) pour y susciter l'effort victorieux de la réflexion, de la déduction, du plus complexe calcul mental. Et cependant il s'est exécuté, l'extravagant tour de force de divulguer et de faire éprouver l'amour du prochain, l'ambition de la perfection morale, à une sourde-muette et aveugle, d'autant plus fatalement condamnée en apparence, au plus impérieux égoïsme que, s'ignorant elle-même, elle ignore *a fortiori* tout ce qui est en dehors d'elle. Helen Keller n'avait pas encore neuf ans que ses facultés méditatives s'étaient développées au point de lui inspirer des questions aussi redoutables que celles-ci : « Pourquoi tout meurt-il? Ne croyez-vous pas que nous serions plus heureux si nous ne devions

jamais mourir? Vous dites que le monde serait bientôt trop surpeuplé; mais, puisque Dieu est tout-puissant, pourquoi ne fait-il pas de la place en créant d'autres mondes? » Je ne crains pas de me répéter et de redire qu'en faisant jaillir du gouffre de la cécité, de la surdité et du mutisme de telles manifestations mentales, l'homme a égalé, sinon surpassé tout ce que les mythes ont prêté d'actions merveilleuses aux géants dont sa divination, suivant les croyants, sa fantaisie inventive, suivant les autres, a peuplé de tous temps les cieux...

III

Il va sans dire que ce mot « l'homme » s'emploie ici dans son sens générique et que j'aurais pu écrire aussi bien « le miracle des femmes ».

Un livre consacré au prestigieux sujet d'Helen Keller devrait même insister spécialement sur la question des sexes et aussi celle des vocations. Miss Sullivan, l'ouvrière de cette rédemption stupéfiante, n'est pas unique. Elle a des devancières qui, sans avoir atteint à des résultats aussi complets, ont obtenu de mémorables succès de l'espèce. Elle a eu des émules qui marchent dans son sillon. Or, je n'ai jamais vu qu'à notre époque de féminisme parfois outrancier, on ait invoqué de pareils exemples pour discréditer l'ancien préjugé de l'infériorité de la femme par rapport à son compagnon. Pourtant, la transmutation d'un monstre en individu d'élite ne suppose-t-elle et n'impose-t-elle pas encore plus de capacité, de robustesse intellectuelle, de courage, d'élévation de caractère, de vertus de toutes sortes que des règnes tels que ceux de Marie-Thérèse, d'Elisabeth d'Angleterre ou de Catherine de Russie? Et, à un autre point de vue, que devient, devant Miss Sullivan, ange du sacrifice encore ennoblie par une ineffable modestie dont sa beauté morale s'enveloppe comme d'un voile pudique, — que devient la thèse suivant laquelle la religieuse, le religieux, sont seuls capables de l'abnégation que réclame le salut des

déclassés? Miss Sullivan et la plupart de celles qui, en Amérique, ont voué leur vie à rendre tolérable, et même enviable, celle des martyrs, sont toutes des laïques. Bien que la plupart aient des sentiments pieux, elles n'ont pas eu besoin de prononcer des vœux de renoncement à toute joie terrestre, de divorcer d'avec la société, pour assumer la rude, l'herculéenne tâche de faire parler les muets, entendre les sourds, et voir, pour ainsi dire, les aveugles. Plus d'une a même fini par se marier, par devenir mère et par briller dans les salons. Elles ont accepté simplement, à seule fin de gagner leur pain d'abord, de satisfaire ensuite leur envie de faire de belles choses, un devoir accablant pour qui s'y soumet, providentiel pour qui en doit bénéficier. L'abjuration de toute préoccupation personnelle, l'unique souci de plaire à quelque Etre Suprême, dispensateur d'infinies récompenses, ne sont donc nullement indispensables au plus pur des héroïsmes. Je dis ceci pour contribuer à rétablir une vérité faussée et non pour contester la bienfaisance de ceux ou de celles qui, pour guérir les plaies, et consoler les éprouvés, croient devoir endosser une robe de bure et tenir les yeux éternellement fixés sur un crucifix approbateur... En réalité, il faut associer toutes les catégories d'êtres et toutes les générations à la gloire d'un triomphe tel que la formation des Laura Bridgman, des Helen Keller, des Marie Heurtin. Aucune œuvre d'aucun individu n'est exclusivement la sienne; des milliers d'autres dans le passé y ont collaboré avec préméditation ou sans s'en douter, justifiant l'heureuse métaphore de la « course du flambeau » par laquelle le grand dramaturge et penseur Paul Hervieu a figuré la marche du progrès de siècle en siècle.

Et précisément, le livre que je rêve de lire, puisqu'il ne m'est pas donné de l'écrire, devrait et pourrait démontrer en coordonnant tous les documents épars à travers le temps et les bibliothèques, la filiation merveilleuse des recherches et des inspirations qui ont rendu peu à peu possible la réparation des pires erreurs de la nature. Si peu que j'aie eu le loisir d'explorer personnellement les archives, j'en ai rap-

porté la vision du plus admirable enchaînement entre les causes et les effets, entre les rêves des philantropes, des poètes, des savants d'autrefois et les réalités d'aujourd'hui...

Osez affirmer que notre première et audacieuse prétention de corriger les maléfices de la destinée n'a pas sa source dans les légendes ou les fables romanesques qui ont mis en scène des génies et des fées muant la laideur en beauté, l'infortune la plus abjecte en délice, d'un seul coup de leur magique baguette ? C'est à ce que nous appelons l'antiquité, en tous cas, à la Grèce et à l'Italie d'avant le Christ que remonte l'invention de la danse gesticulée, de la pantomime chorégraphique. Et c'est ce divertissement des païens, lentement exporté et apparu en Espagne au XVI^e siècle qui fit germer sous le crâne d'un Bénédictin, le langage mimique à enseigner aux sourds-muets et qui, formulé méthodiquement au commencement du XVII^e siècle, devint un outil effectif et définitif aux mains de l'abbé de l'Epée. Plus de cent cinquante ans auparavant, Erasme avait insisté sur la possibilité d'alléger le martyre des aveugles par l'éducation rationnelle des sens survivants; et voici que la tête pleine de ce souvenir et les yeux éblouis de ce qu'ils avaient vu à l'Institut de l'abbé de l'Epée, l'humble instituteur Valentin Haüy voulut faire pour les victimes de la cécité ce qu'on faisait pour les sourds-muets, et créa en France, pour le salut des aveugles, des établissements qui servirent de modèles à tous ceux que l'on créa plus tard en Europe.

Continuez à me suivre et vous allez voir par quel inflexible itinéraire ces successives suggestions, parties de la Rome et de l'Athènes païennes, ont abouti rigoureusement au miracle d'Helen Keller.

En 1801, naissait en Amérique, à Boston, un futur médecin, le docteur Samuel Gridley Howe, dont vous chercherez vainement hélas ! le nom dans le dictionnaire Larousse, alors que vous y trouverez celui du Howe, qui s'enrichit, autant qu'il s'illustra, par l'invention de la machine à coudre. Adolescent, le docteur Howe, enflammé par les récits de la participation du poète Byron, à l'insurrection grecque,

partit pour l'Europe, la quitta, y retourna et y passa en tout dix années, combattant comme un lion, tantôt pour les Hellènes, tantôt pour les Polonais, soulevés, eux aussi, par la nostalgie de la liberté. Au cours de ces aventures, Samuel Gridley Howe avait rencontré un de ses compatriotes, le docteur Fisher, qui revenait de Paris, ému jusqu'aux fibres des immenses bienfaits accomplis par les instituts des sourds-muets et d'aveugles de l'abbé de l'Epée et de Valentin Haüy. Et ayant fait tout ce qu'il put pour la libération de la Grèce et de la Pologne, voici le docteur Howe approfondissant, à son tour, les méthodes d'enseignement appliquées aux infirmes, en vue d'une croisade qu'il entreprendra maintenant aux Etats-Uunis, pour affranchir les opprimés de la nature. Il rapporte à Boston le flambeau qu'avaient tenu les mains de l'abbé de l'Epée et de Valentin Haüy et fonde, à l'aide des munificences du millionnaire Perkins, l'Institut pour aveugles où il perfectionnera encore le système d'éducation que la France lui a dévoilé. Et c'est dans cet Institut qu'il accueille, d'un cœur encore tremblant, la sourde-muette et aveugle, Laura Bridgman, et de cette matière ingrate qu'il finit à force d'ingéniosité et d'obstination par faire une femme que l'on considérera comme la plus étonnante du monde, étant donnés ses commencements, jusqu'à l'apparition et à la métamorphose d'Helen Keller, proclamée par Mark Twain aussi exceptionnelle que Napoléon.

Or, admirez chaque point de suture de la chaîne ! C'est à cette même maison du docteur Howe qu'une jeune femme du nom de Sullivan, atteinte de cécité accidentelle, vient demander la guérison. Pendant qu'elle recouvre la vue, elle assiste aux dernières phases de l'évolution de Laura Bridgman, sortie de l'état bestial et promue à la dignité d'être intellectuel.

Elle en note les moindres détails, elle en surprend le secret ; elle se met à brûler, elle aussi, du feu sacré ; et comme on lui apprend qu'il y a quelque part là-bas, dans une riche ferme de l'Etat d'Alabama, une autre Laura Bridgman nommée Helen

Keller dont les parents exigent qu'on vienne tenter sa résurrection à domicile, elle quitte l'Institut Perkins, emportant la dernière poupée qui servit à l'enfance de Laura et qui sera la première poupée, et même le premier agent éducateur, de sa petite sœur en infortune : Helen !... Ne dirait-on pas qu'une absolue logique a tracé ainsi le chemin parcouru par une idée prométhéenne à travers les siècles et l'espace : de la vieille civilisation grecque et latine à la jeune et fruste civilisation des Etats-Unis ? Et qui doutera encore que l'esprit ait ses courants magnétiques et ses routes qui conduisent aussi infailliblement le progrès à ses fins que les grandes voies ouvertes par les lieutenants de César à ses conquêtes, ou que les rubans d'acier à l'aide desquels les groupements modernes transportent de l'un à l'autre leurs personnes ou leurs biens ?... L'œil ne découvre pas seulement ces grandes avenues des idées derrière soi. Il en aperçoit même les lignes qui se prolongent devant lui et se dirigent vers il ne sait encore quel terminus. Dès à présent, nous pouvons mesurer une partie de l'espace que le progrès doit franchir sur ces mêmes chaussées, impalpables mais certaines, où circule la Providence humaine accourant vers les misérables.

Toute l'Amérique s'est cotisée, il y a longtemps déjà, pour fournir à Helen Keller, à son vorace appétit de savoir, ses plus délectables aliments. Pour elle, on a fait imprimer spécialement en relief, tous les livres d'études, tous les chefs-d'œuvre, en langues mortes ou vivantes, que sa curiosité appelait. Et maintenant, elle, non contente de mettre cette rare bibliothèque Braille, qui a coûté des centaines de milliers de dollars, à la portée de tous ses pareils en affliction, se voue directement à son tour à l'éducation des sourds-muets et aveugles. Elle fonde, à l'aide de souscriptions publiques, qui réussissent toutes, grâce à sa touchante popularité, des écoles normales d'institutrices qui y formeront de nouvelles miss Sullivan pour de nouvelles Helen Keller : elle devient l'âme d'une Commission officielle chargée de perfectionner le régime d'enseignement des déshérités et,

comme je l'ai dit déjà, scrute les funèbres ombres de son propre passé, et s'analyse, rétrospectivement et actuellement, pour faire bénéficier des malheureux encore à naître, de tout ce qui a été sa propre torture et a contribué à sa propre « réhabilitation ». Celle qui vient de la nuit opaque s'est ainsi emparée du flambeau qui l'en a tirée, pour en extraire à son tour, aujourd'hui, demain, dans un siècle, d'autres et d'autres damnés !

IV

Qui peut évaluer d'ailleurs l'influence que sa presque fantastique odyssée a pu exercer et exercera encore dans bien d'autres domaines du développement humain? Par intuition ou observation, on savait depuis bien longtemps que la nature, comme prise de remords et s'ingéniant elle-même à compenser ses propres injustices (1), rétablit jusqu'à un certain point l'équilibre rompu par le retranchement d'un sens, en conférant à quelque autre sens l'acuité qui fera contre-poids, moyennant que la culture s'en mêle, comme dans le cas des aveugles dont la finesse d'ouïe fait si souvent de remarquables musiciens.

Chez Helen Keller, tout l'office des cinq sens a été ultérieurement et supérieurement rempli, — science, patience et dévouement aidant — par les deux facultés demeurées intactes, peut-être *par une seule*.

Cette fille du miracle ne paraît pas, en effet, convaincue de l'importance décisive du rôle qu'a pu jouer, dans sa libération, l'extrême subtilité de son odorat qui lui permet notamment, de distinguer et de désigner par leurs noms les multiples variétés de roses, grâce aux différences de leurs parfums, aussi promptement qu'un horticulteur voyant, qui se sert du contrôle infaillible de ses regards experts. Mais,

(1) Ou ces cruels excès de justice, si les imperfections de naissance sont l'expiation de certains vices ancestraux ou la pénalité des mariages consanguins.

pour ce qui est du toucher, elle doute si peu de son omnipotence que, sans avoir peut-être lu le *Traité des Sensations*, de Condillac (elle ne le mentionne dans aucun de ses livres), elle semble prête à admettre, comme et après lui, que ce seul sens, mis en pleine valeur, suffirait à peu près à suppléer à tous les autres. Au tact, elle ne doit pas seulement d'avoir conquis la connaissance du langage écrit, elle lui doit encore le langage oral, car c'est en passant et en gardant la main sur le gosier de son institutrice, ou de telle ou telle de ses compagnes ou amies, et en étudiant du bout des doigts, le jeu des cordes vocales et de la respiration, qu'elle a fini par apprendre à articuler des sons informes, puis des mots, puis des phrases et à prononcer en public des discours en attendant qu'elle chante : — elle en a l'ambition. — Mais, il y a mieux : l'exercice continu, en quelque sorte exaspéré, de ses vertus tactiles, lui a rendu si sensibles les moindres vibrations de l'air, que cette sourde, alors que les hommes mettent dans leurs poches, leurs mains désœuvrées et inutiles, perçoit à l'aide des siennes, le bourdonnement des insectes, le bruissement des feuilles, jusqu'au frissèlis d'ailes des oiseaux qui se secouent en sortant du bain. Elle parle du rythme de telle façon qu'elle en possède évidemment des notions plus précises que bien des êtres pleinement organisés. « Chaque atome de mon corps, écrit-elle, est un vibroscope. » Or, Helen Keller est du pays de Graham Bell, d'Edison et des frères Wright, et qui sait si les révélations nouvelles, qu'apporte la description minutieuse de ses sensations, quant aux tressaillements les plus subtils des ondes aériennes, n'impressionneront pas les inventeurs du téléphone, du graphophone, du téléphote, des véhicules volants, et quelle part elles auront, dans la suite des temps, aux découvertes qui, peu à peu, complètent notre connaissance du monde physique et impriment à la science et au bien-être général, une allure de grand express? Assourdi lui-même par ses dangereuses expériences, Edison a pu sans doute tirer parti déjà de cet accident, qui a accru mais dans une bien moindre mesure que chez Helen Keller, la puissance

de perception de son épiderme. Graham Bell, lui, connaît depuis quinze ans, Helen Keller. Il la conduisit à l'Exposition universelle de Chicago avec Miss Sullivan, et l'initia à la multitude des choses accumulées dans la World's Fair. Mais qui peut dire à quels mystères elle ne l'initia pas? Il dut assurément être frappé, durant cette promenade autour du monde en miniature, des émerveillements raisonnés de la jeune sourde-aveugle et muette, qui entendait, voyait et comprenait, par les simples pulsations de l'air, tout ce que les explications digitales de son éducatrice pouvaient laisser dans l'ombre. Et quelles conséquences son cerveau n'a-t-il pu en dégager, pour l'interprétation des phénomènes physiques, et même des phénomènes de l'occultisme, puisque la véritable *liseuse de pensées* qu'est devenue la pupille de Miss Sullivan, devine, au plus léger et plus inconscient frémissement de votre peau en contact avec la sienne, tout ce qui agite votre cœur et traverse votre esprit?

L'influence d'un pareil cas, sur l'avancement des sciences, le contre-coup que peut avoir ainsi un des pires malheurs individuels sur le bonheur collectif du monde, quel autre chapitre passionnant pour un livre écrit, avec une documentation précise et dans un recueillement absolu!... Oui, c'est encore là qu'il faudrait jeter profondément la sonde, en étudiant le conte de fée authentique qu'est la carrière d'Helen Keller. Que de vérités insoupçonnées, on toucherait en mettant à nu le fil qui rattache toutes les choses de la création, qui peut justifier toutes les incohérences apparentes de la nature, et faire voir combien de lumière engendrent parfois les horreurs mêmes de la plus épaisse obscurité, quelle somme de joies universelles, recèle, si l'on regarde bien, la souffrance d'un seul martyr!...

V

En parlant de martyre, je fais naturellement allusion aux conditions premières de l'existence des

Laura Bridgman, des Helen Keller, des Marie Heurtin, et à la sombre phase durant laquelle elles s'évertuaient, avec l'aide des saints et des saintes de la terre, à soulever le couvercle de leur néant, sans avoir la certitude d'y parvenir...

On sait qu'une fois maîtresses du langage — cette paire d'ailes de l'esprit captif, — une fois en possession de leur moi, une fois en contact et en conversation avec l'univers, elles éprouvent, par une sorte de repentir du sort, certaines ivresses inconnues de ceux auxquels la vie n'a rien refusé.

Sans doute, le contraste de l'espèce d'enfer d'où elles sortent, fait-il un Paradis de leur condition nouvelle, au rebours du revenant de la légende chrétienne dont les yeux, en se rouvrant sur le monde et ses épreuves, gardaient le poignant regret des splendides mystères un instant entrevus dans l'au-delà.

Helen Keller, la première aveugle, sourde et muette qui puisse s'expliquer sur elle-même, grâce à d'exceptionnelles dispositions natives surexcitées par une éducation supérieure, considère aujourd'hui certaines de ses infirmités comme de véritables *privilèges*. Ne lui ont-elles pas permis de s'instruire beaucoup plus complètement de l'ensemble des choses que les êtres intégraux, distraits par tant de préoccupations externes et qui apprennent superficiellement, parce qu'avec leurs yeux et leurs oreilles ils apprennent trop vite et avec trop peu d'effort?... La plupart des connaissances élémentaires une fois acquises, les anormaux tels que l'élève de Miss Sullivan n'en goûtent-ils pas beaucoup plus intimement que nous la saveur, en l'espèce de solitude contemplative où ils comptent, à la façon de l'avare devant ses cachettes, les trésors neufs de leur cerveaux? Et leur portion de bonheur n'est-elle pas grossie précisément par les derniers voiles qui, en leur masquant le soleil, leur dérobent aussi tous les spectacles répugnants? Le cas de cette extraordinaire Américaine m'a fait plus d'une fois, songer à celui de l'invisible joueur d'échecs, qui, dissimulé à l'intérieur de la machine soi-disant automatique de Vaucanson, bat, presque à coup sûr, quiconque se mesure contre lui. Isolé

devant le réflecteur que lui présente l'échiquier, il concentre forcément toutes ses facultés sur son jeu et triomphe sans peine de l'adversaire qui joue debout, au dehors, sous les yeux d'une « galerie », au milieu de son chuchottis et de tout le brouhaha ambiant. Il faut, sans doute, un excellent joueur d'échecs pour gagner à tous coups, même derrière cet abri. Mais l'adversaire opérant à l'extérieur devrait lui être infiniment supérieur pour lui arracher la victoire. Voilà pour expliquer, en partie, comment Helen Keller, étudiante d'université, obligée de se faire communiquer par le langage tactile les questions des jurés d'examen, d'y répondre par les mêmes signes, qu'elle avait ensuite à traduire en langage clair par la dactylographie, fit preuve de plus de savoir et remporta, avec plus d'aisance et de distinction, plus de diplômes que n'importe laquelle de ses compagnes armées de la vue, de l'ouïe et de la parole...

Quant à la béatitude qu'elle exprime désormais, comment s'en étonner, lorsque nous voyons tant de créatures se retrancher de la vie bruyante et se condamner volontairement à la réclusion, à la méditation, à l'étude, en des cellules étroites et sombres où elles trouvent ou croient trouver une paix idéale? C'est peut-être tout le secret des vocations monastiques.

Il ne faut cependant jamais perdre de vue que la félicité d'Helen Keller et l'optimisme qui en découle sont l'œuvre, aussi, d'une éducatrice sans pareille. Miss Sullivan, dans sa délicate bonté, a eu soin de lui laisser ignorer tout ce qu'il ne lui était pas indispensable de savoir de certaines horreurs, si bien que cette jeune femme voit un monde façonné spécialement à son intention, une société lavée de plus d'un de ses vices, un soleil presque vierge de taches.

Et ici se pose une nouvelle et troublante question touchant au très vieux conflit entre les bienfaits de l'instruction et les grâces de l'ignorance. Est-il nécessaire de pousser aux extrêmes limites l'initiation d'êtres situés en quelque sorte hors de la vie?

Placés par leur détresse sous la tutelle de l'universelle pitié, les atrophiés ne peuvent-ils se passer du

tout-savoir, sauvegarde des individus complets contre les pièges et les écueils de la lutte pour l'existence?

On a vu plus haut que, de bonne heure, Helen Keller avait eu connaissance de la mort. Son éducatrice nous dit qu'elle en fut d'abord consternée et profondément affligée. Et j'ai cité les interrogations si inattendues que lui suggérèrent sa surprise et sa tristesse. L'impression fut plus forte encore chez Marie Heurtin, cette sourde-muette et aveugle *de naissance,* aujourd'hui âgée de vingt-trois ans et qui sans être, de bien loin, arrivée aux sommets intellectuels où est parvenue l'heureuse Américaine, a été arrachée non moins victorieusement à son abîme de misère par les Sœurs de la Sagesse de Larnay. Un jour, on prit la main de Marie Heurtin pour lui faire tâter le dos voûté, le front crevassé, les joues ridées, la bouche édentée d'une octogénaire et on lui divulgua qu'elle était vouée elle-même, comme tout le genre humain, à cette décrépitude physique. « Sa révolte, nous dit son biographe, M. Louis Arnould, fut formidable. Elle déclara que ce ne serait point, qu'elle ne voulait pas que cela fût, qu'elle entendait toujours rester jeune et puis, quand la vieillesse viendrait, elle se roidirait pour ne pas se laisser courber ainsi. »

Quand on lui révéla ensuite la loi despotique et sans appel qui nous mène par l'âge, la maladie, l'accident ou le crime, sous la pelle du fossoyeur, sa stupéfaction et son horreur furent à leur paroxysme...

Conçut-on jamais une telle tragédie?... Comme d'autres, sans doute, je me suis dit souvent que le plus grand supplicié de notre planète, la plus pitoyable victime du plus affreux désenchantement, fut le premier homme qui, se croyant immortel, vit tout à coup surgir devant lui sans préparation, la bouleversante, l'odieuse certitude de sa fin, encore inadoucie par les concepts religieux qui se sont, depuis, formés et formulés, pour nous consoler par le délicieux mirage d'une céleste compensation. Fallait-il chercher cet incomparable martyr dans les cavernes des Troglodytes, ou au-delà encore de la période glaciaire, — ou bien n'avait-il jamais existé?... — Il existe!... On le trouve de nos jours, chez les sourds-

muets et aveugles, chez les Helen Keller, chez les Marie Heurtin. Elles ont fait cette chute, presque inimaginable, du plus cher et du plus orgueilleux des rêves à la plus sinistre et la plus humiliante des réalités. Elles avaient cru que la jeunesse, la beauté, ne se dégradent jamais ; que le charme de se sentir durer est inépuisable. Par un renversement de l'ordre régulier, du plan originel de l'évolution, il leur avait semblé, quand on les arrachait de leur non-monde, qu'elles sortaient d'une mort passagère pour entrer dans une existence infinie. Et, sans aucun des avertissements lents et gradués par lesquels la vie, avec toutes sortes de ménagements et d'apaisants correctifs, nous achemine, vous, moi, l'immense majorité d'entre nous, vers la vérité la plus accablante, elles ont appris l'échéance inexorable ! L'ultimatum féroce leur a été signifié comme en un violent et imprévu fracas de tonnerre. Elles ont senti s'écrouler d'une pièce dans l'éclat de ce coup de foudre, tout l'édifice de confiance, de dignité, de sécurité adorable, au faîte duquel elles sommeillaient.

La présence d'une atavique subconscience, chez les plus sommaires des créatures humaines, s'avère par les résultats de leur éducation. Mais l'exemple d'Helen Keller et de Marie Heurtin atteste aussi qu'il est une chose qui ne se transmet pas par l'hérédité : la notion de nos origines et de nos fins, de notre fatale décadence corporelle et de notre inéluctable extinction. Cette notion déchirante a été épargnée à ceux qui n'entendent, ni ne voient, ni ne parlent, comme par une sorte de suprême justice, cherchant à dédommager à l'aide du plus rare privilège, les individus les plus iniquement maltraités. Et ce privilège magnifique, je me demande s'il ne serait pas possible de le leur conserver, s'il ne serait pas beau et bien — et même utile au point de vue expérimental — de taire à ces filles ou fils de la nuit, le mot abominable destiné à interrompre le songe délicieux dont se doraient leurs catacombes?...

On n'objectera pas que le spectral message de mort doive apparaître comme la parole bienvenue d'un Messie, à des infortunées auxquelles il promet le terme de leur infortune.

Cette hypothèse est bonne tout au plus, à excuser la barbarie du moyen âge qui détruisait, par la flamme ou l'eau, les avortons de naissance, ou les atrophiés adultes, jugés inguérissables par une société si rudimentaire elle-même. On verrait bien aujourd'hui, si on ne l'avait soupçonné auparavant, de quel prix est la vie, quelles douceurs elle prodigue, même aux plus mal partagés des vivants, puisque les aveugles sourdes et muettes s'insurgent de toute la force de leur indignation et de leur désespoir contre la seule idée de dépérir et de périr. Et du spectacle de leurs larmes, de leurs gestes de protestation éplorée, quelles leçons de bonté se dégagent encore!... On ne trouverait guère ailleurs, de plus saisissant exemple, pour démontrer que la vie, chose sacrée entre toutes, a droit au respect le plus absolu, à l'intangibilité, qu'elle se manifeste chez les organismes les plus accomplis ou les plus difformes, les plus vertueux ou les plus criminels, les plus grands ou les moindres... Helen Keller et Marie Heurtin pourraient le dire plus haut que personne : quel que soit l'insecte que votre pied foule, ou que vos doigts écrasent, par mégarde, ou par caprice, ils viennent d'étouffer et d'effacer quelque chose qui palpitait d'aise, qui goûtait une somme de bien-être plus forte que toutes ses souffrances. Et c'est pour cela, précisément, qu'on peut déplorer la nécessité, — si nécessité il y a — de retrancher à des sourds-muets et aveugles, plus que la vie : la chimère de l'immortalité.

Peut-être, il est vrai, les besoins mêmes de la culture intellectuelle imposent-ils la confidence terrible à des cerveaux aussi pénétrants et aussi pénétrables que celui d'Helen Keller. Comment, en effet, en lui inculquant l'histoire des civilisations anciennes, lui eût-on expliqué leur disparition, sinon en la promenant dans les avenues, muettement éloquentes, des cimetières? Ceci est la plus sérieuse raison que l'on puisse invoquer pour justifier la participation des êtres fragmentaires au secret de l'implacable destinée commune...

Et cependant, quand on lit l'autobiographie de cette remarquable jeune femme et les commentaires

de Miss Sullivan, on sent de quelles chastes réticences, celle-ci a voulu et pu entourer, pour celle-là, d'autres phénomènes naturels : par exemple ceux de la génération. Dans une note de son journal, Miss Sullivan s'écrie, d'un accent à la fois touchant et comique, à propos d'une ponte de poules ou d'une fraîche portée canine : « Ah ! que toutes ces choses n'en finissent-elles avec leur manie de naître !... Toujours de nouveaux poussins, de nouveaux petits chiens, de nouveaux bébés qui chauffent à blanc, l'intérêt d'Helen dans le comment et le pourquoi des choses !... »

Et la sublime institutrice d'exposer comment, en se gardant des artifices puérils de l'extrême pudibonderie, elle satisfit, dans une certaine mesure, les curiosités de sa pupille et lui apprit que « l'œuf est le berceau de la vie » sans lui ouvrir les yeux sur les mystères de nos alcôves. On eût deviné les précautions exquises de l'éducatrice, rien qu'à la façon dont l'élève s'exprime elle-même au sujet de l'amour et de la beauté : « L'amour, écrit-elle, avec une ravissante naïveté, *est ce que chacun éprouve pour tout le monde.* La beauté, *c'est tout ce qui est bon.* » Donc, pas de distinction de sexe ou d'âge dans cette pensée liliale ; et une confusion absolue entre les grâces de la chair et du cœur. Avec l'impudicité attendrissante que les enfants doivent à leur candeur même, Helen Keller, à vingt-cinq ans, décrit le frisson d'enchantement qu'elle ressent, lorsque sa main s'habituant à constater les mérites de la statuaire grecque, parcourt les courbes suaves d'une Vénus de marbre. A la franchise de son aveu, on reconnaît qu'elle croit d'essence exclusivement esthétique, le plaisir de sa caresse, et que son imagination orne d'une âme aussi blanche et harmonieuse, que ses contours palpables, le corps de la déesse, chargée de présider aux fécondantes excitations, en d'autres termes qu'elle se figure l'inspiratrice des fureurs amoureuses pure comme la Mère immaculée que le christianisme érige à l'une des cimes de son adoration.

Et cela démontre de quelles limitations heureuses est susceptible l'éducation des êtres anormalement

nés ou refoulés, à leur aube, dans les ténèbres, et par là fatalement exclus de certains bénéfices de l'existence totale.

On peut mesurer les périls d'une éducation intégrale, en ces matières, si on lit avec attention, et entre les lignes, certains passages de la biographie de Laura Bridgman, morte en 1889, à l'Institut Perkins, du Dr Howe. Bien qu'intellectuellement très inférieure à Helen Keller, Laura Bridgman, par le fait de quelque désastreuse indiscrétion d'institutrice ou de compagne, soupçonnait avant vingt ans des faits physiologiques que l'élève de Miss Sullivan ignore encore et ignorera peut être jusqu'à son dernier jour. Et il en résulta pour elle une crise dont ses biographes ne parlent qu'en termes prudemment vagues mais qui dut exercer en elle de réels ravages. Elle se rendit compte de l'attraction des sexes ; elle s'assura, en interrogeant des tiers par le langage tactile, qu'elle était jolie ; et, dès lors, fut hantée de l'idée du mariage, au point qu'on la surprit une nuit, essayant sur elle-même une toilette nuptiale, préparée pour une des institutrices de l'établissement et provisoirement installée, faute d'autre emplacement, dans la chambre de la sourde-muette et aveugle. Et puis, cette aspiration à l'amour, au duo conjugal, peut-être à la maternité, se précisa et éclata de la façon la plus navrante. L'éducatrice attitrée de Laura, Miss Wright, était fiancée à un jeune missionnaire, M. Bond, qui, naturellement, durant ses visites à sa future femme, se montrait plein de prévenances pour la pauvre pupille. Laura se méprit sur la portée de ces marques de compassion ; elle en vint à se persuader qu'elle avait inspiré à M. Bond une passion d'ailleurs partagée et que c'était sa main qu'il cherchait. Lorsque son secret eut transpiré et qu'on l'eut désabusée, elle blêmit, puis sanglota, et ses doigts, agités d'un tremblement nerveux tracèrent dans la main de Miss Wright, cette question douloureuse : *Ne suis-je donc pas belle?* Et elle connut toutes les brûlures de l'amour sans espoir, et tous les démons de la jalousie. Il fallut tout lui dire : qu'elle n'était pas comme les autres femmes, mais une paria

dont on devait veiller à éteindre, non à perpétuer, la race maudite, sous peine de favoriser criminellement des procréations monstrueuses et menaçantes pour l'espèce humaine tout entière... Et les imprudences éducatives, qui rendirent nécessaire cette sanglante opération de chirurgie morale, ne sont-elles pas à faire crier de pitié?... A moins que, se plaçant à un point de vue purement littéraire, et en superposant à cette aventure lamentable la foudroyante révélation de la mort, à qui se croyait, un instant auparavant, indestructible, on ne veuille voir là que la matière d'un de ces drames indicibles, dignes pendant ces tragédies de Sophocle et d'Eschyle, par où l'humanité a manifesté, depuis si longtemps, le courage de se regarder en face et en dedans et de fouiller pour se mieux connaître, jusqu'au tréfonds de ses abjections ou de ses détresses...

VI

Mais ce n'est pas sur ce sombre aspect des choses que je veux clore ces notes rapides et désordonnées, ce simple canevas d'une œuvre que je suggère à d'autres.

Somme toute, un sentiment d'exaltation joyeuse, de fierté d'être homme, domine toutes les perspectives ouvertes, par des cas tels que ceux de Laura Bridgman, d'Helen Keller, de Marie Heurtin. Les pessimistes et les misanthropes, peuvent proclamer à leur aise la corruption et la déchéance des sociétés. En dépit de Cassandre, quel essor ne peut-on attendre d'elles quand on voit leur âme et leur cerveau, leur génie et leur bonté, tant oser et tant réussir!...

De quelles ressources encore inconnues, ne dispose pas l'espèce à laquelles certains dénient les facultés créatrices et qui, pourtant, *recrée* ce que la nature première a honteusement gâché, et insuffle la souveraine vie de l'esprit à des blocs de rampant argile qui se distinguent tout au plus de la matière

inerte (1) par d'automatiques convulsions? Les yeux se mouillent de ferveur, le cœur bat comme il avait rarement battu, devant d'aussi grandioses affirmations du vouloir et du pouvoir de notre race. Et si quelqu'un était enclin à croire notre postérité en état d'abattre un jour tous les obstacles qui nous exilent hors de l'infini et de l'éternité, des conquêtes aussi merveilleuses achèveraient de fortifier son espoir. Pour moi, je confesse que leur vision, si je l'évoque et chaque fois que je l'évoque, me console de toute souffrance et me guérit de tout dégoût. Désormais, que quelque bassesse m'offense, que quelque félonie m'atteigne, que l'une ou l'autre de ces tares humaines qui font désespérer parfois de l'humanité se dénonce par l'excès de sa putréfaction, ma pensée retourne à Laura Bridgman, à Helen Keller, à Marie Heurtin, et à toute la noble lignée de leurs sauveurs. Et alors, d'un coup d'aile, elle s'élance à une telle altitude qu'elle ne perçoit plus que la grandeur et la poésie de l'immense famille humaine, capable, à certains jours, d'actions si hautes qu'elles ne trouvent plus d'adjectif à leur taille.

Puissé-je avoir communiqué à d'autres mon enthousiasme, et le baume qui en émane aux heures des meurtrissures morales!

Puissent aussi ces pages, faire fonction de poussière spirituelle et, comme ce pollen végétal que le vent éparpille au loin, engendrer, n'importe où et n'importe quand, quelque chose de plus vivace, de plus solide, de plus durable qu'elles!...

GÉRARD HARRY.

---

(1) *Apparemment*, inerte, diraient les Leduc, les Harting, les Herrera, les Traube, les Renaudet, les Félix, propagateurs sincèrement convaincus de la doctrine suivant laquelle *tout* vit : végétaux, minéraux, pierres des rocs ou des chemins, autant que la bête et l'homme ; doctrine pressentie par la philosophie hindoue des milliers d'années avant l'apparition de l'*Evolution de la matière* de GUSTAVE LEBON.

LE CRIME PASSIONNEL

A proprement parler, tous les crimes sont des crimes passionnels. Tous ont une passion pour mobile — vengeance, cupidité, colère, jalousie — et pour but la satisfaction de cette passion. Dans le langage usuel toutefois, la dénomination de « crime passionnel » est réservée aux crimes dits d'amour et qu'il faut appeler plus topiquement et plus brutalement les crimes de l'instinct sexuel.

Lombroso, dans l'*Homme criminel* (1), s'est efforcé de dégager les caractéristiques propres aux criminels par passion. Négligeant dans les pages du criminaliste italien tout ce qui a trait à sa théorie désormais surannée du type criminel, nous synthétisons comme suit, les observations de Lombroso.

Le criminel par passion sera d'ordinaire jeune, tout au moins n'aura-t-il point dépassé l'âge où la passion ne conserve un empire sur l'homme qu'à titre exceptionnel, ce sera un nerveux plutôt qu'un lymphatique, à la sensibilité vive, sinon maladive et morbide ; il agira rapidement et peu de temps se passera d'ordinaire entre le geste du méfait et le moment où la cause agissante sera venue à la connaissance du sujet ; point ou guère de préméditation ; non plus de guet-apens ; le criminel s'emparera de l'arme, la première venue, et frappera sa victime là où il la trouve, fût-ce dans un lieu public, en plein jour,

(1) Tome II, pp. 153 et s., Cf : Proal, *Le Crime et le Suicide passionnels* (Paris Alcan).

devant des témoins; aussi le crime commis — et d'ordinaire avec grande force musculaire, prodrome de la passion — l'auteur n'opposera aucune dénégation et ne cherchera aucun alibi : une réaction instantanée et violente se produit chez lui : manifestation du remords, elle se résoud chez les uns par le suicide, chez les autres par l'aveu sincère et complet.

Ces traits distinctifs, habituellement propres à l'homme criminel par passion, se retrouvent aussi chez la femme criminelle par passion, à certaines différences près toutefois, résultant surtout de la nature de la femme : l'acte, chez elle, suivra, à plus grande distance, l'intention; il sera plus longuement délibéré, plus adroitement préparé, plus habilement et plus calmement exécuté; et souvent il révélera par lui-même une recherche de cruauté d'ordinaire absente chez l'homme; de là l'emploi, par la femme exclusivement, du vitriol, arme qui dénote, par son choix, une perversité plus grande et exige, pour son maniement, un plus grand sang-froid. De plus, le méfait accompli, la réaction du repentir et la propension au suicide, relevés chez le criminel par passion se produisent moins rapidement chez la criminelle par passion : elle savourera d'abord la joie de la vengeance et ce n'est que plus tard, repliée sur elle-même, dans la solitude de la cellule, qu'elle se laissera envahir par le remords.

Le crime passionnel peut revêtir différentes formes selon qu'il se commet :

I. — Dans l'amour libre.

II. — Dans le mariage.

I

L'amour libre est uniquement fondé sur la volupté. L'association qu'il forme entre deux êtres, est essentiellement passagère; elle dure ce que dure la passion qui la noua; une fois cette passion éteinte, survient l'indifférence, puis le dégoût et enfin la haine. Heureux encore les amants qui, la satiété venue, se quittent à l'amiable et, brisant d'un commun accord

leurs liens charnels, s'éloignent en sens opposé, à un détour de la vie. Mais il est bien rare que l'amour délaisse en même temps le cœur et les sens des deux amants; ou bien la femme, qu'aucun serment religieux ou légal ne voue à la fidélité, aura déjà, sous la poussée de son tempérament, tendu sa main et ses lèvres vers un autre amour, tandis que son amant gardera encore l'image de sa maîtresse empreinte dans son âme et dans sa chair; ou bien — et ce sera le cas le plus fréquent — l'homme sera déjà en départ vers d'autres conquêtes, tandis que la femme maintiendra sa fidélité passionnée au fragile foyer qu'ils ont édifié ensemble. Dans l'un et l'autre cas, un drame est en germe dans le roman finissant. Il suffira d'une étincelle pour éclairer, sur sa situation, l'amant trahi ou l'amante délaissée et alors, pour peu que l'un ou l'autre ait dans sa nature un peu de cette réactivité morbide qui est la grande maladie du temps présent, ce sera le recours au couteau, au revolver, au vitriol.

Et un fait-divers de plus figurera, le lendemain, dans les journaux : « Crime d'amour », imprimera-t-on.

Crime d'amour, soit — mais aussi crime d'amour-propre !

L'amant trompé, la maîtresse abandonnée, pâtissent sans doute dans leur sensualité; mais, de plus, ils souffrent dans leur orgueil; à la révélation de la perte de l'être aimé, s'ajoutent d'abord la perspective de le voir passer aux bras d'un autre et ensuite l'idée du ridicule auquel cette mésaventure l'exposera devant le public des amis et des connaissances. Et peut-être le souci du « qu'en dira-t-on » n'est-il pas le mobile le moins impérieux des drames passionnels : et, par ce mobile, s'expliquent telles circonstances théâtrales dont les meurtriers entourent parfois leurs crimes : les Sganarelles contemporains de l'amour libre aiment de noyer préventivement dans le sang les lazzis qu'ils redoutent !

Qu'à l'égal de l'amour blessé, la fatuité froissée sert d'aliment à la vengeance des amants, l'admirable psychologue que fut Racine l'avait senti, quand il

donna pour motif des fureurs d'Oreste contre Hermione la crainte de devenir « la fable de l'Epire ». Il y a deux ans, un jeune cordonnier des environs d'Alost parlait de même façon qu'Oreste; il avait tué sa maîtresse à coups de tranchet, et comme le juge d'instruction l'interrogeait sur les causes de son crime, il fit cette réponse : « Elle m'avait rendu ridicule devant tout le hameau » (Zij had mij in gansch het gehucht belachelijk gemaakt).

Non seulement une trahison réelle et constatée peut amener un crime passionnel, mais aussi une trahison simplement apparente. Et alors entre en jeu le sentiment le plus barbare, le plus aveugle, auquel l'amour charnel ait donné naissance : la jalousie. Nul amour n'est exempt de jalousie, mais pour que la jalousie s'accentue jusqu'à vouloir la suppression brutale de l'être aimé, il faut qu'elle prenne le caractère d'une véritable maladie morale.

Et cette maladie revêt les formes les plus diverses : jalousie entre amants, jalousie entre époux, jalousie de l'époux à l'égard du premier mari de sa femme; jalousie de l'épouse vis-à-vis de la première femme de son mari, et cette dernière jalousie explique les brutalités si fréquentes des marâtres. Il y a des femmes jalouses des amis mêmes de leur mari et tout autant d'hommes, jaloux des amies de leur femme.

Enfin, la jalousie se rencontre même au plus bas degré de la passion et se mêle aux aberrations des amours unisexuelles.

Cette maladie ensuite présente un caractère tyrannique et absolu : le jaloux n'incrimine point seulement les actions, les démarches, les attitudes, mais jusqu'aux moindres pensées.

La jalousie commence par être un simple état d'inquiétude intellectuelle; cette inquiétude s'accentue peu à peu en douleur; cette douleur se complique bientôt de colère; et l'ensemble de ces sentiments entretenus et exacerbés se résolvent en violences physiques.

Et, par là même qu'elles sont l'aboutissement d'un *processus* impitoyable et logique, ces violences se présentent toujours en une modalité extrêmement

sauvage : les meurtriers par jalousie déploient un acharnement presque carnassier; la mort de leur victime ne leur suffit pas; ils veulent sa destruction; récemment la Cour d'assises de la Flandre orientale a eu à juger un individu qui, soupçonnant sa maîtresse d'infidélité, lui fracassa la tête, pendant le sommeil, à coups de hachette; après quoi il la frappa de son arme, sur toutes les parties du corps, avec une rage telle, que le lendemain on découvrit un cadavre absolument réduit en bouillie.

Il n'est, d'ailleurs, pas rare que ces sortes de criminels fassent subir à leurs victimes, des mutilations dont on devine la nature.

C'est après les homicides par jalousie que la réaction se fait la plus rapide; parfois, même, elle est instantanée et se manifeste par les signes les plus exaltés du remords et du désespoir. Le suicide est souvent le terme de ces manifestations. Lorsque le criminel ne tourne pas son arme contre lui-même, il ira spontanément se livrer à la justice et jamais, en tout cas, il ne tentera rien pour échapper aux conséquences de son acte.

Parmi les crimes passionnels, il en est un que, ni le regret douloureux de l'amour évanoui, ni la cuisante morsure de l'amour-propre froissé, ni l'âpre excitation de la jalousie, ne parviennent — seuls — à expliquer : c'est l'attentat commis par la jeune fille, séduite, devenue mère, puis délaissée, contre son séducteur, père de son enfant, et qui l'abandonna. Un autre sentiment encore, en somme plus élevé, arme le bras de ces sortes de criminelles : la constatation de leur honneur perdu!

On connaît ces lamentables trames d'amour tissées par la rouerie sensuelle de quelque Lovelace de ville ou de quelque Don Juan de la campagne : cela commence par une idylle dont la chasteté, d'ailleurs relative, se prolonge trop longtemps, au gré du séducteur; pour amener la jeune fille à se livrer, il lui promettra mariage; puis ce sera la grossesse; les plus cyniques alors s'écarteront tout de suite de leur maîtresse; d'autres suggéreront l'avortement ou bien conseilleront l'infanticide ou l'abandon de l'enfant;

si la femme résiste à ces sollicitations, également criminelles, ce sera, soit par honnêteté de nature, soit par instinct maternel, soit, enfin, par habileté : elle se rend compte que la présence de l'enfant est le plus sûr moyen de forcer l'amant à la réparation légale ; celui-ci se refusera à comprendre de cette sorte son devoir : dénué de ressources, il s'éloignera brusquement et définitivement ; pourvu de quelque argent, il jettera à sa maîtresse, en guise d'adieu, une poignée de monnaie !

Ces tristes aventures auront, selon le tempérament de la femme qui en fut victime, des épilogues différents, mais également tragiques ; de ces délaissées les unes se tueront, d'autres tueront ; les premières sont des « douloureuses », qui se laisseront aller à la dérive de la vie, dans le naufrage de leur amour et de leur honneur — et leur suprême pensée sera encore toute de tendresse et de pardon pour l'infidèle ; les autres sont des « exaspérées » qui se raidissent contre le désespoir par la perspective têtue de la vengeance.

D'ordinaire, cette vengeance ne s'exerce point brusquement et immédiatement ; la fille-mère est longtemps ballottée entre l'humiliation de l'abandon et l'amour qui malgré tout survit en elle pour celui qui l'a trahie. Si même l'idée de représailles se présente à son esprit, elle l'écarte par un reste d'espoir de reconquérir l'être aimé, et par la crainte, en se livrant à un crime, d'être séparée de son enfant. Et, grâce à l'usure quotidienne de sa peine, la fille-mère se résignerait peu à peu à sa situation, si un incident, prévu et redouté, ne se produisait : le mariage de son ancien amant. Alors la jalousie ravive et redouble toutes les hontes et toutes les rancunes de la délaissée, et seule la voix impérieuse de la colère parle en elle. Rien ne l'arrêtera plus, ni la considération de son enfant, ni la crainte de la peine, ni le souci du scandale. Bien plus, elle environnera souvent sa vengeance d'une publicité tapageuse et elle frappera son ancien amant et sa rivale pendant la célébration du mariage, cette cérémonie symbolisant pour elle toutes ses douleurs et toutes ses révoltes. Et l'arme qu'elle emploiera sera d'une cruauté raffinée : parfois le revolver, la

plupart du temps le vitriol. C'est que l'intention de la fille-mère, sera, tout en satisfaisant sa vengeance, moins de tuer que de frapper son séducteur dans son amour nouveau. Et elle savourera ainsi le plaisir pervers de défigurer son amant ancien aux yeux de sa rivale ou d'enlaidir sa rivale aux regards de son ancien amant : de là sa préférence pour le vitriol.

Chez la fille-mère, la surexcitation qui a fait commettre le crime survit à son accomplissement. La criminelle a la fierté de son geste, et quand ce geste n'a point eu les conséquences qu'elle avait désirées, elle exprime avec exaltation le regret qu'il n'ait point été plus décisif. Ce n'est que plus tard, pendant les longues heures de l'emprisonnement préventif, que lentement le calme descendra dans l'âme de la fille-mère : elle pleurera l'absence de son enfant, maudira l'acte qui la sépare de lui et finira souvent par se laisser envahir à nouveau par des sentiments de tendresse pour l'homme frivole, oublieux et ingrat, dont elle fut la victime avant de s'en constituer le justicier.

II

Le crime passionnel commis par l'un des époux sur son conjoint ne diffère point du crime commis par l'un des amants sur l'autre, ni par les causes qui donnent naissance à l'idée criminelle, ni par les circonstances qui développent et font murir cette idée, ni par la manière dont cette idée passe du terrain spéculatif dans le domaine de l'exécution matérielle.

L'amour méconnu, l'amour-propre froissé, la jalousie, la colère, le désir de la vengeance exercent dans le mariage, de la même façon que dans l'amour libre, leurs effets dissolvants et meurtriers.

Il est pourtant une sorte de crime passionnel propre à l'état de mariage; c'est celui qui a précisément pour but de rompre le lien conjugal et dont on peut dire qu'il est la fleur sanglante de l'adultère.

Qu'un mari infidèle veuille supprimer sa femme afin de suivre librement sa maîtresse, ou qu'une

femme coupable se décide à faire disparaître son mari pour pouvoir se donner tout entière à son amant, dans les deux cas les antécédents du crime sont identiques : l'époux engagé dans une liaison irrégulière néglige ses affaires ou son ménage, se désintéresse de ses enfants, détourne les ressources de la communauté au profit de son complice ; d'abord indifférent vis-à-vis de son conjoint, il devient ensuite grossier, enfin brutal. Par les obstacles mêmes que le mariage place sur la route de la passion, celle-ci se fait plus ardente, plus tenace et plus exclusive ; elle s'alimente encore des excitations perverses et jalouses de l'amant ou de la maîtresse ; parfois, afin de se libérer de l'entrave conjugale, l'époux adultère songe au divorce; pour les besoins d'une action judiciaire, on le verra entourer sa victime d'un réseau de calomnies ; il ira même jusqu'à provoquer de la part de ses enfants, les témoignages les plus odieux et les plus faux contre leur père ou leur mère. Même quand ces abominables manœuvres échouent, il arrive que celui ou celle qui en est l'objet, frappés dans leur honneur, comme déjà ils l'étaient dans leur affection, accablés à la fois de désespoir et de honte, se réfugient volontairement dans la mort.

Les femmes surtout, en ces tragiques éventualités, recourent au suicide, et telle d'entre elles s'annihilera elle-même, parce que consciente d'être pour son mari un *impedimentum* que coûte que coûte il veut écarter, elle désirera au moins épargner à ses enfants la flétrissure de voir leur père devenir un assassin.

Lorsque l'époux adultère ne parvient pas à conquérir sa liberté ni par le divorce, ni par le suicide de son conjoint, il ne lui reste qu'à souhaiter la mort de celui-ci ; de ce souhait à la pensée d'en assurer lui-même la réalisation, il y a un pas qu'aident aisément à franchir les provocations du complice, les impatiences croissantes de la passion et parfois les hasards des circonstances : certains maris et certaines femmes n'auraient jamais pu se décider à prendre l'initiative d'un crime, si une maladie de leur conjoint ne s'était offerte à eux comme une occasion de s'évader du mariage.

Le poison est l'arme préférée des adultères ; quelques-uns — particulièrement des hommes — recourent pourtant au revolver ou au couteau ; mais ils sont obligés alors d'environner leur méfait d'un simulacre très ingénieux et très concordant de détails, de façon à donner le change sur la cause de la mort de leur victime ; il en est aussi qui tentent de faire croire au suicide de leur conjoint ou bien encore à un acte de brigandage ayant eu le vol pour mobile et l'assassinat pour moyen ; mais ces combinaisons sont périlleuses pour leur auteur et il suffit d'une lacune dans les préparatifs ou dans l'exécution pour que les soupçons de la justice soient éveillés. C'est pourquoi la généralité de ces criminels utilisent le poison, instrument entre tous dangereux, perfide et lâche, parce que son maniement n'exige aucun effort d'imagination et adapte à l'accomplissement de l'œuvre homicide les habitudes régulières et journalières de la vie conjugale.

L'empoisonneur ou l'empoisonneuse réaliseront, du reste, leur idée avec un grand sang-froid et une astuce toute spéciale ; comme nous l'avons dit, ils profiteront fréquemment d'une indisposition du conjoint pour aider, par des dosages savants, au progrès du mal.

Autant se montrèrent-ils auparavant nerveux, impatients, agressifs et brutaux, autant, pendant le travail de mort, affecteront-ils la prévenance, la douceur et la tendresse.

Et, leur forfait perpétré, ils jouent avec un art consommé la comédie de la douleur ; parfois même pousseront-ils la fourberie du désespoir jusqu'à simuler le suicide.

III

La passion est la compagne éternelle de l'humanité.

A la statistique des crimes passionnels, toutes les époques et toutes les races apportent leur tribut. Notre temps aura cependant devant l'histoire le triste

prestige d'une multiplication inquiétante et d'une augmentation incessante de la criminalité passionnelle.

Il y a cinquante ans, un méfait de ce genre était l'exception.

Aujourd'hui, il apparaît dans la banalité d'un fait-divers quotidien. Sur dix affaires soumises à la Cour d'assises de la Flandre orientale, pendant l'année judiciaire 1906-1907, il y avait cinq crimes passionnels. Encore les proportions ne correspondent-elles point toujours à la réalité, car, comme nous l'avons vu, les criminels par passion ont une propension spéciale au suicide et lorsque, soit immédiatement après le crime soit au cours de l'instruction, ils se donnent la mort, l'affaire ne comporte point de suite judiciaire et n'est point portée à la statistique.

A quelles causes peut-on attribuer la gradation toujours ascendante du nombre de crimes passionnels?

La première de ces causes est la diminution du sentiment religieux et, comme corollaire, l'affaiblissement des idées morales auxquelles la religion donne la sanction la plus élevée.

Sans doute, un homme religieux n'est pas à l'abri des assauts de la passion, mais lorsque, dès son jeune âge, l'homme s'est habitué à soumettre son tempérament à des règles de conduite imposées au nom de la Divinité, il trouvera dans cette discipline morale un fond de résistance aux sollicitations mauvaises.

A cet égard, les attaques diverses et répétées que l'idée du mariage eut à subir ces temps derniers produisirent des résultats détestables.

On a voulu convaincre les masses que le mariage était une forme d'association absolument surannée, à laquelle il fallait préférer le lien fragile de l'union libre : et l'on sait pourtant que ces aventures, limitées à la durée éphémère de la sensualité, ont souvent de sanglantes catastrophes pour aboutissement.

Et, d'autre part, on s'est efforcé de persuader aux époux insatisfaits de l'état de mariage qu'ils subissaient un joug inhumain et injuste et qu'ils avaient le droit de le secouer à leur fantaisie, — et beaucoup

en ont conclu qu'ils pouvaient se dégager de cette contrainte, — fût-ce au moyen d'un crime.

On a prétendu que l'instruction peut utilement remplacer la religion dans son rôle d'éducatrice et de préservatrice morale. De là le brocard fameux que « pour chaque école qu'on ouvre, on fermera une prison ».

Pure illusion — et que la brutalité des faits dément journellement. Sans doute, l'instruction est « un don précieux pour l'individu, puisqu'elle redouble ses forces dans le combat pour la vie » (1). Mais les statistiques démontrent que l'instruction n'a aucune action sur la criminalité. La recrudescence de la criminalité a été concomitante avec la diffusion de l'instruction. La seule différence appréciable, c'est que jadis la proportion de criminels illettrés était plus considérable, tandis qu'à présent la quantité de criminels lettrés croît annuellement.

Comment, du reste, s'étonner de cette inefficacité moralisatrice de l'instruction, en présence des théories scolaires modernes qui, sous prétexte de neutralité, réduisent de plus en plus la mission éducatrice du maître? Si l'école n'a pour but d'inculquer aux enfants que l'alphabet, la grammaire, le calcul et quelques notions historiques soigneusement épurées de toute appréciation, un tel enseignement ne peut avoir sur la moralité publique aucun effet.

Peut-être même pourrait-on affirmer que les progrès de l'instruction ont été une occasion indirecte du développement de la criminalité passionnelle, parce qu'ils ont mis un plus grand nombre à même de s'approprier les productions littéraires dont l'influence, d'après certains auteurs, est une cause prépondérante de l'augmentation des crimes passionnels.

Ici il faut s'entendre et ne point verser dans des tendances systématiques. La littérature, à l'égal de l'instruction, dont elle est la forme hiérarchisée, est une grande force sociale aussi redoutable pour le

(1) Garofalo, *La Criminologie* (Paris. Alcan), p. 148 et.

mal que profitable pour le bien. La vie, qui a la passion pour levier, est son domaine; la littérature tend à l'humanité un miroir où viennent se refléter les vertus et les vices, les grandeurs et les bassesses, les désintéressements et les appétits dont l'existence sociale est tissée.

Quand la société se débat en de permanentes convulsions morales, on ne peut exiger pourtant que le roman et le théâtre — formes prédominantes des lettres contemporaines et uniquement alimentées par l'observation de la vie — rendent celles-ci en images exclusivement élégiaques et liliales!

« Autant vaudrait, dit M. René Doumic, contester à la littérature le droit d'exister. Elle nous doit une image fidèle de la vie et, si les passions de l'amour ne sauraient être l'unique sujet de ses peintures, on serait pareillement embarrassé pour lui interdire une matière aussi riche en émotions que fertile en enseignements. Les écrivains qui nous parlent d'amour s'engagent du même coup à en parler avec vérité : s'ils ne nous en montraient que les charmes et non les hontes, c'est alors qu'ils feraient œuvre mauvaise » (1).

Le théâtre classique déjà abondait en suicides et en meurtres. Qui donc songea jamais à rendre Corneille et Racine responsables des forfaits de la Brinvilliers et de la Voisin? Tout aussi inique serait-il d'imputer à Balzac et à Flaubert la recrudescence actuelle des crimes passionnels!

Les œuvres des maîtres, si hardies qu'en soient les données et grâce à l'atmosphère d'art qui les enveloppent, ne présentent point le danger d'une excitabilité directe et ne pénètrent d'ailleurs point dans cette partie du public où se recrute principalement la criminalité.

Voilà, par exemple, Stendhal qui fut, dans la littérature du XIX^e siècle, un vrai *condotierri* d'idées puisqu'il exalta la beauté et l'énergie du meurtre, comme la condition et la preuve du grand amour.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1900, p. 925.

Il serait curieux de rechercher combien ont lu Stendhal parmi les vengeurs passionnels qui encombrent nos cours et nos tribunaux !

Dans une intéressante étude sur l'influence de la littérature sur la criminalité, publiée par M. Arthur Goddyn, actuellement conseiller à la Cour de cassation, je trouve cet excellent avis de Maurice Barrès : « Un roman de Balzac, disait l'écrivain de l'*Ennemi des lois*, peut faire un malhonnête homme d'un adolescent, en le grisant du désir de conquérir « les joies de la vie ». Manon Lescaut peut le décider aussi à se remettre aux caprices d'une drôlesse, etc., etc. Mais ce dernier livre, si tendre en même temps qu'immoral, donnera à tel autre jeune homme le sentiment de la pitié, de la charité pour une créature humiliée, tombée. Et Balzac développera la volonté, c'est-à-dire la vertu des grands hommes chez tel lecteur. »

S'il est un grief pourtant qu'on puisse articuler contre les représentants éminents du roman et du théâtre modernes, c'est d'avoir donné le jour à toute une génération d'écrivailleurs, plus âpres au gain que soucieux d'idées et qui, impuissants à jeter sur la sensualité le voile de l'art, nous dotèrent d'une sous-littérature dont le roman-feuilleton, servi en colonnes dans les journaux ou disséqué en pièce pour le théâtre, est le lamentable prototype ! Là git le mal, dans ces produits commerciaux facturés à bas prix, dont la platitude du style rend l'approche facile, et où l'auteur dispense à la fille galante un encens de grossière poésie, tandis que sa basse hargne s'acharne contre l'honnête femme ! Ou bien, ce sont les causes célèbres, transportées dans le livre ou véhiculées sur la scène — et les héros et héroïnes de Cour d'assises, glorieusement armés des instruments de leur crime, — revolver, couteau ou récipient de vitriol, — sont enguirlandés de redondantes phrases rédemptrices ou apothéosés dans la fulgurance rouge des feux de Bengale. Quoi encore ? L'imagerie de la criminalité encombrant les « illustrés » et s'étalant aux vitrines — reproductions criardes du meurtre, avec, au revers, la biographie de l'assassin et les conditions

d'un referendum sur les résultats du procès! Et, enfin, la publicité frénétique et tapageuse dont la presse honore tous les drames où la luxure se mêle au sang. Le crime passionnel, pour peu qu'il soit un peu corsé, s'évade de la rubrique habituelle des faits-divers et envahit la première page du journal, sous une voyante enseigne! Les reporters se transforment en juges d'instruction marrons; ils vont affairés, bruyants et indiscrets, interrogeant les témoins, décrivant les lieux, palpant les pièces à convictions; quotidiennement ils passent par les antichambres du parquet; ils ont tantôt une larme pour l'assassin, tantôt une égratignure pour la victime; et ils finissent, sous prétexte de faire écho à l'opinion publique, par dicter au jury son verdict.

« Le roman publié comme livre, écrit M. Adolphe Prins, — et j'emprunte encore cette réflexion à l'opuscule de M. Goddyn, — s'adresse à un public plus ou moins restreint; le prix est une garantie. Mais les journaux à bon marché sont dans toutes les mains et quand le journal populaire publie des histoires et des dessins pornographiques, quand il spécule sur la corruption, quand il donne le compte rendu sensationnel d'un crime ou d'un procès criminel, avec des détails scabreux ou terrifiants, avec le portrait du criminel ou la reproduction excitante du crime, il réveille les mauvais instincts et favorise les lois de l'imitation signalées par Tarde. »

Et M. Tarde lui-même, l'auteur de la *Criminalité des foules*, disait de son côté : « Ce n'est ni dans ses lectures d'imagination ni au théâtre que l'homme du peuple va chercher l'inspiration directe du crime, c'est dans la chronique des tribunaux. »

Sous l'action combinée de ces lectures malsaines, de ces spectacles dissolvants et de ces réclames insensées, l'idée s'est graduellement répandue que le crime passionnel n'est pas un crime « comme un autre », et qu'il doit jouir du privilège tout spécial de la curiosité, sinon de la sympathie. On s'en aperçoit bien au jour de l'audience, et les écœurants incidents ne sont pas oubliés, qui déshonorèrent tant de fois les Cours d'assises de France, et auxquels, ces temps

derniers, les Cours d'assises belges n'ont malheureusement pas échappé. Qu'un crime passionnel soit inscrit « au programme » — et aussitôt toutes les élégantes désœuvrées, tous les oisifs en quête de sensations, le bataillon de la névrose et le syndicat des hystériques, se donnent rendez-vous. On braque insolemment les lorgnettes et on manie adroitement le Kodack. Pendant les suspensions d'audiences, cela s'appelle l'entr'acte, on lunche joyeusement. Et à mesure que les débats s'avancent, deux camps se forment parmi le public : quelques-uns prennent parti pour la victime, pauvre corps ensanglanté, couché dans la terre froide ; la plupart ne s'intéressent qu'à l'accusé. Il est arrivé qu'à la sortie, cela date d'hier, on échangeait des gros mots et des coups de canne ! Et parfois la contagion de cette « mondanité » amusée et frivole gagne jusqu'aux magistrats. Il y a quinze ans à Paris, dans l'affaire Eyraud et Gabrielle Bompard, où se jouaient la tête d'un homme et la tête d'une femme, le président n'avait souci que de faire des mots, et les journaux du lendemain les reproduisaient avec admiration et, après chaque déposition de témoins, il se tournait vers le banc des accusés, et, un joli sourire aux lèvres, la main tendue en un geste tout d'aménité, il disait : « Allons Gabrielle, veuillez vous lever » !

Et après tout cela, quoi d'étonnant que le bon sens du jury dévie, alors que l'atmosphère même de la salle d'assises conspire, avec les effluves déprimantes du dehors, pour entamer la sereine rectitude de son jugement !

Il importe donc, — et l'intervention du législateur est sollicitée en ce sens — de purifier l'air même de la Cour d'assises. Si la loi a décrété la publicité des débats, ce n'est point pour permettre de transformer la procédure criminelle en un scenario de drame, l'accusé en un comédien dont on va admirer l'ultime cabotinage, et l'issue du procès en prétexte à émotion ou à paris. Restituons donc sans retard au jury l'ambiance de calme et de sévérité qui convient seule à une chambre de justice !

Mais il est, à l'extrême indulgence du jury, cause

dernière de l'augmentation des crimes passionnels, d'autres motifs encore.

Les statistiques criminelles de France et de Belgique concourent à démontrer que, porté à la sévérité pour les attentats contre la propriété, particulièrement le vol, et pour les violences contre les personnes, quand elles n'ont point le droit à l'amour pour prétexte, le jury est généralement indulgent, jusqu'à la faiblesse, pour le crime passionnel : beaucoup d'acquittements étonnent, quelques-uns même scandalisent un public dont les décisions du jury reflètent pourtant la mentalité! En cette matière, une réaction absolue et immédiate semble bien difficile à réaliser et il faut se résigner à ce que la foule — et le jury qui en est l'émanation et l'interprète — considèrent longtemps encore et peut-être définitivement le crime passionnel sous un angle spécial et moins défavorable. « Que voulez-vous, me disait ces jours derniers, un des maîtres du Barreau gantois, c'est un fait : quand un meurtrier « ordinaire » sort de prison vous lui tournez le dos, mais vous serrerez la main au mari qui s'est vengé de sa femme adultère, et la fille-mère qui a abattu son séducteur ne vous inspirera point l'aversion que vous cause habituellement l'assassinat ». Il y a dans ces mots l'observation très exacte d'un état d'esprit créé par l'empirisme intellectuel contemporain et dont le Code pénal lui-même tient compte, puisqu'en son article 413 il décrète excusable, c'est-à-dire susceptible d'atténuation, mais non pas justifié (et il y a là une différence qui échappa aux romanciers et aux dramaturges) le meurtre commis par l'un des époux sur l'autre et sur son complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit d'adultère. Peu au courant de la théorie de la provocation, qui sert de base à cette disposition légale, le jury se demande pourquoi, par exemple, la jeune fille trompée et abandonnée, avec son enfant, par son amant ne jouit pas du même privilège. Et plutôt que d'admettre l'assimilation de cette accusée avec les assassins et les meurtriers que volontiers on appelle de « droit commun », les jurés acquittent. Il reste toujours, il est vrai, les circonstances atté-

nuantes. Mais outre que leur mécanisme spécial n'est pas familier au jury, celui-ci constate que d'ordinaire tous les criminels indistinctement en bénéficient ! Aussi le projet — défendu par certains — de soumettre au jury l'appréciation des circonstances atténuantes, outre qu'il entamerait la nature même de la mission du jury, qui est essentiellement un juge de fait, n'aurait, au point de vue qui nous occupe, aucun effet appréciable. D'autres préconisent, à l'instar du système hollandais, de supprimer dans les dispositions de la loi pénale, le minimum de la peine, de manière à permettre à la Cour de graduer davantage la répression à la responsabilité des accusés. Une telle réforme semble plus pratique et plus efficace. Si, d'une part, elle maintient aux magistrats la prérogative de l'application de la pénalité, d'autre part elle permet, dans certains cas spéciaux, de donner à la commisération du jury, une satisfaction, faute de laquelle, dans notre régime actuel, il préfère absoudre le prévenu, plutôt que de l'exposer, par un verdict affirmatif, à un châtiment qu'il juge exagéré.

Nos lois, au demeurant, présentent une autre lacune qui ne fut point sans influence sur la multiplication des crimes passionnels, en même temps qu'elle servit fréquemment d'occasion aux faiblesses du jury : nous voulons parler de l'insuffisance de la protection que la législation accorde à la femme, et particulièrement à la jeune fille séduite. Il devenait vraiment temps qu'on s'aperçoive du caractère à la fois inique et antisocial de la prohibition de la recherche de la paternité, invention d'un légisme barbare, à la faveur de laquelle un homme, uniquement parce qu'il est homme, pouvait abandonner dans le déshonneur et la misère, la femme qui avait cédé à son caprice et l'enfant né de leur faute. Quand les séducteurs seront exposés à réparer leurs torts vis-à-vis de la mère et à remplir leurs devoirs envers l'enfant, peut-être le nombre des séductions diminuera-t-il? En tout cas, les filles-mères ne pourront plus puiser, dans des conséquences injustes de leur faute, le droit de manier le vitriol et le revolver. Et le jury aura un grand prétexte de moins pour incliner vers une déplorable sentimentalité !

Mais ces réformes légales si nécessaires qu'elles paraissent, n'auront d'effet salutaire et logique qu'à la condition d'une transformation dans la mentalité du jury, voguant aujourd'hui à la dérive des plus périlleux sophismes. Ce n'est point là l'œuvre d'un jour. A chaque session, les jurés changent et se succèdent ; il importerait donc, toutes les fois qu'un crime passionnel est soumis au jury, de rappeler à celui-ci ses devoirs envers la société. Cette mission incombe principalement au ministère public, et il lui sera d'autant plus facile d'élever le débat dans l'ordre des idées générales, qu'en matière de crimes passionnels, où l'aveu est généralement la règle, les questions de détails et de preuves n'exigent point grande démonstration.

Le représentant de la loi a donc pour devoir de faire comprendre au jury qu'en prêtant le serment préalable « de ne pas trahir les intérêts de la société qui accuse » il prend le grave engagement de se prémunir lui-même et de défendre la communauté contre des sophismes qui ne tendent à rien moins qu'à ruiner la société par sa base même.

Le commandement du Décalogue : « Tu ne tueras point », n'est pas qu'un précepte de morale individuelle ; il forme le pivot même de toute civilisation. A mesure que l'humanité s'est dégagée de la barbarie, le respect de la vie humaine s'est imposé chaque jour davantage et la société a été substituée à l'individu dans la prérogative du châtiment. A cette conception primordiale et essentielle, de quel droit l'amant trahi, la femme délaissée, le mari trompé se soustraient-ils plutôt que le créancier qui a des griefs contre son débiteur, ou le débiteur qui croit avoir à se plaindre des poursuites de son créancier, le patron mal servi par son domestique ou le domestique poussé à bout par les tracasseries de son patron.

On objecte que dans le crime passionnel la violence des sentiments est une cause d'atténuation de la responsabilité. « On compare, dit M. René Doumic, l'ivresse de la vengeance à celle du vin (1). » Mais tout

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1900, p. 925.

le monde sait que les cours et tribunaux, et même le jury (bien entendu quand il s'agit d'attentats autres que ceux amorcés par le droit à l'amour) n'admettent l'ivresse ni comme une justification, ni comme une excuse, ni comme une circonstance atténuante. La vérité est qu'on veut créer, au profit du crime passionnel, une exception à la grande loi de l'inviolabilité de la vie humaine. Cette exception, loin de confirmer la règle, l'énerve et la ruine !

En forme de conclusion, relisons et méditons ces paroles de Brunetière, que je voudrais voir affichées dans toutes les salles de délibération du jury :

« Ce qu'il y a d'inexcusable et de profondément odieux dans le crime passionnel, c'est que le criminel n'y met pas un instant le droit ou la vie même des autres en balance avec la satisfaction des plus grossiers appétits... Ni l'amour ni la haine qui tuent n'ont rien de moins coupable que la cupidité qui vole; — et j'ajoute qu'en dépit des apparences, ils ont quelque chose de plus dangereux qu'elle, comme ayant quelque chose de plus antisocial... Négation de la loi, dont tous les autres crimes ne sont que la violation, retour à la barbarie, régression vers l'animalité, voilà ce que c'est que le crime passionnel (1) ! »

FIRMIN VAN DEN BOSCH,
Avocat général à la Cour d'appel.

Gand, 1908.

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1891, p. 211.

TRISTESSE D'AUTOMNE

La poitrine tendue au roulis de l'araire
Qui plonge avec effort et fait crier la terre,
Derrière son grand bœuf naïf et décevant
Tout le jour il marcha le laboureur austère,
Et son cœur méprisa les colères du vent.
Or, voici qu'achevant sa tâche coutumière,
Sur le plateau pierreux où flambe la bruyère,
Dans sa fierté joyeuse il se dresse un instant :
Et son regard devine au seuil de la chaumière
Sa petite famille aimante qui l'attend.

Et parce qu'il comprit, ô Seigneur, ta loi sainte,
Parce qu'il l'accomplit sans murmure et sans crainte,
Tu l'as béni le vaillant ouvrier : tantôt,
Ses enfants, à son cou suspendant leur étreinte,
Accourront lui payer le salaire qu'il faut ;

Sa femme sourira du seuil et pour lui plaire
Aura fleuri de thym la table et l'étagère ;
Et quand l'heure viendra, son sommeil sera doux
Et semblable au sommeil, tout là-bas, de l'araire,
Dans l'herbe parfumée, au bord des sillons roux.

***

Mais nous, mais nous, Seigneur, qui traînons par les [villes
Une vie égoïste en des jours inutiles,
Quand nous regagnerons nos funestes logis
Nul enfant ne viendra baiser nos fronts transis,
Car tu n'as pas béni nos étreintes stériles ;
Et quand sonnera l'heure où, cherchant le sommeil,
Nous entrerons dans notre chambre glaciale,
Le remords longuement nous tenant en éveil,
Notre repos sera détestable et pareil
Au repos des damnés, dans la nuit infernale.

ERNEST DE LAMINNE

MIEUX VAUT JAMAIS QUE TROP TARD

Nous devons à l'obligeance de Mme Thibaut-Ruelens de pouvoir publier cette nouvelle inédite de sa mère, Mme Ruelens, qui avait pris en littérature, le pseudonyme de Caroline Gravière. C. Gravière est un de nos meilleurs écrivains belges antérieurs à la *Jeune Belgique*. Son œuvre, malheureusement peu connue, nos *Jeunes* s'étant montrés souvent injustes pour leurs aînés, mérite une première place dans notre histoire littéraire. Ses romans et nouvelles ont une originalité propre qu'ils doivent à leurs idées fort avancées, à une observation nette et précise des caractères et des choses, à un style qui, sous une apparente sécheresse, sait fortement intéresser.

La nouvelle *Mieux vaut jamais que trop tard* est une œuvre satirique de jeunesse, se présentant avec les défauts de cet âge : la fougue et l'exagération. C'est ce qui nous empêche de voir autre chose qu'une satire un peu vive dans le dialogue qui sert de prélude et qui est mené avec entrain. Le récit est conduit avec la même verve. Caroline Gravière qui reproduisait ce qu'elle voyait, n'aura pas été sans rencontrer ce type de vieille fille, ennemie du bonheur d'autrui, pour la maudire avec tant d'enthousiasme.

Fritz Masoin.

Une note sans signature, mais qui semble être de Van Bemmel, accompagne le manuscrit. Elle dit : « Quant à cet opuscule-ci, mon avis est que l'idée est bonne, quoique (peut-être) dictée par un autre sentiment que par pure imagination. J'y ai trouvé une phrase, admirable, c'est le mot ; c'est au commencement, cette phrase : *La demeure des damnés*, etc.,

jusque *parce qu'elles espèrent.* J'en retrancherais aussi tout le commencement, ce qui se trouve sous forme de questions. »

D. — *Qu'est-ce que la vieille fille?*

R. — *Une créature du diable irraisonnable, ayant une âme malfaisante et un corps désagréable.*

D. — *Pourquoi nomme-t-on la vieille fille une créature irraisonnable?*

R. — *Parce qu'elle est affligée de ridicules et de folies*

D. — *Pourquoi nomme-t-on la vieille fille une créature du diable?*

R. — *Parce que le diable l'inspire.*

D. — *A quelle fin le diable inspire-t-il la vieille fille?*

R. — *Pour le servir dans cette vie et le contempler éternellement dans l'autre.*

D. — *Qu'est-il requis de la vieille fille pour parvenir à cette fin ?*

R. — *D'être privée de tout amour terrestre et de mourir l'envie dans le cœur.*

D. — *Comment pouvons-nous connaître la vieille fille?*

R. — *Premièrement par ses prétentions : car où il y a trop de prétentions, il manque des droits; secondement, par la haine qu'elle porte aux amants: troisièmement par son intarissable bonne volonté de nuire et de plaire.*

D. — *Combien la vieille fille a-t-elle de désirs?*

R. — *Deux : le désir de se marier; le désir d'en empêcher les autres.*

D. — *Pourquoi le diable aime-t-il les vieilles filles?*

R. — *Parce qu'elles font nombre dans son enfer.*

D. — *Lequel des deux désirs de la vieille fille est le plus violent ?*

R. — *Le premier.*

D. — *Quand s'éteint ce désir ?*

R. — *Quand la vieille fille meurt, et encore il y a des gens qui prétendent qu'il sert à son supplice éternel.*

Il y avait cent siècles que le diable était tourmenté d'un caprice difficile à réaliser.

Il voulait voler une âme dans le purgatoire: La demeure des damnés est séparée de celle des âmes en peine, par un soupirail à jour à travers duquel les unes regardent les supplices auxquels elles ont échappé et remercient Dieu de la force qu'il leur a donnée, tandis que les autres grincent des dents en enviant les habitantes de ce lieu, qui souffrent avec courage parce qu'elles espèrent.

Le diable pour se désennuyer avait fait quelques tournées sur la terre, mais il ne s'y était pas plus amusé que ne s'amuse un marié qui fait le jubilé de sa vingt-cinquième année de fidélité conjugale.

Il n'avait ri que du bout des lèvres et était rentré dans ses domaines pour s'occuper d'affaires sérieuses.

Il avait bien le projet de dresser une trappe dans quelque coin du monde et d'y mettre pour appât le trésor qu'on nomme bonheur parfait. Mais le bonheur parfait est une chose sur laquelle si peu de gens sont d'accord que le diable ne savait à quelle jouissance donner ce nom.

En attendant qu'une bonne idée lui vînt, il repassait ses propres souvenirs se demandant s'il avait lui-même jamais goûté le bonheur parfait?

Aurait-ce été du temps où il était le roi des archanges?

Non, l'envie lui mordait le cœur, il jalousait Dieu.

Au moment où précipité au fond de l'abîme il avait compris l'amer orgueil d'être le premier d'entre les méchants ?

Non, il se sentait méprisé par la plus humble des âmes qui entrent au royaume des cieux.

Le jour où, prenant son vol vers la terre des hommes, il avait, en essayant d'arriver, compris que l'on peut dans ce monde périssable, être heureux plus qu'au ciel, malheureux plus qu'en enfer?

Peut-être.

Satan perdu dans ses méditations s'était machinalement arrêté devant l'entrée du purgatoire. Son œil curieux examinait les ombres qui pleurent, le sourire dans les yeux; son orgueil se refusait à comprendre

la béatitude de ce *mezzo termine*. Il songea aussi que la grille du soupirail avait des ouvertures assez larges, pour permettre à une âme d'y passer.

Oh! j'en aurai une, se répéta le démon qui au reste perdrait tous ses titres à s'appeler diable, s'il cessait d'être obstiné.

Attraperai-je le grand vieillard, assis tout dans le fond? Ce n'est pas probable, car un an avant sa mort il a répandu en bienfaits la moitié de l'or qu'il avait amassé.

Ce jeune homme?

Je n'en crois rien, il a été sur la terre trop malheureux en ménage pour ne pas désirer le repos éternel.

Et cette jeune fille?

Oh pour celle-là, certainement non! son amant est au ciel, et dans un million d'années elle espère le revoir face-à-face.

En ce moment il se fit un certain mouvement dans le purgatoire. L'ange doux et mélancolique qui en garde l'entrée, semblait s'opposer à la réception d'une âme en peine qui arrivait de la terre.

D'un doigt il lui montrait la porte de l'enfer, mais il paraît que l'âme montra son passe-port, car bientôt toutes les difficultés furent levées, et le diable qui s'était déjà levé pour aller recevoir son nouvel hôte retourna s'asseoir près du purgatoire en soupirant.

Oh! si j'en tenais une, de ces âmes orgueilleuses, murmura-t-il!

Tout en examinant la nouvelle débarquée, il fut pris de la même surprise qu'avait éprouvé l'ange. Cette âme semblait marquée à son sceau. Comment donc passait-elle sa porte?

En deux mots, un petit diable beaucoup plus malin que Satan, un petit diable qui possède en verve et en ironie tout ce que son maître réunit en corruption et en génie, un petit diable qui s'appelle le démon du bavardage vint expliquer à Satan la soi-disant méprise de l'âme du purgatoire.

Cette âme que Satan revendiquait, appartenait sur la terre à une vieille fille nommée Rose Berger, morte à l'heure où le cadran de vie marquait quart avant cinquante. Rose Berger née laide, pauvre et malveil-

lante, était restée fille. Ce que dans le courant des cinquante années où elle avait vécu, elle inventa de calomnies, envia de jeunes mariés, déclama contre les hommes et travailla pour en attraper un, mais celui-là eût été par trop attrapé, est innombrable. Pourquoi donc cette méchante créature allait-elle prendre place parmi les douces âmes dont Dieu préfère parfois le repentir à des vertus complètes? Pourquoi cette méchante créature qui semblait ornée de griffes tant elle déchirait tous ceux qui l'approchaient, allait-elle s'asseoir entre les élus et les anges ailés? La cause de cette singularité qui eût pu faire croire que la société du paradis se mêlait, la voici.

Mlle Rose Berger avait eu sur la terre une filleule aussi agréable à Dieu et aux hommes, que sa marraine leur était antipathique. A seize ans elle avait par méchanceté marié la jolie Claire à un affreux vieillard rien que pour la séparer d'un amant que le pauvre ange aimait autant qu'elle en était aimée.

Au bout de quelques années de mariage, Claire retrouva Jacques et aussi tout l'amour qu'elle avait cru étouffé par le devoir.

Les anges du ciel pleurèrent en voyant que leurs conseils ne pourraient empêcher la jeune femme d'aimer son amant. Dieu lui-même essaya en vain de rappeler à lui sa créature de prédilection. Un moment allait anéantir les mérites de dix années de résignation et de souffrances.

Ce que les anges ne pouvaient empêcher, ce que Dieu regardait comme difficile, une vieille fille s'en chargea. Elle calomnia Jacques, elle calomnia Claire; elle inspira à l'un la défiance; à l'autre la jalousie. Elle éveilla l'attention du vieux mari, et arrangea si bien les choses que Jacques partit un jour pour l'Amérique.

Le vaisseau qui le portait fit naufrage et Jacques périt. Dès ce moment, le ciel s'ouvrit pour Claire, et elle plaça toutes ses espérances dans un monde meilleur où elle retrouverait Jacques. Dieu ne suspecte jamais les prières qui partent d'un cœur; il marqua à sa droite la place qui attendait Claire. Mais il était si content, si content de pouvoir attendre chez

lui sa fille bien aimée ; de pouvoir lui ouvrir ses bras, qu'il lui échappa de dire : « Sa marraine mérite d'aller en purgatoire. »

Dieu ne revient jamais sur ses déterminations. Voilà pourquoi l'âme de Rose Berger n'alla pas en enfer. Mais la vieille fille avait gardé une humeur si hargneuse et si jalouse dans le monde des ombres que Satan comprit parfaitement qu'elle ne s'y plaisait que médiocrement. Aussi se mit-il à lui faire des signes d'intelligence en indiquant les ouvertures du soupirail. Le diable était probablement le premier homme qui eût fait des avances à Rose Berger, car elle se mit à le regarder.

Je ne sais comment cela se fit, mais pendant que les autres priaient, l'âme de la vieille fille se glissa, s'étendit et se trouva tout près du diable, de l'autre côté du soupirail.

— Que me voulez-vous, demanda-t-elle d'une voix rauque ?

— Mais... rien que vous demander ce que vous attendez en brûlant si patiemment.

— La belle question !... Le ciel, il me semble.

— Vraiment, on ne s'en douterait pas, tant vous avez l'air de belle humeur. Avez-vous jamais réfléchi à la différence qui existe entre le ciel et l'enfer ?

— Laissez-moi tranquille, dit Rose Berger, voyant qu'elle s'était trompée sur le compte de Satan.

— Non, répondez à ma question : Avez-vous jamais réfléchi à la différence...

— A la différence qui existe entre le ciel et l'enfer, interrompit brusquement la vieille fille. Eh, mon Dieu ! histoire de brûler ou de ne pas brûler.

— Pas du tout. Pour une femme qui a vécu cinquante ans, vous avez peu réfléchi.

— Voyons, finissons.

— Eh bien, au ciel il n'y a que des esprits puisque les jouissances matérielles sont interdites ; en enfer il y a des corps puisque l'action du feu s'y fait sentir.

— C'est pour faire de la théologie que vous me dérangez ? dit la vieille fille en tournant les talons.

— Chez moi, on se marie ; et chez le bon Dieu on reste célibataire, lui cria le diable en riant.

Rose Berger se retourna, mais le diable, content de l'effet qu'il avait produit, s'était retiré par fatuité et par politique.

Le lendemain, c'est-à-dire mille ans après, Rose Berger attendait la première de l'autre côté du soupirail que Sa Majesté infernale daignât s'apercevoir qu'elle désirait un entretien.

— Eh bien ! demanda-t-il en s'approchant, nous n'avons donc plus peur de la théologie ?

— Hélas ! murmura la virginale fille en essayant de faire une œillade à Satan.

— Quoi, vraiment, ma chère, vous supposez ?... Vous vous imaginez ?... Vous avez la suffisance de croire ?. . que j'ai parlé pour mon compte... moi qui puis avoir pour maîtresses et pour femmes légitimes la moitié des femmes de la terre.

— Oui, mais vous n'avez jamais possédé une âme du purgatoire, répondit la vieille fille piquée au vif.

— Bah, la vie n'est qu'un purgatoire.

— Bien, comme vous voulez. Dites-moi : avez-vous séduit beaucoup d'habitantés du ciel ?

Le diable fronça le sourcil ; c'était le blesser dans sa dignité.

— Je vais au ciel demain, continua Rose Berger.

— Ne laissons pas échapper l'occasion, pensa le diable. La capture intéresse peu mon goût, mais enfin, elle flatte ma vanité. Il n'y a pas tous les jours de vieilles filles dans le purgatoire. Et réellement il n'y a que ces personnes-là qui se laisseront séduire par ma physionomie. Terminons.

— Écoutez, ma mie, continua-t-il, ne fardons plus les mots. Je ne vous propose pas ma main parce que j'ai trop de souvenirs pour faire un bon mari. Mais si vous voulez renoncer au ciel où l'on ne se marie pas, pour l'enfer où l'on se marie, venez, je vous promets un mari.

— Lequel ? demanda Rose Berger, dont le front plissé depuis mille et cinquante ans se déplissa en une minute.

— Le premier homme qui entrera ici, répondit Satan. Je vous donne à lui pour toute l'éternité en l'exemptant de la peine du feu à condition d'être votre mari.

En ce moment la barque de Caron arrivait pleine d'âmes. Le hasard voulut que le premier damné qui sauta sur le rivage fût un homme. C'était un boîteux qui avait un œil de cristal, malgré tout cela il avait joué l'élégant sur la terre, grâce à un talon haut d'une coudée et à un clignement d'yeux qu'il avait adopté.

— Voulez-vous? demanda Satan à la vieille fille, craignant un peu qu'elle ne rompît le marché?

— Oui! s'écria Rose Berger d'une voix que la joie étouffait. Oui!

Et son âme légère comme celle d'un juste passa la frontière du royaume de Satan?

CAROLINE GRAVIÈRE.

DIX PETITS CROQUIS

I

Une ombre grise habite dans la grange...
Sa paix muette et solitaire s'y repose,
la porte est close.

Par le loquet et les charnières
rit l'immobile lumière.

Et par la porte, dont le vent
a disjoint les battants,
un rayon s'est aventuré.

Le rayon blanc
qui est entré,
attend,
et fait sa sieste d'or pendant que les gens mangent.

II

Coupant obliquement le chemin que balayent
le vent léger et la lumière,
une poule, le cou tendu,
saute au-dessus des deux ornières
en becquetant à coups têtus
le cœur jauni d'une laitue.

Son ombre claire et déformée
vit pas à pas
des gestes secs.
Et les deux becs
prennent alors sur le sol coi,
pour les lancer par devant eux,
une laitue, une ombre bleue,
traçant ensemble un angle droit.

La poule a traversé la route.
Et dressant sa tête écarlate
s'étonne sur une patte,
dans l'ombre étroite de la haie.

III

Une charrue abandonnée contre le mur
crépi de chaux laiteuse et de blonde lumière,
de son manche retient la porte charretière
ouverte au grand soleil fureteur de midi.

Le coutre droit, le soc aigu,
font une garde d'éclairs
devant l'acier du versoir
réfléchissant comme un miroir
des soleils blancs et des ciels bleus.

Et là,
à quelques pas,
immobile et anémique,
dans l'ombre oblique,

gît un reflet,
pâle, gelé, stellaire,
et c'est le rêve blanc et rond de la lumière.

IV

On entre.
Et la porte en s'ouvrant refoule la chaleur.
Sortie en tapinois de l'étable, une odeur
de foin et de fumier s'implante,
et se mêle aux parfums lancinants de la bière.
Et ces senteurs et l'air,
fermentent
et bouent dans la lumière.

Les ombres des tables s'éveillent ;
et les étains du comptoir brillent ;
et les affiches s'ensoleillent ;
on fait trois pas, le sable crie.

Un oiseau bleu de tir à l'arc
se rengorge en son globe rond.
Et les mouches qui le délaissent,
s'en vont jasper de leur paresse,
la chaleur blanche du plafond.

Silence...
Au loin un bruit pressé de sabots se balance.

V

Un sentier rectiligne à la route s'amorce
et conduit, entre deux rangées de marronniers,
à la maison paisible et blanche dont on voit
la porte verte et les tuiles rouges du toit.
Et devant elle un bout de jardin clair
et des corolles en parterre.

Semé de cendres mauves
il se bombe et s'arc-boute aux troncs têtus et gourds
sortis de l'herbe molle et grise qui s'ajoure
de l'orient des marguerites.

Un départ d'ailes brusques s'ébruite,
qui agite,
à contre-temps des autres que le vent balance,
trois taches d'or rosé,
dans le silence.

C'est comme un cloître d'ombre allant vers la lumière!

VI

Sous un hangar, entre des bêches et la herse
un tonneau brun, servant de niche, amasse
toute l'ombre sournoise et leste
qu'un chien de garde,
couché, nez contre sol, contient, mais ne regarde.
Devant lui un rectangle de cour au soleil,
entouré des clartés des murs crépis, sommeille.

Et voici le bruit mou des siestes dans l'étable,
et les chocs secs des sabots prompts dans l'écurie.
Voici qu'un chat furtif à petits pas sournois
s'en va droit
aux trois cruches de cuivre alignées sur un banc,
et dont les ventres sont fascés par la lumière.

La claire voie d'une barrière
parallélise
quelques lanières
d'ombre précise.

On entend le bruit frais d'un licou d'acier blanc;
le chien debout s'étire et baille et se recouche
et suit le vol des mouches.

VII

La route d'un effort s'élève au rez du pont
et se passe d'un geste au-dessus du ravin
où vivent dans l'attente incessante les rails.

Leurs quatre lames,
brûlent sans flammes
et propagent le prisme mouvant des couleurs,
jusqu'au front bleu cerclé d'argent de l'horizon.

Et les tarières
de la lumière
vrillent leurs tournants concentriques.

Des ronces en massifs et de souples viornes
crêtent les deux talus dont les flancs se pomponent
de pissenlits et d'anémones.

Et sur la lyre,
tendue de mât en mât, tout le long de la voie,
midi venu sans bruit et le vent immobile,
laissent courir
les doigts benoits,
les doigts agiles
de la lumière.

VIII

Un grillage annelé de capucines jaunes,
protège la candeur offerte des corolles,
et midi clair, fait sa clarté plus bénévole.

Un tout petit chemin serpente entre du buis
et la gaîté de son gravier s'arrête à l'huis,
où sont sculptés des panonceaux.

Œillets aux mignardises cramoisies,
renoncules cardinales,
et violet des campanules épiscopales,
cierges pourprés des digitales,
et carnations des pavots pâles,
pivoines roses, roses trémières,
sous vos pétales,
la joie demeure, à l'ombre chaude des corbeilles,
en attendant que les parfums, partout installent
l'image odorante de la lumière.

Grimpées aux murs de la maison les clématites
penchant leurs fleurs vers les fenêtres,
tressent les mailles du filet où seraient pris
les bruits de voix qui pourraient naître.

IX

Le mail est un triangle inégal et bordé,
sur deux côtés,
de maisons blanches à volets clos sur la paix bise.

La grille ouvrée et les murs à contreforts,
tiennent les tombes de leur mieux près de l'église,
dont le profil en flèche bleue coupe la place
et dont le coq en girouette d'ombre claire,
tourne, hélice dans la lumière!

On ne sait pas qui du soleil ou du silence,
règne ici, ou s'ils ne sont
l'unique et même floraison,
des platanes qui se balancent.

Du bruit.
La pompe grince et l'eau s'enfuit :
Deux seaux de bois la captent vite et la fermière
qui les enlève à bout de bras,
s'en va.

Un clair filet crépite,
chantante image du soleil
pour les oreilles.

X

Immense le verger est plein de vie muette.
Les troncs noueux, sur le pavois souple des branches,
portent — feuilles et fleurs — la mouvante litière
de la lumière.

Les écorces vertes et blondes
se confondent,
en un mur roux pastellisé et vaporeux,
fermé sur la paix fraîche et sur les herbes folles.
Et les émeraudes du sol
se nimbent
de taches tièdes et vermeilles
de soleil
où passe le profil balancé des corymbes.

Un brusque arrêt d'oiseau
sur un rameau.

Et des pétales,
ici et là, et puis partout, comme des ailes
papillonnent dans la lumière.

Là-haut, par les trous du feuillage,
Le ciel, immobile et bleu, voyage.

JULES BOCK.

LE THÉATRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE

(*Suite.*)

II. — *Les Œuvres.*

LE THÉATRE PHILOSOPHIQUE ET LE THÉATRE D'IDÉES

Je parle ici de ce théâtre de Maeterlinck de la première époque, qui débute avec la *Princesse Maleine* pour finir avec *Ariane et Barbe-Bleue* et *Sœur Béatrice*(1). Je parle de ce théâtre extraordinaire, autant par la qualité du génie qu'il révèle que par les défauts enfantins qui le déparent et qui furent la cause de railleries trop faciles. Je parle de cette série d'œuvres, expression singulièrement puissante d'un tempérament dramatique original et humain.

Au sujet des sources d'inspiration de ce théâtre de Maeterlinck un problème littéraire a préoccupé parfois les historiens de nos lettres. On sait quelle amitié étroite unissait Charles Van Lerberghe à Maurice Maeterlinck. Or, la similitude apparente d'inspiration des *Flaireurs* et de l'*Intruse* fit croire à une imitation de l'un par l'autre de ces deux écrivains.

Van Lerberghe fut accusé d'avoir subi l'influence de son ami et cette injustice ne fut peut-être pas étran-

(1) La meilleure édition est celle de 1901 donnée en trois volumes chez Ed. Deman, avec une préface très significative.

gère à la décision qui fit abandonner, pendant plusieurs années, le théâtre à l'auteur de *Pan*. Maurice Maeterlinck lui-même a tenu à faire justice de cette erreur et lors de la première représentation des *Flaireurs*, le 5 février 1892, au *Théâtre d'Art*, il écrivit une page insérée au programme(1) dans laquelle il se reconnaissait tributaire de l'œuvre de Van Lerberghe, qui d'ailleurs au simple point de vue de la publication était antérieure à la première œuvre de Maeterlinck. Celui-ci disait : « Les *Flaireurs* ne ressemblent pas à l'*Intruse*, mais l'*Intruse* ressemble aux *Flaireurs* et elle est fille de ceux-ci. Au reste, si le thème des deux drames est à peu près identique, on verra qu'il y a ici une puissance de symbolisation qu'on ne retrouve pas dans ma petite pièce, et je ne crois pas qu'un poète ait jamais plus souverainement obligé le monde extérieur à exprimer une idée qu'on n'y avait pas vue. Un étrange et grand rêveur a, pour la première fois, subitement et formidablement rendu visible le drame secret, unique, virtuel et abominable, que nous recélons tous, depuis notre naissance et avec tant de soins inutiles, au plus profond de notre corps. »

La déclaration de Maeterlinck vaut par l'amitié qu'elle révèle, mais on peut estimer par ailleurs que de suffisantes divergences d'inspiration différencient les deux œuvres pour qu'on puisse y retrouver une similitude de pensée et non point le souci d'une imitation.

Comme l'a fort bien dit Albert Mockel(2), l'auteur des *Flaireurs* a surtout été préoccupé par le côté plastique du sujet, Maeterlinck, au contraire, par le côté philosophique qu'il présente.

Aux pages des deux œuvres se dresse la grande figure sombre de la Mort. Le tempérament plas-

(1) Reproduite dans la XIIe livraison de *Vers et Prose*, p. 60-61. Voir aussi sur les *Flaireurs* une lettre curieuse reproduite aux notes cf note III).

(2) Sur Charles Van Lerberghe il y a lieu de consulter l'étude d'Albert Mockel (*Mercure de France*, avril 1904) et celle de Grégoire Le Roy (*Belgique artistique et littéraire*, décembre 1907.)

tique, parce que Flamand, de Van Lerberghe était hanté en ces années-là par l'image redoutable de cette mort qui est l'aboutissement de notre vie. En même temps les croyances catholiques du poète lui donnaient la crainte — l'effroi même — de la mort et il synthétisa dans cette œuvre la peur dont elle nous environne à cause de son inconnu tragique. La philosophie de la mort ne le préoccupa point, il a voulu seulement en faire toucher le prolongement dans la vie aux dernières heures de notre existence.

Toute l'œuvre de Charles Van Lerberghe proteste contre l'affirmation de pessimisme qu'on voudrait porter contre sa pensée. Les *Flaireurs* sont le sursaut d'un homme qui aime la vie de toute son âme et qui a peur — une peur matérielle et tangible — de la mort.

Car Charles Van Lerberghe aimait délicieusement la vie. Ce poète, mort dans la fleur et la force de l'âge, a écrit une œuvre qui est un hymne de joie, de lumière et d'amour en l'honneur de la vie.

Au point de vue dramatique il l'a bien exprimé dans *Pan*, cette satire violente où passe parfois l'écho terrible du rire de Rabelais. Il y flagelle, avec quelle ironie et quels sarcasmes, toutes les hypocrisies, tous les dogmes, toutes les lois humaines, toutes les contraintes sociales qui ont ligotté la vie et ont mis à sa face lumineuse un masque impassible et veule. *Pan*, c'est le retour triomphal de la liberté de vie, de la force, de la jouissance et du besoin de sensations vraies : c'est Epicure triomphant de Schopenhauer, c'est la joie païenne opposée à la contrainte catholique, et libérant la vie humaine de tout lien trop étroit en lui apprenant à nouveau le chant lyrique de la Beauté et de la Joie ! C'est dans un décor truculent, comme une toile de Teniers, une farce lyrique dont la verve rappelle celle d'Aristophane (1) !

Le théâtre de Maeterlinck nous introduit et nous

(1) Voir sur *Pan*, l'excellent feuilleton d'Emile Maulde, dans le *Censeur* du 8 décembre 1906.

fait vivre dans le royaume du silence et de la fatalité.

Jules Lemaître l'a défini d'un mot : « Ses poèmes dialogués sont de la quintescence de drame dans du rêve (1). »

Oubliant volontairement tous les systèmes dramatiques admis et toutes les lois de la scène reconnues jusqu'à ce jour, Mæterlinck a, d'un coup, pour lui seul et en vue d'un but bien défini, inventé une science nouvelle du théâtre. Science en vérité étroite et hermétique, basée sur des principes simples parfois jusqu'à la témérité, parfois même jusqu'à l'invraisemblance. C'est ici un théâtre à la manière des féeries shakespeariennes, construit en dehors du temps et de tout cadre défini. Les personnages de ce théâtre s'agitent dans une Hollande apocalyptique, en des châteaux ténébreux, construits parmi les miasmes de marais sournois, et prolongeant sous terre le mystère angoissant de leurs caves sinistres. Une brume épaisse enveloppe le paysage et donne au son des paroles un timbre sourd qui fait frissonner. On ne voit passer dans ces pièces étranges que des reines maladives ou cruelles, des princesses vierges en butte à des persécutions atroces, dont la cause est inconnue et qui tout à coup deviennent éperdument éprise de princes étrangers, beaux comme des archanges. On y égorge des enfants ; de vieux rois, semblables à des mages, y disent des choses profondes et puériles et les actes qu'ils ordonnent sont la cause de malheurs dont on ignore les raisons et dont le but nous échappe.

« Des spectres balbutient dans la brume. Un malheur arrive et le rideau tombe. Ce n'est pas un drame destiné à être joué, c'est un rêve auquel le poète a donné la forme du dialogue, un rêve auquel nous sommes invités à mêler le nôtre, et qui demande pour être admiré, non pas la clarté crue d'une salle de spectacle, mais l'obscurité d'une chambre où palpite une lampe solitaire. Ce rêve, il faudrait être un lourdaud pour le discuter. Quelqu'un dont je ne sais

(1) Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre*, VIIIe série, p. 139.

rien, dont je ne veux rien savoir, une voix de nourrice ou d'aïeule qui s'élève d'un petit livre entr'ouvert, va me raconter une histoire. C'est un conte bleu qui se passe au bord des eaux immobiles, dans un vieux manoir où l'on ne rit jamais. Le charme opère. Je redeviens enfant, au son de la vieille voix. Ces princesses sont belles : on dirait des fées. Ces vieillards sont beaux : on dirait des enchanteurs. Ces choses n'arrivent que dans des pays où les marins n'abordent pas. C'est amusant de trembler et d'avoir peur. Je n'entends plus la vieille voix chevrotante. C'est mon propre rêve que je vois se dérouler devant moi comme une tapisserie mystérieuse. L'invraisemblable seul arrive. C'est le *Petit Chaperon Rouge* qui mange le loup. *Riquet à la Houpe* est chauve; le pied de *Cendrillon* est trop grand pour sa pantouffle. Œuvre exquise, qui est surtout un conte pour les grands enfants. Quand on a l'âme indécise, l'esprit flottant, quand les œuvres écrites pour les grandes personnes semblent trop vivantes, trop puissantes, trop lourdes, on rêve que la princesse Maleine expire, et que Sélysette se jette du haut de la tour. Et ce serait encore plus beau si elles chantaient, et si elles se mouraient au son d'une lointaine musique. L'auteur de *Pelléas et Mélisande* aurait dû être doublé d'un Weber flamand (1). »

A quel but tend la création de telles œuvres? En quel domaine le poète dramatique a-t-il tenté de pénétrer? C'est vers les sources les plus secrètes de l'émotion. Il cherche à créer des images et des êtres animés par la seule vie inconsciente de l'esprit.

C'est bien là sa caractéristique : Maurice Maeterlinck est le poète de l'inconscient. Dans la vie quotidienne qui s'anime par le terre à terre de nos gestes et de nos préoccupations, il a tenté de faire surgir ce qui s'y mêle de mystérieux et de tragiquement inconscient. Ses personnages ignorent les possibilités finales de la volonté. Ils sont en proie à la fatalité, à l'*Ananké* des anciens. Ce fatalisme qui

(1) Albert Giraud, *loc. cit.*

les étreint se mesure certes à la hauteur restreinte de leur grandeur morale. Ces marionnettes humaines ne peuvent connaître la force tragique de cette fatalité et de ce destin qui accable Oreste ou Œdipe. Les familles royales qui vivent dans ce théâtre fantastique sont des Atrides au petit pied. On dirait, a dit Jules Lemaître, de l'Eschyle pour *pupazzi* malades. Mais considérés avec la valeur de vie que leur accorde le poète, ces personnages sont des symboles d'humanité en lutte avec un destin qui les brise durement. Selon la formule de Maeterlinck lui même, « ce qui vous distingue les uns des autres, ce sont les rapport que nous avons avec l'infini. » Pour apporter une leçon de vie à l'humanité, ce sont ces rapports qu'il s'agit de dégager, de rendre sensibles et de mettre en conflit avec ce tragique quotidien, « qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures ». Voilà le but auquel tend l'effort dramatique du poète : faire descendre dans la vie ces images du mystère et de l'inconscient qui dormaient, blanches et pures, dans le royaume du silence, ce royaume cher à Carlyle qui en a parlé avec des mots musicaux. C'est bien ainsi que Maeterlinck entend le devoir du poète dramatique. « Il faut, dit-il, qu'il nous montre de quelle façon, sous quelle forme, dans quelles conditions, d'après quelles lois, à quelle fin agissent sur nos destinées les puissances supérieures, les influences inintelligibles, les principes infinis dont, en tant que poète, il est persuadé que l'univers est plein (1). » Et le résultat de cette investigation que Maeterlinck poursuit dans tout son théâtre est l'affirmation du néant et de l'impossibilité d'une certitude. Ces forces qui agissent sur nous obéissent à des lois qui nous échappent totalement : le mystère est la loi du monde. Telle est la conclusion du philosophe qui se cache dans cet auteur dramatique.

On a dit que ce mystère ressemblait à celui de Shakes-

(1) *Préface du Théâtre*, éd. Deman, p. 12, et *passim*.

peare. On a vu dans les manifestations du destin qui accable les héros de Maeterlinck des manifestations similaires à celles qui accablent ceux de Shakespeare. C'est faire erreur sur la qualité même de ce mystère dramatique.

Autant le mystère qui enveloppe la *Princesse Maleine* est un mystère inconscient — qui existait dans sa puissance totale avant le début de l'action — autant celui qui étreint le *Roi Lear* est un mystère conscient qui se crée au fur et à mesure des actes posés par les personnages avec une intensité grandissante à travers la pièce. Le mystère des pièces de Maeterlinck ressemble aussi peu en son essence à celui des drames shakespeariens que celui-ci se rapprochait peu du mystère qui préside à la conscience des tragiques grecs ; c'est plutôt à cette antérieure manifestation de la fatalité que se rattachent les aspirations de l'âme du poète moderne. Mais alors que dans les *Choéphores* ou dans les *Eumênides* cette force supérieure et implacable de la fatalité est totalisée dans un dieu dont le geste en règle les effets et que le chœur de la tragédie—écho de l'âme humaine — peut invoquer, sinon fléchir, dans le drame de Maeterlinck ce dieu a disparu, mais non pas ce qu'il représentait : le ciel laissé vide par la mort des dieux ajoute à la puissance du mystère toute la force de sa solitude silencieuse. La fatalité ne porte plus de nom, Pelléas ou Aglavaine ne l'invoquent plus avec des lamentations, mais, descendue de l'Olympe, elle est plus près de nous, et c'est sa présence plus proche qui fait plus tragique le tragique quodidien.

Cette fatalité vivante s'est attachée aux gestes de notre vie traditionnelle et aux heures les plus ordinaires de notre existence. Sous quelque forme que ce soit — et plus volontiers sous la forme de la mort qui est la plus terrible et la plus sensible— elle apparaît brusquement à nos côtés : c'est l'intervention de la mort qui anime le tragique de l'*Intruse* et d'*Intérieur*. Ce sont des symboles tragiques, et c'est aussi une manière de synthèse tragique. L'action extérieure est dans ce théâtre réduite à son minimum.

L'intérêt qu'elle pourrait présenter est presque nul

en regard de celui qui naît du conflit des forces obscures de la destinée. Ici encore apparaît un rapport constant avec la tragédie grecque, qui, la plupart du temps, est une tragédie immobile, vivant du seul mouvement tragique que lui imprime le mouvement intérieur des passions qui l'animent. Les personnages ne s'expliquent pas à nous. Ils n'ont pas à justifier leurs actions, puisqu'ils n'en commettent aucune et, dès lors, ils emploieront le minimum de paroles nécessaires à nous faire partager l'effroi qui les enveloppe et à nous montrer la fatalité qui les guide : « Le silence est le vrai dialogue des âmes. Le plus beau drame est celui dont les acteurs profèrent le moins de paroles. Il en faut quelques-unes pour empêcher la pièce d'être une pantomime : Maeterlinck a inventé le théâtre sans paroles (1). »

Certains admirateurs — même des plus convaincus — de Maurice Maeterlinck n'ont pas prétendu reporter l'admiration qu'ils éprouvent pour ce premier théâtre — son théâtre d'âme — sur les pièces postérieures à cette manière : *Monna Vanna* et *Joyzelle* leur apparaissent trop proches du théâtre traditionnel que pour garder entières les qualités et les dons du poète. Plus volontiers je proposerais d'y voir une direction nouvelle — ce qui est évident — vers un théâtre philosophique à la manière de celui d'Ernest Renan. Certes, entre *Monna Vanna* et l'*Abbesse de Jouarre*, entre *Joyzelle* et *Caliban*, des rapprochements apparaissent faciles à faire, non seulement dans la facture, le procédé scénique, le développement idéologique, mais encore dans la direction philosophique qui apparaît ici d'inspiration shakespearienne et se rattache aisément à celle de la *Tempête* et à celle d'*Hamlet*.

La qualité de ces pièces est peut-être moins haute mais elle semble plus humaine ; abandonnant ce qui, dans les moyens de ses premiers drames, était d'un procédé voulu et trop souvent déroutant, le poète a mis en œuvre ici des idées et des sentiments plus

(1) Albert Giraud, feuilleton du *Temps*, *loc. cit.*

voisins de nous. Si la fatalité apparaît encore dans l'amour que Joyzelle conçoit pour Lancéor, cette fatalité se fait pour nous plus compréhensible, grâce à la présence de Merlin et d'Ariel, et la personnalité humaine disparaît moins fatalement, grâce aux manifestations de la volonté, de l'amour, de la pitié, en un mot des passions humaines.

De ces considérations qui ont tenté de synthétiser aussi nettement que possible les préoccupations philosophiques qui apparaissent dans le théâtre de Maurice Maeterlinck, se dégage une leçon d'art qu'il importe de ne pas négliger. Ce théâtre d'âme a indiqué une direction nouvelle vers où pourrait tendre un art dramatique soucieux de sortir de l'ornière traditionnelle. Au même titre que le théâtre d'Ibsen et que celui de Gabriel d'Annunzio — tendances contraires en marche vers un même but — le théâtre de Maurice Maeterlinck est l'expression d'une formule nouvelle qu'on se refuse peut-être à appliquer, mais qu'on ne néglige pas (1).

Ce caractère philosophique du théâtre de Maeterlinck se retrouve chez plusieurs autres de nos dramaturges. Il semble que le théâtre *anecdotique* leur répugne : ils lui préfèrent le théâtre *d'idées*. Convaincus que le théâtre est une manière de tribune du haut de laquelle il est permis de tout dire — les choses les plus graves comme les plus abstraites — ils y ont abordé l'examen des problèmes ardus de la vie mentale. Tel Edmond Picard.

A certaines heures de notre existence, nous nous posons de graves questions dont les réponses éclairent d'une lueur parfois incertaine et souvent terrifiante les profondeurs les plus secrètes de notre destin.

Les grands secrets de la Vie et de la Mort, pour tout homme qui ose en contempler sans frémir les aspects, ont une grandeur tragique qui n'est pas

(1) Consulter dans l'œuvre de Maeterlinck lui même : Préface du *Théâtre* ; Le Drame moderne ,dans Le *Double Jardin*, p. 109-127) et l'essai du *Trésor des Humbles*, titré : Le Tragique quotidien.

sans beauté. Une vie dont la clarté terrestre ne serait voilée par l'ombre d'aucun doute et par la terreur d'aucune énigme se rapprocherait sensiblement de la sagesse et de la beauté suprême dont l'alliance constitue le bonheur. La douleur et la tristesse de la vie ne sont-elles pas dues en partie à la crainte que nous éprouvons en nous posant — souvent en n'osant pas nous poser — les questions dont la réponse apporterait à notre âme la sérénité capable de donner à notre vie une harmonie parfaite.

Sans doute les problèmes du sentiment, l'éternelle souffrance de l'amour, tiennent une immense place dans notre existence, mais il suffirait souvent d'un peu de volonté pour vaincre les nécessités de la passion. Il y a au-dessus de l'amour — et supérieure à lui, puisqu'elle peut être la fin devant laquelle les forces de la passion s'abolissent — une force plus grande : la mort, qui place devant nous l'interrogation de l'au-delà et nous oblige à questionner le destin sur l'énigme de l'immortalité de l'âme (1).

Pour résister à la mort, il faut lutter. Cette lutte est nécessaire à la vie, mais elle finit par abattre notre courage par l'incessante défaite de nos volontés et la banqueroute de nos croyances. Nous devons enfin reconnaître qu'aucune certitude n'apportera jamais l'apaisement à notre besoin de savoir et la science humaine, si vaine de toutes ses recherches, n'est basée que sur des probabilités et des hypothèses dont la nature se charge trop souvent de nous prouver la fausseté (2).

Alors une grande lassitude nous abat, une immense fatigue de vivre paralyse l'effort dont nous sentons l'inutilité. La mort, dont nous avions jusqu'à cette heure envisagé avec une terreur profonde l'approche redoutable, nous apparaît à ce moment comme la dernière étape à franchir et nous la franchissons avec la certitude de trouver au-delà le repos dû à notre fatigue. L'échéance fatale nous semble sinon moins

(1) Voir *Psukè*, dialogue pour le théâtre, en un acte.
(2) Voir *Désespérance de Faust*, prologue pour le théâtre, en un acte, en vers.

mystérieuse, du moins empreinte d'une grandeur moins terrifiante et moins redoutable (1).

Tels sont quelques-uns des problèmes qu'Edmond Picard a tenté d'étudier dans son théâtre et tel est le conflit d'idées auquel il a emprunté l'élément dramatique de ses œuvres. On voit quelles sont les préoccupations de ce *théâtre d'idées* et comment il se forme entre les pièces qui le constituent, un lien psychologique. C'est bien, nous paraît-il, le sens qu'Edmond Picard doit attacher à cette partie de son œuvre qui se synthétise à la manière de la *Comédie humaine* de Balzac : certains personnages passent et repassent à travers plusieurs pièces; tels d'entre eux achèvent de vivre leur vie tragique en d'autres circonstances que celles où ils nous apparurent pour la première fois : le Dr Larbalestrier, qui surgit dans *Psukè* au milieu de la conversation philosophique de ses hôtes, sombre au milieu d'une crise de folie, la folie du remords, — et c'est le sujet du *Juré* (2); Anthime Chabrevière, qui passe aussi dans la conversation de cette même *Psukè*, anime de sa personnalité turbulente et aventureuse toute la comédie-drame d'*Ambidextre*; dans cette pièce-ci reparaît, mûr pour toutes les fortunes de la vie, ce Michel Jacob qui, dans *Jéricho*, a étudié la leçon de l'expérience paternelle et ancestrale et qui a dit dans *Psukè* aussi les paroles que lui inspire son positivisme arriviste; c'est Diana Pralaire, la comédienne moderne, aux mœurs libres, à l'esprit caustique, au talent aussi ardent que son tempérament.

C'est par l'ensemble de personnages aussi divers, nombreux et originaux que le théâtre d'idée d'Edmond Picard atteint parfois à un théâtre plus large, plus général, plus vivant : *Ambidextre*, cette pièce fougueuse, cette satire violente, dont la vérité va jusqu'au paradoxe; *Jéricho*, ce plaidoyer antisémite, nous apparaissent les œuvres les plus remarquables à notre

(1) *Fatigue de vivre*, comédie-drame en quatre actes.

(2) *Le Juré*, monodrame en cinq actes. — Voir sur la théorie du *monodrame* la préface du *Juré* et le *Discours sur le Renouveau au Théâtre*.

sens par la synthèse de vie qu'elles représentent.

C'est que, malgré tout, l'*action* que ces pièces contiennent leur donne un mouvement plus voisin de celui de la vie et c'est à la paraphrase de celle-ci que doit tendre le théâtre. Nul n'ignore les répugnances d'Edmond Picard pour le *métier scénique;* mais sans aller jusqu'au métier, il faut reconnaître qu'un certain nombre de lois générales régissent l'art dramatique, dont la première est la loi du mouvement, j'entends un mouvement effectif qui doit correspondre au mouvement interne des âmes en conflit et le traduire : « Descendre plus avant dans la conscience humaine, a dit Maurice Maeterlinck, cela est permis et même ordonné au penseur, au moraliste, au romancier, à l'historien et, à la rigueur, au poète lyrique; mais le poète dramatique ne peut, à aucun prix, être un philosophe inactif ou un contemplateur. Quoi qu'on fasse, quelque merveille qu'on puisse un jour imaginer, la loi souveraine, l'exigence essentielle du théâtre sera toujours l'*action*. Quand le rideau se lève, le haut désir intellectuel que nous apportons se transforme soudain; et le penseur, le moraliste, le mystique ou le psychologue, qui est en nous, cède la place au spectateur instinctif, à l'homme électrisé négativement par la foule, et qui veut voir *quelque chose se passer sur la scène...* Il n'est alors si admirables, si profondes paroles qui bientôt ne nous importunent, si elles ne changent rien à la situation, si elles n'aboutissent à un acte, si elles n'amènent un conflit décisif, si elles ne hâtent une solution définitive (1). »

Cette action peut être réduite à un minimum, mais il ne faut point pousser jusqu'à « la paralysie générale de l'action extérieure ». C'est peut-être ce qu'Edmond Picard a fait quelquefois : voyez *Psukê*, qui est, somme toute, moins une pièce de théâtre qu'un essai philosophique, dialogué à la manière d'un moderne *Banquet* de Platon.

Le *théâtre d'idée*, quand le sujet s'y prête (dans

(1) M. Maeterlinck, *Le Double Jardin*, p. 119.

Ambidextre, dans *Fatigue de vivre*) obéit, peut-être inconsciemment, à cette loi de l'action. Il prend alors une valeur d'art incontestable, d'autant plus que l'écriture en premier jet, bousculée, truculente et souvent largement lyrique du célèbre écrivain y ajoute la puissance d'une langue très *parlée*, très sonore. Et de la farce au drame — de *Trimouillat et Méliodon* à la *Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire* — ce théâtre remplit de la sorte un cycle complet, avec des fortunes diverses mais toujours attrayantes.

La comédie sociale et la comédie psychologique

Cette tendance à élargir le drame jusqu'à l'étude sociale, que nous venons de voir apparaître comme une des phases du théâtre d'Edmond Picard, se retrouve plus complète, plus systématique chez certains auteurs dramatiques belges.

La similitude de préoccupation des sujets amènera, par la comédie sociale, plusieurs romanciers au théâtre. Là, peut-être, est l'erreur. Chez certains de ces écrivains apparaît un mélange parfois fâcheux des caractères qui, en réalité, doivent différencier romanciers et auteurs dramatiques. D'ailleurs, ce n'est qu'accidentellement que leurs pensées ont pris la forme théâtrale dont le raccourci un peu brutal doit avoir déplu dès la première expérience à des auteurs habitués aux développements libres du roman.

Parmi les meilleurs, il importe de citer Louis Delattre, le conteur exquis, dont *Fany*, à côté de quelques scènes émues et délicates, contient des brutalités inutiles et des invraisemblances fâcheuses. L'audace du sujet et la témérité de la situation semblent avoir entraîné l'auteur un peu loin. Avec tact, il a tiré aussi du roman de Diderot : *Jacques le Fataliste*, une comédie en deux actes sous le titre : *La Mal Vengée*.

Le subtil poète, André Fontainas, a écrit une comédie parfois maladroite : *Hélène Pradier*. La pièce est longue et manque un peu d'intérêt passionnel ; elle est d'ailleurs bien écrite.

Il y a quelques années, un écrivain mort jeune, Fritz Lutens, avait paru doué pour la comédie de mœurs. Ses pièces : *Le Vertige*, *Les Petits Papiers*, sont d'une grâce élégante, mais d'une observation par trop superficielle; leur parisianisme spirituel prouve une dextérité de métier qui ne laisse guère à ces œuvres de qualités durables.

Les mieux doués à coup sûr, les plus en possession de leur talent sont certes Gustave Van Zype et Henri Kistemaeckers.

L'œuvre entière de Gustave Van Zype est empreinte d'un pessimisme douloureux. Une philosophie quelque peu matérialiste se dégage de son théâtre.

Dans le *Patrimoine*, *Tes Père et Mère*, la *Souveraine*, les *Etapes* il s'attache à étudier quelques-uns des conflits de notre société. Avec une acuité d'observation très pénétrante, il a vu quelques problèmes nouveaux à élucider dont la solution pouvait apparaître utile et salutaire. La tendance moralisatrice de son théâtre n'est point douteuse (voyez surtout l'*Aumône*, la moins réussie de ses pièces). C'est dans cet esprit qu'il a mis à la scène le problème de la famille, en proie à certaines crises et à des déchirements, le problème de la lutte pour l'existence chaque jour plus ardue et plus exaspérée, le problème éternel de la passion et de l'amour. Ces sujets sont traités de haut, avec une grande largeur de vue. La vie y est introduite toute frémissante. C'est peut-être ce dédain des susceptibilités timorées du spectateur qui a fait parfois le succès restreint des pièces de Gustave Van Zype. Mais les préoccupations qu'elles montrent chez leur auteur les mettent au-dessus des aléas d'un succès passager. Leur tenue toujours forte les assure d'une actualité toujours vivante.

Très différent est Henri Kistemaeckers. Les œuvres de celui-ci, plus diverses et plus nombreuses accusent un *métier* moins dédaigneux et un talent plus souple. Sans parler du clinquant un peu faux de certaines parties parisiennes de ce théâtre il faut voir dans *Marthe*, dans la *Blessure*, dans la *Rivale* et surtout dans l'*Instinct*, drame puissant et profond dans son raccourci tragique, des comédies d'une observation nette et d'une vie curieuse.

Mélange de sentiment et de force, il y a là une juste mesure, habilement calculée, d'effets certains. Des personnages passent, d'une psychologie souvent très subtile, d'une passion parfois toute romantique tant elle se montre pleine de lyrisme (1). L'esprit qui anime le dialogue de la *Blessure* ou de *Marthe* est brillant et vif, encore que le « mot d'auteur, » s'y rencontre parfois avec une fréquence fâcheuse. Aussi l'*Instinct* est-il à mettre hors pair. Pièce sobre et humaine, pièce d'idée et de pensée, elle est d'une acuité et d'une précision qui ne sont pas loin d'en faire un chef-d'œuvre et qui assurément en font une chose très belle. Rien n'y est sacrifié au vain souci d'un effet facile. L'intensité tragique atteint là au maximum.

Ce domaine de la comédie sociale — gardons-lui ce nom plus général que celui de comédie de mœurs — n'a, en dehors de ces rares essais, que peu de représentants dans le théâtre belge. C'est que nos dramaturges n'ont pas encore trouvé, dans l'étude de la société belge, des éléments dramatiques suffisamment vivants ou intéressants que pour en porter la synthèse à la scène. Ce que des romanciers comme Georges Eekhoud, Lemonnier, Edmond Glesener ou George Garnir ont fait pour les mœurs de nos provinces reste, au théâtre, à tenter avec des sujets qui semblent devoir fournir à nos pièces le même intérêt qu'ils ont fourni déjà à ces romans. Notre comédie sociale n'a jusqu'à présent rien de local. Il lui reste un vaste domaine à explorer. Cette comédie bourgeoise simple mais non triviale, pourrait être d'un comique savoureux et vivre dans des décors inédits sinon très originaux. L'auteur n'est point venu encore, parmi les nôtres, qui saurait dégager et faire vivre théâtralement les caractères de la bourgeoisie belge — en évitant les plaisanteries faciles des revues de fin d'année et l'observation trop locale des romans de Léopold Courouble.

(1) Voir notamment la *Rivale* qui se rapproche par son inspiration de la *Gioconda* de Gabriel d'Annunzio.

Toujours notre théâtre s'est tourné vers le domaine du théâtre d'âme. On y a rencontré déjà Maeterlinck et Van Lerberghe et, dans certaines œuvres, Edmond Picard. Nous y retrouverons un romancier, subtil et délicat : Henri Maubel.

Le théâtre d'Henri Maubel est de psychologie très nuancée — d'aucuns diront trop fine. Comme il l'a indiqué lui-même : « C'est ici le pays de la vie intérieure; la résonance est dans les âmes (1). » Dans *Etude de Jeune Fille*, ce sera l'indication de « cet amour de l'amour » par quoi se manifeste de façon souvent trouble et douteuse, le premier éveil de passion dans une âme de jeune fille. Dans les *Racines* nous deviennent sensibles ces mille liens qui nous rattachent au sol natal, à la demeure familiale, aux choses qui ont leurs *racines* dans le passé de notre âme et de l'âme de notre race : « Nous avons tous, dit un des personnages, notre raison d'être sur la terre... mais pas à toutes les places de la terre. » L'*Eau et le Vin* présente le drame intérieur qui se joue dans l'âme du prêtre tenté de s'arracher à l'Eglise pour retourner vers le monde. Ces schémas des thèmes suffisent à indiquer la tendance philosophique qui se dégage des œuvres. Elles ne présentent ni une thèse ni un drame d'action. Ce sont très exactement des « moments psychologiques » qui se prolongent dans le temps par une action intérieure et dans la vie par un conflit moral. L'*Eau et le Vin* et les *Racines*, note l'auteur, ne démontrent rien. « Qu'il y ait une idée sur chacun de ces drames où se meuvent des gens qui pensent et s'inquiètent mentalement, c'est probable; mais cette idée l'action représentée la laisse intacte. Mes personnages pensent comme ils sont et comme ils sentent et de leur aventure morale, je ne prétends rien retenir que des aspirations, des doutes, des souffrances. » Autour de ces personnages pensants — pensifs — aux gestes rares et aux mots précieux, une atmosphère se crée, mystérieuse et un peu floue, faite de tous les doutes qui

(1) *Les Racines*, acte II, scène VIII.

torturent ces âmes, de tout l'incertain dont s'enveloppent leurs destinées. L'intérêt du drame est tout entier dans la répercussion interne des sentiments éveillés. Les personnages ne vivent point d'une vie passionnée, tragique ou agitée. Leur vie matérielle est statique. Peu de chose en détruit l'équilibre et en modifie la ligne. « Ces gens ne disent presque rien, rien surtout de violent, mais tout ce qu'ils disent est chargé d'expérience et lourd de méditation. La lecture achevée, on demeure inquiet sur soi-même, car toujours une au moins de leurs paroles nous était applicable. Quelque chose de leur passion nous consume, un problème qu'ils n'ont pas résolu nous est quotidiennement posé. On n'a guère entendu que des chuchottements, mais comme ils sont pareils à ceux que notre propre conscience murmure! (1) » Par dessus tout, Henri Maubel a le culte de la pensée. Son théâtre intérieur analyse les nuances les plus délicates, les plus fugitifs des sentiments et des idées qui forment la pensée. Son art dramatique atteint à l'extrême limite de l'art parlé. Au delà, pour atteindre plus avant encore dans le domaine mystérieux de la pensée pure, les mots devraient perdre leurs sens précis et devenir des sons : il faut emprunter, dès lors, les moyens musicaux d'expression. Là est peut-être l'explication du constant intérêt que Henri Maubel a, par ailleurs, témoigné aux choses musicales. Son art est à la limite de la musique et de poésie. Il a son prolongement des deux côtés de cette limite. Mais cet art étant par ses préférences quand même soucieux d'une pensée a dû préférer le mot à la note, parce que, selon l'observation de Hegel, « par le seul fait de s'empreindre d'une idée, le son devient parole (2). »

(*A suivre.*) HENRI LIEBRECHT.

---

(1) FRANCIS DE MIOMANDRE : « Étude sur Henri Maubel » (*L'Occident*, janvier 1906).

(2) HÉGEL, *Système des Beaux-Arts*.

LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN

I

Comment Henri de Lavaux fut anobli et quels sont les amis qu'il fréquentait d'ordinaire.

Celui qu'on appelait le baron de Lavaux-Sainte-Anne était un homme d'une soixantaine d'années. Dans son visage réjoui brillaient de petit yeux bruns, très mouvants, mais dont l'âge et les tristesses avaient gazé tendrement l'éclat. Le front carré se continuait en une ligne rose coupant en deux parties identiques une chevelure blanche, abondante et soyeuse. Une moustache grise aux pointes broussailleuses donnait au visage un cachet martial et bon enfant, accentué par un gros pli que, sous l'œil gauche, l'usage du monocle avait creusé jusqu'à la tempe. D'ordinaire, il portait un paletot clair dont la boutonnière s'ornait d'une rosette polychrome où les personnes peu versées dans la science des ordres de chevalerie s'efforçaient de discerner la nationalité des couleurs confondues. Un pantalon noir retombait sur des bottes au vernis écaillé prises dans des guêtres de toile. Le linge était blanc, mais d'un coton rude, grossier et pas neuf. Tout, d'ailleurs, chez notre personnage, donnait l'impression d'une pauvreté inavouée, d'un luxe illusoire que trahissaient l'usure des vêtements, le brillant de la culotte trop brossée, l'aspect défraîchi des chaussures et du haut-de-forme

de feutre gris. Mais l'attitude fière et aisée du soi-disant gentilhomme, ses gestes un peu ronds, voire l'écho agréable de son langage fort civil, communiquaient aux choses fanées qu'il portait un cachet d'élégance qui, à première vue, aurait même pu passer pour de la distinction.

Lorsqu'on observait le baron, on se sentait pris d'un vif désir de résoudre le mystère que sa vie cachait sans nul doute. La maigreur du visage, les pommettes pâles, les mains grêles sous les gants déteints, tout cela n'était pas l'enseigne d'une situation florissante, d'une existence aisée et satisfaite. Plus on regardait cet homme certainement bien mis et d'allure aristocratique, plus on était pénétré de sa pauvreté, plus on acquérait la conviction que ses dehors et sa vie véritable étaient inconciliables et n'avaient pour trait d'union que la tenace volonté d'un grand orgueil et d'une dignité farouche.

Son histoire était curieuse. Recueilli par la bienfaisance après la mort de sa mère, une très misérable indigente, il avait été élevé jusqu'à douze ans dans un orphelinat de la province de Namur. Placé ensuite, par les soins officiels de l'Assistance publique, chez de braves paysans, le gamin — Henri Delavaux de son véritable nom — apprit toutes les besognes agricoles. La culture l'enthousiasmait peu. Ebloui, invinciblement attiré par les mirifiques charmes de la grande ville bruyante et somptueuse, il quitta ses nourriciers pour gagner à seize ans la capitale. Il n'y avait jamais mis les pieds. En débarquant à Bruxelles un matin, il pria un commissionnaire public de le guider vers la caserne la plus proche. Il fut incorporé dans le régiment des grenadiers. Au bout de six mois, il recevait le galon jaune de caporal; et lorsqu'il tira à la conscription, il arborait fièrement sur le col de son uniforme de grande tenue et sur son majestueux colback noir la grenade de fils d'or des sous-officiers.

L'armée, le contact des gradés, de quelques bourgeois posés avec lesquels il s'était lié, en avaient fait un autre être. Le petit paysan devenait un élégant jeune homme. Un jeune homme d'autant plus coquet

qu'il avait toujours été contraint, au village où il végétait, de réfréner ce besoin de dandisme dont il était animé jusque dans ses rêves et qui lui faisait regarder, avec des yeux d'envie, les toilettes des propriétaires fonciers qui, réintégrant au printemps leurs castels, passaient sur les routes tout près desquelles il labourait et projetait la semence, les reins pris dans un grossier tablier de toile...

Delavaux fut le plus joli sergent de sa compagnie. Il donnait le ton à tous ses camarades. Son commandant le citait en exemple aux militaires négligeants. Ceux-ci admiraient, jaloux et vaguement humiliés, la coupe irréprochable de sa tunique et de son pantalon à bande rouge qui retombait en plis réguliers et symétriques sur des bottes de cuir fin. Les fourriers et les adjudants, mauvaises langues, faisaient remarquer que ce n'était point là un uniforme d'ordonnance : il s'exposait aux arrêts ou à la salle de police. Mais le capitaine fermait les yeux, plein d'indulgence pour ce rustre d'hier, maintenant le Brumel du bataillon.

Lorsqu'il sortait en civil, Henri Delavaux enchérissait sur la recherche de son costume. Ses collègues disaient alors, avec une nuance accentuée de moquerie, qu'il était beau comme un baron. C'est ainsi qu'à la caserne on continua de l'appeler par ironie, depuis le simple soldat jusqu'aux officiers supérieurs. Le baron ! Henri Delavaux ne dédaigna pas ce titre. Il plaisait à son innocente ambition et la stimulait. Les étudiants du quartier des Galeries Saint-Hubert, autant les habitués du *Café Malpas* que les piliers de l'estaminet de la *Cour d'Espagne*, ne le connaissaient que sous ce nom-là. La plupart, d'ailleurs, se basant sur la parfaite amabilité du sous-officier et sur la correction étudiée de son langage, croyaient vraiment qu'ils avaient pour compagnon de plaisir le noble baron de Lavaux.

Pendant treize années il resta au régiment. Il partit avec le double chevron de sergent-major, la croix de service et une médaille civique de deuxième classe que le gouvernement lui avait décernée pour acte de courage : En effet, un soir, en retournant au

quartier, il avait sauvé des eaux du canal de Charleroi un pochard qui, tombé accidentellement dans le flot ténébreux, courait le risque imminent de se noyer... Henri Delavaux devint à Bruxelles le représentant du manufacturier verviétois Louis Dufour, le fournisseur du drap militaire, avec lequel il était en rapport depuis beaucoup d'années. Improvisé voyageur de commerce, il s'installa dans un petit appartement coquet du boulevard du Nord. Une fois par mois il se plaisait à réunir autour de sa table quelques collègues de sa compagnie promus, dans la suite, au rang d'officier, plus d'anciens camarades de bamboche dont l'un, Joseph Jamarre, était à présent le cadet des substituts du parquet de Bruxelles.

Henri Delavaux fut de toutes les fêtes. Dans la bourgeoisie, les jeunes filles l'adoraient. Mieux que des garçons de vingt ans, il les faisait danser aux bals de la Grande-Harmonie, de l'Orphéon et des Artisans-Réunis. Entre deux valses, entre deux figures de quadrille, il leur racontait des histoires innocentes où il mettait beaucoup d'humour. Lors d'une exposition universelle, la section du vêtement l'avait choisi comme secrétaire. Il gardait en souvenir de ces fonctions, honorifiques plutôt qu'absorbantes, les palmes d'officier de l'Instruction publique, que lui avait transmises la légation de France, au nom du ministre du commerce de la République. Il fallait le voir, portant beau, aux dîners de cérémonie, le revers du frac orné d'une brochette réunissant les croix réduites de ses trois décorations ! Partout il s'asseyait à la place d'honneur; il détenait, sans rivalité aucune, le monopole des discours et des toasts ! On disait de lui qu'il personnifiait la gaîté. Son absence à certaines tables où on l'attendait rendait les commensaux moroses et compromettait leur appétit. Pour donner la mesure de sa popularité joyeuse, il suffira de remarquer que, durant dix années, il fut témoin dans cinquante mariages. Les fiancées s'enorgueillissaient naïvement auprès de leurs amies d'avoir eu un monsieur décoré dans leur cortège nuptial, un baron...

A moitié convaincu lui-même qu'il était réellement

noble, à force de s'entendre appeler ainsi, il finit par mettre son titre sur ses cartes de visite. Pour rendre vraisemblable à ses propres yeux son patriciat, il avait acheté, pour quatre mille francs, une petite métairie située à Lavaux-Sainte-Anne, près de Rochefort. Un heureux hasard avait attiré ses yeux sur l'annonce de cette vente notariale parue dans une gazette de province : C'était une propriété fort pittoresque, composée d'une demeure rustique à un étage et de quelques hectares de terrain rocailleux difficilement labourable.

L'ancien sous-officier fut désormais pour tout le monde le baron de Lavaux-Sainte-Anne. En le voyant sur le boulevard, vêtu correctement, à la dernière mode, son chapeau de feutre gris sur la tempe droite, les bottes vernies prises dans des guêtres impeccables, la boutonnière ornée d'une énorme rosette dont la moitié était violette et l'autre moitié rouge, jaune et noire, on pouvait le prendre pour un seigneur de marque. Son colonel aurait certainement eu de la peine à le reconnaître. A l'automne il invitait quelques amis et, pendant huit jours, ils chassaient le lapin, le lièvre et le perdreau sur les bords de la rivière de Wimbe et de la Lesse. Le soir, on rentrait à Lavaux-Sainte-Anne. Le censier et sa femme leur préparaient à manger avec le produit de leurs exploits cynégétiques. C'étaient de simples mais cordiales agapes, autour d'une table glissée près d'un large feu de bois, dans une vieille salle à plafond bas, aux sommiers de chêne enfumés, mais où il faisait si bon, où l'on causait si agréablement, si franchement de l'amour et de l'armée, de la jeunesse et de l'âge mûr qui déjà guettait la plupart des convives, des plaisirs du sport et de la mer, qu'on y serait resté toute sa vie, comme s'exprimait le procureur du roi Joseph Jamarre, qui avait gardé un goût prononcé pour la saine vie champêtre et fuyait le monde.

La chasse était la principale récréation de ces deux inséparables. Trois mois par an ils ne quittaient pas leurs fusils. Dans l'Ardenne, dans le Hainaut, on les conviait à des battues, parce que l'excellence de leur tir allongeait notablement les proportions des

tableaux de chasses et aussi parce qu'ils contaient si savoureusement des histoires à moitié seulement imaginées. En novembre, un de leurs meilleurs amis, Julien Verneuil, bourgmestre d'un village du Brabant wallon, leur offrait l'hospitalité, et ils se livraient sur ses terres très giboyeuses à un véritable carnage de lièvres et de lapins. Singulière était l'origine des relations cordiales qu'ils entretenaient avec ce galant magistrat communal : Montés en ballon lors de la kermesse de la Chapelle, après une traversée rendue périlleuse par l'absorption de quelques flacons de champagne emportés au fond de la nacelle pour récompenser l'aéronaute de cette invitation à un voyage au royaume azuré, de Lavaux et Jamarre avaient atterri dans des circonstances presque dramatiques au milieu de la propriété du maïeur. Le procureur, en tombant de la nacelle bousculée par un arbre, s'était démis le genou. Il fallut le coucher dans un lit et les deux excursionnistes aériens restèrent pendant une quinzaine les hôtes imprévus du prévenant bourgmestre de campagne. Entre les trois hommes régna depuis ce jour une sympathie à toute épreuve. La saison propice venue, les citadins ne dérogeaient jamais à leur agréable coutume : Le hamerless sur l'épaule, la carnassière en bandouillère, ils allaient s'installer au château de Julien Verneuil, resté comme eux célibataire.

Henri de Lavaux travaillait peu. Intelligent, débrouillard, beau parleur, il s'était fait rapidement une clientèle importante à Bruxelles et en province. Ces débouchés nouveaux avaient permis à Louis Dufour d'agrandir considérablement son tissage, au grand mécontentement des autres fabricants de draps de Verviers, rendus ombrageux par la prospérité croissante de ses affaires. Le baron gagnait mille francs par mois. Il convient d'ajouter qu'il ne négligeait rien pour les dépenser, menant une gaie existence dont il ne regretterait même pas l'imprévoyance, car il avait, au fond, beaucoup de sagesse et peu de besoins. Vingt années il vécut ainsi. Une catastrophe industrielle mit brusquement fin à sa claire vie sans inquiétudes : Les marchands de laine

de Verviers ayant, à l'imitation séduisante mais fallacieuse des maisons américaines, organisé un trust, l'opération fut malheureuse et un krach formidable ébranla le négoce de la cité, de tout l'arrondissement. Plusieurs maisons consommèrent une ruine totale et perdirent des millions. Louis Dufour, qui avait engagé précédemment des capitaux énormes dans la construction d'une fabrique nouvelle, fut le plus cruellement atteint : Dans l'impossibilité de faire face à ses paiements, il se tua, préférant, comme on dit d'habitude, la mort au déshonneur.

Ce désastre faillit rendre fou le baron. Pendant plusieurs semaines il ne vit personne. Il s'enfermait chez lui et examinait avec amertume, plutôt qu'avec terreur, la situation médiocre où allait le replonger la fin violente de son patron. Que faire? La cinquantaine sonnerait bientôt pour lui, et ce n'est point à cet âge qu'on a des chances de se recréer une carrière. Deux ans il subsista au moyen de ses économies. L'espoir d'un emploi dont l'offre lui viendrait de n'importe où le fortifiait, car, bien que catholique et resté croyant, il ne songea pas un instant à mettre en pratique cette belle et judicieuse maxime du Christ qui conseille de nous aider nous-mêmes pour obtenir ensuite l'aide du Ciel... Mais aucun des fabricants de Verviers, que sa brillante représentation avait si ridiculement indisposés jadis contre Louis Dufour, ne consentit à en faire son voyageur,

Il arriva cet événement prévu mais déplorable : Un beau matin, le baron de Lavaux-Sainte-Anne se trouva pauvre et totalement sans ressources. Il refusa par fierté des positions très peu lucratives que ses relations lui firent obtenir. Il ne voulut point s'enfermer à son âge, durant dix heures, dans un bureau quelconque, et peu aéré, de compagnie d'assurances ou de marchand de denrées coloniales, pour gagner à peine de quoi payer les apéritifs qu'il buvait autrefois, de 4 à 6 heures, aux terrasses du Grand hôtel, du café Sésino ou du café des Boulevards. Le fier baron de Lavaux-Sainte-Anne vécut donc la pénible succession des heures d'abattement. Car bien que, tout au début, des idées de suicide l'obsédèrent,

il ne connut point le vrai désespoir, qui n'est pas compatible avec le sentiment optimiste des êtres follement attachés comme lui à la vie; toutefois, pour échapper aux funestes incitations de sa mélancolie noire, il s'enivra; il engagea au mont-de-piété ses bijoux et ses meubles pour en dépenser le produit en beuveries. Il refusa néanmoins de vendre la jument qu'il possédait depuis sept ou huit années et qu'il attelait parfois à une petite victoria appartenant au loueur où la bête était en pension. Il la donna à un marchand de pommes de sapins, qui s'en servit pour aller, la semaine durant, transporter les commandes de combustibles à sa clientèle. Ainsi il avait l'illusion d'avoir gardé son cheval que, d'ailleurs, le commerçant mettrait à la disposition du baron, les dimanches qu'il lui conviendrait de s'en servir pour quelque promenade fort hypothétique. A force de s'enivrer, le baron tomba malade, car il n'était pas bâti pour affronter les dangers d'une noce perpétuelle... Ce fut là son salut. Son alcoolisme, nullement atavique et strictement accidentel, fut de cette manière coupé dans la racine.

En sortant de l'hôpital Saint-Jean, où son fidèle ami Jamarre l'avait fait admettre parmi les pensionnaires payants, il n'était plus le même homme. La réflexion lui revenait, et il retrouvait sa vaillance. De sa vie presque luxueuse et dispendieuse d'antan il ne lui restait qu'une illusion assez vague de bien-être, mais aussi un irréductible besoin d'indépendance. Au premier étage d'un cabaret de la rue Nuit-et-Jour, cabaret situé dans un retrait de la voie publique, il loua un appartement de trois chambres. Il les garnit avec les épaves de son mobilier ancien. Son salon était éclairé par une fenêtre donnant sur la ruelle, juste en face de la rue des Armuriers au bout de laquelle de Lavaux voyait passer, l'après-midi, sur le pavé de la rue de la Madeleine, les élégants qui, à sa manière d'autrefois, descendaient de la Montagne de la Cour et, fidèles à la mode, revenaient sur leurs pas dès l'entrée des Galeries Saint-Hubert. Il présentait, ce salon, un aspect accueillant avec ses quatre chaises d'acajou capitonnées de velours d'Utrecht,

son guéridon en marqueterie, son canapé Louis XV. Près du trumeau était un bureau américain.

Un tapis encore honorable amortissait le pas des rares personnes qui venaient visiter l'intérieur de ce pauvre homme orgueilleux et plus que jamais désireux de vivre. Au mur s'accrochaient le brevet de maître d'armes de l'ex-sous-officier et les diplômes de ses décorations. Partout, adroitement, il avait gratté la première syllabe de son nom pour la remplacer par la particule. Le subterfuge était invisible. Cependant, lorsqu'il portait les yeux sur ces cadres, le baron sentait un léger remords pénétrer sa conscience au souvenir de ce faux puéril, la seule malhonnêteté, d'ailleurs contestable puisquelle n'avait nui à personne, que lui reprochât sa mémoire.

Le soir, une grande lampe de cuivre, à abat-jour de porcelaine, suspendue au plafond, éclairait la pièce. Elle reflétait sa lumière dans une glace de Venise oblongue, largement biseautée et surmontée d'un fronton de cristal, l'unique objet vraiment précieux rappelant la richesse révolue du locataire. A droite donnait la chambre à coucher et au fond était une petite cuisine servant de salle à manger. Le salon communiquait avec le palier; de celui-ci, un escalier à pic conduisait au vestibule étroit par lequel on entrait dans l'auberge.

Le baron de Lavaux-Sainte-Anne devint le conseil de tous les gagne-petits de ce quartier populaire. Son salon élait une sorte de cabinet de consultation où les gens du peuple venaient s'entretenir avec lui; ils lui confiaient la défense de leurs affaires, lui contaient leurs différends avec leurs propriétaires, avec leurs créanciers. Le gentilhomme en obligea beaucoup en menant à bien son rôle d'amiable compositeur. Il savait ménager, d'autre part, la sympathie de ceux pour lesquels son intervention était restée inefficace. Les cochers de fiacres constituaient sa meilleure clientèle, avec les commissionnaires de place. Il faisait rapporter les procès-verbaux dressés à charge des premiers par quelque agent de police en lequel le règlement du roulage trouvait un observateur trop zélé, et évitait que des récidivistes fussent dépouillés de leur licence.

Il lui suffisait pour cela d'une démarche auprès du commissaire en chef, un camarade de trente ans, qu'il avait eu sous ses ordres au régiment, du temps qu'il était lui-même caporal des grenadiers. Les commissionnaires, eux, priaient le baron d'écrire leurs lettres. Des colporteuses coupables de délits anodins le chargeaient d'adresser au roi des suppliques pour obtenir la remise d'une amende ou la grâce d'une condamnation.

Resté dans d'excellents termes avec Joseph Jamarre, le baron avait ses entrées au parquet à certaines heures du jour. Pour l'obliger, sachant qu'il en tirerait quelque bénéfice, le procureur le renseignait sur les affaires criminelles, l'initiait aux recherches de la brigade judiciaire, lui dévoilait les particularités des meurtres, des assassinats et des déconfitures financières sensationnels. Toutes les instructions lui étaient presque aussi familières qu'aux juges mêmes qui en étaient chargés. Si certains journaux, et en particulier *La Voix nationale*, au grand étonnement de beaucoup de magistrats, étaient informés avec une exactitude absolument déroutante sur ce qui se passait au Palais de justice, le baron avait des raisons aussi personnelles qu'excellentes pour s'amuser de cette surprise. Ces communications lui rapportaient chaque mois quelques pièces de cent sous et des billets de faveur qui lui permettaient de faire, comme jadis, bonne figure à l'orchestre de plusieurs théâtres où, en arrivant, avec une satisfaction peut-être vaniteuse mais réconfortante, il serrait la main à beaucoup de compagnons du temps passé.

Le baron n'avait pas retrouvé l'aisance, et cependant il s'estimait heureux, car il n'avait jamais eu d'ambition. Il gagnait de quoi vivre modestement, et cela lui suffisait, sans qu'il renonçât néanmoins tout à fait à l'espérance nullement justifiée d'un retour possible de cette fantasque déesse de la Fortune qui, si cavalièrement, l'avait abandonné un jour... N'est-il point des maîtresses repentantes qui reviennent plus éprises et plus caressantes que jamais vers ces hommes qu'elles ont trompés et déçus, mais ineffablement charmés de les revoir et de les accueillir au foyer

trop désert? La Fortune est une de ces maîtresses versatiles mais pensives, et le baron l'avait assez choyée et honorée pour qu'elle se ressouvînt de lui quelque beau soir propice aux délicieuses surprises...

Ce qu'il avait scrupuleusement maintenu, c'était sa fierté originelle : rien dans son allure ne trahissait sa déchéance. Ses vêtements, il est vrai, ne se faisaient plus remarquer par leur fraîcheur; il les portait aussi longtemps qu'ils ne se trouassent pas. Pour leur garder pendant des mois leur pli primitif, il accomplissait des prodiges. Plus épris de coquetterie à mesure que les moyens de la pratiquer diminuaient, il ne quittait pas son monocle ni son chapeau gris haut de forme. Il serait resté des jours sans manger plutôt que de ne pas pouvoir chausser des bottes vernies... Ses cheveux blancs et sa moustache neigeuse inscrivaient dans son visage amaigri une bonhomie sérieuse qui inspirait une sympathie immédiate. Sur le boulevard, des gens qui ignoraient les événements de sa destinée différente de la leur le saluaient avec le même empressement qu'autrefois. Ils ne s'apercevaient pas que l'étoffe de son costume révélait l'usure absolue et que son pardessus clair montrait la corde.

Lavaux avait pris une hypothèque sur sa métairie ardennaise, engagée pour les huit dixièmes de sa valeur. Cependant il ne voulait pas s'en défaire. Il espérait, une fois de plus, que des jours meilleurs lui apporteraient une nouvelle aisance et le moyen de libérer complètement la charge grevant cette ferme qui lui permettait de se faire appeler de Lavaux-Sainte-Anne... Une ou deux fois l'an, par pure vanité de propriétaire, lorsqu'il avait un louis qui ne devait rien à personne, comme il disait lui-même avec un sourire qui n'était pas sans tristesse, il allait passer quelques heures sur ses terres. Auprès du censier, qui s'étonnait de ne plus voir son landlord au temps de la chasse, il s'informait de l'état de l'immeuble et du rendement des labours. Faute de pouvoir traquer le chevreuil et le faisan, car il n'avait plus ni port d'arme ni permis de chasse, le baron prenait un bain de nature; et en parcourant les prairies, il se forgeait

l'illusion qu'il avait le fusil au poing, la pipe de racine de bruyère aux lèvres et que, accompagné de Jamarre, il allait rejoindre son poste à l'orée du bois de Villers... Au grand plaisir des paysans, il acceptait de partager leur sobre et maigre repas rustique. Il reprenait, à la tombée du jour, le train pour Bruxelles. Tandis qu'il s'allongeait sur la dure banquette de bois de son compartiment de troisième classe, il se remémorait les heures passées là-bas, naguère, aux bords de la Wimbe et dans les épais fourrés de ses coteaux, avec le procureur, et le délicieux retour de ces automnales vacances, mollement couchés en travers des coussins d'un coupé retenu, un cigare de La Havane aux lèvres... Derechef, l'inéluctable mélancolie s'emparait alors de l'esprit du baron. Pour éviter que l'on vît l'abattement de son visage et l'humidité de ses yeux, il s'empressait, à peine débarqué à la gare du Nord, de gagner à pied la rue Nuit-et-Jour, en évitant de jeter un seul regard vers ce lumineux *Hôtel des Boulevards*, son café favori d'antan, et à la terrasse duquel il aurait certes reconnu la silhouette de quelques anciens camarades plus heureux que lui...

Le premier mardi du mois, Joseph Jamarre l'invitait à dîner en ville. Le magistrat lui témoignait sa cordialité avec un bonheur visible, prouvant par son attention affectueuse que l'infortune de son vieux féal n'avait pas tué, ni même entamé son amitié. Le baron revêtait son habit, ornait sa boutonnière d'une rosette neuve. Par exception il se coiffait d'un gibus, ce même gibus précieusement conservé qu'il tenait nonchalamment sous le coude à l'époque où il était le chevalier d'honneur des demoiselles de la Grande-Harmonie. Le procureur régalait à la *Taverne royale* et ils allaient terminer la soirée à la Monnaie ou au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, occupant des fauteuils dus cette fois à la munificence de Joseph Jamarre.

Parmi les rares amis restés fidèles à l'ancien sergent-major se trouvait aussi l'abbé Delangle, que le baron avait connu quand il était vicaire à l'église du Finistère, son ancienne paroisse du boulevard du

Nord. De Lavaux, excellent chrétien, avait bien souvent passé la soirée chez lui, en cette petite maison basse, à belle porte du XVIIIe siècle, qui met dans l'affreuse modernité de la rue du Pont-Neuf sa calme et presque provinciale façade pittoresque. Car de Lavaux-Sainte-Anne et le procureur du roi portaient un cierge dans la procession. A vrai dire, le baron, jadis, avait rêvé un instant de devenir marguillier. Quoi de mieux, pour arriver à ses fins, que d'obtenir l'appui recommandable de cet ecclésiastique tout influent? En effet, le cardinal Pecci, alors nonce apostolique à Bruxelles, tenait l'abbé Delangle en particulière estime; et le futur chef de l'Eglise, qui prisait fort l'esprit éclairé, généreux et un peu philosophique de ce savant en soutane, dont la collection de pierres gravées était fameuse, n'avait pas été étranger à la nomination de l'obscur vicaire bruxellois à la cure du joli village royal de Meysse. Le pape et le modeste prêtre de campagne entretenaient même toujours des relations aussi cordiales que suivies. A des époques régulières, un grand pli, dont le cachet pourpre représentait un écu timbré d'une crosse, parvenait à l'église de Meysse, desservie depuis dix années déjà par l'abbé Delangle. Le baron de Lavaux connaissait le chemin de ce village. Des mauvaises langues prétendaient que s'il acceptait souvent à déjeuner à la table du bon religieux, c'était plutôt par sympathie pour l'excellent petit vin de Tours garnissant sa table que par affection pour le curé lui-même... Pures médisances. Si le baron était obligé, comme on dit, de tirer souvent le diable par la queue, il n'était pas assez diable pour oublier que la saveur d'une amitié ancienne est supérieure à celle du plus excellent breuvage du monde.

II

Quels sont les métiers que pratiquait le baron et où l'on apprend comment il noua des rapports avec une aristocratie plus authentique que la sienne.

Parmi tous les petits métiers que pratiquait de Lavaux pour vivre, il en était deux qu'il considérait

lui-même comme les sources principales de son revenu : il était sonneur de cloches et généalogiste. Très débrouillard et opportuniste, l'idée de cette dernière profession lui avait été suggérée un soir que, à la demande d'un de ses voisins, il était allé transcrire aux Archives du royaume des documents sur lesquels ce client croyait pouvoir établir ses prétentions à un important héritage resté ouvert chez un notaire de province. Le baron s'était absorbé plusieurs jours dans cette copie; et c'est au cours de cette besogne qu'il avait été mis en rapport avec un très ancien camarade, l'historien Médard Dalbret, aujourd'hui vénérable et austère chef de section, mais qui, au temps où de Lavaux était sous-officier, savait, tout en faisant d'excellentes études à la faculté de philosophie, ne pas perdre une seule des fréquentes parties de plaisir de la petite bande noceuse à laquelle tous deux appartenaient.

Ni l'un ni l'autre ne s'étaient reconnus, car ils avaient beaucoup changé : Médard Dalbret, homme de grande taille et de fière prestance, drapé dans une longue redingote, avait maintenant l'allure d'un respectable clergyman, avec ses lunettes à monture d'or qui mettaient l'éclat réfléchi de leurs deux verres exactement ronds dans un visage tout glabre, sur le front duquel une mèche blanche d'une chevelure encore extrêmement abondante découpait une boucle indocile. Le nom du savant, auquel une nécessité du service l'avait contraint de s'adresser, avait frappé le baron qui, cherchant dans son esprit soudain songeur, s'était ressouvenu... Dalbret n'avait rien de hautain, rien de vaniteux : il ne jugeait les hommes que par leur valeur morale. Dès qu'il se fut rappelé à son tour, il serra la main à son interlocuteur. Psychologue autant qu'érudit, il savait lire dans les cœurs et dans les cerveaux aussi bien que dans les manuscrits et dans les livres; et, d'ailleurs, il ne fallait pas une perspicacité bien profonde pour se convaincre de la fortune ou plutôt de l'infortune de Lavaux-Sainte-Anne.

Le célèbre historien, philanthrope et généreux d'instinct et qui, en épousant la science, avait appris

à aimer intensément ce prochain dont, au contraire, une étroite fréquentation du monde nous éloigne de plus en plus, avait deviné tout de suite une bonne œuvre à tenter. Au bout de la semaine, quand de Lavaux allait sortir, sa copie, parachevée, pliée dans un compartiment de sa serviette, Médard Dalbret, qui guettait son départ, s'était approché de lui et, mettant familièrement la main sur son épaule, avait demandé :

— Eh bien, et cette copie, cela n'a pas été trop difficile?...

Le baron, reconnaissant, avait répondu :

— Non, grâce à votre obligeance...

En effet, l'archiviste avait beaucoup facilité son travail en lui expliquant les abréviations des vieux textes flamands qu'il avait eus en communication. La salle était déserte ; l'huissier, à la fontaine de faïence, se lavait les mains, prêt à fermer les portes sur le dernier lecteur. Une seule lampe électrique brûlait encore, dominant la large table au milieu de laquelle le baron venait d'enfermer, pour toujours, dans leurs chemises de carton enrubanées de vert, les papiers poussiéreux qui, durant six jours, avaient retenu son attention et concentré son labeur. Lavaux n'avait pas quitté sa chaise ; il allait prendre sa serviette de toile cirée et se mettre debout, quand l'aimable chef de section qui si souvent en cette calme semaine studieuse l'avait aidé de son savoir, ayant fait monter la lampe à abat-jour vert le long de son fil conducteur, s'assit sur le rebord de la tablette de chêne, en balançant la jambe gauche dans le vide. Son visage était plongé dans l'ombre, alors que celui de Lavaux était en plein noyé dans la lueur éclatante de la petite poire électrique, à présent tout à fait apparente, la-haut, non loin de son contrepoids redescendu... Armand Dalbret ôta ses lunettes et, de l'index de la main droite, d'un geste coutumier, il se frotta le coin des yeux. Puis, clignolant, se penchant vers le baron, il lui dit :

— Vous devriez revenir nous voir... Il ne manque pas de besogne ici pour un homme comme vous, et de la besogne qui vous rapporterait de l'argent...

Etonné, le baron ne sut que dire. Son interlocuteur continuait :

— Oui, très souvent des gens du monde, des gens appartenant à l'aristocratie, nous demandent de leur indiquer des copistes discrets qui se chargeraient de travaux pareils à celui que vous venez d'accomplir. Il s'agit surtout, en l'occurence, de la transcription de documents nobiliaires, de la confection d'arbres généalogiques. Ce sont là des arbres qui donneraient beaucoup de fruits à quelqu'un qui, comme vous, entreprendrait sérieusement leur culture...

Cette spirituelle boutade du savant les fit rire tous deux. Et la salle, très silencieuce, parut s'emplir d'une joie assurément peu doctorale... Lavaux, ému, s'était levé et remerciait, maintenant avec volubilité, son vieil ami attentif. Mais Dalbret l'interrompait :

— Mais non, mais non!... Donnez-moi votre adresse. Je vous recommanderai. Et si, au début, cela ne marche pas, je serai toujours là pour vous mettre au courant. Vous verrez, ça ira tout seul et vous ferez des sous!...

La quinzaine suivante Médard Dalbret lui procura une première entreprise à l'intention de laquelle il avait lui-même réuni les matériaux quand le baron revint s'installer à cette table dont il devait, durant tant d'années, occuper fréquemment le même coin recueilli et tout surchargé de livres, de fardes et de rouleaux. Lavaux y trouva, rangés, des armoriaux et des recueils que le chef de section lui expliqua. Non seulement il copia des écritures, mais il calqua des blasons qu'il collait ensuite à certains endroits réservés de ses feuilles manuscrites et qu'il coloriait patiemment à la gouache. Dalbret lui apprit à consulter avec méthode, sans perte de temps, les inventaires des archives; ne ménageant nullement ses conseils, l'affectueux savant n'avait eu aucune peine à apprendre à son ancien camarade de plaisir la manière de blasonner un écu et d'en indiquer à la plume les métaux, les couleurs et les pannes.

Au bout de six mois de ce travail intermittent, le baron était devenu un généalogiste habile sinon extrêmement érudit; car cette érudition spéciale lui vint

insensiblement au cours des enquêtes nombreuses qu'il eut à faire pour une clientèle particulièrement variée, car elle comprenait autant d'aspirants patriciens que de gentilhommes véritables... C'est depuis cette époque que paraissaient périodiquement, en tête de la dernière page du journal mondain : *L'Ecran* et de quelques quotidiens aux reporters desquels Henri de Lavaux communiquait des renseignements obtenus au parquet, ces deux lignes d'excellente publicité gracieuse : « Archives nobiliaires, 85, rue Nuit-et-Jour. Recherches de généalogies et d'armoiries. Dossiers en reconnaissance de noblesse. »

Il y avait environ huit ans que, en moyenne, deux jours sur sept, le baron fréquentait la salle publique des archives du royaume, cette salle à travers les fenêtres de laquelle l'ancien sergent-major, quand il levait un instant la tête pour méditer, apercevait dans son immense cage de verre la formidable et squeletteuse silhouette de l'iguanodon de Bernissart, pensionnaire trop énorme pour être admis dans les halls du musée de science naturelle. Parfois, oh! durant une seconde, habitué à la fatuité ridicule et prétentieuse de certains seigneurs pleins de morgue, il s'étonnait avec malice qu'aucun de ces présomptueux clients n'eût encore pensé à faire remonter ses origines à l'époque contemporaine de cet animal fantastique et antédulivien... Mais les archives de l'Etat, bien qu'elles fussent riches en documents, n'avaient point d'actes remontant à ces époques pré-quaternaires...

Le baron, qui éprouvait constamment la vanité et l'orgueil de tant d'aristocrates ambitieux et inintelligents, préoccupés uniquement d'étonner leurs contemporains par l'exhibition de titres réédités à tout propos, lors de mariages, de naissances et de décès, apprenait à garnir son cerveau de beaucoup de sagesse. Il se disait que les nobles les plus simples et les moins altérés par l'étroit et fallacieux esprit de caste étaient, après tout, ceux qui, pareils à lui, étaient les propres artisans de leur patriciat... Lavaux aussi se considérait comme un ancêtre! Et il lui arrivait, en compulsant certains papiers, de sourire distraitement au-

dessus de sa plume, — ce qui faisait tomber de son œil, avec un petit bruit sec, son monocle sur la table, — en constatant l'origine peu chevaleresque de certaines familles à particule dont les journaux mondains, en toute circonstance, parlaient comme si l'humanité leur devait tous ses progrès, le pays toute sa gloire, les sciences et les arts toutes leurs conquêtes. Celui-ci avait été anobli autrefois pour avoir prêté à quelque duc brabançon ou bourguignon désireux d'entreprendre une coûteuse campagne, la fraction notable d'un grosse fortune échafaudée sur la pratique d'une honteuse et intransigeante usure; celui-là avait reçu des parchemins parce que, en qualité de valet de la chambre du prince, il avait, des années durant, aidé son maître à sortir de son lit et à passer ses vêtements.

Le modeste généalogiste estimait que la seule valeur des armes créait les gentilshommes. En raisonnant ainsi, il obéissait à un sentiment égoïste, puisqu'il lui permettait de se ressouvenir que ce fut la faveur unanime de tout un bataillon de grenadiers — le plus beau régiment de Belgique! — qui l'avait sacré baron... S'il avait cueilli ses titres à la caserne plutôt que sur un champ de bataille, il n'en pouvait mais! Était-ce sa faute si sa patrie, jouissant d'une paix selon lui aussi ridicule que garantie, ne faisait plus la guerre à personne? sa patrie sur le territoire de laquelle, avant 1830, on n'était jamais resté vingt ans sans se battre, avec bravoure, contre des ennemis les plus divers le lendemain devenus de coutume des alliés, si pas des oppresseurs...

Henri de Lavaux-Sainte-Anne songeait ainsi tandis qu'il travaillait aux archives. Il songeait jusqu'au moment où, les six heures sonnées, ayant quitté la salle de lecture, il traversait la place du Musée, après avoir salué d'un regard, là-bas, devant le pavillon central de la bibliothèque royale, la haute effigie de bronze de Charles de Lorraine, le dernier grand anoblisseur de l'ancien régime, et dont le nom revenait si souvent dans les textes examinés par le bon vieillard qu'il se croyait autorisé à le considérer avec cette amitié familière qui unit les hommes

fréquentant les mêmes milieux... Puis, le dos tourné à la statue, après avoir longé la ruelle et gagné la Montagne de la Cour, il pensait à autre chose. Car les réflexions du baron changeaient selon que le cours de la journée modifiât la direction et la nature de son labeur.

Une foule distinguée animait la rue en ce crépuscule d'automne. Des élégants et des élégantes gravissaient lentement la pente vive; quelques-uns, bien que le moment du dîner approchât, s'attardaient encore devant les étalages des modistes, des couturières, des coiffeurs et des marchands d'estampes déjà éclairés à l'électricité, sans modifier les motifs de leur conversation superficielle. De Lavaux, musant, se plaisait à traverser ce monde distingué qui ainsi, au retour de la saison, les après-midi où il fait beau, trouve de bon ton de parcourir plusieurs fois la distance qui va de l'église Saint-Jacques-sur-le-Coudenberg à l'entrée des Galeries Saint-Hubert, lancé dans une marche trop rapide ou s'acheminant hors d'haleine à pas mesurés, selon la descente ou la montée de cette voie dans laquelle, craignant d'y être désarçonné, Godefroid de Bouillon hésite, depuis combien d'années! à engager son piaffant destrier de bronze, plus intrépide mais moins aguerri aux pavés glissants, que les maigres chevaux lamentables des omnibus.

Au Cantersteen, le baron tire sa montre et, s'approchant de la vitrine de l'horloger qui, à l'entrée de la rue de la Madeleine, offre aux passants l'heure officielle d'un cadran de précision, il règle sa savonette. Pendant qu'il la reglisse dans le gousset de son gilet, fidèle à son habitude il tourne les yeux vers l'autre coin du carrefour, pour lire, à l'enseigne de l'opticien, l'annonce du temps. Au centre du carreau de l'imposte, l'aiguille du cadran pointe au millieu du mot : variable. Mais Lavaux ne s'alarme pas : Il a depuis des années acquis la conviction du pessimisme irréductible de ce baromètre. Aussi attendra-t-il, pour être fixé, d'avoir examiné l'appareil identique qui sert de réclame à la devanture de l'opticien concurrent, à côté de la Galerie Bortier. Celui-ci est au

beau temps. Comme cet instrument a une tendance à voir, ou plutôt à enregistrer tout en rose, le baron s'est habitué à faire la part des pronostics et à couper, comme il dit, la différence en deux. Ceci l'amène à constater, sans inquiétude, car au fond cela n'attriste guère cet homme ignorant les rhumatismes et courant peu les rues, qu'il est possible qu'il pleuve demain, sinon la nuit prochaine.

Cette contradiction, en apparence banale, qui dissocie deux solidaires mécaniques de prétendue précision, plonge le baron dans des spéculations philosophiques. Ne tient-il pas là une preuve nouvelle et péremptoire de la versatilité de l'univers? Ces deux cadrans aux aiguilles lentement mouvantes sont ambigus comme la figure des hommes; ils incitent quotidiennement le baron à ne pas trop se fier à l'expression d'un visage et à se montrer incrédule aussi bien au rire qu'aux larmes. Ces réflexions l'amusent et l'étonnent à la fois, et il se persuade combien le muet langage des rigides cercles blancs en faïence de deux baromètres a pour vertu d'élargir les bornes de sa sagesse récente.

Il y a autant de duplicité, autant d'hypocrisie dans deux masques humains que dans ces deux cadrans atmosphériques. Les citadins qui, confiants dans la réceptivité du second baromètre épousent son optimisme, vivent dans la perpétuelle surprise d'une désillusion quotidienne; ceux qui, moroses et nerveux, consultent exclusivement le premier, connaissent le plaisir renouvelé des inquiétudes infirmées. Mais ces derniers, pour aller se promener le lendemain, prendront un parapluie, qui d'ailleurs pourra leur servir d'ombrelle, alors que les autres, partis en excursion, n'auront qu'une canne pour s'abriter contre l'averse imprévue. Mais tous partageront à des degrés différents le même mécontentement, car l'homme est d'humeur mauvaise quand il lui arrive de démentir ses personnelles prévisions, ou celles qu'il considère comme telles... Le baron songe que lui seul, sans doute, en l'occurence, sait être convaincu; fous et fantasques sont ceux qui, ayant les éléments nécessaires pour asseoir leur certitude, ne font point

d'effort pour déraciner leur fallacieuse confiance. Beaucoup d'objets anodins et sans âme peuvent ainsi apprendre à l'individu à réfléchir et à ne pas édifier sa crédulité sur des apparences, même si en ces apparences il croit découvrir le propre reflet de la nature, du temps et du monde...

Lavaux s'est engagé dans la petite rue de la Madeleine ; sous le porche, à droite, il s'arrête, prend dans la poche de sa jaquette une grosse clef ancienne, à gorge compliquée, avec laquelle il ouvre la porte basse de l'église. Il pousse le vantail grinçant du tambour ténébreux et, habitué à la topographie du temple, il gagne tout à l'aise le narthex. Là, ayant fait brûler une allumette, il ouvre un bec de gaz de qui soudain la lueur vacillante épaissit et fait mouvoir, comme d'énormes serpents, les ombres des deux grosses cordes des cloches dont les bouts, enroulés, s'accrochent à des crampons fixés dans la muraille. Gravissant le noir escalier de la tour, le baron gagne le jubé, ouvre, derrière les pupitres des chantres, une armoire où il dépose sa serviette emplie de papiers, son chapeau gris haut de forme et son habit. Puis il passe une longue blouse de toile blanche qu'il ferme haut sur le cou et dont il boutonne les poignets, et se coiffe d'une calotte de soie.

Ainsi transformé, Lavaux redescend ; lorsque sa montre, qu'il a déposée sur le rebord du bénitier en coquille, est prête à marquer sept heures, il détache le cable de la seconde cloche, en déroule l'extrémité et passe dans le large lacet qui le termine son pied droit, chaussé au préalable d'un épais chausson qui garantit sa botte vernie. Puis, tandis que dans la tour, lentement, sonne l'heure à la vaste horloge, la grêle musique de la savonnette ayant ensuite, de sa voix comme impatiente et accélérée, empli la voûte de son écho délicieux et sautillant, le baron, les bras levés, tirant sur la corde des deux mains armées de vieux gants à conduire, imprime de toute la force relative de ses reins la secousse initiale à la cloche cachée là-haut dans le campanile. Le battant tout d'abord caresse seulement la paroi de métal, qui rend un écho mélodieux et flou. Mais au troisième effort du

sonneur, la masse de bronze mise régulièrement en branle commence à égrener sur la paroisse la pluie de ses notes charmeuses et claires : C'est l'Angelus du soir. Le baron sait qu'autrefois un petit carillon chantait dans le campanile de la tour ; mais un jour, un jour très lointain déjà, et qui était celui de la fête de Saint-Aubert, patron des boulangers, il arriva que le carillonneur, ayant exécuté un air sur lequel on avait chansonné un des doyens de ce métier, tomba en disgrâce auprès du magistrat et fut révoqué de son emploi. On ne lui donna point de successeur et depuis lors la musique du carillon s'est tue...

Dans un mouvement régulier, pesant d'un pied et tirant des deux mains, courbant les épaules ou redressant la taille à mesure que la cloche envoie ses volées, Lavaux se suspend au lien de chanvre. Durant cinq minutes les mondains qui remontent ou descendent la rue de la Madeleine, juste derrière les deux énormes vantaux clos et verrouillés du portail à l'ombre duquel le pauvre gentilhomme remplit son office, se règleront sur ce signal coutumier pour se hâter vers leurs logis. Combien de fois Lavaux lui-même, jadis, ne s'était-il pas basé sur cet Angelus délicieux et plus que jamais familier maintenant, pour arriver à temps à un rendez-vous d'affaires ou à un dîner?...

Le sonneur de cette époque, Nicolas Rolin, était en même temps le sacristain de l'église ; mais le baron, en succédant voici six ou sept ans, grâce à la recommandation de l'abbé Delangle, dans la charge du bonhomme décédé, n'avait pas accepté ce cumul de subalternes fonctions fabriciennes. Il avait facilement obtenu cette division, qui lui permettait d'ordonner à sa guise un temps que sans cela il aurait dû trop exclusivement consacrer à son emploi catholique, au détriment de ses autres occupations. Car le baron était un sonneur de cloches presque honoraire : En effet, il laissait la grande part du travail à son aide, le jeune marchand de charbon tout voisin, auquel il abandonnait généreusement trente des cent francs que le curé lui payait chaque mois au nom des marguilliers. Le baron était trop peu reposé à l'aurore pour

aller sonner matines, et son grand âge ne lui permettait plus de mettre en branle le bourdon qui, la veille des grands enterrements et le matin des importants services funèbres, devait répliquer de sa voix grave, profonde et mélancolique à la voix claire. superficielle et joyeuse de la cloche des angelus, à peine plus retentissante que le timbre réveillé mécaniquement par le marteau des heures... Dans ces circonstances spéciales, et encore les jours de procession, les deux hommes devaient avoir recours à un troisième sonneur occasionnel pour assumer la besogne : Et ce n'était qu'un jeu pour l'intrépide et athlétique charbonnier, soutenu par son porteur de sacs, que d'activer durant dix minutes la masse énorme du bourdon de deuil ou de fête.

L'adjoint ne se faisait jamais prier; il était toujours prêt à remplacer le baron, et celui-ci abusait parfois de son obligeance... Il est vrai qu'il le traitait de la manière la plus cordiale, considérant comme un devoir élémentaire de partager avec lui les petits bénéfices de son métier. Ces petits bénéfices contredisaient parfois leurs qualificatifs, par exemple lors du décès d'un paroissien fortuné, lors d'un grand baptême ou d'une messe anniversaire : alors il arrivait que la famille priât le curé de remettre au sonneur des sommes qui atteignaient jusqu'à un louis... De Lavaux loyal, offrait à celui qu'il appelait son dévoué collaborateur, la moitié de ces précieuses gratifications.

Quand de Lavaux a fini de sonner la cloche, il remonte se vêtir au jubé; après être redescendu, il s'agenouille sur les dalles, en face du maître-autel, avant de retraverser la nef, fait un signe de croix et gagne la petite porte latérale. Il n'a pas éteint le bec de gaz, car, sur des chaises du bas côté. en face d'un confessionnal, deux fiancés qui se marieront demain attendent la venue du prêtre qui doit les entendre et remettre leurs péchés... Ils ne prient pas et, comme ils sont très jeunes et très jolis l'un et l'autre, le baron estime à part lui qu'ils ont raison de goûter le plaisir de se regarder, car rien ne prouve, assure sa sagesse, qu'ils trouveront longtemps un charme bien

profond à se deviner mutuellement dans le miroir de leurs yeux. Il pousse le vantail automatique du tambour et, se retrouvant dans la ruelle qu'illumine faiblement la flamme d'un réverbère parcimonieux, il se dirige vers son logis, sans oublier de ressertir le verre de son monocle dans la griffe osseuse de son arcade sourcilière.

III

Pourquoi le baron reste insensible aux avances de deux vieilles cirières qui se disputent son cœur.

Au bout de la ruelle, Lavaux s'arrête devant une boutique basse qui, sous le couloir à architrave, forme le coin de la rue Nuit-et-Jour. Une porte, au battant de laquelle, pendant la journée, on fixe une petite barrière mobile faite d'un léger lattis, s'ouvre au milieu de deux fenêtres basses. Derrière celle de gauche, des théories de cierges suspendus à leur mêche mettent leurs barres blanches qui se dégradent au-dessus de boîtes de bougies, de veilleuses et d'allumettes; derrière celle de droite, parmi des bouteilles d'huile et de vinaigre, des compartiments en bois montrent des échantillons de denrées diverses : café, cassonade, riz, chicorée, raisins secs, amandes... Sur le verre de l'imposte, encerclant l'image d'un if illuminé à la polychromie déteinte, se lit ce texte peint en blanc : « *Aux trente-six Chandelles.* Les sœurs Rolin, cirières. » C'est ici, en effet, où elles sont nées d'ailleurs, que demeurent et pratiquent leur industrie, les fournisseuses de cierges de l'église de la Madeleine. Avec cette industrie, elles cumulent un petit commerce d'épiceries et l'emploi de chaisières, triple source de bénéfices qui, canalisée par une économie soucieuse et farouche, a fait les deux jumelles presque riches.

Marthe et Marie Rolin sont de vieilles filles; ensemble elles comptent un siècle d'âge, bien qu'elles n'avouent l'une et l'autre que quarante ans. Mais il

ne faut pas être grand psychologue pour s'assurer du mensonge perpétuel qu'entretient leur coquetterie. Oui, elles sont coquettes, avec ostentation; elles le seraient beaucoup moins si elles avaient conscience que cette coquetterie accuse impitoyablement leur laideur, qu'on pourrait appeler collective. Car elles sont totalement jumelles, tellement qu'au premier abord il serait difficile de dire ce qui les distingue. Toutes deux sont grandes, maigres et sèches, sans hanches et sans poitrine; leur marche est masculine et totalement dépourvue de la grâce de leur sexe, tandis que leur voix forte ajoute à cette impression virile. Leur visage est osseux et des yeux gris, sans douceur, louchent, à force d'être soupçonneux, au-dessus d'un nez démesurément aquilin. Elles ont des cheveux jaunes, durs et plats, qu'elles portent en bandeaux.

Parce qu'elles sont grandes, elles se croient élancées, alors qu'elles sont ridiculement hommasses; et pour donner le change sur l'absence d'appas, elles portent, été comme hiver, des corsages bouffants qui, selon elle, permettent de supposer que leurs plis protègent la rondeur des seins absents. Pourtant, l'une et l'autre possèdent ce qu'elles partagent la conviction de constituer un élément de charme : Marthe a, au-dessus de la commissure gauche de sa lèvre, deux minuscules vérues bistrées, petites taches velues qu'elle entretient comme si toute sa fortune dépendait de leur régulière apparence. Elle prend soin que les poils ne dépassent pas une longueur de deux centimètres, ce qui donne à la touffe confondue l'aspect d'une brosse; quand on regarde de profil la chaisière, cette touffe fait songer à une moustache inculte et procure l'illusion qu'on se trouve en face d'un homme déguisé. Mais Marthe Rolin, quand elle raccourcit ses poils devant son lavabo, ne peut se voir de profil. Cela sauve sa foi en ce qu'elle qualifie intérieurement son grain de beauté.

Marie a une autre attirance : Sur le front une mèche de ses cheveux jaunes tombe en boucle géminée. Lorsque cette boucle s'allonge, elle se déroule, se redresse et mêle sa double masse, devenue recti-

ligne et filasse, aux bandeaux gagnant les oreilles. Pour éviter cette alternative, la vieille fille sait conserver à son front l'immuabilité de cet ornement en coupant, elle aussi, toutes les semaines, ce qui dépasse la proportion exacte. Une seule paire de ciseaux à ongles leur sert à toutes deux pour cet élagage hebdomadaire. Elles y consacrent de longues minutes, le dimanche matin, lorsqu'elles procèdent à ce qu'elles nomment leur grande toilette. En jupe courte, les épaulières de leur chemise chues sur les coudes et découvrant un buste sans relief mais raviné par la rude anatomie des omoplates, des côtes, du sternum et des clavicules, elles sont debout, dans une pareille attitude, devant l'unique et large glace de leur chambre à coucher. Si ce n'était la variété des poses momentanées, on croirait à un jeu de miroir dédoublant la réflexion d'une même effigie. Celle qui a fini de se laver la première, s'empare des ciseaux, ce qui renouvelle constamment des incidents identiques. Car, la petite opération perdurant, la seconde s'impatiente et ronchonne :

— Ne te gêne pas... Voici cinq minutes que tu détiens les ciseaux !

— Tu les as gardés un quart d'heure dimanche dernier.

— C'est possible, nous avions le temps. Aujourd'hui tu vas nous faire manquer la grand'messe. Et puis, tu es assez belle comme ça. Que feras-tu quand tu auras un amoureux ?...

— Ce que tu feras toi-même. Tu me ressembles si fort et tu m'imites si volontiers que tu prendras un galant le même jour que moi...

Pendant qu'elles se disputent ainsi, elles s'observent à la dérobée ; pour se fournir l'intime illusion d'un innocent plaisir égoïste, l'une s'efforce de se convaincre que l'autre est la plus maigre et la plus décharnée. Toutes deux ont la même idée, le même regret caché, la même jalousie constante : Marthe envie les boucles de Marie ; et Marie envie les grains de beauté de Marthe. Si elles étaient moins dévotes, elles accuseraient la Providence d'une mauvaise action partiale. Comme elles furent conçues et nées

en même temps, ces deux traits de joliesse n'auraient-ils pas dû, selon la vertu harmonieuse d'une nature logiquement dispensatrice, leur être donnés véritablement en partage? Pourquoi à Marthe les deux taches de beauté; pourquoi à Marie les deux frisons?... N'eût-il point été plus équitable de solidariser davantage les deux sœurs en leur donnant à chacune une boucle et une vérue! Et Marthe pensait que, plus bas sur sa tempe, cette désirable boucle aurait pu devenir un accroche-cœur...

C'est parce qu'elles ne sont pas absolument ressemblantes qu'elles se méprisent; si rien, physiquement, ne les avait différenciées, il est probable que leur entente eût été heureuse, puisque l'une se serait retrouvée fidèlement dans l'autre. Le baron, qui les connaît mieux que personne, trouve en cette parenté peu affectueuse, une preuve éclatante de l'imperfection morale de l'homme et de la cause insignifiante des malentendus les plus tenaces. Ce que Lavaux a quelque pudeur à s'avouer, bien qu'il le sache aussi, c'est qu'il est l'artisan involontaire du désaccord de plus en plus ombrageux des demoiselles Rolin. Toutes deux se sont éprises de lui, et comme il vient souvent les voir et qu'il semble trouver plaisir à leur conversation, elles en concluent qu'il a des intentions matrimoniales. Autrefois, avant que le gentilhomme devînt sonneur, il se contentait de les saluer de loin en voisin aimable mais nullement attentif. Mais depuis qu'il a succédé dans la charge du défunt Nicolas Rolin, père des débitantes des *Trente-six Chandelles*, il est devenu leur familier. Il a insensiblement remplacé au logis le vieux sacristain décédé; devenu pensionnaire des deux orphelines, il prend chez elles ses repas du midi et du soir et s'installe à table dans le fauteuil ayant appartenu à son prédécesseur.

Marthe et Marie n'avaient donc rien dû changer à leur train de vie d'antan: leur budget était resté établi comme autrefois, ce qui plaisait infiniment à ces femmes enracinées dans leurs coutumes et pour qui la moindre modification à leur existence eût constitué un événement déplorable. Toutes deux, dès

les débuts, avaient été séduites par le langage recherché du baron, si différent du langage cassant et rabotteux de celui qui, aux contestables qualités d'un père bougon, avait joint la rigueur d'un mentor cagot et soupçonneux pour qui le plaisir le plus futile frisait le péché. Ce vieux Rolin était responsable du célibat obstiné et irrémédiable de ses filles ; assurément, elles auraient pu convoler en justes noces aussi bien que celles de leurs amies tout aussi peu qu'elles favorisées par la nature. Mais les allures sombres et inquiétantes du sacristain, qui, de ses yeux en vrille paraissait vouloir les effarer de ses regards sournois et menaçants, intimidèrent les garçons les plus disposés à oublier, autant que cela leur était possible, la laideur des pitoyables jumelles.

Ce n'est point par affection pour ses enfants que Nicolas Rolin s'efforçait d'éloigner de chez lui la jeunesse, mais uniquement par cupidité. Qu'aurait-il fait sans leur concours, sans leur aide? Qui, pendant qu'il vaquait et sonnait à l'église, aurait servi les chalands et fabriqué les cierges et les bougies? L'avarice du vieux bonhomme lui fournit d'incessants stratagèmes pour interdire aux prétendants les plus audacieux l'accès d'un logis où se consumaient l'ardeur de deux vierges extrêmement désireuses de se marier. La malice hypocrite du sacristain parvint à donner à ses filles mêmes le change sur ses véritables intentions : Il n'éconduisait jamais un galant, mais par des réticences habiles et des considérations faussement sentimentales où excellait singulièrement ce personnage sans cœur et sans émotion, il savait accoutumer les deux sœurs à l'idée d'une désillusion nouvelle et même les induire, par des accès de vaniteux amour-propre qu'il savait susciter, à de volontaires ruptures, dont il semblait contrit... Par un calcul machiavélique, convaincu que c'était là le meilleur moyen de tout arranger ou plutôt de tout déranger, ce qui était son espoir, il agissait souvent de manière à envenimer la jalousie des deux sœurs, jalousie terrible qui les faisait s'accuser de manœuvres sourdes, de manigances occultes destinées à rendre impossible leur bonheur respectif.

Elles se détestaient et finirent par se haïr, parce qu'elles pensaient intensément que le principal obstacle à leur mariage provenait toujours de l'opposition vexée et bisquante de celle se croyant moins favorisée que l'autre, cette autre qui se promettait de ne point tolérer une union devant la laisser à la boutique, sous la surveillance d'un père insupportable et casanier dont elle serait seule désormais à supporter la mauvaise humeur et les tracasseries. Elles avaient grandi ainsi dans une atmosphère de méfiance, constamment sur leurs gardes, pareilles à des ennemis qui s'observent et toujours prêts aussi bien à attaquer qu'à se défendre. Elles ne se disputèrent pas aussi longtemps que le père vécut ; mais leur conversation n'était jamais courtoise, laissait deviner dans ses accents toute l'immensité de leur rancune réciproque, accumulée et vindicative. Elles étaient loquaces, mais ne parlaient entre elles que des affaires de la boutique et de l'église à laquelle, d'ailleurs, ces affaires s'étendaient.

Nulle communion entre ces êtres du même sang, entre ces sœurs plus parentes que toutes les autres, entre ces deux esprits et ces deux cœurs dont l'un à l'origine avait dépendu étroitement de l'autre, puisque la naissance, uniquement, les avait rendus indépendants. Ces deux sœurs qui ne s'étaient pas quittées une seule minute à partir du moment de leur conception, — depuis quarante-cinq années, du berpeau au lit, elles dormaient ensemble, — ces deux sœurs ne s'étaient jamais fait la plus simple confidence. Elles tâchaient que rien ne pût transparaître de leurs sentiments et de leurs rêves; pourtant, à force de vouloir ainsi être totalement étrangères, elles avaient atteint le contraire de leur but : Elles avaient appris à deviner toute leur mentalité propre et à lire sur leur front ce qu'elles prétendaient si fermement céler dans leur cervelle. Tout en se croyant sincèrement isolées et hermétiques, chacune s'enorgueillissait, sans le laisser entendre, de savoir pénétrer les secrets mobiles de l'autre.

Il y avait longtemps que leurs ambitions matrimoniales s'étaient éteintes quand leur père mourut, en leur laissant une petite fortune dont l'importance ne

les étonna point, puisque leur travail et leur économie en avaient été les principaux facteurs. Elles continuèrent à vendre des épiceries, à rouler des cierges, à ranger des chaises, pour la double raison que c'était là une habitude rivée en elles et qu'il eût été insensé de renoncer à un commerce lucratif et facile. Mais la venue du baron, les rapports de plus en plus familiers et cordiaux qu'elles entretinrent avec lui, tout cela eut pour conséquence de réveiller en elles cette aspiration après une vie conjugale qui s'était endormie en leur sein dès leur âge mûr. Le baron étant également aimable envers toutes deux, elles eurent de pareils motifs de supposer qu'il leur faisait la cour. Certes, il les appelait : mes enfants. Mais c'était là une manière de manifester son attention amoureuse et non de témoigner des sentiments plutôt paternels, vu qu'il avait à peine dix années de plus que les cirières. Leur jalousie s'aviva comme aux temps de leur jeunesse. Leur père n'étant plus là pour leur imposer sa cassante autorité, elles ne réfrénèrent pas toujours leur envie de s'adresser des reproches. Elles se disputaient, sans retenue ; Marthe prétendait que si sa sœur se mêlait moins de ses affaires, le baron se serait déjà déclaré, car il la regardait parfois d'une prunelle hésitante, troublée mais édifiante ; alors Marie affirmait que c'était sa main, à elle, à laquelle Lavaux aspirait et qu'il le lui avait laissé comprendre...

Ces deux sottes prenaient leurs rêves pour de la réalité. En effet, le brave généalogiste, loin de vouloir enchaîner son existence à celles de l'une des deux quelconques jumelles, songeait uniquement à prolonger une situation dont il tirait avantage : La cuisine des Rolin était excellente, le prix des repas inférieur à ce que Lavaux payait jadis dans les pensions soi-disant de famille où il avait fréquenté. La vraie pension de famille était chez les demoiselles Rolin ! N'y était-il pas le seul habitué, l'unique convive ? Et pour le servir, deux filles dévouées qui se disputaient l'honneur de lui offrir des plats qu'elles variaient à l'infini ! Jamais un père n'avait été dorlotté de telle façon par ses propres enfants... Le baron, pour dîner et pour souper s'asseyait au milieu

de ses deux amphytrionnes; il avait vite constaté que le fait d'en favoriser une de son voisinage immédiat, pouvait déterminer la guerre entre Marthe et Marie. Aussi sut-il rester strictement dans ce qu'il appelait sa zone neutre, s'empressant de frôler la jambe de l'une quand, par accident, il avait touché, involontairement, le pied de l'autre sous la table.

Il avait un intérêt direct trop évident à entretenir la paix chez ces pucelles dont la totale virginité séculaire était à ses yeux un rempart plutôt qu'un émoustillement, pour ne pas éviter d'être la cause du moindre malentendu entre elles. Quand, sans y réfléchir, il s'était laissé aller, au cours de la conversation qui suivait d'ordinaire les repas, à avoir une attention spéciale pour sa compagne de gauche, il s'empressait, par mesure de compensation, de dire un mot charmant à sa compagne de droite, dont il avait vu le front, soudain, se barrer d'une ride ombrageuse. Et quand, sans songer aucunement à mal, sa main, amicalement au bord de la table, se posait ouverte sur celle de Marie, il jugeait nécessaire de pousser, sans délai, sa pointe dans le camp adverse : En riant, avec une franchise de geste dépourvue toutefois de toute intention galante, il passait le bras autour de la taille de Marthe. Les tenant toutes les deux ainsi, il les caressait un instant, comme un protecteur; puis il se levait :

— Mes enfants, il est temps que je m'en aille. Il faut gagner ses croûtes.

— Déjà, disait Marthe. Vous vous tuerez à travailler.

— A votre âge, remarquait Marie, il faut commencer à songer au repos...

— Et vous me ferez des rentes, s'exclamait joyeusement Lavaux, interrompant d'allumer un cigare.

— Des rentes, non, mais...

Un regard perçant de Marthe interrompait la phrase imprudente et impudente de Marie, que sa sournoise sœur pinçait cruellement au bras. Le baron semblait ne rien apercevoir, mais aucun détail de la scène ne lui échappait.

— Encore une demi-tasse, baron? demandait la demoiselle aux grains de beauté, en soulevant le

couvercle de la cafetière, pour s'assurer au préalable si elle contenait encore du liquide.

— Avec plaisir.

— Une goutte de cognac, baron? interrogeait à son tour la demoiselle aux boucles jaunes.

— Je veux bien; une larme... Vous me gâtez. Si je suis forcé de vous quitter un jour, je ne pourrai plus m'habituer nulle part.

Les deux sœurs se récriaient, le cœur battant fort à l'idée insupportable d'une séparation :

— Nous quitter? Nous quitter, nous qui vous aimons tant?

Elles lui prenaient chacune un bras et, l'encadrant ainsi, elles marchaient avec lui jusqu'à la porte du magasin, après avoir traversé la petite salle à manger :

— Ce n'est pas moi qui m'en irai. Mais vous pourriez un jour en avoir plein le dos de ce vieux garçon qui vous importune...

— Vieux? non! disait Marie; garçon? oui, et même un garçon encore élégant.

Marthe, furieuse de ce compliment, rougissait. Elle puisait dans sa colère l'audace de se déclarer davantage :

— Et qui ferait un excellent époux.

— A condition de trouver une femme qui voulût bien de mes rhumatismes! concluait Lavaux, en ouvrant la porte de la boutique, tandis que, d'un pas hâtif, il gagnait la rue, sans attendre la réponse suggestive et transparente des deux rivales qu'il saluait d'un cérémonieux coup de chapeau.

Taciturnes, les demoiselles Rolin rentrent dans leur boutique; elles dégarnissent la table, en se regardant comme deux chiennes hargneuses. L'entrée d'un client empêche, par sa diversion, que la querelle éclate. Quand il s'en est allé, Marthe et Marie ont gardé leur visage renfrogné, mais ont perdu l'envie de se lancer des invectives. Tout en ruminant leur mauvaise humeur, elles vaquent à leur besogne, car, chose curieuse, jamais leur rivalité amoureuse n'a porté préjudice à leurs affaires; il semble même qu'en soignant mieux celles-ci, elles se consolent un peu du dépit de continûment s'en vouloir et oublient momentanément leur irréductible mésintelligence.

Marthe va derrière le comptoir, ouvre son registre et, la plume aux doigts, commence à établir les comptes de la journée. Marie traverse la cour sur laquelle la salle à manger prend jour et, en face de la fenêtre de cette dernière, pénètre dans une chambre carrée, qu'éclaire un lanterneau aménagé au centre de la toiture. Un poêle de fonte brûle dans un coin. Mademoiselle Rolin, qui a passé un grand tablier de grosse toile bleue à manches, installe sur le couvercle rougi un profond chaudron de fer, dans lequel elle met fondre de la cire. Elle y jette, au fur et à mesure qu'elle les extrait d'une boîte de carton, tous les tronçons, tous les bouts de cierges consumés que sa sœur et elle ont recueillis à l'église, durant la semaine écoulée, sur les candélabres des autels, au pied des statues saintes, sur les cercles des couronnes de clarté, et dont, au préalable, elle arrache les morceaux de mèches subsistants.

Lorsque la masse jaune est fondue, la ciergière soulève le récipient et le dépose au coin d'une énorme table de bois; le liquide s'attiédit et Marthe, tout d'abord, plonge une à une des mèches de coton dans la belle matière diaphane et ambrée qui pâlit et se dore. Elle aligne ces mèches à côté d'elle; puis, prenant une poignée de cire encore molle, elle l'étend, l'aplatit, y fixe au milieu, dans le sens de la longueur, une de ses mèches préparées, sur laquelle elle replie cette cire qu'elle mallée en forme de boudin et puis, des deux mains expertes et mobiles, roule soigneusement, adroitement, sur sa tablette de chêne, jusqu'au moment où son cône, de plus en plus dur, a pris la longueur et les diamètres qui conviennent à sa destination. Bientôt Marie vient s'asseoir en face de sa sœur : au moyen d'un couteau pointu, elle creuse en cul de bouteille la base des cierges presque refroidis, de manière qu'ils puissent être fixés sur les pointes des candélabres d'argent et de cuivre et des ifs de fer forgé. Quand ce travail est accompli, les deux jumelles fondent du suif mélangé d'alun et, en se servant cette fois de moules en fer blanc, fabriquent des bougies à la mode ancienne, qu'elles vendront aux fidèles désireux de faire une offrande à Dieu ou à ses saints.

Deux fois par semaine, elles sacrifient à cette besogne qui empuante leurs habits et poisse leurs mains habiles et savantes. Mais, en avril, elles y consacrent presque toutes leurs journées, car le mois prochain fera affluer en leur boutique tous ceux qui vénèrent la mère du Christ et tiennent à lui prouver leur adoration en allant porter sur son autel un beau cierge fleuri. Alors Marthe et Marie se lèvent à l'aurore et se couchent à minuit. Sur la table de l'atelier, les minces cônes de cire se multiplient; mais, cette fois, les plus hauts comme les moins considérables s'enrichissent d'un décor éclatant. A cette œuvre d'enluminure les deux sœurs oublient leurs différends pour devenir deux collaboratrices zélées, uniquement jalouses, en l'occurrence, de rivaliser de fantaisie et d'ingéniosité dans l'ordonnance des parures que leur goût dispense aux cierges qu'elles façonnent et qui feront arrêter bientôt tous les passants devant la magnificence de leur vitrine.

Elles enroulent autour des cierges des spirales de papier doré, de papier argenté, de papier rouge, vert, jaune ou bleu et les fixent à l'aide d'épingles à tête brillante. A d'autres, elles passent des bagues de fin métal repoussé aux festons délicats, qui alternent avec des fleurs ajourées. Sur les plus gros, des têtes auréolées du Christ, de la Vierge; les images debout des prophètes, des docteurs et des apôtres; les emblèmes des vertus théologales s'étagent à la manière d'un arbre de Jessé multicolore. Durant tout le mois de mai, la vente productive de ces cierges fameux quintuplera la recette quotidienne du magasin, rempli de monde du matin au soir, ce qui n'étonne point ceux qui savent que le curé et les vicaires de la Madeleine recommandent à leurs paroissiens et à leurs paroissiennes de se fournir de préférence chez les tenancières des *Trente-six Chandelles*.

Il est une autre époque de l'année où les demoiselles Rolin fabriquent des cierges de luxe; mais ceux-ci leur coûtent de l'argent plutôt que de leur en rapporter. Néanmoins elles apportent à les créer, à les embellir d'une ornementation étudiée et coquette, autant de soin que s'ils devaient être cédés à bon

prix. Elles savent, en effet, que ces luminaires-là constituent pour leur maison une réclame aussi précieuse qu'originale : offerts à la pratique, ils recimentent chaque année leur constance confiante. A la veille de l'an, les Rolin achèvent le bariolage méticuleux de ces chandelles des Rois, comme on les appelle, et, le matin de l'Epiphanie, elles les font porter chez leurs meilleurs clients. Par exception, ces chandelles, peintes de couleurs vives, sont cannelées comme des colonnes ioniques. Et les vieilles sœurs jumelles se flattent d'être les seules cirières de Bruxelles qui soient restées fidèles à la jolie coutume des anciens marchands chandeliers, dont leur père leur a appris à respecter toujours la charmante tradition.

La plus belle pièce de cette série échoit au baron de Lavaux-Sainte-Anne, et, par une attention délicate et touchante, Marthe et Marie l'adornent d'une image de la mère de la Vierge, allusion discrète au patriciat du gentilhomme dont elles se disputent le cœur. Six fois déjà l'ancien sergent-major du régiment des grenadiers a reçu le matin du 6 janvier l'hommage dévoué et manifeste de ses amies fidèles ; six fois aussi il s'est empressé de porter ce cierge magnifique à son église, devant l'autel de sa patronne, geste fervent et pieux qui lui vaut à chaque occasion les félicitations du curé et les compliments reconnaissants et émus des sœurs Rolin, lesquelles attribuent à ce transfert une intention qu'elles reprochent à leur trop timide pensionnaire de ne point oser ouvertement formuler devant elles...

Justement, au moment de pousser la porte à claire-voie du magasin, devant laquelle il s'est arrêté machinalement quelques secondes, Lavaux se remémore ces petits événements qui, plus que tous les autres émaillant le cours de l'année, lui permettent de sonder l'attachement des demoiselles Rolin pour lui, en même temps que toute la naïveté de leur cœur crédule et fantasque. Plus que jamais Lavaux trouve touchante l'immuable affection qu'il a su leur inspirer. Mais un peu de remords pénètre son cœur à l'idée qu'il abuse sans doute d'une situation ambiguë à laquelle il est de son devoir de mettre fin d'une façon ou d'une autre. Si on le gâte, si on est

aux mille petits soins pour lui, si on le gave de douceurs, si on lui donne pour cinquante francs par mois une pension qui en vaut certes le double, c'est qu'on attend de lui quelque chose en retour, c'est qu'il s'acquitte un jour d'une manière quelconque de toutes ces dettes qui s'accumulent... Mais le baron s'avoue trop peu riche pour être capable de faire honneur à cette créance sentimentale... Et puis, qui choisir comme débitrice! S'il se déclare à Marthe, Marie deviendra son ennemie mortelle; et s'il remarque Marie, Marthe le considérera comme un monstre. Fatalement, il est un compte qui resterait à jamais en suspens et lui vaudrait de passer pour l'homme le plus malhonnête, le plus pervers aux yeux d'une vieille pucelle déçue et vouée par sa faute au célibat éternel.

Semblable certitude confirme le baron dans sa conduite, et il se convainc que le seul moyen d'entretenir la paix au logis de ses hôtesses est de prolonger de celles-ci l'impatiente expectative. Ayant ainsi réfléchi, Lavaux retrouve le calme d'une conscience sans reproche. Pour le bonheur de tous trois, il est nécessaire que leur vie perdure ainsi et point ne se dramatise. Marthe vient d'allumer la lampe à pétrole suspendue au plafond de la salle à manger; Marie indique à Lavaux son fauteuil devant la table servie. Mais les réflexions du gentilhomme ont arrêté momentanément le cours abondant de sa loquacité facile. Ce mutisme inquiète les Rolin qui s'empressent auprès de leur pensionnaire :

— Etes-vous malade, baron? demande la demoiselle aux vérues, en se penchant sur son épaule droite et en le regardant dans les yeux.

— Cette excellente soupe va vous remettre, assure la demoiselle aux frisons, qui, après avoir placé devant le vieillard une assiette remplie de potage fumant, lui prend le bras gauche et approche son visage du sien jusqu'à ce que sa boucle jaune se mêle aux mèches blanches garnissant les tempes du brave homme taciturne.

C'est à qui, maintenant, par gageure, caressera le baron avec l'intention la plus démonstrative. Mais les deux sœurs avancent si brusquement la tête

qu'elles se heurtent du crâne avec violence. Poussant un petit cri de douleur, elles se redressent, se tournent furieusement le dos, et se frottent le front afin de comprimer la bosse engendrée par cette collision. Pour empêcher qu'elles cèdent en sa présence à leur animosité, le baron intervient et retrouve, en voulant les consoler, toute sa familière et aimable éloquence :

— Allons, ce n'est rien. Cela passera. Et puis, vraiment, vous devenez trop bonnes pour moi ; car ce choc est encore une conséquence de toutes vos gâteries...

Les jumelles évitent de se fixer et s'assoient aux côtés de leur commensal. La clarté rose de l'abat-jour de papier plissé reflète sur leurs trois visages. Renfrognées, ruminant des invectives et des insultes qu'elles se lanceront à la figure quand Lavaux sera parti, les demoiselles Rolin laissent cette fois toute leur intime colère creuser leurs traits durs et mobiles. Cet état d'âme souligne leur hargneuse laideur ; et leur compagnon, à part lui, prie le ciel de ne pas le condamner à devenir l'époux d'une de ces deux folles acariâtres qui constituent, à son avis, la totale négation de toute la grâce féminine. Le baron n'est pas assez fat pour croire qu'il pourrait encore conquérir les faveurs d'une jeune fille ; mais il n'ignore pas qu'il a conservé assez de verdeur pour prétendre à plus de beauté que ne lui en offrent ensemble les deux cirières où il soupe... Et soudain, devant ses yeux redevenus rêveurs, vient lui sourire l'image avenante d'une belle bourgeoise aux cheveux gris ondulés, dont l'âge mûr n'a point compromis la fraîcheur des joues appétissantes ni l'éclat attendri des beaux yeux pers confiants. Le baron, s'interrompant de manger, se plaît au charme de cette évocation. Mais il se reprend bientôt, se lance avec volubilité dans une dissertation banale, manie sa fourchette et son couteau avec bruit et tremble légèrement à l'idée du danger qu'il a couru : la peur que les demoiselles Rolin aient pu deviner son secret amoureux a, pendant une minute, glacé sa chair et troublé son esprit.

(A suivre.) SANDER PIERRON.

LES LIVRES

ALBERT LECOCQ : VIEUX THÈMES.

(Liége : Édition de Vers l'Horizon.)

Comme il franchissait les portes de la ville aux songes où l'avait mené la Très Douce Enfant, mille cloches et clochettes éparpillèrent leurs hymnes de fête parmi les roses des jardins ensoleillés qui s'ouvraient devant lui. Un oiseau d'or l'accueillit de son chant d'allégresse et parce qu'il était de ceux dont l'âme est un perpétuel émerveillement, il vit dans une apothéose, s'avancer, les mains tendues et les yeux souriants, les poètes, ses frères, les aînés et les plus jeunes, les vivants et les morts qui l'invitèrent à préluder avec eux au chant de la gloire et de l'amour.

Il y avait là Verlaine, Van Lerberghe, Guérin, Rodenbach et Samain, purs esprits détachés de ce monde... Il y avait aussi Grégoire Le Roy, Henry Bataille et Henry Barbusse...

Il chanta, et à sa voix se mêla celle des maîtres indulgents. Ce fut un hymne adorable et pur où les hésitations et les défaillances du poète nouveau se noyèrent parmi les sublimes envolées de ses frères. La divine émotion verlainienne, la sensibilité de Rodenbach, la noble mélancolie de Samain et la douloureuse tendresse de Charles Guérin enveloppèrent l'âme grisée d'Albert Lecocq : Grégoire Le Roy lui offrit des fleurs et des parfums, Bataille un clair chapelet d'images et Van Lerberghe un collier de lumière. Alors, riche de ces inestimables trésors, Albert Lecocq nous fit don d'un livret de vers où, avec ses rêves et ses espoirs, est enclose l'âme même de la Muse.

***

RENÉ LYR : CHANT DU RÊVE.

(Bruxelles, O. Hoerée.)

Un autre jeune écrivain peu confiant dans l'ardente symphonie des mots qui trouble sa pensée, tente, dans ce recueil, de

rythmer pour des musiciens de petits poèmes d'inspiration indécise et de coupe audacieuse.

Certains servirent de prétexte au lyrisme troublant d'Henry Henge et aux notations harmonieuses de ce charmant et trop modeste Charles Hénusse. Léon Fonder et M. Brusselmans, moins notoires mais, j'aime à le croire, aussi ardents, s'emparèrent de certains autres.

Il se peut qu'agrémentés de musique les vers de René Lyr revêtent quelque splendeur, mais dans l'ingrate nudité où il nous les offre aujourd'hui, ils paraissent un peu mièvres et d'une harmonie souvent douteuse qui n'est pas sans nuire à la noble ambition dont le jeune écrivain est assurément animé.

GEORGES MARLOW.

Jules VAN DER BRUGGHEN : LE CHEF-D'ŒUVRE DE CLAUDE.

(1 vol. Alexandre Gielen, édit., Bruxelles.)

Ce roman, exrêmement inégal, pourrait porter comme sous-titre : « Du danger, pour un artiste, d'épouser une demoiselle du monde. » C'est là, en effet, le thème choisi par Jules Van der Brugghen et qu'il développe à travers plus de 200 pages, d'ordinaire relativement sensationnelles. Ce thème n'est point bien neuf et l'auteur y ajoute trop peu d'inédit pour que son livre ait vraiment l'attrait de l'originalité. Et puis, le caractère de l'héroïne principale est d'une logique fort contestable. On s'étonne que Geneviève Kardec, nous présentée d'abord comme une jeune fille extrêmement artiste, profondement émue et troublée par l'art de celui qui sera son fiancé, se désintéresse tout à fait de l'œuvre, de l'action créatrice de celui-ci, — action qui a éveillé son amour — dès qu'il est devenu son époux... C'est une complication psychologique que M. Van der Brugghen ne laisse point deviner au début de son ouvrage, et on la trouve assez étrange.

S'il est vrai que la femme est l'éternelle ensorceleuse et sait désarmer l'être le plus intrépide, on est autorisé cependant à trouver que la faiblesse d'Hector Claude devant sa femme est excessive, surtout que l'écrivain se plaît à souligner sa vaillance et son ambition irréductible. Encore, si ce divorce d'avec son art était dû à des raisons plus compliquées que l'exclusif tempé-

rament fougueux de sa compagne extrêmement passionnée et exigeante... Il faut autre chose que l'attrait érotique pour nous lier totalement à une femme et nous contraindre à faire abstraction complète de nous-mêmes. Seule la communion des sens, de tous les sens, aussi bien de la chair que de la pensée, est capable de soumettre un être à un autre, de le rendre dépendant. Et il semble, en l'occurence, que l'union spirituelle soit ici très contestable. Ne suffit-il pas de la fragilité d'une maille quelconque pour briser la chaîne la plus solide, la mieux forgée ? Le *Chef-d'œuvre de Claude* est un livre écrit avec facilité, sans recherche de style. Il se développe simplement, lentement, et ce n'est qu'à la fin que l'action se précipite, se fait vive et atteint à certain moment à un pathétisme qui efface dans le souvenir la morose impression des longues pages dépourvues d'émotion, de couleur et de nervosité des premiers chapitres.

SANDER PIERRON.

LES THÉATRES

MONNAIE : Spectacles de reprises : *Lohengrin*, *Werther*, *Aïda*, *Lakmé*, *Faust*, *Cavalleria rusticana*, *Smylis*, *Le Chemineau*, *Guillaume Tell*, *Carmen*.

GALERIES SAINT-HUBERT : *Sherlock Holmès*, pièce en 5 actes de M. P. Decourcelle, d'après les romans de Conan Doyle (9 sept.).

ALCAZAR : *Les Sentiers de la Vertu*, com. en 3 actes de MM. de Flers et de Caillavet (12 sept.).

OLYMPIA : *Son petit Frère*, opéra-bouffe en 2 actes de MM. Barde et Cuvillier (22 sept.).

THÉATRE EN PLEIN AIR DE GENVAL : *Le Baiser*, de Th. de Banville et *Il était une Bergère*, de M. André Rivoire (13 sept.).

La Monnaie. — Dans l'espace de trois semaines, MM. Kufferath et Guidé ont su remettre sur pieds, et quelquefois avec une revision complète de la mise en scène et la plantation de décors neufs, une dizaine d'œuvres de tous genres. De l'antique opéra italien au moderne récitatif ou à la symphonie descriptive en passant par le grandiose wagnérien et la mélodie de Masse-

net, tout cela sans préjudice d'une louable contribution au culte de notre art lyrique national, le défilé des partitions satisfit tous les tempéraments et tous les goûts des auditeurs.

Tant d'heureux éclectisme n'est pas seulement adroit; il est logique et nécessaire.

Si l'on revit avec plaisir la pompe fastueuse du cortège égyptien d'*Aïda* et l'agencement ingénieux du praticable ménageant de suffisamment farouches oubliettes souterraines; si les champs de moissons mûres sous le soleil éclatant, si la grand'route où passe en chantant l'errant *Chemineau* ravirent à nouveau les regards; si l'œil contempla avec un plaisir jamais lassé l'émerveillante splendeur de la fête où Méphisto conduit Faust ébloui, — la reconstitution érudite et pittoresque que le peintre Delescluze vient de faire d'un antique manoir qu'il attribue à Elsa de Brabant charma tout autant sans restrictions.

La construction de ce décor savamment moyenâgeux eut, parmi d'autres mérites, celui de permettre des mouvements de foule réglés avec autant d'adresse que de vraisemblance. Et ceci n'est pas un mince progrès de ces mises en scène que le théâtre de la Monnaie s'occupe à rajeunir, les unes après les autres.

A signaler aussi l'exécution du final de *Werther* suivant la version primitive indiquée par l'auteur, puis abandonnée de façon à introduire le tableau de la ville sous la neige, et le passage affolé dans la nuit blanche, de Charlotte courant auprès de Werther. Le dernier tableau montre dans la forme adoptée cette année à la Monnaie, le douloureux héros faisant les apprêts de son suicide, puis agonisant longuement, trop longuement, dans les bras de son amie venue trop tard à son secours.

La majeure partie de l'intérêt de toutes ces reprises se portait évidemment sur les nouveaux artistes engagés. Les principaux débuts furent très favorablement accueillis. Aux côtés de tous les chanteurs revus avec plaisir et dont je ne ferai pas ici l'énumération parce que j'aurai souvent, au cours de la saison, l'occasion de parler d'eux à propos des créations importantes qui leur sont réservées, une dizaine de ténors, de barytons, de mezzos, de sopranos, de basses firent de leur mieux pour conquérir l'applaudissement de cet ours mal léché qui a nom PUBLIC.

Ce fut : Mlle Berthe Seroen, jeune Malinoise encore inexperte mais à toute évidence intelligente, de voix très pure et caressante mais frêle, de jeu maniéré, ce qui fut peut-être chez elle une forme de la timidité des débutantes; — Mlle J. Lucey chez qui cette timidité prit, au contraire, l'aspect d'un excès d'exubé-

rance tragique, mais chez qui aussi une plastique superbe de théâtre et une chaude voix passionnée annoncent une artiste de race; — Mlle Olchansky qui chante un peu trop « en velours », mais prête de la grâce et du charme à un personnage tel que celui de Marguerite devenu bien difficile après tant de souvenirs que nous en possédons et qui inspirent les périlleuses comparaisons; — Mlle Bérelly qui fit d'aimables apparitions en Siébel et en Frasquita; — M. Billot de qui la voix de basse chantante nous rappela les plus sonores, nettes, puissantes, généreuses de celles que nous entendîmes détailler avec éclat et expression la ronde fameuse du « Veau d'or », tandis qu'avec plus d'aisance élégante il se drapa dans la cape d'Escamillo que dans le rouge manteau de Méphisto; — M. Saldou, ténor méridional, qui se dépense mais perd de vue que les notes éclatantes ne suffisent pas à faire oublier qu'un rôle doit être vécu, joué avec naturel, avec émotion; — M. Galinier, de qui la basse profonde descend avec aisance tous les étages de la gamme et des octaves; — M. Lestelly, baryton qui gagna sa première manche dans *Aïda*, perdit la seconde dans *Faust*, et finalement sortit victorieux de la « belle » que lui offrait *Guillaume Tell*.

A signaler encore, dans le rôle du patriotique archer, libérateur de l'Helvétie, M. Jaume, déjà entendu à Bruxelles, et qui vint pour quelques soirs lancer avec une fougue irrésistible des « Mathilde, idole de mon âme », des « Asile héréditaire » et des « Suivez-moi! » d'une déconcertante puissance de sonorité.

Et pendant ce temps-là se prépare, notamment, la première très attendue de l'œuvre nouvelle d'Edgar Tinel, cette *Katharina* dans laquelle le maître de Malines a fait revivre de façon impressionnante l'Alexandrie du IVe siècle, et qui fournira à Mlle Croiza, une des plus belles et complètes artistes qu'ait possédé depuis longtemps la Monnaie, l'occasion d'une remarquable création.

Sherlock Holmès. — Je n'ai jamais rien lu d'aussi édifiant que l'interview publiée récemment et dans laquelle Gémier, le créateur de tant de rôles mémorables auxquels il prêta l'appoint de son talent précis et habile, déclarait l'incompatibilité d'humeur des deux hommes qui se trouvaient depuis quelque temps réunis en lui : l'acteur et le directeur.

Comme il est impossible que l'acteur divorce d'avec le directeur, c'est l'un ou l'autre des deux qui se trouve forcé de faire toutes les concessions en vue de la bonne entente. Ces deux

hommes sont un peu dans la situation de deux maris, époux de femmes absolument incapables d'avoir entre elles la moindre relation, les moindres rapports d'amitié ou même simplement de voisinage, tandis qu'eux-mêmes sont obligés de passer côte à côte leur existence entière.

Chez M. Gémier l'acteur a épousé l'art, le directeur s'est acoquiné avec la recette. Or, tout le monde sait bien que l'Art et la recette, — c'est le torchon qui brûle et les chignons qui se crêpent. Il a donc fallu que l'acteur divorce d'avec l'Art.

Mais il y avait une autre ressource, me direz-vous : le directeur pouvait divorcer d'avec la recette...

C'est vrai. Mais je crois que M. Gémier a ... négligé d'envisager cette éventualité.

Cette négligence fut aussi, souvent, celle de Mmes Sarah Bernhardt et Réjane, de M. Antoine, de M. Coquelin et de beaucoup d'autres qui réalisèrent le fatal mariage, dont je parlais tout à l'heure, de l'acteur et du directeur de théâtre.

... Tout cela, bien entendu, n'a pas empêché M. Gémier de rester le comédien parfait que nous avons applaudi souvent autrefois. Quand nous retournons le voir incarner, pour la quatre ou cinq centième fois peut-être, ce personnage troublant, audacieux, réfléchi, impulsif, raisonné, limpide et mystérieux tout ensemble du détective merveilleux sorti de l'imagination féconde et compliquée du romancier anglais, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer quel résultat de vérité, de naturel précis peuvent obtenir un art profondément scruté, fouillé de l'observation et le don de son importance exact au moindre détail du geste, de l'expression et de la voix.

Je sais bien qu'on objecte qu'un souci poussé aussi loin n'est justement plus de l'art et que la façon de Gémier de prendre son temps par exemple, de « penser tout bas » devant le public, d'esquisser quelques rares mouvements énigmatiques des bras, de bourrer, d'allumer, d'éteindre, de vider, de déposer, de reprendre sa pipe, tout cela est à l'art ce que la photographie est à la peinture.

D'accord. Mais tout le monde ne peut pas être un parfait photographe. Et l'on ferme la bouche aux ergoteurs en disant qu'aujourd'hui il y a des « photographies d'art » ... et des autres.

Tout cela nous entraîne bien loin de *Sherlock Holmès* qui fut monté par M. Fonson avec le luxe exact et riche dont il est coutumier. Mais cela n'a aucune importance. Cette *olla-podrida*

qui tient du vaudeville, de la tragédie, du mélo et de la pantomime de clowns anglais réalise la perfection de ce nouveau genre dramatique qu'on pourrait appeler le drame désopilant à moins que ce ne soit la bouffonnerie lugubre.

Et voilà comment l'acteur, le directeur et la recette ont pu faire un excellent ménage à trois depuis un an...

Les Sentiers de la Vertu. — Une jolie femme qui s'entête à rester vertueuse commet un crime. Elle a le devoir de faire bénéficier de sa beauté ceux qui se prennent à son charme. De plus il y a danger à jouer les Lucrèce, et les « Sentiers de la Vertu » mènent, comme les capricieux chemins des sous-bois, à des clairières inattendues où s'ouvrent des précipices funestes.

Toute cette philosophie de l'existence et de l'amour est formulée, au nom des auteurs, par le séduisant M. Chaumette, par le moyen de subtils et galants paradoxes qui tentent de circonvenir les meilleures intentions et décisions honnêtes de Mme Cécile Gerbier, épouse inpeccable et patronnesse d'œuvres édifiantes.

Comme la morale de cette philosophie est que : tout s'arrange, il est bien entendu que Cécile quittera les sentiers de la vertu pour s'engager, appuyée sur le bras de Chaumette, dans la broussaille et les taillis de l'aventure ; mais cela n'aura aucune importance et n'attristera personne ni ne compliquera rien. Au contraire...

Ces trois actes réalisent la conception que les Capus, de Flers et autres Caillavet ont du rôle et de la raison d'être du théâtre. Dans cette pièce, une ingénue fantasque ne dit-elle pas ceci : « Je suis optimiste, oh ! oui... Je vais beaucoup au théâtre... » Et plus loin, avec sérieux : « J'ai conçu la philosophie de l'existence lorsque j'avais entre quinze et seize ans... »

La philosophie des *Sentiers de la Vertu* est celle d'une gamine sentimentale et délurée de quinze ans, qui a étudié la vie et les hommes dans les romans et le théâtre contemporains : c'est vrai ; mais son esprit est celui des parisiens blagueurs, cyniques et roublards dont nos auteurs se sont faits les inimitables porte-paroles.

La pièce, toute inconsistante et vive et amusante et superficielle, est agréable à écouter. Mais il faut aussitôt qu'on s'empresse de l'oublier ; elle court trop de risques devant la moindre velléité d'approfondir ou de discuter. M. Du Plessy a tout fait, avec éclat, d'ailleurs, pour la rendre ravissante à regarder.

Pour ses débuts de metteur en scène, M. Théo a réalisé des merveilles de luxe et d'élégance. Melle Franquet, qui créa il y a quelques années, au Parc, le rôle de Cécile Gerbier, l'a repris à l'Alcazar avec toute la distinction captivante qui font d'elle une gracieuse et sympathique comédienne. Melle Georgette Loyer est une fillette romanesque et malicieuse comme il ne doit malheureusement (et encore, est-ce un malheur?...) pas en exister beaucoup dans la réalité. M. Laurel joue avec un détachement blasé, un scepticisme sûr de soi qui n'est pas sans originalité. Mais M. Ray-Marot n'a rien compris au personnage, cependant si pittoresque, d'un fat suffisant et naïf, qu'il rend grotesque et agaçant.

Son Petit Frère. — Il y a bientôt un an, l'Olympia nous donnait la primeur de cette opérette irrévérencieuse, mais amusante avec une spirituelle fantaisie. L'interprétation, avec Marguerite Deval, H. Defreyn, Darnaud, etc., était celle d'aujourd'hui.

Qu'écrire à ce sujet qui ne serait une redite? Je renvoie donc à ma chronique de décembre 1907; je n'ai rien à y changer. Ç'a été l'avis du public qui n'a rien changé non plus de l'accueil chaleureux fait par lui aux couplets pimpants et lestes qui chantent l'amoureuse aventure de la courtisanne Laïs et d'Agathos, adolescent délectable, naïf et cousu d'or.

Le Baiser; Il était une Bergère... — Dans le cadre magnifique de la Forêt déjà vêtue de ses premières parures dorées et rouges, au bord de l'étang paisible, loin de la ville bruyante, devant quelques personnes attentives à goûter le double charme de cette heure automnale et de la musique ailée des vers emportée sur les ailes lentes du plein air, des acteurs ont joué deux ravissantes fantaisies de poète.

Tout le monde connaît le *Baiser*. Le conte ingénument féerique de M. André Rivoire mérite le flatteur voisinage et le supporte sans dommage. L'un et l'autre acquièrent à être représentés sur cette scène rudimentaire, où les bancs sont de vrais tertres, le fond d'authentique taillis et le sol d'herbe incontestable, un charme de simplicité très prenante, d'idyllique fraîcheur.

Mmes Marie Derboven et Bianca-Conta, et M. Boine accrurent cette jolie impression par leur jeu et leur diction sans cesse soucieux de s'accorder au rustique agrément du décor.

Paul André.

FÉLICIEN ROPS

Rops donne l'idée d'un aboutissement de l'art et de la psychologie morbide d'un temps. Sous l'uniformité mensongère d'un état des mœurs apparent, se dissimule une sorte d'âme secrète des peuples et c'est celle-là justement qui, à côté de l'imposture de l'autre, propose l'étiage appréciable de la moralité générale. Eh bien! il établit cette moralité d'après ses rapports avec la loi des sexes, estimant, selon la notion moderne des facteurs sociaux, que la faim et l'amour sont les deux grands mobiles de la vie humaine. Il fait à sa manière, sur un point déterminé, l'enquête qu'ont faite les romanciers, les sociologues et tous ceux dont c'est le métier de tâter le pouls à la société, et il y apporte la vision lucide et forcenée d'un tempérament du Nord et d'un esprit nourri de latinité classique.

Tel qu'il est, et quoi qu'on ait dit, il est le moins parisien des grands artistes de l'amour. Le terreau natal demeure aux semelles du Belge. Il peut s'épanouir ailleurs par la cime, mais il ne se déracine jamais entièrement. Ce fut le cas d'Alfred Stevens. Ses admirables mains de peintre furent malhabiles à modeler l'Eve parisienne : il fit la Parisienne en se souvenant de la chair blonde et grasse de son pays. Il fut, lui qui pourtant y vécut toute sa vie, un grand passant de Paris et qui là-bas, sans cesser d'être de l'immédiate lignée d'un Jordaens, s'affirma l'un des parfaits manieurs de belle matière de son temps.

Rops, au surplus, comme Stevens, poussa la pro-

bité du travail jusqu'à ciseler le détail de ses œuvres avec le même soin rigoureux que le personnage qui en faisait l'objet essentiel. Ils cédaient visiblement ainsi à la pensée que rien n'est négligeable dans la vie de l'œuvre d'art par la raison qu'elle est elle-même de la vie et que celle-ci est faite de juxtaposition et d'équilibre dans toutes les parcelles qui en constituent la totalité.

On ne songe pas, du reste, à les comparer ici : leur mentalité d'art qui tous les deux les porta vers l'amour de la femme, fut différentielle sur tous les autres points. Rops, aux jardins du péché, devait cueillir l'étrange et mortelle orchidée. Stevens, même dans ses fièvres, jamais ne transgressa la commune moyenne des passions normales. Tandis que le premier obtenait en ses cornues les pires précipités de la perversion amoureuse, le second presque toujours eut pour la femme le gros cœur sensible d'un bourgeois de son pays qui, par surcroît, eût été un grand peintre.

Alfred Stevens, dans sa comédie amoureuse, est presque un moraliste et qui ne prend du siècle que les licences permises. Il n'emprunta à l'Empire qu'un certain type général d'élégance, de frivolité et d'égarement amoureux. L'homme, sans doute, n'est jamais loin : mais il ne faut le chercher ni dans le lit ni dans le placard; il est bien plutôt dans le cœur de l'amante. Si une ou deux fois il entrevit « le monstre », comme le lui écrivait Alexandre Dumas le fils, peut-être il y fut porté par un modèle exceptionnel. Mais sa région n'est pas aux enfers; il séjourne aux intimités paisibles du gynécée. Il fait des femmes de foyer, épouses et mères, et qui, même à travers les curiosités de l'amour, gardent un tranquille parfum d'honnêteté. Ce sont des sentimentales comme chez Musset et qui n'ont rien de commun avec les femmes damnées d'un Baudelaire qu'évoquera surtout Rops. Ensemble, pourtant, elles proposent les deux aspects de l'amour dans une société qui s'est donné la femme pour idole, et eux-mêmes sont aux pôles opposés de l'art qui les exprima.

Moi qui les connus tous deux, je puis dire qu'ils s'estimèrent sans s'aimer. Stevens s'effarouchait d'un art morbide qui violentait sa grosse sensualité sanguine et conforme. Rops, tout en admirant sa maîtrise de peintre, lui contestait la cérébralité.

Toutefois, si antipodiques qu'ils soient, ils eurent en commun, dans le travail et la manière, un certain sens rationnel et méthodique des qualités classiques de l'art, clarté, précision, pondération. L'un et l'autre possédèrent à un degré extrême l'art de la construction, l'arabesque dans la ligne et un génie coloriste harmonieux. Ils sont bien par là tous deux d'un pays de grands peintres honnêtes. Ils pratiquent jusqu'à la sainteté les probes vertus du beau métier avec une égale horreur du chiqué et de l'à peu près.

Même les petits sujets galants que Rops fait pour Poulet-Malassis, ont, dans leur chiffonné léger, une valeur de composition qui les égale parfois à de grandes planches. Sa verve et son invention inépuisablement y sèment la vie, la grâce et la folie : personne ne met plus d'esprit, ni d'ingéniosité à nouer des guirlandes de nus ni à varier les images de la volupté. Ses ordonnances de priapées ont le rythme et le nombre des fresques païennes. Il dénonce un sens des callisthénies qui n'est qu'à lui et qui, pardessus les imaginations les plus scabreuses, fait planer, comme une excuse à la démence humaine, le triomphe ensorcelant de la beauté de la femme.

Ce sont là les aspects concrets sous lesquels il est permis de l'envisager tout un temps. Il est le plus lascif et le plus industrieux des peintres du plaisir ; et dans le risque d'une production hasardeuse, il ne cesse pas de demeurer un loyal artiste assujetti à exprimer avec pureté l'impur. Il semble qu'il lui ait été assigné de plonger au fond des bourbes humaines pour en extraire la parcelle divine qui, même souillée, n'en reste pas moins l'aspiration incompressible à l'amour réglant la loi du monde.

L'heure est proche, d'ailleurs, où cet œuvre orgiaque et parodique portera le signe indélébile de la douleur et de la mort. C'est par là que la terrible

éthopée se projettera bien au-dessus d'un simple concept luxurieux. Elle aura la beauté maléfique et sombre du mal de l'absence d'amour et qui inutilement se tourmente de la soif amère de la délivrance par les charités de l'amour. Elle sera enfin le cri de toute une humanité appelant à soi les effrayantes blandices des paradis artificiels par impossibilité d'égaler à son monstrueux désir celles qu'il ne lui est point permis d'attendre des autres. S'il n'était irrévérencieux de comparer le profane au sacré, on pourrait dire que comme les cercles des enfers catholiques où éternellement se lamentent les âmes frappées de la peine du dam, elle aura désormais ses damnés torturés par le martyre voluptueux de la chair à jamais irrassasiée.

L'inconjurable espoir d'échapper aux fatalités originales n'est-il pas déjà tout entier dans le frontispice des *Epaves*? Rops, en croyant sardonique mais qui accepte la fable biblique, y promulgue l'arrêt d'un Dieu vengeur, punisseur des péchés dont il mit la source aux lombes mêmes de la créature. Je ne sais s'il est dans les livres des théologiens, un commentaire plus terrifiant de la loi qui fait dépendre de la mort la connaissance de la vie et de ses amoureux mystères. Il faudra voir souvent en ce Rops adonné à la folie sacrilège, des clartés qui, comme ici, d'une trajectoire d'éclairs vont illuminer au loin, par de-là la Somme et le Dogme, l'âpreté aride des hauts sommets scolastiques. Aucun père de l'Eglise n'eût dépassé dans ce commentaire des défenses édéniques, l'expression du courroux et des châtiments d'un Dieu.

Sur le fumier du monde, la mort, gorgée des moelles pourries de l'humanité, règne triomphante et totale, devenue elle-même le fabuleux pommier violé. Il fut là soudain le scoliaste d'une théologie inconnue et qui soulignait les versets sacrés d'une glose ampliative et hérétique. On croit entendre le rire même de l'Esprit négateur ruinant, en ayant l'air de l'accepter, l'exécrable légende biblique; et alors c'est bien encore l'éden, mais un éden et tout grouillant des larves de la putréfaction, comme si le Maître de

la vie, reconnaissant son erreur, tout à coup replongeait aux limbes le monde.

N'abandonnez pas trop vite cette redoutable image; elle est irréligieuse; elle met fumer dans les cassolettes liturgiques une pincée de braises diaboliques; elle est l'un des feuillets de l'énorme pamphlet où graduellement s'est assombri le crépuscule des dieux. Elle prend là, pour une œuvre sacrilège comme l'est celle de Rops, une importance liminaire qui en fait le frontispice, non point d'un livre unique, mais de l'Œuvre entier de l'artiste même, avec la mort debout au seuil, symbole ironique et suprême. Celle-ci sera désormais un des comparses assidus de qui, sous des masques divers, héroïques et bouffons, il requèrera l'office de protagoniste dans la prodigieuse tragi-comédie érotique et macabre qu'il laissera après lui. On l'y verra, histrionne fardée ou vestale impudique, pierreuse ou princesse, goule ou archange aux ailes rompues, parader en personne sur les tréteaux, faire le boniment et tenir les rôles bas et grands, les lubriques, les torturés, les hilares, les diaboliques, si bien que, sous tous les déguisements et toutes les grimaces, c'est toujours elle, la camarde, avec son ami le diable, qui emplit la scène de ses cabrioles, de ses fureurs, de ses grincements de dents et de ses simulacres d'agonie où elle se raille et se dupe elle-même. Sur les grils, sur les chevalets et sur les divans vous l'entendrez se lamenter et hurler et râler avec la bouche de l'amour, dans des attitudes qui sont un défi à l'amour. Ainsi l'aura voulu le caprice du maître, de ce maître en qui il y eut, à un degré vertigineux, le goût des baisers, de la perdition et de la mort et qui fit si bien les affaires du diable qu'en semant par les chemins du monde l'ivraie maudite, il parut être lui-même de sa parenté.

Personne n'eut comme lui le sens du terrible et de l'impur. Son œuvre est comme un cirque où belluaires et fauves s'entrebattent, où sous la dent des tigres et des lions, s'agenouillent les âmes martyres et où là-haut, sur son trône fait d'ossements, hiératique et droite, domine la grande femelle impudique,

la ténébreuse Astarté nourrie des péchés du genre humain et elle-même pareille à l'amour et à la mort. Ensemble, une et trois, il les bafoue d'un culte ironique ; il semble triompher de l'idole éternelle mais pour mieux s'asservir à elle ; il ramasse, pour l'en fouailler du geste qui finit en caresse, les roses sanglantes et noires germées à ses pieds dans la nuit des tombeaux. A mesure, c'est comme un envoûtement où il ne s'appartient plus et où il lui faut renoncer à la joie des êtres et de la vie. On n'a pas vu assez quelle âme triste se cache sous le rire aride et glacé de ses bacchanales et de quel poids lourd alors la désespérance des âges l'inclinera vers un nostalgique retour au temps des « Danses de morts ». C'est qu'on ne joue pas impunément avec la mort et que peut-être, après l'avoir narguée cent fois et avoir fait d'elle le spectre ridicule aux tempes couronnées de fleurs en papier et qu'on fait danser à la corde, il subit le sort par lequel elle se venge de ses téméraires contempteurs. Lui-même est envoûté : il est le possédé de toutes les possessions : dans le diable-au-corps de son art génital et tragique, il extravase le diable qu'il porte en soi. Il est le propre officiant de ses Messes noires. Il est bien le dernier grand artiste catholique du rituel impur.

*
* *

Nul artiste d'aucun temps n'exprima comme lui ce qui se pourrait appeler le mal vénérien des âmes si on ne craignait rechercher une ambiguïté un peu subtile. Au point de son œuvre où nous touchons, un pessimisme noir l'emplit d'un sardonisme tragique. L'amour, sous le masque de la luxure et de la mort, y a des traits spéciaux et définitifs. Il les manifeste avec la véhémence d'un homme que l'amour aurait lui-même mené aux portes du tombeau. La colère enflammée des ermites, la scolastique envenimée d'un théologien, le zèle sombre d'un inquisiteur torturant de la chair vive sur des grils semblent se confondre dans les accents terribles de la souffrance

et de la perdition. L'acide alors bouillonne et mord le cuivre en profondeur comme un poison, comme le virus de l'amour, Il semble que l'émanation sulfurique qui s'en volatilise dût ressembler à la fumée d'un sortilège et sentir le roussi.

C'est qu'en effet c'est ici la cuisine du Diable lui-même avec les curreys et toutes les épices des ragoûts les plus salacement condimentés. On est bien dans l'Hôtellerie des sept péchés capitaux, avec ce péché plus gros qui est la folie de la chair pour la chair, et auquel prennent feu tous les autres. Sous le réchaud où mitonne la lubrique mixture, la braise pétille, attisée par la bouche invisible qui souffle du fond de l'ombre. Tout est imaginé pour fourgonner l'antique gourmandise du plaisir. La faim libertine est titillée et tantalisée par les excitants diligents du désir, de l'effroi et des damnables délectations,

L'Œuvre entier du grand artiste apparaît ainsi dévolu aux puissances noires : il dégage une odeur de soufre et il est plein de maléfices. C'est sa grandeur et sa monstruosité de surplomber notre notion moderne de la décence et de la moralité. Il projette par-dessus ce temps la grande ombre aux cornes de bouc et aux pieds griffus, redoutée des âges. Il perpétue la conception théologique et médiévale du mauvais rôdeur des ténèbres. Mais en donnant à l'Esprit du mal la femme pour émissaire et pour complice, c'est elle, la velue et l'impure, qui assume le rituel de l'église maudite, chante les psaumes de la damnation et qui est elle-même l'autel. Vous allez voir, dans cette œuvre impie, blasphématoire et magnifique, la *Tentation de saint Antoine* (1878), s'accomplir le mystère qui, sur la croix de la mort de Jésus, l'étend, nue et ébrasée, appelant les races de son rire et prête à la farce du sacrifice, là même où le martyr tendit les bras à la rédemption des hommes.

La page est capitale : elle couronne les litanies du péché par une des plus sacrilèges parodies où aient sombré les dieux. Au stade final du calvaire, elle oppose l'offrande orgiaque et l'agonie du plaisir et par-dessus le sang séché du Christ fait pleuvoir la sève rouge des baisers sadiques. C'est bien la liturgie

des messes noires, ses rites obscènes et la dérision de la mort offerte en holocauste.

A la voir sous ce jour, la *Tentation* doit apparaître certes aux catholiques comme une profanation exécrable et celui qui la conçut comme une de ces âmes mornes, investies du pouvoir redoutable de la négation. Cependant Rops n'affecta jamais d'être libre penseur : son diabolisme est bien plutôt un arrière-faix des casuistiques ; il confine aux perversions catholiques, mais pour en extraire une forme d'art. En artiste à l'envergure immense et qui, d'un coup d'aile comme il n'y en eut guère avant lui, il plonge au plus profond de l'abîme humain pour y tirer l'essence de sa conception d'humanité. Cependant, il avait plutôt gardé de sa première enfance la notion catholique du Bien et du Mal. Même, en généralisant, on pourrait dire que ce fut la base de la philosophie de son art.

Il paraît vraisemblable que, comme il arrive chez tant de grands artistes en qui l'effet plastique, le concept linéiste et coloriste l'emportent sur l'idée pure, Félicien Rops pensa d'abord à grouper autour d'un beau nu une ordonnance mordante, satirique et contrastée. On en pourrait déduire alors cette finalité philosophique, le retour à la vie élémentaire et brute, chez les humanités à terme, manifestée par le triomphe du ventre, en opposition avec le principe sacré des religions. Le Christ à demi submergé déjà dans l'ombre vers laquelle il penche, apparaîtrait, en une telle conjecture, comme le règne du divin s'effaçant devant l'ironique prévalence de la matérialité et de l'instinct impur.

Rops, généralement, ne se charge pas de ses exégèses ; il lui suffit, à force de travail âpre et patient, en simplifiant à mesure et faisant tomber les parcelles négligeables de dégager un rythme, une émotion, un sens général de la vie. Il laisse volontiers ensuite aux autres la liberté de produire leurs gloses. Mais ici, il est précis : il semble s'inquiéter qu'on puisse se méprendre sur le secret de ses intentions, et, en février 1878, à l'occasion de l'envoi de l'œuvre à Bruxelles, il écrit à son « cher vieux », comme il l'appelle, à l'ancien « enfant de chœur » de la

chapelle aquaforiste, au bon peintre François Taelemans, resté son confident et son ami : « Le sujet est facile à comprendre; le bon saint Antoine, poursuivi par les visions libidineuses, se précipite vers son prie-Dieu, mais pendant ce temps-là, Satan — un drôle de moine rouge — lui a fait une farce ; il lui a ôté son Christ de la croix et l'a remplacé par une belle fille, comme les diables qui se respectent en ont toujours sous la main. Tout cela au fond n'est qu'un prétexte à peindre d'après nature une belle fille qui nous faisait manger, il y a un an déjà ! *des œufs à la tripe*, à la mode de Touraine et qui, pour la première fois et après bien des instances, a bien voulu poser pour son vieux Fely, comme la princesse Borghèse a posé pour Canova. Je n'ai changé que les cheveux... »

Il prie son « vieux Frantz » de s'occuper de placer la *Tentation ;* et alors il lui fait cette recommandation où il dit le fond de sa pensée, si avec lui on est jamais assuré de connaître sa pensée entière : « Surtout éloigne de la tête des gens toute idée d'attaque à la *religion* ou *d'éroticité.* Lorsque Goya fait enlever le Saint-Sacrement par Lucifer, il n'a pas plus d'idées antireligieuses que moi... » Tout un Rops prudent et avisé, donnant le coup de bêche au bon endroit, en paysan de Wallonie qu'il est, apparaît là.

Cet extraordinaire Golgotha aristophanesque, remua l'art : par comparaison à un tel étiage, l'esprit de la farce et de la caricature du temps fut soudain singulièrement abaissé. On commença sérieusement à parler du génie de Rops. Toutefois cette révélation tentait, sans trouver tout de suite d'amateurs. On admirait, mais on avait peur. Ce qu'il y avait du diable en elle laissait craindre qu'il ne prît pied avec l'image dans la maison. Il fallut l'indépendance et la passion d'art d'Edmond Picard pour la remettre à sa place dans la libre acceptation du monde. Le grand avocat habitait alors ce fastueux hôtel de l'avenue de la Toison d'Or que Paris connut aussi bien que Bruxelles même. Par les antichambres, les salons, le cabinet du maître se déroulait la moisson d'art et de gloire, où ce semeur d'idéal lui-même prit une part

initiale et continue. Sitôt le seuil franchi, on était là au cœur même de la race et du pays, magnifiés par les beaux peintres et les grands sculpteurs de Flandre et de Wallonie. Ce fut certes la maison de Belgique où les novateurs le plus continuement trouvèrent un réconfort. Elle leur fut un foyer.

Picard, au surplus, n'avait pas attendu d'acquérir la *Tentation* pour témoigner à Félicien Rops son admiration fraternelle. Il posséda longtemps et peut-être bien un des premiers, un choix de ses eaux-fortes où ce grave esprit, parmi son grand labeur de jurisconsulte, trouvait une détente d'art et de beauté. L'artiste, par surcroît, était l'ami personnel de la maison : on aimait à y voir son air de joli homme aux narines spirituelles et frondeuses comme un ligueur de la cour des Valois. Il s'y rencontrait avec Eugène Smits, Baron, Verwée, Van Camp, Sacré, les signataires des toiles accrochées un peu partout et qui, autour des tables chargées de vins rares, très à l'aise, comme des compagnons de qui l'on tolère les boutades un peu rudes, controversaient d'art ou dévidaient en joyeux récits leur bonne humeur de peintres.

Avec la *Tentation*, Rops fut là désormais comme à demeure chez lui. Je revois le soir où, sous les lampes, dans son cabinet, Edmond Picard lui-même, du geste cérémonieux dont on fait sauter le fermoir d'un évangéliaire, découvrit pour moi la glorieuse peinture. Elle occupait le fond d'une sorte de petit meuble, pareil aux légers et pieux autels portatifs du XV^e^ siècle. Un double vantail imitait la fermeture d'un triptyque et se refermait au moyen d'une serrure délicate dont jalousement, et peut-être aussi pour dérober à des yeux profanes la beauté secrète de l'œuvre, le possesseur du trésor gardait la clef.

La *Tentation*, sous la haute clarté égale, m'apparut. Ce fut, comme marquée au signet qu'y eût mis le Malin en personne, la page d'un missel écarlate que, dans l'odeur de soufre de sa cellule, avec de corrosives et mortelles délices, eût peinte un très vieux moine, lui-même tenté par les sorcelleries de la femme, les fibres réticulées sur les chevalets du désir et du remords. Je l'ignorais encore et elle était sou-

dain devant mes yeux comme un joyau noir, noir sous la toison rousse de la pécheresse et le capuce enflammé de Méphisto, de tout son noir d'œuvre impie, trempée en des bénitiers d'encre.

A tous elle nous révéla un Rops nouveau, mixturant comme par le passé le tragique et le bouffon, mais par surcroît, comme dans le chaudron des sorcières de Macbeth, y faisant cuire à la fois toutes les herbes de la Saint-Jean du péché d'hérétisme, de folie et de luxure. Pour le surplus, ce n'était plus de l'eau-forte, non plus que du dessin pur, si ce n'était pas tout à fait l'habituelle couleur des oléagines. Un esprit peintre, comme l'était Rops, devait subir, lui aussi, au surplus, sa tentation de saint Antoine, mais d'un saint Antoine de la belle couleur maniée d'une volupté de péché. Ce furent ici des blondeurs de pastel sur des dessous légers de crayon, des matités de gouache et d'aquarelle s'égalant presque à la fraîcheur d'une miniature et, au total, l'illusion d'un espalier de roses vives, gouttes de sang divin transfiguré et devenu la chair en folie de l'irritante et désirable idole, pantelant aux bras de la croix.

CAMILLE LEMONNIER.

LE PRÉSIDENT DU GRAND SERMENT

Saint Georges,
Le Président de ton serment
Se carre et se rengorge
Superbement,
Quand, au sortir de la grand'messe,
Il défile d'un pas altier,
Tel dimanche de la kermesse,
Sous l'or bougeant de ton collier.

On le regarde
En son orgueil, marcher;
Les solennels et francs archers
Du grand serment
Lui font sa garde;
L'heure est claire, les cieux vermeils :
Vraiment,
C'est à croire qu'il porte
Sur son poitrail bombé et ses épaules fortes,
Des morceaux de soleil.

En un panier bordé de soie
Sont étendus son arc et son carquois.

Une tige de buis
Dont le sommet lentement bouge,
Tend, devant lui,
L'ébouriffant plumage rouge
De l'oiseau d'or qu'il abattit.

Il traverse la rue aux Laines,
La cour du Prince *et le* vieux bourg;
Il marcherait à grands pas lourds
Sans perdre haleine
Jusqu'au soleil couché.
Mais tout à coup, les tintamarres
De la fanfare
Lui font accueil sur le marché,
Les pistons crient, et les tubas font rage
Sans nul répit, sans nul arrêt,
Et l'on promène du tapage
De cabaret en cabaret.

Bières rouges sous couronne de mousse.
Pour vous lamper gaîment
A la santé du grand serment
Chacun s'en vient à la rescousse.
On assiège les comptoirs clairs
Avec des brocs tendus en l'air.
Les servantes passent et passent,
Moîtes de hâte et de sueur,
Et refoulant, à coups de croupe,
Parmi les cris et les rires, la troupe
Toujours compacte des buveurs.

Le Président du Grand Serment
Est cahoté au va-et-vient des houles
Et des vacarmes de la foule;
On le bouscule en des bagarres,
A hu, à dià, jusqu'au moment
Où la concassante fanfare
Par le chemin qui suit la gare,
Le mène au clos du Grand Serment.

Le tir à l'arc, paisible et seul,
S'étend, là-bas, près des tilleuls,
Qui versent l'ombre à qui la cherche
Et d'où s'élève, en contre-bas,
D'un grand jet blanc, ainsi qu'un mât,
La perche.

Avec solennité, l'oiseau,
Tourbillon d'or et tourbillon d'écume,
Est replacé, là-haut,
Et tel est l'ordre et la coutume
Que si la flèche d'un archer
S'en vient, avant la flèche présidentielle,
Toucher
La parure immatérielle
Du bel oiseau
Là-haut,
Le chef du grand serment
Payera jusques au soir,
Abondamment,
A boire.

Et l'on se saoûle en son honneur,
Et l'on trinque, et l'on crie, et l'on hurle, et la peur
S'accouple en des coins d'ombre avec la joie.
Filles, qui traversez par bandes les chemins,
Les gars aux violentes mains
Vous agrippent comme des proies.
L'ombre se fait autour du vieil enclos
Où commande saint Georges.
Le dernier air des fanfares se clot,
Les cors s'enrouent et les bugles dégorgent
Un refrain bas qui n'en peut plus;
Archers, vos bras sont lourds, vos doigts moulus
Et vos regards se voilent
Et vous ne savez plus si vous visez
L'oiseau superbe et pavoisé,
Ou la première étoile.

Et par de longs et zigzaguants détours
Vous revenez des vieux faubourgs
Vers la Grand'Place où s'exalte la joie;
Un pître y fait le boniment
Au Président du Grand Serment
Et dans un coin, le carrousel flamboie
Et tourne, et tourne, en emportant
Au mors aux dents de ses chevaux ardents
Mais immobiles,
L'habituel recueillement
Et le silence de la ville.

LA VENTE AUX ENCHÈRES

Voici trois mois qu'on l'a porté en terre.
Et le désir des héritiers
Fut qu'on vendît jusqu'au dernier
Aux volantes enchères
Les meubles familiers
Du vieux notaire.

La servante qui l'assista quand il mourut
A requinqué depuis trois jours,
Avec des loques de velours,
L'arroi fané des gros bahuts
Et réveillé, à poings rouges, les moires
Et l'éclat endormi des massives armoires.
Et maintenant
Que leur gloire réapparue
S'étale à tout venant
Contre les murs, à front de rue,
Elle les garde, et les surveille encor
Faisant reluire avec son tablier
Quelque pommeau mal nettoyé
Ou quelque plinthe à filet d'or.

Et l'archiviste, et le doyen, et le docteur
Se distinguent parmi les acheteurs ;
Et les matrones graves et compactes
Se disputent sur la valeur exacte

D'un saladier d'étain, ou d'un flambeau d'argent ;
Le crieur est sonore, adroit et diligent ;
On vend l'un après l'autre
Un candélabre, un aiguière, un bassinet
Et l'horloge très vieille où Dieu et ses apôtres
Apparaissaient dans l'or dès que midi sonnait ;
Enfin, jusqu'au hanap qui provenait d'un prince
Et dont s'était servi, devant sa cour, le roi
Lorsqu'il était passé, en l'an cinquante-trois,
Avec le duc, son fils, par ce coin de province.

Au fond du vestibute est étalé l'orgueil
Profond et rembourré de six vastes fauteuils,
Et la croupe et le dos des commères s'y tassent
Et leurs rires sont gros, et leurs langues salaces,
Et leur ventre bombé s'y carre à l'abandon.
On admire les pieds sculptés du guéridon
Où s'appuyait le coude enflé du vieux notaire,
Jadis, quand il fumait sa longue pipe en terre
Tranquillement, à la fenêtre, aux soirs d'été.
On songe avec respect à son intégrité :
Dire que ces cartons vides, aux parois vertes,
Ont contenu l'objet de tant d'affres souffertes !
Que ces casiers ouverts et ces béants tiroirs
Ont recélé tant de ferments de désespoir !
Et l'on parle à l'écart, la main contre les lèvres,
Du testament subtil qu'il fit faire à l'orfèvre,
Pour qu'aucun legs ne pût froisser aucun neveu.
Chacun de ses contrats, comme un trousseau de nœuds

Tenait le droit flottant en ses clauses serrées ;
Pourtant, que de fureurs se sont exaspérées
Devant son bureau sombre, insensible et massif !
La veuve du brasseur et son fils adoptif
Se sont battus, jadis, au seuil de son étude :
Il est vrai que leurs poings en avaient l'habitude.

On n'attend plus que l'échevin
Qui doit rentrer d'Alost où se soldent ses rentes,
Pour déguster et mettre en vente
Le vin.
Et le doyen et l'archiviste
Touchent déjà le Haut Brion
Subtilement, de leurs lèvres artistes,
Et s'attardent, la bouche en rond,
A lentement goûter le Château Rose.
L'échevin survenu prend à son tour la pose
Des vieux buveurs d'antan qui, le verre à la main,
Et balançant leur corps sur leur chaise qui tangue,
En l'honneur des grands crus, faisaient claquer leur langu
Et tous boiraient jusqu'à demain,
N'était que le Médoc *déjà s'adjuge*
A l'impatience du juge,
Et qu'un chanoine a pris pour lui
Vingt bouteilles de Grave *et six flacons de* Nuits.
La cave du notaire est ainsi dispersée
Et l'archiviste, et le doyen, et l'échevin
Après maintes querelles à coups d'or apaisées,
Ont désigné chacun sa part dans le butin.

Le crieur éreinté est au bout de son rôle.
Voici passer par ribambelles
Les soucoupes et les écuelles,
Puis les chenêts de cuivre et les plaques de tôle,
Et mille objets menus qui ne valent plus rien ;
On vend jusqu'au collier qui maintenait le chien
Et que l'on joint pour faire un lot
A trois marteaux et deux rabots
Trouvés dans l'appentis, sous de vieilles falourdes.
Des camions pesants et des brouettes lourdes
Dispersent lentement, de seuil en seuil,
Tout ce qui fut la fierté et l'orgueil
Et la richesse héréditaire
Du vieux notaire.
Et l'on se réjouit, qu'à part le hanap d'or
Qu'un Juif d'Anvers emporta vers sa ville,
Tous les meubles et tous les vins restent encor
Aux mains sûres des antiques familles.

EMILE VERHAEREN.

LA PAIX ET LE RÊVE

Dante parcourait les campagnes florentines en criant : la Paix...! la Paix...! la Paix...!

La Paix, parmi les hommes, sera-t-elle toujours passagère ou deviendra-t-elle une permanence?

Sera-t-elle toujours à moitié enlisée dans la brume du Rêve ou se corporifiera-t-elle en une réalité définitive?

Le Paganisme en avait fait une divinité semblable à Minerve par la haute taille et la sérénité du visage. Il la disait fille de Thémis et de Zeus, de la Justice et de la Force irrésistible qui régit le Cosmos, comme si elle ne pouvait être obtenue que par la violence dont elle est l'ennemie.

Sur des médailles latines elle a le rameau d'olivier dans la main ou tressé en couronne sur la tête. Elle tient des épis, ou la corne d'abondance, ou un flambeau avec lequel elle brûle des armes, ou le caducée de Mercure. Parfois, les serpents de cet emblême du commerce bien ordonné sont menaçants et terribles et alors la Déesse se cache les yeux pour ne pas voir cette menace de troubles se dressant en avertissement de la précarité des attributs pacifiques.

Le temple du dieu de la Guerre, du redoutable et cruel Janus Bifrons, avait été fermé deux fois seulement : après la troisième guerre punique où Rome l'Aryenne pouvait croire qu'elle avait triomphé définitivement du Sémite, et après les bouleversantes guerres civiles commencées par Sylla contre Marius,

continuées par Antoine contre Brutus, clôturées par Octave contre Antoine.

Claude et Vespasien élevèrent à la Paix un sanctuaire magnifique sur la voie Sacrée, mais un incendie le détruisit sous Commode, confirmant le présage des serpents symboliques en montrant la Paix au cours des âges, toujours désirée et honorée, mais toujours en péril, obtenue et supprimée périodiquement par un phénomène aussi régulier que celui des saisons, du riant été dévoré par le sombre hiver.

En France (prenons l'exemple d'une grande nation en dramatique et constante visibilité historique, alors, pourtant, que toutes pourraient y servir), en 1818, les troupes d'invasion de la Sainte-Alliance des Rois quittèrent définitivement le territoire. Si lourd et si effrayant était le souvenir des guerres retentissantes de la République, du Consulat et de l'Empire, si poignant le besoin de repos, si énorme le tribut qu'on avait payé aux œuvres sanguinaires, qu'on se prit à croire naïvement que l'on était enfin quitte envers Mars et Bellone, ce couple ravageur, et que désormais l'Humanité européenne allait vivre sans revoir les années terribles.

Un poète populaire exprima cet état des âmes espérantes et confiantes et parla, comme toujours le firent les trouvères, pour ceux qui ne parlaient pas ou ne savaient parler. Il chanta la Sainte-Alliance des Peuples opposée à celle des Dynastes :

J'ai vu la Paix descendre sur la Terre
Semant des fleurs, de l'or et des épis.
L'air était calme et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
Ah! dit-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belges, Russes, Germains,
Peuples, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main!

Le Destin, hélas ! ironique et impitoyable, répondit à ce vœu ingénu en échelonnant, pour la France, dix-huit guerres au cours des trois quarts de siècle qui suivirent : Sous la Restauration, celle d'Espagne

et la prise d'Alger; puis la guerre civile des journées de juillet 1830; le siège d'Anvers en 1832; la longue conquête de l'Algérie; la Révolution de Février 1848 et bientôt les affreuses journées de juin; pour le Second Empire, les journées de Décembre 1851, les guerres de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique et les effroyables catastrophes de Sedan et de Metz; sous la République, le premier siège de Paris contre les Allemands et le second siège contre la Commune, l'expédition du Dahomey, celle de Madagascar, présentement celle du Maroc.

Est-ce que je n'en oublie pas?

Que de saignées pour la France, que d'affaiblissements successifs, que de destructions des éléments les plus énergiques! « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer », s'écriait le maréchal Ney, exprimant par une amphibologie audacieuse que le meurtrier phénomène frappe et sectionne toujours aux meilleures manifestations de la Vie, parce que ce sont celles qui vont le plus témérairement au péril. Si vraiment la France est actuellement une nation mourante, ne serait-ce pas à ces effrayantes et répétées prises de son sang qu'il faudrait l'attribuer?

*
* *

Devant ces déceptions et ces divisions du Sort, d'autres, enclins au pessimisme, ont ou raillé ou pleuré le Rêve de la Paix.

Qui de nous ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Autant les sages que les fous
Qui ne rêve en veillant, il n'est rien de plus doux?
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes.

C'est de La Fontaine, cette jolie et sceptique gambade versificatoire. Voici d'un autre, un triste :

Au bord de l'océan brumeux et solitaire
Auquel mon cœur déçu vient demander LA PAIX,
Pensif, j'aime à m'asseoir, car ma douleur austère
S'endort dans la Nature et dans ses amours vrais.

A l'horizon confus où le ciel et la terre
Semblent, dans un baiser, se toucher et se taire,
Une voile parfois, à mes regards distraits,
Surgit, approche et fuit au souffle d'un vent frais.

Comme la Paix elle est belle et indifférente,
Et creusant d'un sillon la vague murmurante
Se montre peu d'instants pour ne plus revenir :

Comme la Paix elle a dans la pensée errante
L'amère impression qui ternit l'avenir
D'un bonheur qui trop tôt n'est plus qu'un souvenir.

*
* *

En vérité, jamais autant qu'à notre époque les peuples de race européo-américaine n'ont pensé à la Paix.

Ils ne la voient plus, comme les Grecs et les Latins, sous la forme matérielle et anthropomorphique de la statuaire, mais avec les aspects psychiques et panthéistiques de l'harmonie sociale qu'elle fait régner. C'est le tableau idyllique et vaste d'une nation dont elle serait devenue l'atmosphère qui s'établit dans notre imagination quand nous prononçons ce grand mot.

La langue elle-même, en mal de plus de clarté et de précision, s'en est mêlée. Les termes *Pacifisme* et *Pacifiste* sont de significatifs néologismes contemporains, équivalents à des symptômes. C'est un excellent signe des progrès de la propagande. Car toujours une réforme, avant de se concrétiser dans les faits, a besoin d'une incubation dans la vie intra-utérine des cerveaux. Quand l'idée mûrit, se généralise, peu à peu s'impose comme un accouchement prochain, l'Humanité, essentiellement communicative, ressent le besoin d'exprimer par le verbe les nuances nouvelles qu'elle aperçoit.

Les deux Congrès de La Haye, souvent raillés comme s'ils avaient été des Diètes d'alchimistes à la recherche d'une pierre philosophale pacifiste, n'en ont pas moins réuni plus de quarante nations pre-

nant autant au sérieux la recherche du talisman convoité qu'on prend au sérieux les expéditions pour toucher les pôles et les aventuriers qui acceptent d'en courir les risques.

Le Pacifisme, jadis matière rare réservée aux philosophes, court le monde. Il est devenu familier à toutes les classes. On en discourt, on en écrit à l'infini. On en entend parler par le populaire au coin des rues, dans les cabarets, les arrière-boutiques, comme dans les salons et les palais législatifs.

Le Rêve devient donc obsédant. S'il fut conçu dans le sommeil, il persiste maintenant chez le dormeur éveillé et ne lui paraît plus un rêve.

Chez nous Belges, il est près d'équivaloir comme ubiquité au Clérico-libéralisme, et les raisons abondent pour que, en Belgique, le phénomène apparaisse de moins en moins utopique.

C'est que depuis les soixante-dix-huit ans que nous avons obtenu notre indépendance, la Paix, avec ses bienfaits, ne s'est pas interrompue pour nous. Elle est devenue une habitude que se sont transmise, avec une intensification croissante, quatre générations. On croirait qu'une compensation nous est accordée par le Destin pour le passé tumultueux de nos provinces jadis incessamment déchirées par les guerres civiles ou par les invasions étrangères, comme si, carrefour prédestiné, elles étaient un chemin pour les nations et un champ clos pour les batailles.

Et la preuve de ce que la Paix peut produire s'est faite avec une évidence presque confondante.

Notre population a doublé. Elle va atteindre les sept millions et demi. Son augmentation est en quelque sorte mécaniquement réglée à environ cent mille par année. Cette superbe force génératrice atteste les ressources vitales, la belle santé nationale, la confiance économique, l'aisance générale.

En ce qui concerne notre commerce et notre industrie, si on se limite à ce que la statistique permet de contrôler, nous venons au cinquième rang des nations du monde. Seuls l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, la France nous précèdent. Et encore, si au lieu de considérer l'absolu des chiffres, on les

établit proportionnellement par tête d'habitant ou par kilomètre de territoire, nous dépassons tous les autres, avec une avance d'un tiers au moins sur le plus favorisé!

Parcourez le Pays : la Belgique entière est rebâtie, avec un air de prospérité et de sécurité qui réjouit les yeux. Partout un sillonnement merveilleux de routes, un foisonnement de travail incomparable. Les physionomies des enfants et des adultes prennent peu à peu l'harmonie tranquille et fraternelle des humanités que ne tourmentent plus les angoisses, les horreurs, les haines des combats.

La Législation est sage, mesurée, progressive, sans les à coups funestes et stériles des peuples qui, souffrant trop des misères présentes, veulent brusquement et révolutionnairement, imprudemment tout changer.

Bref, avec sa double race et sa tranquillité d'une durée déjà si prolongée, la Belgique ne peut-elle apparaître en raccourci l'échantillon de ce que sera l'avenir quand, dans une paix universelle, se seront constitués les Etats-Unis d'Europe!

* * *

Tableau séducteur et rassurant.

Mais bientôt ressurgit l'amère inquiétude.

Tout cela n'est-il pas la continuation du Rêve?

Que répond l'Histoire quand il s'agit d'apprécier cette réalité illusionnante?

N'a-t-on pas vu déjà ces périodes bénies? Ne les a-t-on pas déjà cru définitives? La grande paix romaine, sous les Antonins, enveloppant de sa calme beauté tout le bassin de la Méditerranée, n'en fut-elle pas une anticipation inégalée?

Or, on sait ce qu'elle est devenue, cette paix magnifique, quel écroulement formidable abattit cet empire que les contemporains ont pu croire indestructible comme ceux qui moururent en 1811, année suprême du règne de Napoléon, ont pu croire que sa puissance était définitivement établie?

Je rappelais plus haut ce que devinrent les espérances impériales des Césars romains et les espérances poétiques et naïves de Béranger sur la Sainte Alliance des Peuples. Voici quelques autres répliques sarcastiques des événements et de leurs banqueroutes pacifistes.

Les Traités de Paix se comptent par centaines. Le pourcentage de ceux qui ne furent pas violés ou dénoncés est dérisoirement minime. Présentement, on a le spectacle dérisoire et hilarant du fameux traité de Berlin mis en capitolade par la moitié de ceux qui l'ont solonnellement juré!

Les Grecs, il y a plus de deux mille ans, crurent conjurer la Discorde en organisant les réunions amphytioniques, quelque chose comme les Congrès d'aujourd'hui. Jamais on ne vit davantage les Hellènes engagés dans les querelles et les expéditions militaires.

Jésus, homme ou dieu peu importe, — ce serait plus significatif d'impuissance s'il était dieu, — inaugure une Religion dont la Paix, et sa mère la Fraternité, forment la dominante ossature : Aimez-vous les uns les autres; rendez le bien pour le mal, etc. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour qu'elle devint l'occasion de persécutions horribles et plus tard de guerres civiles effroyables. Jamais doctrine ne fut une affirmation plus éclatante du Pacifisme, jamais doctrine ne suscita pareilles fureurs et pareils massacres.

Le Moyen Age et sa Féodalité, ne sont qu'un fourmillement de guerres privées émaillant, de leurs broderies sanglantes, le vaste tissu des guerres publiques presque ininterrompues. Tout au plus gagna-t-on quelque chose en défendant de se battre le dimanche.

A nul esprit durant cette dramatique et étrange période ne revint le rêve de la Paix. Il fallut aller jusque Louis XI : un malheureux roi de Hongrie, oppressé par l'empereur allemand et par le Pape, s'avisa de proposer au roi de France la coalition des autres Etats européens contre la tyrannie des deux despotes, l'un laïque, l'autre clérical. Inutilement,

il est vrai; il avait assez de lutter contre le Téméraire et les autres grands vassaux pour fonder enfin l'unité française.

Puis c'est Henri IV, au dire de Sully, qui, s'éprenant d'une sorte de jeu de « taquin », rêve à son tour un syndicat (pour parler à la moderne) de nations toujours prêtes à marcher ensemble pour contraindre « les jaunes » en verve de rompre la tranquillité de « la Chrétienté ». Il aurait soumis ce beau projet à la reine Elisabeth qui, avec sa positivité anglaise « ne coupa point dans le pont ».

Des penseurs privés reprennent ces idéologies royales. C'est du XVII^e siècle, Ernerie Lacroix, c'est Grotius, c'est William Penn et ses Quakers qui imaginèrent ce mirifique moyen d'empêcher les guerres : ne pas se défendre !

C'est au XVIII^e, le bénigne abbé de Saint-Pierre, et plus tard, au cours de cette période fertile en idéologies, chimères, utopies, phraséologies, « phantasmes ludificatoires » comme dit Rabelais, Leibnitz, Kant, Mirabeau, La Fayette et jusqu'au doux Robespierre !

Car il est déconcertant de voir que cette Révolution française et ses suites qui, pendant vingt années firent rouler sur le monde d'inégalés torrents d'héroïsme et de sang, commença elle aussi par des rêves de Paix universelle !

De nos jours, cette tragi-comédie du Destin continue avec ses mystifications de grande allure.

Le premier Congrès de La Haye, provoqué par le Czar Nicolas II, est immédiatement suivi de la formidable guerre russo-japonaise. On croirait des amis qui, au sortir d'un cordial banquet, se prennent de querelle dans la rue et se battent comme des chiens.

Le second Congrès s'accompagne des manigances habiles et sournoises, mais dangereuses, d'Edouard VII pour « encercler » l'Allemagne, rivale économique grandissante de l'Angleterre, et créa ainsi une tension internationale dont irrésistiblement on redoute qu'une guerre énorme sortira. Car on ne musèle pas une nation de soixante millions d'âmes, s'augmentant d'un million tous les ans et

qui, sans doute, atteindra les quatre-vingts, quand, par la mort de l'empereur d'Autriche, les vingt millions d'Allemands qu'il a dans ses possessions bigarées feront retour à la vraie patrie. Et d'autre part, comment supposer que l'Angleterre consentira à perdre ou à partager la tyrannique suprématie maritime, conquise en 1815 contre la prévoyante politique napoléonienne que, matériellement et sentimentalement, elle croit indispensable à sa prospérité, à sa dignité, à son impérialisme?

Enfin, tout récemment, le mouvement jeune-turc qui tend à rendre à l'Empire musulman sa force et ses prétentions arrogantes, ne prépare-t-il pas un renouveau des guerres séculaires entre la race arabe et la race aryenne, qui si souvent menacèrent l'Occident d'un envahissement dévastateur; tandis que la faiblesse de « l'homme malade » pouvant faire espérer que bientôt l'Europe aurait définitivement rejeté en Asie ce qui la grève encore de ce furoncle oriental trop longtemps supporté.

Ces constantes contradictions ne sont-elles pas décourageantes?

Quand il s'agit de la Guerre et de la Paix, envisagées non pas comme les alternances d'un pendule en mouvement, mais comme des entités dont l'une doit finalement exclure l'autre, ne faudrait-il pas inscrire sur le portique comme sur l'enfer dantesque : Laissez toute espérance!

Beaucoup l'ont cru. Beaucoup le croient. De là sont venus les sarcasmes contre les deux Congrès de La Haye, si imposants comme composition, si stériles en résultats immédiats :

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris.
Elle accoucha d'une souris !

Mais n'est-ce pas déjà quelque chose que de rêver à une grande et généreuse réforme alors même

qu'elle serait impossible ? N'est-ce pas une belle et ennoblissante occupation pour les âmes qu'un Idéal même irréalisable ? Faut-il dire qu'alors on perd son temps ?

Ce serait supprimer le principal de la vie de l'Humanité qui, pour ne citer que les Religions et leurs mythes, y a trouvé un des principaux aliments de son activité et, on peut le dire, de ses ardeurs, de ses progrès et de ses joies :

Désertant la Raison aux froideurs impuissantes,
L'homme inventa les dieux aux fables caressantes,
Car ce n'est que l'erreur qui peut le consoler.

Aussi, « les Alchimistes de la Paix » ne désertent-ils pas. A eux s'appliquent ces autres vers de Béranger, dans le colloque entre un nénomanain et le vieillard amoureux qui lui demande d'édulcorer un philtre rajeunissant :

Dis, au creuset ta main que trouve-t-elle ?
Rien !—Te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
Non, non, dis-tu, demain lune nouvelle
Recommençons, demain nous serons dieux.

Et ils ont recommencé ! Et ils recommencent ! Et ils recommenceront !

Pour eux les explications philosophiques ou économiques que l'on donne de la persistance fatale de la Guerre, ne comptent pas.

Que leur fait la théorie du rigide Joseph de Maistre, cet inquisiteur de robe courte, exposant qu'elle est imposée à l'Humanité en expiation de ses fautes ?

Que leur fait celle du raisonneur et puissant de Molkte énonçant que la guerre est une médecine de rédemption sans laquelle les nations perdraient l'énergie, le courage, le dévouement, toutes les hautes vertus des héros ?

En vain vous leur objecterez que d'après l'ingénieux Remy de Gourmont, si l'homme individuel ne se contente guère de la richesse, mais a besoin d'y ajouter la considération, les nations ne se satisfont

point de la prospérité matérielle, mais, mégalomanes par essence, veulent aussi la gloire, l'impérialisme, et que ceci ne s'obtient péremptoirement que par les victoires guerrières.

En vain vous leur parlerez de la mauvaise division de la Terre, des mutilations qu'on a fait subir injustement à certains territoires, de la nécessité des remaniements, de l'impossibilité de les obtenir sans en venir aux mains.

En vain vous insisterez sur les concurrences économiques, sur les rapports qu'il y a entre elles et l'existence même des peuples rivaux, sur l'entraînement irrésistible à les solutionner par l'écrasement, par l'amoindrissement ou l'asservissement de l'adversaire.

Tout cela ne les émeut pas : ils ont la Foi et la foi nimbe tout de possibilité et de confiance. Au delà de l'aridité des obstacles, ils voient le mirage du Rêve et sont près de croire, avec les diseuses de bonne aventure, que souvent le rêve est l'annonce mystérieuse d'une réalisation prochaine.

*
* *

Ce qui rend surtout défiant, c'est que la Paix n'existe pas dans la Nature qui, même quand elle apparaît maternelle et paisible, maintient une lutte constante, chauffant et sévissant secrètement dans son immense laboratoire.

Dès l'origine du Monde, tout a marché de catastrophes géologiques en catastrophes ; l'ensemble des choses ne fut qu'un théâtre de bouleversements inouïs. Les forces insensibles ont combattu entre elles avec la même fureur que si elles avaient eu le sentiment de l'œuvre harmonieusement terrible dont elles sont les instruments.

Et quand on passe aux êtres à qui fut imposé le don fatal d'être conscients de ce qu'ils font ou de ce qui leur arrive, la mêlée incessante apparaît plus visible parce que, s'accompagnant de la souffrance, elle est plus cruelle.

Durant les nuits les plus belles et les plus poétiques, des chasses féroces et des défenses désespérées entre les animaux grands ou petits, remplissent les champs, les bois, les airs, les eaux, de carnage. Le silence, la sérénité, la solitude, ne sont que menteuses apparences.

Ils se dévorent ou se tourmentent dans une sorte d'hiérarchie télescopique allant des plus gros aux plus infimes. Et même un étrange cercle de voracité se révèle depuis qu'on connaît la revanche des plus infimes, des microbes, poussière d'êtres plus redoutables en leurs ravages et leurs destructions que les tigres, les requins et les vautours.

Où est la Paix? Où est la Paix?

Chez les hommes, c'est le sacrifice alimentaire constant de l'animalité. Dans les villes pullulent ces morgues, ces boutiques de cadavres, que sont les boucheries. Et entre eux, ce fut l'extermination en permanence, comme la guillotine sur la place de la Révolution, à Paris, en quatre-vingt-treize. Guerres publiques entre nations, guerres civiles entre partis, guerres privées entre familles ou individus. Car dès qu'on envisage la paix dans son ensemble, les querelles, les polémiques, même les hostilités de voisinage ou de ménage doivent entrer en ligne de compte.

Où est la Paix? Où est la Paix?

Et c'est alors qu'on la voit incessamment tourmentée, bousculée, violée, soumise au roulis et au tangage des évolutions naturelles et des passions humaines, qu'on nourrirait l'espoir de la faire régner entre ces éléments de sauvage indépendance que sont les nations?

*
* *

Pour voir clair dans ce chaos, il importe de bien poser le Problème.

Je commence par cette affirmation qui, à première vue, semble la négation de la thèse : Il ne s'agit pas de faire régner la Paix.

Ceci est impossible. L'organisme du Monde semble y répugner.

Il y eut, il y a, il y aura vraisemblablement toujours des Conflits.

Il ne s'agit que d'inaugurer une autre méthode de juger et de vider les inévitables conflits.

Pour le Pacifisme, c'est le préjugé contraire qui a cours et c'est, peut-être, le principal obstacle à la diffusion de l'Idée qui l'inspire.

En multitude on croit que les Pacifistes rêvent de rendre les hommes tellement intelligents, fraternels, équilibrés et sages, que plus jamais ils ne se querelleront, spécialement de nation à nation.

Ça c'est l'utopie dans toute sa splendeur, dans toute sa comique splendeur.

Il faut laisser cette plaisanterie énorme aux humanitaires, ces rêveurs bavards, aussi privés de sens pratique que les eunuques de sens génésique et dont les phraséologies ineptes et pédantes n'ont pas même le charme de curiosité qui s'attache aux féries pour enfants.

Ce que l'on cherche, c'est, pour vider une querelle internationale, de substituer au moyen archi brutal qu'est la guerre, un moyen qui exclut l'épanchement du sang et le sacrifice barbare de biens et de vies innombrables.

Quand, la question étant réduite à ces dimensions, on se demande à nouveau si la solution est possible, on conçoit combien les opinions peuvent changer, même chez les plus sceptiques.

Et je vais essayer de montrer à quel point, notamment l'Histoire du Droit fournit des précédents pour permettre de croire que les efforts de tant de hauts esprits et de cœurs passionnés aboutiront.

Adepte fervent de la Science Juridique à laquelle j'ai consacré le meilleur de mon existence, j'ai apparemment quelque compétence et quelque autorité pour traiter le sujet.

*
* *

Aux invraisemblablement lointaines origines de l'Humanité, — il commence à être assez bien établi

que ce fut au moins vers la fin de l'âge ternaire, des milliers et des milliers d'années, — un Droit s'était apparemment déjà fait jour entre les hommes, vivant en sauvages dans les huttes parmi les forêts et les marécages, réunis en petits groupes de famille ou de tribus, c'est-à-dire un certain nombre de relations auxquelles on appliquait « la contrainte », puisque celle-ci est la caractéristique des devoirs juridiques, par opposition aux devoirs moraux laissés à la libre volonté comme moins indispensable à l'existence sociale.

Ce devait être aussi rudimentaire qu'alors, dans l'art, les dessins enfantins trouvés sur quelques os ou sur les parois des cavernes préhistoriques.

Il n'y avait aucune notion d'une organisation judiciaire telle qu'elle nous est aujourd'hui si familière, avec ses tribunaux et sa procédure minutieusement fixée.

Aussi, quand un conflit naissait, celui qui se croyait, à tort ou à raison, lésé, se faisait lui-même juge et recourait à l'emploi de la force pour contraindre son adversaire. Il y allait tout seul, ou avec l'aide de ses parents, de ses amis, des gens de son groupe, — notamment, et ce fut déjà un progrès, — de ceux qui avaient assisté comme témoins à la convention, au fait, d'où était résulté le droit en litige.

Ce fut la longue, la très longue période dite « de la justice privée » analogue en petit à ce qui se passe actuellement encore entre nations sous forme de guerre; assimilation curieuse à noter dès maintenant.

Cette justice privée s'accompagnait inévitablement d'arbitraire, de désordres, de violences, des iniquités, qui sont l'émanation naturelle d'une individualité livrée à elle-même, sans frein extérieur, contenant ses passions et corrigeant ses erreurs.

Pareille anarchie et ses inconvénients qui retentissaient sur le groupe entier, induisirent peu à peu à chercher une réglementation qui, d'abord, se réduisit, semble-t-il, à la présence de tiers au combat singulier, entre, par exemple, celui qui se prétendait créancier et celui qui déniait être débiteur, entre celui qui se disait propriétaire et celui qu'il

soutenait être l'usurpateur de son bien. Ces assistants, cette assemblée, veillaient à ce que tout se passât en conformité avec les idées de l'époque sur la loyauté dans les luttes.

Cette organisation officieuse, par cela même sujette à contestation, voire à répudiation, se transforma, par mesure d'ordre on peut le dire, en une organisation officielle et obligatoire. Ce fut le passage de la justice privée à la justice publique, la création des tribunaux, du pouvoir judiciaire, enjambée énorme vers nos idées modernes.

Les juges ainsi créés subirent, comme il arrive à toute transformation évolutive, l'influence du passé. Un conflit leur était-il soumis, ils recouraient, en cas de doute, à la vieille coutume du combat entre les contestants, et c'est ainsi que le Duel judiciaire fut, durant des siècles, mais avec une diminution constante, une forme de preuve tenue pour légitime ; d'autant plus qu'avec les idées religieuses universelles de l'époque, on croyait fermement que Dieu prêtait secours à l'innocent et déprimait le coupable. Les parties elles-mêmes le croyaient et c'est ce qui explique certaines victoires extraordinaires des faibles contre des forts qui semblaient vainqueurs d'avance.

Le Duel judiciaire par les armes disparut à son tour, et fut remplacé par le duel oratoire à la barre qui est notre régime actuel. Les arguments à coup d'épée sont remplacés par les arguments à coup de langue, parfois plus terribles. Tout se borne à un débat contradictoire. Les Juges décident et il faut se soumettre à leur jugement, sinon on y est contraint par la force publique organisée qui va du simple huissier saisissant et vendant les biens, jusqu'à l'emploi de la main militaire en cas de résistance obstinée. Il faut que victoire reste à la loi !

Cette évolution prodigieusement lente mais d'une admirable logique, non de syllogismes purement intellectuels et ordinairement fragiles, mais de faits naturels, s'est produite également dans le duel du point d'honneur encore usité actuellement chez certaines nations.

Celui-ci se confondait d'abord avec le duel judiciaire qui était pratiqué pour tous les différends d'intérêt matériel ou d'intérêt moral.

Il se maintint à part après que les procès relatifs aux biens furent soumis à une procédure pacifiée. L'homme resta soumis au besoin d'être lui-même le juge et le défenseur, « le médecin » de son honneur, et, ainsi, d'obtenir une satisfaction libérée des lenteurs de la justice réglée.

Cela fut, au début, considéré comme absolument normal et l'institution s'ancra dans les mœurs : la ténacité fut telle que, plus tard, quand, à cause de l'abus qu'on en fit, on voulut la réprimer par des lois, l'usage brava celles-ci avec une audace étonnante.

Le duel du point d'honneur était d'abord le simple combat singulier brutal, d'homme à homme. Ensuite il eut ses témoins sans autre mission que de surveiller le combat dont les causes et les conditions étaient librement appréciées et réglées par les adversaires eux-mêmes. Puis les témoins voulurent être arbitres de ces points capitaux et passèrent ainsi du rôle d'instruments simplement passifs à celui plus noble et plus humain d'arbitres. Enfin, de nos jours, ces questions sont de plus en plus fréquemment soumises à des Jurys d'honneur.

C'était déjà le cas, sous une autre forme, mais pour la noblesse seulement, quand l'autorisation royale fut nécessaire pour que des seigneurs pussent se battre et que cette autorisation n'était donnée qu'après examen des circonstances. Ce régime restrictif était celui de la Féodalité après que les Rois de France furent parvenus à établir leur autorité sur le territoire entier. Précédemment on se combattait de château à château en toute liberté; les turbulents et barbares burgraves en usaient sans mesure. Ces guerres privées furent réprimées et soumises au jugement de la puissance monarchique s'arrogeant le droit régalien de décider les différends.

Voilà donc qu'à un triple point de vue l'histoire du Droit montre un même phénomène pacificateur : justice privée, duels de point d'honneur, guerres pri-

vées féodales, vont lentement, mais sûrement, de la brutalité primitive à une organisation pacifiste. Simples citoyens discutant d'intérêts matériels, gentilshommes discutant d'intérêts d'honneur, seigneurs discutant d'intérêts politiques, subissent à la longue le régime des tribunaux par des institutions variées dans la forme mais identiques dans leur principe : la suppression de l'arbitraire individuel, de la violence passionnée, et son remplacement par l'intervention de tiers, désintéressés et calmes autant qu'il est possible de l'être aux « humains lamentables ».

* * *

Quelle application analogique peut-on faire de ces précédents historiques aux conflits internationaux? Quelles espérances peuvent-ils donner à ceux qui travaillent à la Paix?

Les transpositions semblent s'indiquer d'elles-mêmes.

Il suffit, pour les apercevoir, de considérer que les nations sont des unités naturelles autant que les individus. La physiologie des Foules s'est vulgarisée et la vieille théorie qui prétendait qu'un peuple ne forme un corps, un total organique, un ÉTAT, qui par la subtilité d'une fiction juridique est désormais démodée.

Or, pourquoi ce qui s'est produit évolutivement pour les relations d'individu à individu ne pourrait-il se produire pour les relations de nation à nation?

Celles-ci sont encore présentement dans la situation où les hommes pris isolément se trouvaient à l'époque de la justice privée, dans celle où les seigneurs féodaux étaient à l'époque des guerres privées, dans celle où furent et sont encore ceux qui vident leurs querelles d'hommes « en allant sur le terrain ».

C'est explicable, les unités en présence étant de proportions incomparablement beaucoup plus considérables. Les grosses planètes sont celles qui se solidifient le plus lentement. Alors que Mars et la

Terre le sont déjà, Saturne, Jupiter, Uranus sont encore à l'état fluide ou vaporeux.

L'identité avec le passé n'est-elle pas un pressentiment qu'on atteindra l'identité dans le futur?

Ne voit-on pas déjà des symptômes jalonnant la marche vers cette assimilation?

L'idée de l'Arbitrage international, c'est-à-dire d'un Tribunal au-dessus des nations, ne se généralise-t-elle pas et ne reçoit-elle pas, pour les litiges secondaires, des applications de plus en plus fréquentes.

Les guerres entre peuples apparaissent de plus en plus comme des occasions de désordres insupportables, au même degré que jadis les luttes privées, et le besoin de les réglementer comme le furent celles-ci, devient de plus en plus pressant. Les conventions qui tendent à en adoucir les brutalités rappellent avec évidence les prescriptions du même genre qui se firent admettre dans les duels judiciaires.

Est-ce donc un Rêve, dès lors, que de croire que l'on va vers cette grandiose institution juridique, vers cette magnifique œuvre du Droit : l'organisation d'un Arbitrage international, d'une Diète imposante et suprême jugeant les conflits de peuple à peuple, et la formation d'une sorte de gendarmerie commune prête, s'il ne suffisait pas de la seule impression qu'elle fera, à imposer le respect et l'exécution des décisions solennellement prononcées, réalisant ainsi, non pas la Paix universelle qui, elle, reste un rêve, mais un mode pacificateur de vider les conflits humains inévitables?

***

Mais quand?

Ici également l'Histoire renseigne.

Lentement, lentement la Nature agit pour les transformations sociales importantes. Les volontés humaines n'y peuvent rien, parce que, prises elles-mêmes dans l'universel organisme, elles en subissent les lois dominantes avec l'illusion du Libre arbitre.

On a vu ce qu'il a fallu de siècles pour que cette

chose qui, aujourd'hui nous apparaît si simple, si normale, si nécessaire, les tribunaux investis de la fonction de vider les conflits intérieurs d'une nation, fussent organisés, et les étapes par lesquelles on a dû passer.

Le phénomène parallèle mais retardataire de l'organisation d'un tribunal investi de la fonction de vider les conflits internationaux, passera par des étapes similaires et subira de plus longs atermoiements.

Quand, au XVI^e siècle, Jean Dumoulin, l'illustre juriste précurseur, synthétisa sur le papier l'unification des multiples coutumes qui diapraient la France, il s'imaginait, tant la réforme lui semblait urgente et aisée, qu'elle se ferait de son vivant. Il fallut encore deux cent cinquante ans pour qu'elle se concrétisât dans le Code Napoléon!

La lenteur est une beauté, — a dit Auguste Rodin, cette cime de la statuaire contemporaine.

Il s'agit donc d'une question de patience et de temps pour laquelle les prévisions sur la durée sont téméraires ou fragiles. Que de fois encore le Destin postposera le but quand il semblera près d'être atteint!

Il faut s'y résigner.

Les générations humaines souffriront longtemps de la Guerre et de son écrasant préambule la Paix armée, avant de jouir de la Paix par l'Arbitrage cosmopolite supranational.

Nos cerveaux contemporains, avec leur insuffisante composition physiologique et leur incomplet mobilier scientifique, sont même enclins à croire qu'il est certaines questions d'existence ou de dignité pour lesquelles jamais un peuple ne se résoudra à se soumettre aveuglément à la décision d'autrui, et qu'ainsi il y aura toujours, en cette matière, une sorte de part réservée pour la Guerre.

Soit, attendons.

Mais agissons!

Oui, nous et nos prochains descendants auront encore à souffrir. Nous pouvons nous appliquer la belle prosopopée d'Alfred de Musset : « O peuples des

siècles futurs ! lorsque par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vastes campagnes de la Patrie; lorsque vous verrez sous un soleil pur, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur l'horizon immense et paisible; ô hommes libres, pensez à nous qui n'y serons plus et dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez ! »

*
* *

Le déroulement des événements, la Nature, en même temps qu'elle met des freins à la réalisation, trop rapide pour ses desseins et sa mystérieuse harmonie, de la réforme pacifiste, d'un autre côté, par une contradiction singulière, y aide sourdement. Elle donne et reprend. On dirait un cavalier retenant de la bride sa monture en même temps qu'il l'éperonne des talons.

Elle modifie insensiblement nos psychologies sur la Guerre.

C'est ainsi que se désennoblissent les batailles par la tactique nouvelle qui supprime les mêlées d'autrefois et leurs corps-à-corps où l'homme devait payer directement de sa personne, de son ingéniosité, de sa bravoure et se sentait passagèrement un héros par la surexcitation de la lutte directe. Le soldat, l'officier, ne sont plus que les pions d'un échiquier énorme, recevant de loin des coups dont ils ne voient pas le point de départ, mourant stoïquement immobiles en ligne contre des ennemis invisibles. On a inventé la poudre sans fumée révélatrice; peut-être inventera-t-on la poudre sans bruit; peut-être que l'électricité remplacera la poudre.

Les batailles deviennent plus meurtrières par le perfectionnement des engins de destruction et surtout par l'énormité des masses en présence. Si les âmes ressentent la répugnance des combats sans action et sans gloire personnelles, elles éprouvent aussi

l'horreur de ces carnages grandissants, pareils aux dévastations des éruptions volcaniques.

A ces facteurs puissants comme tous ceux qui touchent et excitent le sentiment, s'ajoutent des facteurs économiques de plus en plus visibles et agissants. Les dépenses formidables d'entretien des forces militaires évaluées pour l'Europe seule à dix milliards par an, sans compter la déperdition de l'activité industrielle et commerciale de cinq millions de travailleurs encasernés. La comparaison entre ce gaspillage d'apparence improductive et ce qu'on pourrait faire d'utile et de beau en employant autrement ces opulentes ressources. Les répercussions sociales de ce gigantesque et permanent appareil.

Les attaques de plus en plus fréquentes contre le Militarisme, les blasphèmes contre l'épaulette et le Drapeau, les outrages contre ce qui fut longtemps considéré comme la plus haute expression de l'honneur et de la noblesse humaines, l'extravagance même de ces dénigrements allant parfois jusqu'à la fureur et la folie. Quelle chose, dans les conflits sociaux, réussirait si on n'y mettait pas quelque extravagance?

De cet ensemble résulte un discrédit qui gagne peu à peu l'universalité des âmes et démoralise le métier des armes. Une mentalité nouvelle se forme contre les armées, plus efficace, peut-être, que celle contre la guerre. Des polémiques ardentes viennent à la rescousse. La parole et la plume ravagent les vieilles idées et servent prodigieusement à en susciter de nouvelles. Une opinion mondiale se forme qui peut devenir irrésistible, contraindre les gouvernants et submerger toutes les résistances. On entend une clameur, incertaine encore comme les bruits à l'horizon, mais qui approche et chante avec un de nos poètes belges cette internationale plus fraternelle que sa sœur la révolutionnaire, la sanguinaire :

Peuples, voici qu'avril ramène
Le vert printemps sous le ciel bleu.
Arrière la Discorde humaine
Où règne la Paix de Dieu.

Le soleil dore la montagne,
La brise sèche les guérets.
Tout est douceur dans la campagne!
Peuples, la Paix!
Faites la paix, la paix, la paix!

Oh! peuples, que de funérailles,
Que de misères, que de maux!
Les blessés, martyrs des batailles
Expirent dans les hôpitaux.
Le typhus élargit encore
Les rangs troués par les boulets.
Partout l'horrible mort dévore!
Peuples, la Paix!
Faites la paix, la paix, la paix!

Peuples, quand finiront ces haines
Qu'on impose à votre fierté?
Quand donc briserez-vous les chaînes
Dont on charge la liberté?
Pour l'honneur du siècle où nous sommes,
Pour la vérité, le progrès,
Pour le salut de tous les hommes,
Peuples, la Paix!
Faites la paix, la paix, la paix,
Faites la Paix!

EDMOND PICARD.

Knocke-sur-Mer, août 1908.

LES LIBERTINS D'ANVERS

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE LOÏET LE COUVREUR.

D'après les chroniques anversoises, Eloi ou Loïet le Couvreur, le chef des Libertins d'Anvers, aurait vécu au XVI^e^ siècle dans une maison de la rue Beukeleer. Selon toute probabilité cette maison fut aussi celle de ses parents.

La rue Beukeleer tient son nom d'une famille patricienne qui fournit deux bourgmestres à Anvers et qui y possédait un *raemhof*, c'est-à-dire un jardin pourvu de ces châssis sur lesquels teinturiers et foulons faisaient sécher leurs étoffes. La rue a disparu aujourd'hui avec la plus grande partie du populeux quartier Saint-André, démoli sous prétexte d'assainissement. A l'époque des Pruystinck, les couvreurs en ardoises, parents du futur prophète, cette paroisse, alors un peu écartée du cœur ou de la « cuve » de la cité présentait cette physionomie à la fois urbaine et rurale que nous évoquent les antiques tableaux et gravures : un labyrinthe de longues et étroites venelles formées d'appentis et de masures séparées les unes des autres par les haies et les cloisons des *raemhoven*. Comme les autres façades, celle du logis des Pruystinck se revêt de bois jusqu'à l'étage qui fait saillie sur le rez-de-chaussée et que couronne le pignon à gradins. La vigne y accroche ses sarments et ses pampres ; la mousse et la joubarbe se mêlent aux tuiles du toit.

Le ménage du couvreur engraisse une couple de porcs destinés à le fournir de petit-salé pour l'hiver. Les poules lâchées au dehors entre le lever et le coucher du soleil, contribuent avec le feuillage de la vigne, à accentuer le cachet agreste de la ruelle. Au sein de cette couvée de polissons déguenillés qui grouillent et barbottent dans le ruisseau, le plus gentil sera sans doute celui des Pruystinck car, comme tout apôtre, tribun ou pasteur de peuples, il aura payé de mine dès son enfance. Etant donné sa nature sensuelle et exaltée, nous nous le figurons plutôt brun que blond, avec des yeux noirs veloutés de caresses et pétillants de malice, une bouche rouge charnue et bien dessinée, le teint frais et légèrement hâlé des apprentis peinant en plein air, les cheveux châtains agréablement frisés. Potelé, cambré, comme fait au tour, il figurera longtemps le petit Saint-Jean-Baptiste dans la procession paroissiale et d'aventure, Quentin Massys, Van Orley, ou quelque romaniste, l'aura fait poser pour un ange de ses tableaux d'autel. Dans sa *Summa Doctrinæ,* le chanoine Ignace von Doellinger qualifie notre hérésiarque d'*illiteratur* et dans son *Histoire des Pays-Bas* Van Meteren d'*ongeleerd* (illettré). D'après le professeur Julius Frederichs il n'apprit à connaître la Bible que par David Jorisz, un autre hérétique, qui la lui lisait lors de son séjour à Anvers en 1524. Avec les savants qui s'occupèrent du Couvreur, nous admettrons qu'il ignora toute sa vie la lecture et l'écriture. Dans tous les cas, son écolage n'aurait jamais été de longue durée car, selon la coutume, dès sa dixième année il lui fallut commencer l'apprentissage du métier paternel. Dur et pénible métier que celui de couvreur ! Aucun n'exige autant de calme et d'entraînement. S'il convient à des tempéraments plutôt rassis et flegmatiques, de corps agile mais de sang froid, il s'adapte moins que tout autre à des natures rêveuses, contemplatives et enthousiastes. Aussi le petit Pruystinck boude au travail. Il n'empoigne la corde à nœuds, ne manœuvre l'étrier, ne guinde le panier d'ardoises qu'en rechignant. Juché sur un faîte, il se perd dans la contemplation à vol d'oiseau de la ville

et des méandres du grand fleuve jusqu'au point d'en subir le vertige et de dégringoler dans le vide, si l'un des compagnons ne le retenait à temps par le fond des grègues, ou bien au lieu de servir l'équipe il demeure attentif à leurs manœuvres mais sourd à leurs objurgations, bercé à la musique de leurs asseaux. Fort de sa double autorité de maître et de père, le bonhomme Pruystinck se résignera parfois à frictionner son fils à l'endroit le plus capitonné de son individu, mais ces corrections ne rendent l'apprenti que plus farouche et plus récalcitrant. Bientôt Loïet déserte le chantier pour rôder et baguenauder par la ville avec ses petits voisins, se rassemblant et se dispersant comme autant de moineaux picoreurs, et il ne rentrera qu'à la nuit tombante, guettant pour se glisser dans ses draps le moment où le père va boire un dernier pot de bière avant le couvre-feu.

Quel milieu favorable à la flânerie et à la baguenaude que l'Anvers d'alors. Le savoureux, le pittoresque décor! Albert Dürer qui le visitera bientôt se croira transporté dans un Nuremberg plus vaste et baigné par un fleuve autrement grandiose que sa Pregnitz.

Vu de la Tête-de-Flandre, sur la rive opposée, le panorama de la ville se déroulait bien plus prestigieusement qu'aujourd'hui, avec ses fortifications du XIVe siècle remontant au duc de Brabant, Jean II, avec ses portes massives surmontées de clochetons, ses cinquante-quatre tours dont un grand nombre hérissent les murailles crénelées, et dont les trois plus formidables, dressées comme des phares, baignent leurs contreforts dans le fleuve même. Les archives locales nous révèlent cette amusante particularité : on condamnait les libertins à faire maçonner à leurs frais un certain nombre de verges du mur d'enceinte. Tel fut le cas en l'année 1396 par quatre gaillards : Jean De Hondt, Jean Heyns, Hennekin et Moerken. Plus les mœurs se relâchent et mieux la ville se fortifie!

Ces géantes, la tour des Boulangers et celle des Poissonniers, attestent l'orgueil communier et la puissance des corporations qui les érigèrent ; celle de

Croonenburg, ainsi nommée à cause de l'énorme couronne de fer doré qui en ceignait le faîte, marque depuis le XIIIe siècle, l'extrême limite du Saint-Empire romain. Elles veillent comme des sentinelles avancées et gardent la ville du côté de l'eau. Que ne les a-t-on préservées autant qu'elles nous avaient défendues? La férocité du duc d'Albe se complique de vandalisme et les temps sont proches où il fera crouler la Croonenburg en mettant le feu sous ses appuis. Les deux autres vivront jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : Dégénérées en prisons, ces témoins de l'opulence des métiers finiront par être démolies, comme c'est généralement le cas, sans aucune utilité. Mais pour les plus grandes délices des yeux du petit Loïet, en son temps les monuments de la période médiévale subsistent encore et de nouveaux édifices non moins glorieux, tel la Halle aux Viandes, viennent d'être couverts par les gens de son métier, tandis que la flèche de la cathédrale, poursuit victorieusement son essor vers le ciel et dépasse déjà ses sœurs les plus altières, sans en excepter la tour de l'abbaye Saint-Michel qui semblait vouloir rivaliser de hauteur avec elle.

De nombreux canaux ou fossés enjambés par une centaine de ponts s'enfoncent à l'intérieur et s'abreuvent aux ondes de l'Escaut. C'est, entre autres, le Canal au Beurre encaissé entre les maisons et dont un des trois ponceaux présente une élégante colonne surmontée de la statue de saint Jean-Népomucène. Loïet connaît les calvaires des carrefours et les madones des coins de rues devant lesquelles, à la nuit tombante, la piété publique entretient le seul luminaire que respecte le couvre-feu. Las de voir les marchands italiens jouer à la paume devant la tour des Tanneurs, il court s'amuser aux manœuvres de force des Kraankinders, la première corporation des débardeurs du port. Leurs équipes musclées s'outillent d'une unique grue tournante peinte en rouge sang de bœuf comme toutes les boiseries communales et dont la forme évoque quelque bizarre épave, une manière de baleine échouée sur la jetée du Werf. Les caprices de leurs courses ramèneront

aussi nos trôleurs aux diverses *Panden*, sortes de cloîtres entourés de galeries couvertes où l'on débite des livres, des tableaux, des tapis, des étoffes, des bijoux ; mais, alléchés par l'odeur, ils hanteront de préférence les rôtisseries aux alentours de l'hôtel de ville, à l'heure où les viandes rissolent dans les lèchefrites, rôtissent à la broche, se braisent sur les grils en plein air, sous les yeux des passants et, comme aux chiens errants, il arrivera à Loïet de happer au passage quelque succulent quartier de volaille ou de venaison. A la saison des fruits, il lie d'ineffables parties de maraude avec les petits vachers du Klapdorp, jusqu'au fond des vergers de Borgerhout. L'hiver, la bande frileuse se replie sur la ville et assiste à la distribution de la tourbe aux indigents du haut du Pont Notre-Dame, après quoi ils se glissent comme des rats sur les bateaux tourbiers regagnant le cœur de la ville. Des barges mouillent le long des Quais aux Planches et aux Garances. Elles font le service entre Anvers et l'intérieur du pays et remontent le Ruppel et la Senne jusqu'à Sempst. Loïet se faufile dans la cour de la Maison des Barges pour béer à l'entrée et à la sortie des voyageurs.

En somme, l'Escaut et ses rives ménagent des distractions inépuisables et variées à notre incorrigible musard. Certains endroits le retiennent à demeure. Combien de fois le père Pruystinck s'avisant de traquer le déserteur, ne l'a-t-il relancé aux abords du Hangel, d'où il l'a ramené par les oreilles jusqu'aux chantiers de Saint-Jacques ou de Notre-Dame. Peine perdue! Le réfractaire s'évadera à la première occasion. Mais, aussi, quelles attractions dans ce Roussable, où l'on vide, où l'on saure, où l'on fume et où l'on sèche le hareng. Le bâtiment flanqué de tourelles comme un château-fort, s'avance assez dans l'Escaut pour permettre aux bateaux d'y débarquer le hareng frais en tout temps et même à marée basse. Une cinquantaine de saurisseurs s'y livrent à une série de triturations sur les harengs qui leur sont fournis par batelées entières, et ils finissent par accrocher, pour les sécher, les poissons à d'innombrables crochets. Tous, vigoureux gaillards,

manches retroussées et jambes nues, bons enfants malgré leurs airs de bourreaux, hâlés à en paraître presque aussi mordorés que leurs succulents saurets. Leurs gestes sérieux ou violents inspirent à Loïet une admiration presque craintive. La saumure lui chatouille les narines, mais quand les relents trop âcres commencent à lui gratter la gorge, il accompagne les saurisseurs au dehors, où ils vont jeter de pleines pannerées de brouailles dans le Pensgat, l'endroit où le Dilf, le fossé du Bourg, se réunit à l'Escaut. Une nuée de mouettes guette toujours avidement cette curée en tournoyant avec d'aigres cris d'impatience autour des tourelles en poivrière du Hangel. C'est plaisir à les voir s'abattre sur ces rebuts qu'elles happent adroitement à ras du flot. Parfois Loïet profite du reflux pour descendre jambes nues dans le Pensgat; il se divertit de la colère des voraces bestioles qu'il effarouche d'abord et qui redoublent de giries, mais qui finiront bientôt par s'enhardir et par pêcher leur proie à proximité de l'épouvantail. Il arrivera même au petiot de ramasser des poignées de brouailles que les oiseaux de mer viennent cueillir entre ses doigts après s'être posés longtemps sur ses épaules comme des colombes apprivoisées. Que ne se trouva-t-il au moment opportun quelque Donatello anversois pour modeler ce décieux Enfant aux Mouettes à l'intention de la postérité !

L'animation du port, les péripéties du trafic, la rentrée et la sortie des bâtiments hauturiers, appareillages accidentés, arrivages de moules et de harengs, attrapades entre pêcheurs et poissonniers, même les manœuvres des saurisseurs ou des Enfants de la Grue; aussi intéressants qu'ils soient pour le petit couvreur tous ces spectacles de la rade, de la jetée et des quais finiraient par émousser sa passion si, de temps en temps, l'Escaut ne lui réservait des régals plus corsés et plus rares. Ainsi Eloi Pruystinck a vu les galères vénitiennes aborder pour la première fois à Anvers. Le duc Philippe le Beau qui se trouvait au Burg assista au banquet sur l'un des navires dont le patron était venu le prendre jusqu'au Tol-

huys en amont de la ville. Plus tard abordèrent les premières caraques portugaises et ce fut encore une fois l'occasion de grandes « réjouissances » : feux de joie, fracas de bombardes, distributions de monnaies et de vins, joutes et quintaines. D'autres cérémonies se dérobaient à sa curiosité. Il aurait voulu pénétrer dans l'Abbaye de Saint-Michel lors de l'inauguration de Marguerite d'Autriche et de Savoie, comme gouvernante du marquisat du Saint-Empire, mais c'est à peine s'il a entrevu, juché sur les épaules d'un compagnon, le cortège de chevaliers, de prélats, de dames et d'artistes, s'engouffrant sous le portail du Prinsenhof. Heureusement il prendra sa revanche quelques années plus tard lors des deux joyeuses entrées de Charles-Quint.

Parfois Loïet rêve d'autres mondes, d'horizons nouveaux, d'espaces plus lointains, d'îles chimériques, d'architectures fabuleuses, de visages inconnus. Nostalgique, il voudrait se fondre jusqu'à la mer avec les vagues du fleuve natal, naviguer plus loin encore, jeter l'ancre avec des vaisseaux aux voiles mystiques en des havres de légendes, sillonner des océans où l'on rencontre encore les monstres antédiluviens et, aux approches d'un naufrage mortel, la baleinière du pirate damné. Sans doute a-t-il contenté de son mieux cette humeur aventureuse et s'est-il livré à une couple d'escapades en descendant l'Escaut jusqu'au large avec quelque lamaneur zélandais. Hélas! que ne se joignit-il à l'équipage de Dirk Van Paeschen le jour où sa caravelle armée de serpentines, de corteaux et d'arquebuses, ouvrit une nouvelle route de navigation vers la Terre-Sainte? Que n'était-il à la place du jeune Adrien, le fils du noble Constantin Van Berchem, autorisé à faire partie de l'expédition, ou seulement parmi des petits mousses suspendus dans les agrès et qui agitèrent crânement leurs bonnets à la vénitienne jusqu'à ce que le navire eût tourné la pointe d'Austruweel! L'an d'après, Loïet célébra avec toute la population l'heureux retour des navigateurs que le magistrat s'en fut saluer à Calloo. La jubilation dépassa celle du départ. Loïet porté par le peuple a

pénétré dans le chœur de Notre-Dame où le clergé conduit en grande pompe l'heureux et hardi pèlerin. Mais les étranges ex-voto que voilà ! Deux boules en fer, vastes comme ces tonnes de Hambourg que les Kraankinders roulent sur les quais du Werf. Et les enfants de chœur de les hisser comme des lampes aux voûtes de l'église tandis que l'allégresse de foule, oublieuse de la sainteté du lieu, éclate en vivats. Les deux globes, à ce que l'on rapporte autour de Loïet, sont envoyés aux chefs ecclésiastiques par les chevaliers de Rhodes. Van Paeschen ! A ce nom le cœur du petit Loïet se gonflera souvent d'enthousiasme et lors du naufrage d'un des navires du héros ce cœur n'aura pas été le dernier à se serrer de douleur !...

En attendant, ces continuelles diversions ne contribuent guère aux progrès de l'apprenti couvreur. Le père Pruystinck se serait peut-être consolé de l'oisiveté et de la négligence de son fils, si celui-ci avait mis du moins sa jolie mine et son intelligence éveillée au service des *Violiers*, cette chambre de rhétorique dont font partie tous les paveurs, tailleurs de pierre, couvreurs et maçons proprement dits composant la puissante gilde des maçons d'Anvers. Mais Loïet rechigne peut-être encore plus à la prétendue gaie science des compagnons qu'à leurs corvées.

Leur corporation appelée aussi les « Quatre Couronnés » du nom de leurs saints patrons Sévère, Victorin, Christophe et Séverin, tient à présent la tête de celles de la ville, ayant même éclipsé les bateliers et les merciers si turbulents et si arrogants sous la régence de Maximilien. Bientôt les adeptes de l'auge et de la truelle se construiront un superbe palais orné de tableaux représentant des sujets tirés de l'histoire de leur métier. Dès 1456, et même auparavant, ces rudes hommes, pétulants, expansifs, d'humeur frondeuse entretenue par un coude-à-coude bourru; cette gent débraillée jusqu'à la licence, à preuve les gargouilles et les sculptures souvent très risquées de l'architecture gothique, s'amusèrent à donner des représentations dramatiques. Ils s'étaient d'abord intitulés compagnons des Loges à cause des

loges construites à leur usage dans l'église Notre-Dame et où ils travaillaient les pierres destinées à l'immense basilique. En 1480, ils prirent pour nom les *Violiers*, et leur Chambre de rhétorique s'affilia à la Confrérie des peintres de Saint-Luc. Ce choix du violier, de l'humble giroflée des murailles, pour nom et pour emblème, demeure peut-être la plus touchante et même la seule franche trouvaille de nos poètes-maçons. Cette plante à fleurs jaunes qui réjouit les murs et croît dans les interstices des moellons et des briques, était toute désignée, en effet, pour servir d'attribut aux bardes et comédiens du mortier et de l'oiseau. Tel dut être aussi l'avis d'Eloi Pruystinck que son père avait vainement tenté d'initier au bien-dire et à la déclamation. Probablement le compagnon couvreur amena-t-il le garçonnet à ces cohues de rimailleurs et d'histrions amateurs dites *Landjuweelen*, dans lesquelles les rhétoriciens venus de tous les points du pays faisaient non seulement assaut de pédantisme mais aussi d'apparat. En somme, ces comédiens d'occasion comprenaient à peine les vers pompeux que le cuistre de la compagnie leur serinait laborieusement comme Quince, le charpentier, le fait à ses frustes compagnons dans le *Songe d'une Nuit d'été* du divin Will, et ces braves plâtriers devaient être aussi empruntés et grotesques dans quelque mystère tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament que le sont Snug, le menuisier, Bottom le tisserand, Flute le plombier, Snout le chaudronnier et Starveling le tailleur chargés d'interpréter la *Mort de Pyrame et Thysbé* devant le duc d'Athènes. Leurs pitreries, à commencer par celles de leur bouffon patenté, inspirent une profonde aversion au lyrique Loïet. Le dégoût l'empêche de retenir les vers amphigouriques que Pruystinck senior aurait presque voulu lui loger à coups de truelle et de doloire dans la tête. Mannequinés dans leurs oripeaux de carnaval, Loïet trouve ces maçons aussi piteux que ceux d'aujourd'hui nous le paraissent dans leurs complets du dimanche. Il les appréciait bien plus favorablement sous leurs nippes de travail, avec leurs gestes professionnels larges et rythmés,

leurs ahans traînards ou leurs fusées de rire éclatant au plus haut des airs comme le grisollement de l'alouette. Ces braves manœuvres figurent des saints, des anges, des vertus, des vices et débitent en cette qualité d'un ton nasillard et monotone comme le ronron de quelque matou des vers pédants et scolastiques, tels qu'en commirent universellement les rimeurs médiévaux. Aussi, après avoir baillé, le petit finit-il par s'endormir. C'est qu'il possède une nature réellement poétique et vibrante. Ce pathos, ces singeries, ce jargon de perroquet ne lui dit rien qui vaille. Toute sa vie le Libertin détestera les péroreurs, les phébus, les tailleurs d'allégories, les harangueurs de souverain, cette engeance de raseurs qui sévissait particulièrement en Belgique notamment à chaque Joyeuse Entrée princière.

Le père Pruystinck convaincu de son importance ne comprend pas que ce petit sauvage fasse si peu de cas de ces fioritures sonores. Il lui réservait cependant un rôle en vue dans l'une ou l'autre de ces pieuses rengaînes. Avec sa figure Loïet ferait un ange ou un Enfant-Jésus adorable à croquer ! Mais le mécréant eût autant voulu incarner le diable ou le serpent qui tente la mère Eve. Au lieu de ces fadaises et de ces amplifications indigestes, le petiot préfère entendre raconter les aventures de la jeunesse de son père; tant d'événements merveilleux dont le bonhomme fut témoin ! Ainsi Loïet le mettra sur le chapitre de la longue guerre entre Bruges et leur bonne ville, de cette lutte pour la vie commerciale où l'avantage semble acquis définitivement à Anvers. L'apprenti ne se lasse pas de la narration réitérée de tant d'épisode crispants de ce duel à outrance :

— Oui, répétera le père Pruystinck, c'est comme je te le dis, mon garçon; nous avions les Allemands pour nous, les Allemands de Maximilien au Long Nez, tu sais le mari de notre bonne dame Marie de Bourgogne — de grands diables roux ces Allemands, aux manches à gigots et en étages aussi larges et empesées que leurs braies; avec, sous des panaches qui n'en finissaient plus, des toisons pouilleuses dans lesquelles au lieu du peigne ils se bornaient à passer

leurs doigts griffus... A la remorque de ces reîtres nous allions opérer des razzias et piller les Flamands de l'autre côté de l'Escaut. Plus d'une fois, — j'en rougis encore — j'aidai les lansquenets à mener sur la place où on le livrait aux enchères, le bétail rapporté de nos rapines, mais un jour j'abandonnai la partie car ces brigands ne se contentant plus de vendre les bêtes, voulurent m'employer à traîner au marché et à livrer au plus offrant, les pasteurs flamands avec leurs compagnes et leurs mioches, comme eussent agi des Turcs et des Sarazins. Fi! des chrétiens infliger pareil traitement à leurs frères. Heureusement pour l'honneur des marchands de notre bonne ville ils ne trempèrent point dans cette iniquité et il se trouva même de simples artisans comme nous pour se cotiser et racheter aux reîtres ces pauvres bougres, qu'ils s'empressèrent de remettre en liberté! Dans leur détresse nous refusions à voir encore en ces chrétiens nos ennemis de la veille!...

Et tandis que le digne couvreur remue ces édifiants souvenirs, le jeune Loïet se suggère ces enfants de la noble Flandre, nus et grelottants, chargés d'entraves et il pâtit dans sa propre chair à l'idée des souffrances endurées par ces rustres pitoyables.

Aussi, dès le berceau, le petit Pruystinck répugna-t-il aux spectacles cruels, aux brimades, voire aux simples taquineries. Il se sent mal à la vue d'une haridelle fouettée et pour rien au monde il n'affronterait l'abattage des bœufs ou l'égorgement des ouailles. Il regrette même que l'on cueille des fleurs et il ne se régale vraiment que des fruits tombés des arbres. Il lui arrive de se colleter avec les petits vachers des prairies du Klapdorp, pour reprendre un nid ou une couvée à ces oiseleurs incorrigibles, et cela quoiqu'il proscrive toute violence, prêt à se saigner lui-même afin de conjurer l'effusion du sang d'autrui. Un cadavre écartelé, les quatre quartiers dressés sur des piloris aux portes de la ville et livrés en proie aux oiseaux du ciel, poursuivra longtemps sa douce petite âme de rêveur sensuel et sensitif. Jamais il ne s'aventure — hélas, une voix secrète l'avertit-elle vaguement du sort qui l'y attend? — jusqu'au Galge-

veld, ce champ des supplices dont on lui parle tant et où les badauds de tout âge se donnent rendez-vous à ces exécutions qui iront en se multipliant. Loïet avait une dizaine d'années quand la tragédie habituelle de ce théâtre sinistre eut un dénouement d'une horreur redoublée dont les commères s'entretiennent encore. Ce Galgeveld est une prairie située au sud-ouest de la ville, entourée de rideaux d'arbres si épais qu'on dirait une clairière au sein d'une forêt touffue. L'ironie populaire prétend que le sang humain représente un excellent engrais pour l'herbe du champ même comme pour la futaie qui la borne. Au centre de la pelouse se dressent les fourches patibulaires et d'autres bois de justice, arbres sans feuilles, ceux-là, ne balançant en guise de fruits que de flasques dépouilles humaines et ne servant de perchoirs qu'à des volées de corbeaux.

Ce 8 juillet 1508, un bourreau ayant appartenu à la corporation des cordonniers s'y prit si maladroitement pour expédier son patient qu'il fut lapidé par des enfants de l'âge de Loïet sur le théâtre même de son office et qu'un fils de cordonnier lui trancha la tête pour laver la honte que ce sabrenaud avait infligée à son ancien métier.

Loïet ne tarde pas à affirmer son bon cœur, son esprit de charité, sa solidarité avec les humbles et les opprimés. En l'an 1511 on ne s'entretient dans son quartier que des libéralités de Jean Hoens et d'un autre gros marchand à des moines Augustins venus de la Saxe. Une maison de cet ordre mendiant appelé bientôt à une formidable célébrité vient d'être fondée à Enkhuysen en Hollande et c'est de là que maître Hoens a fait venir ces religieux pour ériger un couvent, sur des terrains dépendant de la paroisse Notre-Dame. Les moines procédèrent immédiatement à la construction d'une chapelle sans en demander l'autorisation au chapître des chanoines ; celui-ci eut beau protester, les bâtisseurs passèrent outre et leur chapelle fut bénie et consacrée sous le vocable de la Sainte-Trinité. D'où conflit entre les chanoines et les Augustins. Or, le terrain concédé aux religieux étrangers s'étendait précisément jusqu'à la rue Beu-

keleer, non loin du logis des Pruystinck. Les commères et la jeunesse du quartier ayant pris parti pour leurs nouveaux voisins, Loïet aussi s'est empressé d'épouser leur cause. Il y a longtemps que la prospérité, le luxe, la morgue des gros chanoines lui portent ombrage tout comme aux autres lurons de sa rue. Ils n'attendaient que l'occasion d'humilier les superbes et ils se sont tournés en masse du côté de ces religieux qui loin de les mépriser et de les exploiter daignent frayer avec eux et semblent devoir observer plus sincèrement les préceptes de l'Evangile. Au moment où le différend s'est ému, les deux Pruystinck travaillaient sans doute à la tour de Notre-Dame. Le père, tenant pour les chanoines dont il dépendait, voilà les deux couvreurs dans des camps opposés. Le fils déserta les chantiers de la collégiale pour aller servir les maçons de l'église concurrente et s'ameuter avec ses camarades contre les opulents prébendaires. Cependant, plus tard, en 1515, quand les différends ont été aplanis, et que le jeune transfuge sera retourné travailler avec son père, tout nous autorise à supposer que notre petit mutin continua à entretenir de sympathiques rapports avec ses protégés et c'est même auprès d'eux qu'il apprendra par la suite à secouer le joug des papistes et même le leur.

Mais entretemps il collabore sans arrière-pensée à l'achèvement de cette glorieuse tour qui devait symboliser plus que toute autre la prospérité et le génie artistique de sa bonne ville, et servir de beffroi à la puissance communale, au moins autant qu'à exalter la souveraineté ecclésiastique. Notre jeune exalté met plus de cœur à la besogne qu'il n'en a montré jusqu'à présent; il se passionne même pour la beauté et la portée du chef-d'œuvre; aussi nous plaisons-nous à nous le représenter, en cette mémorable année 1518 où la tour fut enfin lasse d'escalader le ciel, grimpant au faîte et accrochant à la croix la flamme rouge et blanche qui s'y déroule encore les jours de la kermesse.

Dans tous les cas, Eloi Pruystinck sera du nombre des *Violiers* qui décidèrent de célébrer l'heureux événement par un bal, mais là, par un bal unique,

extraordinaire, invraisemblable, digne de la suprême hardiesse et de l'intrépidité sans pareille du monument. Mais que dis-je? d'où le projet de cette fête sans seconde aurait-il jailli sinon de la cervelle de notre enthousiaste? Tandis que les jeunes maçons se demandaient encore où se trémousser, où se livrer à leurs gambades, où étreindre leurs accordées. « Parbleu! s'est écrié le boute-en-train, au sommet de la tour même, autour de la croix, à l'ombre du coq! » Et tous d'acclamer le programme. C'est le notaire Gérard Bertryn — un notaire, ô ironie, un prudent notaire — qui nous rapporte ce fait étourdissant dans ses *Chroniques d'Anvers*, cette gageure presque aussi exceptionnelle que l'essor même du campanile d'Appelmans, tellement folle que nous demeurerions incrédule si elle nous était affirmée par une autorité moins solennelle. La plume du grave et prudent tabellion aura grincé de réprobation en notant ces prouesses chorégraphiques et vrai, il y avait de quoi! Imagine-t-on rien de plus mirifique que ce bal aérien, que cette sauterie proche des nuages, à des altitudes où ne virevoltent d'ordinaire que les corneilles et les orfraies? C'était presque tenter Dieu! a dû se dire le notaire. — Bast! Loïet ne s'en tiendra pas à cette première témérité.

Vous représentez-vous les échafaudages pavoisés et illuminés au bout de cette perspective qui fuit au fond du ciel? Les tonnes de pois flambent comme des astres chevelus ou convertissent la tour en une torche monstrueuse dont la mèche darde un bouquet de flammes. Quel spectacle, quelle liesse! Au pied du clocher on n'entend qu'en sourdine la musique des rondes et des branles, les fifres et les cuivres! A voir se démener les ombres, les badauds non avertis se signent avec effroi, croyant à une prise de possession de la tour, non encore baptisée, et consacrée par tous les diables de l'enfer...

Le bon musicien flamand du siècle dernier, Peter Benoit, se rappela assurément cet épisode suggestif des fastes de la grande ville lors du troisième centenaire de Pierre-Paul Rubens quand il établit pour l'exécution de sa cantate jubilaire des trompettes

thébaines sur la galerie supérieure de la tour — fanfares dont les stridences descendirent sur la foule haletante mais recueillie comme les accords mêmes des clairons archangéliques proclamant dans les nues l'apothéose d'un grand artiste et d'une noble ville.

Non, l'histoire ne se remémore bal plus épique. Compagnons et apprentis nouent des sarabandes effrénées. Leurs commères sont de la partie et passent des bras de l'un dans ceux de l'autre. Il manque pourtant de danseuses, car la crainte du vertige l'aura emporté auprès des belles signorines sur la curiosité et sur le goût de la danse. Loïet se distingue parmi cette amoureuse et fringante jeunesse. Tout entier à la joie de vivre, sauteur infatigable, il ne reprit le chemin des échelles que quand la dernière flammèche de la pois enflammée fut allée rejoindre les étoiles filantes ou plutôt les ouates roses de l'aurore.

GEORGES EEKHOUD.

LA NOSTALGIE D'APOLLON

Prince en exil, chassé du pays de clarté,
Condamné par le sort à m'incarner sans cesse,
Je luis dans les cerveaux rétifs à la beauté
Comme un vivant désir de grâce et de noblesse.

Je fus Dante, léché par le feu souterrain,
Shakspeare au vaste cœur plein de cœurs en émeute,
Et Beethoven soufflant dans sa trompe d'airain;
Parmi les orangers de Rome, je fus Gœthe.

Je fus Schiller, et puis Henri Heine l'archer,
Je fus Victor Hugo debout sur son rocher,
Et j'ai scandé ses vers au rythme de mon aile.

Mais leur sombre génie est pour moi trop humain :
J'ai peur du possédé que je serai demain
Et je regrette encor la Grèce maternelle.

ALBERT GIRAUD.

LE THÉATRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE

(*Suite.*)

Le Drame Historique et le Théatre des Poètes

Parmi les genres littéraires que la renaissance des lettres belges de 1880 cultiva dès la première heure, la poésie devait, avec le roman, prendre le plus large essor.

Poètes et romanciers rivalisèrent de talent et de travail. Et ce ne fut qu'épisodiquement que les uns et les autres pénétrèrent dans le domaine théâtral. Leurs rares essais ne comportent guère que de courtes pièces en un acte qui généralement sont uniques dans l'œuvre de ces écrivains.

Eugène Demolder, le truculent et savoureux auteur des *Patins de la Reine de Hollande,* s'ingénia dans un Noël en un acte : *La Mort aux Berceaux*, à transposer scéniquement une scène biblique chère aux petits maîtres de la peinture flamande que Demolder affectionne par-dessus tout. C'est dans le cadre gothique d'un vieux château, la figuration naïve et anachronique d'un Massacre des Innocents qu'aurait aimé Breughel de Velours. Charmante imagerie d'une grâce archaïque, ce Noël a la poésie des vieilles chansons populaires dont l'érudition puérile et maladroite donne à la Vierge Marie la robe à brocart d'une belle dame telle que les peignit Floris et fait

tuer les enfantelets du temps du Roi Hérode par des trabans espagnols au service du duc d'Albe.

Georges Rodenbach fit représenter à la Comédie Française *Le Voile*. Petit drame subtil de psychologie ambiguë, cette pièce est d'une poésie semblable à celle de tous les poèmes du poète de *Bruges-la-Morte*. Poésie mystérieuse où passent dans un décor en pénombre, des béguines silencieuses, des sœurs de charité auréolées du blanc de leurs coiffes qui cache leurs cheveux dont on a la nostalgie à force de les savoir invisibles, des vieilles femmes et des jeunes hommes tristes et doux. Cette impression d'âmes, c'est là tout le *Voile*, « où passe si étrangement dans la chasteté d'une vierge le trouble de la vie inconnue (1) ».

Albert Giraud, seul ami qui reste à Pierrot, comme le disait un jour Francis de Croisset, fut dans son unique comédie fiabesque, *Pierrot-Narcisse*, le délicieux analyste de ces âmes de rêve et d'amour de la Comédie Italienne. Pierrot-Narcisse, c'est Pierrot cessant d'être le pitre enfariné des pantomimes de Gaspard Debureau pour devenir un homme qui connaît la passion et en souffre. Ce n'est plus le Pierrot dont la fonction est d'être blanc, ainsi que le disait Banville; sous sa longue veste, il sent battre un cœur d'homme et c'est pourquoi *Pierrot-Narcisse* intéresse plus encore que *Pierrot Lunaire*. Précieuse imagination de poète, dont la dernière page s'empreint de mélancolie à la savoir sans suite : Albert Giraud ne fit jamais vivre de la vie de ses vers ce *Pierrot-Cœur-qui-vole* qu'il avait annoncé...

C'était plus qu'une simple fantaisie. C'était de la comédie en vers et de la meilleure, dont la verve, l'esprit de dialogue et la psychologie délicate prouvent des dons de théâtre nombreux et d'une qualité rare.

(1) Camille Mauclair : *L'Art en Silence*, p. 127. — En dehors des romanciers dont nous parlons ici, il faut encore citer George Garnir, auteur de revues locales et d'un acte en vers : *La Défense du Bonheur* et aussi F.-Ch. Morisseaux, dont l'acte en vers *La Comédienne aux yeux verts* est d'une émotion très prenante.

Le lyrisme de Valère Gille l'amena lentement vers le théâtre poétique. *Ce n'était qu'un rêve* est une féérie d'une poésie charmante. En plusieurs scènes, Mistigri trouve pour célébrer sa joie de vivre et ses espérances amoureuses des accents émus et des strophes d'une belle envolée. Une œuvre prochaine montrera ces qualités affermies et développées dans le cadre d'une comédie plus large que celui de cette bluette harmonieuse.

Francis de Croisset s'est acquis un renom nullement usurpé d'auteur dramatique ultra-moderne. Ses pièces toujours à la mode de demain sont d'un esprit boulevardier plein d'à-propos et d'un métier jamais en défaut, mais leur psychologie très superficielle, leur allure confinant à celle de la comédie-vaudeville leur ôtent trop souvent toute valeur réelle. D'un art très brillant, dont les préoccupations d'amusement sont constantes, *Le Bonheur Mesdames*, *La Bonne Intention*, etc., sont d'un parisianisme aigu, mais éphémère. Certes leur « amoralité » est d'une ironie exquise, leur observation d'une causticité amusante, mais certains personnages y sont falots et certaines scènes d'une invraisemblance qui arrive parfois à choquer.

Les deux comédies en vers que Francis de Croisset a fait jouer font regretter par leur grâce et leur verve que leur auteur n'ait point travaillé davantage dans cette seconde manière. *Chérubin* et *Le Paon* sont deux gravures charmantes, pomponnées et piquantes à la façon d'une estampe de Moreau le Jeune. L'esprit de Beaumarchais s'y retrouve dans la pointe de certains vers, plus souvent s'y rencontre la verve licencieuse d'un dialogue de Crébillon le Fils. « De la verve et de l'audace, dit de ce théâtre Albert Giraud, du diable au corps et du vif argent, une sensualité ardente et sèche, des bonheurs d'expression insolents et des gaucheries d'écoliers, le mélange de ces qualités de jeunesse a de la saveur. L'œuvre est une promesse brillante, une jolie improvisation lyrique. Mais les improvisateurs sont comme Petit-Jean. Ce qu'ils savent le mieux c'est leur commencement. Le premier acte de *Chérubin* est excellent;

le deuxième est encore bon; le troisième affaiblit l'effet des deux autres. M. de Croisset devrait commencer par improviser son dernier acte (1). »

Il y a en effet dans ces deux pièces, à côté des défauts mêmes de l'improvisation, une allure cavalière, un panache élégant, une virtuosité railleuse. C'est de l'art joli, menu jusqu'à être mince, gracieux jusqu'à être exquis. Et l'on regrette qu'il ne soit rien de plus.

L'effort dramatique de quelques auteurs se concentra dans le drame historique. Essais rares encore dans un domaine pourtant fécond en sujets et en émotion. Les annales de l'histoire belge fournissent des héros et des époques puissamment tragiques qui trop rarement ont tenté nos poètes. Ceux que l'histoire attira s'informèrent de l'histoire d'autres nations et lui demandèrent les éléments de leurs œuvres.

Georges Eekhoud — après avoir traduit plusieurs pièces d'auteurs anglais du siècle de Shakespeare, notamment : *La Duchesse de Malfi*, de Webster, *Edouard II*, de Christofer Marlowe, *Philaster ou l'Amour qui saigne*, de Beaumont et Fletcher — mit personnellement à la scène ce personnage de Perkin Waarbeck (*L'Imposteur magnanime*), l'aventurier flamand qui, vers 1495, se prétendit héritier de la couronne d'Angleterre comme duc d'York, fils d'Edouard IV, et fit un moment échec par son audace rare et sa fortune incroyable à la puissance du roi Henri VII Tudor. Ce drame est curieux de facture, mais il est hésitant et fausse quelque peu la vérité de l'histoire (2).

(1) Albert Giraud, *loc. cit.*

(2)« Georges Eeckhoud y exalte un idéal chevaleresque et généreux dans sa liberté tragique. La simplicité même des personnages et cette psychologie à fresque qu'il y adopte semblent convenir très bien à ces tableaux historiques dont on se sert utilement pour faire croire aux peuples en leur passé et en leur avenir. C'est, à la vérité, une page de l'histoire d'Angleterre que l'*Imposteur magnanime* met en scène, mais le personnage principal, Perkin Waarbeck, cet aventurier flamand à qui l'ironique destin fit jouer le rôle de prétendant à la couronne britannique et qui nonobstant son imposture, sut tenir son personnage avec

On désirerait plus d'ampleur et de force à cette œuvre, afin d'y retrouver les dons de vie fougueuse qui font la qualité première de l'auteur d'*Escal-Vigor*.

Cette puissance se trouve exacerbée et irrésistible dans certaines scènes du théâtre d'Emile Verhaeren. La plupart des biographes et des critiques les plus laudatifs du grand poète ont fait des restrictions quant à la valeur théâtrale de cette partie de son œuvre. Il est certain que là n'est point le meilleur. Les *Aubes* sont une pièce inégale, mal conduite et remplie de contrastes trop brutaux. « Au point de vue scénique pur, dit Léon Bazalgette(1), nous ne pouvons nous dissimuler la faiblesse des *Aubes*, malgré l'heureuse innovation qui résulte de l'alternance shakespearienne de la prose et du vers. Le dialogue malhabile, le contact périlleux de l'énorme et du terre à terre parviennent à des effets absolument inadéquats. » C'est que cette œuvre nous apparaît plutôt poème-lyrique — et social — que drame ; le poème reste puissant si le drame n'atteint pas aux qualités requises.

Philippe II est une tragédie romantique plus sobre et mieux ordonnancée. Mais elle a quelque chose d'étroit et de restreint, elle ne s'élève point à toute la largeur qui aurait dû présider à la conception d'un tel drame. Don Carlos nous apparaît ici une manière d'Hamlet où rien ne subsiste de la fougue dont Schiller a animé sa figure et qui semble plus près de la vérité historique. Le caractère de Philippe II est plus conforme à ce que nous savons de lui et par cela même nous aurions voulu le voir apparaître plus complètement. Pourquoi le génie tragique d'Emile Verhaeren n'a-t-il point ressuscité la psychologie totale de ce roi sanguinaire, fanatique et sombre? Sa

une certaine générosité, permet à l'auteur d'exalter sa race et son pays avec un romantisme ingénu qui commande la sympathie. » (Louis Dumont-Wilden : *Rapport du concours d'œuvres dramatiques belges organisé par Ostende-Centre-d'Art*, 1907.)

(1) *Emile Verhaeren*, par Léon Bazalgette (Sansot, Paris, 1907).

silhouette cauteleuse ne fait que traverser la tragédie, dans le mystère de l'Escurial. C'est que le *Philippe II* d'Emile Verhaeren est un drame de crise passionnelle plus encore qu'un drame de caractère. « *Philippe II* est le poème dramatique de la démence sanguinaire, drame intensément espagnol où la violence impulsive de l'infant Carlos s'exaspère sous les serres de la folie froide de Philippe II. Carlos est le type symbolique émouvant d'une humanité maladive qui s'éperd, s'égare en des rêves d'orgueil disproportionné à ses forces, en des cauchemars de conquêtes aux horizons fous (1). »

Dans l'ordre des œuvres théâtrales d'Emile Verhaeren, le *Cloître* apparaît la plus célèbre et la meilleure. Ce n'est rien autre que la tragédie du remords auquel est en proie le criminel. Balthasar, le moine assassin de son père, est torturé par le spectre de sa victime, ainsi que Macbeth par le spectre de Banco, ainsi qu'Oreste par les Furies. Le sujet est éternel et Camille Lemonnier a dit quelque part qu'il faut toujours mettre quelque chose d'éternel dans ce qu'on écrit. Les passions humaines atteignent dans le *Cloître* à un paroxisme qu'il serait malaisé de surpasser. La haine, l'orgueil, l'ambition, l'amour du pouvoir jettent des lueurs rouges dans l'âme de ces moines farouches. Ce cloître est bien pareil à ce qu'apparaissent ces grands cloîtres féodaux dont l'abbaye d'Orval fut en Belgique un exemple parmi tant d'autres. Les moines et les seigneurs abbés — comme Bernard de Montgaillard d'Orval — surgissent dans l'histoire ecclésiastique tels que le poète les a fait vivre dans son drame ardent. Et par là l'œuvre est belle et forte.

Iwan Gilkin, après avoir signé les sataniques pages de la *Nuit* dressa dans son *Savonarole* l'ascétique figure du moine prédicateur qui fit de Florence « une morne cité, sans beauté et sans joie, moitié couvent et moitié hôpital ». Cette œuvre subsiste comme le

(1) Marius-Ary Leblond : *Emile Verhaeren* (*Mercure de France*, 1904).

plus sérieux effort tenté en Belgique, dans le domaine du théâtre, par sa puissance de vie, la beauté de son sujet et le lyrisme de son écriture. Ce n'est pas qu'on ne puisse reprocher à Iwan Gilkin d'avoir hésité à conduire son personnage jusqu'à la dernière conséquence de ses actes. En évitant de faire usage de la scène historique de l'épreuve du feu à laquelle Savonarole se déroba, l'écrivain a partiellement faussé le caractère du moine. A force de chercher à le rendre trop logiquement sympathique il l'a peut être rendu moins profondément humain. Mais il n'en reste pas moins que la figure de Savonarole garde, par l'œuvre, un relief d'une extraordinaire intensité (1). Le dialogue intérieur entre Savonarole et sa conscience, qui forme le nœud de l'action — dans un monologue superbe — est d'une rare beauté et d'une vérité absolue. Les ressorts de cette âme y apparaissent un à un et comment cet homme qui créa par sa force de caractère les circonstances qui forgèrent sa popularité se voit soudain entraîné par leurs conséquences bien au-delà de sa volonté, dans le domaine de l'arbitraire, nécessaire désormais au maintien de son pouvoir. A la manière de certains drames shakespeariens — *Jules César* en est un — celui-ci est un drame social. Toute l'âme d'une époque s'y agite, passionnée et versatile, telle que devait être l'âme du peuple de ces républiques italiennes obéissant sans réflexion au geste dominateur d'un condottière comme le Médicis ou à la parole persuasive d'un tribun comme Savonarole.

Drame social également apparaissent les *Etu-*

(1) « Dans le cadre d'un noble drame historique, Gilkin, par les aspects qu'il donne à la grande figure de Savonarole, touche à quelques-uns de ces problèmes essentiels qui passionnent éternellement l'intelligence humaine : les antinomies de l'esprit religieux et de l'esprit politique ou, si l'on veut, de la pensée et de l'action, l'impuissance du mystique à plier à son rêve les réalités humaines parmi lesquelles il s'agite. Il construit, d'autre part, toute une psychologie du fanatisme, et sa pièce érudite et savante a l'ampleur et la tenue d'un véritable drame d'idées qui sacrifie le moins possible au pittoresque et à l'amoureuse passion. — Louis Dumont-Wilden : *loc. cit.* »

diants Russes. Iwan Gilkin cherche à y dégager les éléments de la crise que traverse actuellement l'empire des Czars. Il y étudie dans les passions, que soulève la révolution dans l'âme russe, les phases diverses de cette âme où se montre le fatalisme oriental qui accepte le pouvoir autocrate en même temps que l'esprit de civilisation et de liberté philosophique qui lui vient d'Occident. Ame complexe et inégale, inconsciente souvent de la voie qu'elle doit suivre pour y diriger l'avenir prochain de la race, grande dans le sacrifice autant que résignée dans la défaite, passionnément éprise d'un idéal souvent utopique, aussi souvent très noble, gardant peut-être en elle des réserves de forces dominatrices dans le futur, passionnée aujourd'hui pour la conquête de libertés dont l'obtention serait prématurée s'il fallait en permettre l'usage à ce peuple borné, taciturne et déchu dont un type vit ici sous les traits de l'ouvrier Makare. Drame conçu par un cerveau plutôt que par un cœur, où l'intellectualité domine le sentiment, drame analysé par un penseur puissamment outillé par la philosophie moderne et qui, pour dégager du problème la leçon de vérité sociale, a parfois oublié de faire jouer dans l'âme de ses personnages les ressorts de la passion et de l'amour.

Les écrivains de la génération nouvelle comptent parmi eux quelques poètes dramatiques d'un talent précieux. Ils ont profité de l'expérience de leurs aînés, y ajoutant l'inspiration de leur originalité et l'émotion d'une poésie rare.

Le comte Albert Du Bois a écrit, parmi d'autres œuvres, un *Rabelais* de verve truculente et qui ne manque pas de souffle. Mais l'anecdote ne s'y hausse pas malheureusement à la totale psychologie de l'auteur de Pantagruel.

Le même reproche pourrait s'adresser à un autre poète qui fut tenté à son tour par la puissante figure du curé de Meudon. Le *Frère François Rabelais* de Félix Bodson, vaut surtout par la belle poésie qui empreint ses vers. La valeur dramatique en est faussée par l'importance trop accentuée de l'épisode sentimental au détriment de l'étude du caractère qui,

lyriquement, eût été attachante. Le même poète donna, avec *Antonio Perez*, un drame romantique de vivante allure et de large conception. Le Philippe II qui traverse l'œuvre est savamment étudié. Quelques défaillances mettent des ombres sur certaines scènes de la pièce. L'*Ecrivain public* est une délicieuse fantaisie d'un esprit piquant. Enfin, *Pierrot Millionnaire*, par sa verve bouffonne, son allure vive et spirituelle, par ses jolis couplets et son métier si sûr reste la meilleure pièce de Félix Bodson. Elle prouve chez ce poète de race un homme de théâtre d'une qualité remarquable.

Le récent succès de *Kaatje* a fait valoir le talent délicat de Paul Spaak. Pièce joliment travaillée, où, dans le cadre chaudement brossé d'un intérieur hollandais, du XVII^e siècle, des âmes ingénues et passionnées disent des choses tendres et profitables. C'est un Terburg en rupture de cadre.

Conclusions

L'étude de l'évolution du théâtre belge d'expression française permet, ainsi qu'on l'a vu, de rattacher le présent glorieux à un passé lointain, mais qui ne fut pas stérile. Ainsi la tradition se renoue à plusieurs siècles d'intervalle, après une interruption due à des causes sociales et politiques. La renaissance de la littérature belge de 1880 fut marquée d'une influence et d'une hérédité latines indiscutables, modifiées en surface par un contact germanique, mais dont les sources profondes rattachent notre littérature au groupe des littératures du midi de l'Europe.

Dans notre théâtre se retrouvent ces caractéristiques. A reconnaître que la philosophie qui en gouverne les directions de pensées est parfois venue à nous d'une patrie suédoise ou allemande, on ne fait que restreindre ces influences aux limites dans lesquelles elles ont pesé pendant un certain temps sur la pensée française.

Pour le reste, nos écrivains ont entrepris à leur tour et avec leurs dons personnels d'explorer les

domaines du théâtre latin : théâtre philosophique, comédie sociale et psychologique, drame historique et théâtre poétique. Ils y sont réussi avec des chances diverses mais toujours intéressantes. D'ailleurs ces chances sont neuves encore et autorisent l'espérance d'efforts renouvelés et continus de la part d'écrivains dont l'œuvre faite répond de l'œuvre à faire.

Et chacun saura suffire à la tâche, dont il doit l'effort à notre littérature nationale.

HENRI LIEBRECHT.

NOTES

I. — Le 5 mai 1538, peu de temps après qu'un incendie eut détruit un grand nombre de maisons, aux environs de l'église Saint-Nicolas (24 février), une fête assez originale eut lieu sur le marché; c'était un carrousel auquel le *Livre* avait appelé les autres chambres de rhétorique et les corps de musique; l'anneau était tenu par son fou. Deux sociétés, les musiciens de l'église de Saint-Nicolas et la chambre dite : *Fleur de Blé*, attirèrent tous les regards par le luxe qu'elles déployèrent. Elles avaient chacune un cortège de plus de cent chevaux et obtinrent, toutes deux, le prix de la plus belle entrée; la première, dont les membres étaient costumés en Maures, remporta en outre le prix d'adresse. (HENNE et WAUTERS, *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. Ier, p. 354.)

II. — Le *Théâtre du Parc* ou *Petit Théâtre* a été construit, en 1782, par un nommé Bultos, d'après les dessins de l'architecte Montoyer; il était d'abord destiné à des enfants qui s'exerçaient par des proverbes dans l'art dramatique. Ce théâtre a été restauré à maintes reprises; on y joue aujourd'hui le vaudeville, l'opéra-comique et le mélodrame (*Ibidem*, t. III, p. 340).

III. — Voici une lettre curieuse écrite par Van Lerberghe, au lendemain de la représentation des *Flaireurs*, au théâtre d'Art de la Maison du Peuple à Bruxelles.

« Vous me paraissez aujourd'hui surtout si irascible et si grincheux que j'ose à peine vous parler de la représentation de mes *Flaireurs* à la Maison d'Art. Vous auriez certes été agacé si vous y aviez assisté, car ma petite pièce en scène et mal jouée

comme elle le tut, l'autre jour, est une chose inconcevable. J'ai l'air de vouloir épater le public de la même manière que les Vingtistes et les Libres-Esthéticiens. On dirait l'œuvre d'un fou macabre. C'est le pendant scénique des Ensor, des Laermans, des Thorop. Et pourtant j'ai été sincère et mon but n'a été que d'écrire une petite scène à l'imitation du *Corbeau*, d'Edg. Poë, une chose que j'admire tant encore et dans la manière fantastique de nos vieux maîtres Dürer, Holbein, Breughel et les autres. C'est grotesque, le public a ri et voilà tout, a dit le journaliste X... (1) mais la Danse des morts et les vieilles Tentations de saint Antoine sont grotesques aussi. Je ne m'exagère en aucune façon les mérites de cette petite fantaisie lugubre ; bien au contraire, j'en déplore aujourd'hui la brutalité trop voulue, mais c'est égal, cette façon de juger une tentative d'art me révolte.

Cette représentation était si drôle qu'il faut que je vous conte cela.

D'abord pensez donc que jamais personne ne m'a demandé la permission de jouer mes *Flaireurs*, et c'est, par miracle, en jetant les yeux sur un communiqué de journal, que j'ai su que cette représentation avait lieu quelques jours après. Je n'ai naturellement pas été invité non plus à assister à une répétition et je crois bien que si je n'avais pas mendié une entrée on m'aurait totalement oublié !

J'ai assisté à ce long spectacle (*Le Petit Eyolf* et *les Flaireurs*) au milieu du public, sans nullement me cacher et avec un calme que je ne me connaissais pas. Vorstermans, Lacomblez et Maeterlinck étaient là avec moi. Dès l'ouverture du rideau, constatation déplorable : les *coups*, ces fameux coups qui doivent rythmer cette marche funèbre dans les ténèbres ont l'air d'être frappés avec une règle sur une table. Nulle résonance. Rien de sinistre.

On entend des cymbales et d'autres bruits inexplicables. Mes petites femmes, dont l'une est charmante et joue tout simplement *en chemise* (cela n'a toutefois troublé personne, l'air n'était pas à la gaillardise, allez !) y mettent une grande conscience d'art, beaucoup de beauté, mais beaucoup de lenteur aussi. Ce que cela traîne ? Et cela devrait passer comme un mauvais rêve dont on se réveille en sursaut. Exaspéré par les petits coups de règle et cette lenteur, je profite de l'ombre pour

(1) Ici le nom d'un journaliste connu et le titre d'un journal bruxellois.

me glisser dans les coulisses pendant le court intervalle qui sépare les deux premiers tableaux. Là je vois Lugné Poe agenouillé devant un tambour, une baguette d'une main, ma brochure de l'autre, l'air inspiré et fou. Ne sachant qui je suis, il refuse de m'entendre, d'un geste de pythonisse qu'on voudrait arracher de son trépied. Je n'insiste pas et me retire derrière un portant.

Octave Maus est là à l'harmonium et je ne sais pourquoi, tout le monde à l'air de prendre les choses plus au sérieux que moi. Je lui dis pourquoi j'étais venu, car je venais de comprendre la cause de ces malheureux toc toc. Le tambour posé à plat sur le sol, ce qui n'est pas une manière de jouer du tambour, puisque la résonnance n'est plus possible. Je dis à Maus qu'il faudrait boum ! boum ! au lieu de toc, toc, et me retire après cette grande parole, laissant Maus ahuri à son harmonium. J'assiste de ma place à la troisième scène. Le public dans les ténèbres est silencieux et impénétrable. Je me l'imagine indifférent et aussi peu saisi de tout cela que je le suis moi-même.

Cependant, le grand vacarme commence derrière la porte, les coups enfin résonnent plus sourdement, la vieille dans son lit râle, la fille en chemise est à genoux devant son lit, supplie doucement et semble pleurer. Un morceau de la porte casse et tombe sur la scène, on voit un trou sinistre, la fille bondit, les bras levés, et se jette sur la porte, dont l'assaut a définitivement commencé.

C'est réellement peu joyeux, aussi (grande sensation !) des dames de tous côtés se lèvent et quittent la salle. Le public se réveille nerveux et frémissant, mais pas un mot. Toujours l'impénétrable silence. Enfin la porte cède, elle aurait dû tomber sur la scène laissant un grand trou vide, sans personne, faisant enfin silence après tant de vacarme — mais ne tombe pas. Le rideau se referme. On applaudit avec énergie; combien sont-ils qui applaudissent ainsi ? Impossible de le savoir. Il y a là trop d'amis, de « partisans » décidés à applaudir quoi qu'il arrive. Ce n'est pas moi qui ai parlé, c'est « Madame la Maison d'Art », on ne la huerait pas impunément, parbleu ! Les gens énervés, tous gens du monde après tout ! comprennent cela et s'abstiennent de contremanifester.

Le gaz est rallumé, on s'en va en commentant cet abominable spectacle. Une dame près de moi s'écrie : « Si c'est là le théâtre de l'avenir, Dieu merci ! » Un monsieur derrière moi dit : « L'auteur doit être un névrosé et un malade, on n'imagine pas

de pareilles atrocités. » Puis on lui chuchotte que l'auteur c'est moi, et il me regarde avec stupéfaction, presque avec effroit comme on regarde un fou. « On ne s'est au moins pas amusé », déclare un autre.

Et il y en a qui déclarent que c'est très bien, qu'il y a sûremen, des gens qui en auront leur nuit troublée. Hélas ! voilà le snobisme.

Et j'entends ainsi des bouts de conversation très drôles, en revenant de l'enterrement, moi le fossoyeur.

Positivement, je ne sais pas encore si le public a été bon ou mauvais pour moi et je ne le saurai jamais. Il a été remué certainement, mais est-ce de terreur ou d'agacement ? Pourquoi toutes ces dames se sont-elles levées au moment où la porte casse ?

X... prétend que c'est par mépris : « au lieu de frémir, dit-il, la moitié de la salle s'est levée irrévérencieusement et est partie avant la fin. Quand le rideau s'est fermé, une grosse dame a gloussé deux ou trois fois bravo ! d'une petite voix perçante. On a ri. Et ç'a été tout. » Je ne sais. Peu de personnes devaient savoir que c'était à peu près la fin. Puis, ce n'est généralement pas au point culminant de l'action qu'on quitte le spectacle. Ici c'est d'autant plus absurde de le penser, que cette fameuse porte, derrière laquelle on allait peut-être voir la mort en personne, s'écroulait enfin. L'appréciation de X... est aussi de trop mauvaise foi. Vous pensez bien qu'on a applaudi en diable. Il y avait là Eekhoud, Lemonnier, Maeterlinck, Maus, toute la Maison d'art, Monseur, Lameere, tous les néo-naumanes (?), Mme de Tallenay Mme Gevaert, toutes les admiratrices de Maeterlinck, et les amis donc ! les bonnes mains de Maeterlinck, de Vorstermans, de Lacomblez, de Stiernet... Applaudissements qui tous ne signifient rien, mais qui faisaient beaucoup de bruit et que X... a bien entendus. On a même tant claqué que les petites femmes ont reparu, celle en chemise et celle en bonnet de nuit. Et elles avaient été si vaillantes et étaient si belles, que j'ai failli les applaudir moi-même. Voilà le compte rendu des *Flaireurs*, vous ne l'aurez lu, je suppose, nulle part, car la Presse n'en a guère parlé. (Elle a été évitée aussi.) C'est pourquoi il m'a amusé de vous le donner au long. Excusez-moi de ma suffisance. Vous savez comme la gloire enivre. Je sors d'en prendre.

Charles Van Lerberghe.

(Communiqué par M. Fernand Séverin, à la Revue *La Vie Intellectuelle*, 15 mars 1908.)

LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (*Suite*)

IV

Où il est démontré que la profession d'amoureuse ne tarit point les sources du sentiment maternel.

Les Rolin ont pour voisine une demoiselle de trente-huit ans, dont le célibat a des raisons péremptoires, et d'ailleurs égoïstes, de dédaigner la chasteté où se complaisent, forcément, les deux cirières. En effet, son rôle à elle est de rechercher le plus fréquemment, le plus positivement possible les joies que les sœurs jumelles se doivent de mépriser, si elles ne veulent point, à leurs propres yeux, paraître dépourvues de toute vertu. Anna Catché est la courtisane du quartier. C'est chez elle que les garçons et les veufs, guéris de l'envie de prendre une maîtresse régulière ou de donner une remplaçante à leur épouse défunte, viennent, à des périodes dont seul le printemps sait rompre la régularité, sacrifier à cette déesse à laquelle les hommes ambitionnent de rendre des hommages, même, et surtout, quand ils ont dès longtemps atteint l'âge cruel où leur ardeur inutile et leur résistance chancelante ne répondent plus de la logique résolue de désirs maintenant inefficaces.

Pourtant, la plasticité d'Anna Catché est de celles qui ne prédestinent nullement à une carrière galante : Notre héroïne est bossue. Mais sans cette difformité native, elle aurait fait la femme la plus belle, si pas la plus provocante ; car elle possède des charmes qui rendent indulgents ceux qui savent, en pervers fils de Vénus, dissocier les éléments d'un corps sans totale harmonie pour tirer de ces éléments ce qu'ils peuvent respectivement procurer de satisfaction esthétique, matérielle et morale, ou plutôt immorale. Ses fidèles hiérophantes savent que ses jambes et ses cuisses sont d'une élégance de qui le rythme a inspiré mainte fois le talent de peintres cherchant, à la manière de Zeuxis, le secret de la beauté féminine dans une série de modèles dont ils tirent des synthèses parfaites. Ils ne doivent pas aller à Agrigente pour trouver, du sexe qu'ils célèbrent, le plus élégant exemple sculptural de membres inférieurs. C'est la pureté grecque, avec ce que les Grecs ne laissent que supposer : le frisson d'une chair où coule un sang qui chauffe la nacre d'un épiderme tendu sur des formes puissantes, mais sans lourdeur.

Les cuisses d'Anna Catché sont classiques dans les ateliers. La courtisane elle-même y est connue sous le nom de la Bossue Callipyge. Ces superbes cuisses ont plus fait pour sa gloire et sa fortune que la science qu'elle a pu acquérir dans la pratique de vingt années amoureuses. Un élève de l'Académie des Beaux-arts qui ignore les cuisses d'Anna Catché n'a pas été initié à la beauté des formes pures et actives. Les anciens mènent ainsi, tour à tour, depuis longtemps, au début de la saison, les nouveaux venus au logis de la gibbeuse servante d'Eros. Ils y vont toujours, le dimanche, en petits pelotons de peintres et de sculpteurs, car on n'admet point d'architectes à ces manifestations destinées uniquement à célébrer l'art de Phidias et de Polygnote et non celui d'Ichtinos. C'est une cérémonie sérieuse et décente où la pudeur de l'héroïne n'a point à s'effaroucher, car elle ne montre pas son visage. Quelques vétérans, qui ont assumé l'organisation de cet instructif pèlerinage, reçoivent les néophytes petite rue de la Madeleine,

debout sur le seuil de la maison dont Anna Catché occupe le rez-de-chaussée. Les écoliers ont apporté les drapeaux de leurs cours, sous les plis déployés desquels ils sont arrivés en cortège.

Derrière la glace de leurs vitrines, presque en face, les sœurs Rolin, une fois de plus, sans cependant rien perdre de ce spectacle préparatoire dont leur curiosité rêve de connaître le mystérieux développement, s'indignent d'une manifestation qu'elles trouvent scandaleuse : Elles prétendent qu'elle insulte autant à leur tenace virginité qu'à l'honnêteté pieuse de leur commerce. Elles voient les étudiants pénétrer, à la file indienne, dans le vestibule, après avoir franchi les deux degrés de pierre bleue qui le relient à la ruelle. Deux commissaires se tiennent à l'entrée de la chambre d'Anna Catché, et admettent leurs camarades qui, afin d'éviter l'invasion de possibles plaisantins, prononcent au préalable un mot de passe. L'appartement est obscur, car du dehors, doublant les stores baissés, les volets sont clos. On ferme la porte et au milieu d'un silence rompu de temps à autre par l'écho d'une toux ou le bruit assourdi des pas sur le tapis, les aînés placent les cadets, en plusieurs lignes, devant le large lit, dont la courtepointe de coton crocheté fait une tache blanchâtre dans la ténèbre ambiante.

Quelqu'un frappe dans sa main ; à ce signal convenu, une lampe électrique s'allume ; l'invisible opérateur, au moyen d'un réflecteur, en concentre la lumière sur la couche. Les académiciens clignent des yeux ; la clarté soudaine les aveugle ; insensiblement ils distinguent avec précision, définissent le tableau qui apparaît à leurs yeux émerveillés. Une femme, incomparablement belle, est debout sur le lit ; seule la partie inférieure, idéalement proportionnée, de son corps, est sans voile. Le buste, la tête, les bras, tout cela se cache dans le drapement des rideaux et se perd dans le ciel du lit, d'où semble être tombée cette Vérité à rebours. Une masse de pampres artificiels, d'épaisses et flottantes guirlandes de roses en papiers sortent de ce ciel et choient jusque sur les hanches et le ventre de la femme

immobile comme une statue, de qui elle a la calme et sereine magnificence. Ravis et subjugués, les assistants comparent ce corps qui offre à leurs prunelles surprises ses contours les plus gracieux, à un fragment de statue de marbre qu'aurait taillée Praxitèle.

Mais toute cette blancheur marmoréenne s'évanouit quand, par la magie d'un disque de verre coloré, la matière se transmue et substitue au Paros immaculé la patine d'un bronze qui palpite, comme si la vie elle-même tentait de sortir de l'enveloppe de métal qui l'emprisonne. Cela ne dure qu'un instant : au rayonnement vert succède un rayonnement rouge. Chacun a maintenant l'illusion d'avoir devant soi, rendue tangible et mobile, agrandie, l'image détachée du flanc d'une amphore grecque, que la nuance chaude de la figure nettement découpée sur le fond noir du mur attribue au fervent pinceau d'Epictète. Une fois encore paraît la blanche déesse de marbre; alors, lentement, les pampres et les guirlandes descendent du ciel du lit, entre les deux rideaux qui s'entr'ouvrent davantage, cachant les hanches, puis les cuisses, puis les jambes de cette Vestale dont la fonction indispensable est d'entretenir son propre feu... Bientôt, ce large rideau de roses et de raisins rappelle dans l'esprit des spectateurs complètement charmés par ce vivant exemple de beauté académique, le souvenir des représentations de *Tannhaüser* au théâtre de la Monnaie : c'est le décor positif de l'alcove souterraine du Venusberg, sans le capiteux enchantement qui retint si longtemps le chevalier maudit... L'obscurité derechef les enveloppe et donne la sensation d'un rêve qui vient de finir. Les étudiants sortent comme ils étaient venus; à la pleine lumière du jour ils se retrouvent eux-mêmes : ils reforment leur cortège et gagnent la rue des Bouchers pour aller célébrer leur initiation par l'offre d'apéritifs reconnaissants à leurs parrains.

Beaucoup de ces rapins retourneront, album à dessin en poche ou boîte à couleurs à l'épaule, au logis de l'humble courtisane. Celle-ci se soumet à ces rites automnaux que nous venons de décrire parce qu'ils

entretiennent et renouvellent une pratique moins productive certes que la clientèle aux intentions peu platoniques dont, à la faveur de la nuit véritable, elle reçoit les visites, mais qui assure tout de même certains profits à cette fille, plus économe encore que les deux boutiquières des *Trente-dix-Chandelles;* exception digne de remarque dans le métier peu jalousé, mais socialement nécessaire qui est le sien. Anna Catché pose donc pour les jambes; et cette profession de modèle intermittent qu'elle cumule en divers ateliers, trois ou quatre matins par semaine, avec sa profession plus lucrative et quotidienne de courtisane, elle y tient d'autant plus qu'elle lui permettra de quitter, pour des raisons aussi personnelles que touchantes, et sans soucis de l'avenir matériel- le bataillon cythérien où le dénûment la contraignit de s'engager jadis et dont elle est une des amazones les plus obscures mais les plus actives. Le minuscule temple où officie Anna Catché, — nous entendons son appartement de la petite rue de la Madeleine, — est fréqmentée par beaucoup de fidèles; presque tous sont pour elle des amis anciens, et comme les ivresses du jeu d'amour rendent les hommes diserts, à force d'écouter ceux-ci Anna Catché sait leurs histoires par le détail. Si le curé de la Madeleine, par la voix confessionnelle de ses paroissiennes, n'ignore rien des événements familiaux de ses ouailles, la courtisane en sait plus long encore que le pasteur sur ce même sujet domestique : Les jeunes et les vieux qui l'honorent de leurs confidences ne doivent pas craindre de ne point obtenir l'absolution en dévoilant chez elle leurs pensées les plus intimes, sans que la belle bossue se départisse jamais de la plus absolue discrétion, bien que pour elle le secret professionnel soit strictement facultatif...

Le prêtre de Jésus et la prêtresse de Vénus sont donc les deux personnes les plus renseignées sur la vie des chrétiens et des chrétiennes de leur quartier. Mais on peut dire que chacun n'entendant qu'une cloche ne connaît qu'un son; et pour avoir une notion exacte de l'existence de tant d'individus, faudrait-il associer les échos de ces deux cloches...

Quand il pleut ou qu'il fait froid, à partir de l'après-midi, Anna Catché s'assied près de sa fenêtre, derrière le rideau qui gaze son masque ovale, aux lèvres minces et régulières, aux grands yeux bleus, au front bombé comme celui des madones peintes par les primitifs flamands. Quand un bruit de pas a réveillé la résonnance de la ruelle silencieuse et déserte, elle soulève un coin de la mousseline empesée, sourit au passant qui la regarde et vient demander à sa courte complaisance d'éteindre le feu d'un désir plus ou moins hebdomadaire.

Les réceptions en ce petit sanctuaire où, contrairement aux modes antiques, les fidèles franchissent le seuil, se succèdent jusqu'à minuit ; isolément aussi, alors que sur la terre hellénique on venait en groupes solliciter les faveurs de la déesse, les pélerins pénètrent successivement dans la salle et apportent leur offrande. Peu de sacrifices se prolongent et, en se concertant, les curieuses et indiscrètes demoiselles Rolin sauraient préciser le nombre de visites que, du lundi au dimanche, leur inlassable voisine à reçues. Comme les boutiquières n'ignorent pas le bénéfice moyen de tant d'attentions masculines, elles pourraient établir du temple d'en face une comptabilité presque aussi parfaite que celle de leur propre commerce. Mainte fois, une rapide comparaison leur fournit l'évidence que la courtisane gagne deux fois autant d'argent qu'elles ; et cela grandit leur dédain et leur dégoût pour une femme qui s'enrichit en dispensant des faveurs que personne ne leur a jamais demandées à elles, sœurs Rolin, et que pourtant, mais selon l'esprit du saint commandement de l'Église, elles ambitionnent l'une et l'autre d'accorder le plus vite possible au trop peu entreprenant baron de Lavaux-Sainte-Anne.

Marthe et Marie calculent que depuis dix-huit années qu'elle est leur voisine, Anna Catché a gagné six mille francs par an ; puisqu'elle dépense, selon leur calcul approximatif, environ les deux tiers de ses revenus en loyer, en nourriture et en toilette, elle doit posséder quarante mille francs d'économies. La maigre charité des jumelles vient en aide à de

vieilles filles pieuses qui vivent d'aumônes; cela les convainc, une fois de plus, qu'en ce monde la pureté des mœurs ne reçoit point la récompense qui l'attend au Ciel et que seul le mal est assez puissant pour faire renoncer à la vertu des êtres que le démon ne possède pas cependant... Faire fortune à force de pécher! Atteindre par le commerce, — d'une honorabilité contestable, — de sa chair des recettes plus importantes que par le commerce fervent, et cher au Seigneur, de cierges de dévotion!... Cependant Anna Catché, qui autrefois vivait en dehors de la religion, s'est rapprochée, ces temps-ci, du sein de Dieu : Elle qui n'allait jamais à la messe, elle communie désormais tous les mois; et chaque lundi elle va à l'église Saint-Nicolas, prier saint Antoine de Padoue, le patron que ses compagnes du bataillon cythérien tiennent en une adoration spéciale.

C'est en vain que ses voisines, et particulièrement les curieuses sœurs Rolin, ont essayé de pénétrer la cause fondamentale de cette religiosité soudaine. Mais si Anna Catché reçoit beaucoup de confidences, elle en fait, par contre, très peu personnellement; ce qu'on sait de son existence, c'est ce qu'il a été possible d'observer depuis les dix-huit années qu'elle sera bientôt établie au rez-de-chaussée meublé de la petite maison crépie à la chaux, au stylobate goudronné, située en face du magasin des *Trente-six-Chandelles*. De son passé on ne sait rien, et il y a une singulière antinomie entre la fréquentation étendue de cette femme et la rigueur de sa discrétion. Elle est polie, pratique son métier avec une décence à laquelle la police des mœurs ne pourrait que rendre hommage. Jamais elle n'a violé l'article le moins draconien du code spécial réglementant le commerce non patenté qui la fait vivre.

A vrai dire, la courtisane a eu jadis maille à partir avec l'autorité judiciaire, mais une seule fois, et bien malgré elle. Dix ans ont passé depuis ce soir regrettable où un joyeux fêtard, après avoir enivré la belle bossue, l'avait contrainte de s'asseoir toute dévêtue sur ses épaules. Mais le facétieux personnage s'était alors empressé de quitter le logis de

l'amoureuse; la maintenant sur son dos de ses mains solides, il l'avait conduite en courant à travers les rues silencieuses, obcures et presque désertes, jusqu'au milieu de la place de la Monnaie. Là il avait déposé à terre la malheureuse fille, debout et sans voile, sous un réverbère, à l'instant où la sortie des théâtres donnait au quartier son animation la plus intense... Cette nuit-là Anna Catché dormit à l'Amigo; quinze jours après, inculpée d'outrage public à la pudeur, le tribunal correctionnel l'avait condamnée à deux mois de prison, avec application, d'ailleurs, de la loi de sursis, en considération de ses bons antécédents.

Ces antécédents sont presque irréprochables, comme pourrait l'attester la conviction éclairée du baron de Lavaux-Sainte-Anne, l'ami de la courtisane et l'unique détenteur de tous ses secrets. Non seulement Anna Catché est une honnête fille, dans la large et nullement bourgeoise acceptation du terme, mais c'est une mère dévouée et extrêmement soucieuse de l'avenir de son enfant. Car cette femme qui, par profession, donne son corps à quiconque la sollicite, réserve toute la tendresse de son cœur pour un seul être né de sa chair, alors vierge, et que maintenant elle ne songe plus à refuser à personne. A vingt ans, servante à la ville, elle avait été prise violemment par un domestique qui, pendant la nuit, afin de parvenir jusqu'à elle, avait, dans un accès de bestiale sensualité, enfoncé la porte de sa mansarde. Le valet, sur-le-champ, avait été jeté dehors par les maîtres, réveillés en sursaut au vacarme de cette scène véhémente, mais accourus trop tard pour empêcher que le crime ne se consommât.

On garda Anna Catché aussi longtemps que ses formes ne révélèrent point à autrui la preuve positive de ce que les gens non renseignés devaient appeler sa faute. La pitié de ses maîtres insensiblement s'était émoussée, et tel est la distance qui sépare d'ordinaire la vie des riches de la vie des humbles qui les servent et restent pour eux des étrangers, qu'au bout de quelques mois ils avaient oublié les réelles circonstances de la séduction de leur domestique. Ils ne

voyaient en elle qu'une fille enceinte; et les convenances sociales et mondaines ne permettaient point qu'on la gardât un jour de plus : Anna Catché fut remerciée. Lorsque arriva le terme de sa grossesse, elle avait dépensé ses économies; elle n'eut d'autres ressources que d'aller demander son admission à la Maternité, où elle mit au monde une fille, qui reçut le nom de Céleste, à la demande de la bossue; celle-ci, en effet, après des semaines de désolation, avait fini par concentrer son espoir d'une destinée meilleure en ce petit être qui allait désormais la rattacher à une existence dont le bébé deviendrait l'unique raison.

Son premier grand chagrin fut de devoir se séparer de la fillette : Il lui serait impossible de trouver un emploi, de gagner son pain, en la tenant auprès d'elle. Une vieille tante, veuve d'un porion, qui demeurait dans le Hainaut, consentit à la prendre chez elle. C'est là que la gamine grandit, dans un milieu banal, relâché, sous la tutelle d'une parente qui, enchérissant sur les opinions de feu son mari le mineur, affichait, sous prétexte d'un rationalisme dont elle ne comprenait pas les principes et forçait, dénaturait par conséquent la tendance et la portée, un anticléricalisme ridicule qui se traduisait par des critiques aussi saugrenues que sempiternelles de la conduite des prêtres... Elle négligeait complètement, d'autre part, de faire entrer dans cette cervelle en formation ces idées de généreuse bonté, de confiance désintéressée et d'affection attentive qui substituent aux croyances des hommes détachés des tardives traditions du catholicisme pontifical, des sentiments de charité et d'altruisme uniquement basés sur la puissance du cœur.

Pendant que Céleste subissait l'éducation ainsi comprise par une anarchiste dont l'étroit positivisme ne négligea pourtant pas l'instruction de la fillette, sa mère connaissait à Bruxelles les plus pitoyables avatars. Elle n'était point parvenue à se placer, n'ayant pas à exhiber des certificats de bonne moralité et sa difformité native ne suppléant d'aucune façon à ce manque de références indispensables.

Un soir, à la foire de Bruxelles, elle écouta les propositions amoureuses et accueillit les avances d'un galantin d'âge mûr dont l'éphémère et nocturne liaison lui procura le bénéfice d'un écu de cinq francs. Ne parvenant pas à se procurer des moyens d'existences plus avouables, son indigence s'habitua, se plut insensiblement à tirer des avantages vespéraux de rencontres semblables. Tout l'été, tout l'automne, aux kermesses des faubourgs, elle renouvela chaque nuit, et chaque fois avec des amis différents, ces dialogues intimes, en chambres closes citadines ou en poussiéreuses gloriettes de banlieue; pareille coutume de plusieurs mois la rendit experte, audacieuse et provocante. A l'entrée de l'hiver, conseillée par une des compagnes de plaisir avec lesquelles ses joyeuses parties l'avaient fréquemment confrontée en des carrousels aux chevaux de bois, en des hôtels aux mobiliers salis ou en des guinguettes louches, dédaignées par les familles, elle avait loué le rez-de-chaussée de la petite rue de la Madeleine.

Sa venue avait motivé dans le quartier peu de commentaires; Anna Catché succédait à une courtisane considérée et qui, presque sexagénaire, venait de mourir à l'hôpital, des suites d'une congestion pulmonaire. On ne s'étonna point de l'installation de son héritière morale, si l'on peut ainsi s'exprimer, si ce n'est pourtant de son physique nullement destiné à lui assurer la conservation de la clientèle de la maison qu'elle venait de reprendre. Tout au plus les voisins — à l'exception des égoïstes sœurs cirières — songèrent-ils à souhaiter, en leur relatif humanisme, qu'elle ne partageât point un jour la triste destinée de celle qu'elle remplaçait de manière apparemment si désavantageuse. Mais il lui fallut peu de temps pour infirmer les pronostics suscités par sa plasticité anormale. Les affaires devinrent excellentes en ce petit temple qu'elle trouvait tout ordonné autour de l'autel des sacrifices : elle parvint à en augmenter la pratique par une réputation que ses nouveaux adorateurs se chargeaient eux-mêmes de répandre, surtout au cabaret les soirs où ils avaient bu plus qu'à l'ordinaire...

Dix-sept ans ont passé et les Rolin elles-mêmes n'osent plus, ouvertement, rompre le concert d'estime qui chante le caractère affable, les qualités d'ordre de la paisible et presque vertueuse courtisane. La retraite ou la mort d'Anna Catché, par exemple, serait un événement regrettable à l'esprit casanier de quelques milliers de citoyens honorables habitués à sa présence ou à ses consentements. Pour eux une figure nouvelle serait accueillie avec une défiance qui proclame assez que jamais amoureuse officielle du quartier de la Putterie ne conquit plus totalement qu'Anna Catché ses droits de bourgeoisie en la petite cité à part qu'est ce cœur de l'antique Bruxelles.

Céleste, là-bas, dans le Borinage, où chaque année sa mère va la voir, est devenue une belle jeune fille. Mais sa tutrice est morte et, pour ne point être contrainte de la reprendre auprès d'elle et lui permettre de savoir la profession dont, en elle-même, la courtisane a rougi à mesure que grandissait son enfant, Anna Catché a consenti, sur les instances d'une dame zélatrice désireuse de sauver cette âme en perdition, à la laisser admettre dans un orphelinat libre, dirigé par des sœurs de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul. Il a suffi de quelques mois de patient catéchisme pour convertir à la foi cette fausse mécréante dont le scepticisme n'était qu'illusoire. Sous la gangue dépouillée par les pieux soins de religieuses prudentes, est apparue une naïveté, une candeur du plus pur aloi. Des lettres de la néophite et de la supérieure du couvent ont informé Anna Catché de la marche rapide de cette instruction si révélatrice des principes et des mystères d'une foi que, par la force de l'amour maternel, elle s'est mise à chérir, pour n'être en rien différente du fruit de sa chair...

Là est l'origine de la dévotion soudaine qui a si vivement surpris naguère les jumelles d'en face, bien que leur ami Lavaux eût pu complètement les éclairer, si la fantaisie lui en était venue, puisqu'il est le seul à tout savoir. On pourrait même affirmer qu'il a suivi les événements mieux que celle qu'ils intéressent tant, et qu'il a toujours été renseigné avant elle : En effet, Anna Catché est illettrée. C'est le baron qui

vient lui lire à haute voix les billets que la courtisane reçoit à époques régulières, billets adressés, par mesure de précaution, chez une chambrière avec laquelle Anna Catché a servi autrefois ; par pitié pour son infortune, elle lui a conservé sa sympathie et l'aide à cacher une personnalité qui ferait honte à sa fille et à ses institutrices actuelles. Pour l'une comme pour les autres, Anna Catché a les mêmes maîtres qu'elle ; et elle a pu aussi, grâce à l'excellence de leurs places respectives chez des bourgeois riches et recevant beaucoup, faire d'amples économies. Ce charitable mensonge entretient la quiétude d'Anna Cachté, qui se promet de quitter bientôt un état tout à fait incompatible avec la charge effective et constant qu'elle veut assumer de mère de famille.

Mais avant que Céleste puisse être considérée comme pensionnaire de l'établissement où l'on prend si grand souci de son salut, il lui faudra remplir une formalité dogmatique à laquelle sa défunte nourricière s'est bien défendue de ne jamais songer : recevoir le saint sacrement de l'eucharistie. Alors l'enfant, réconciliée avec Dieu, sera devenue une parfaite chrétienne et l'égale de toutes ses condisciples réjouies autant que les nonnes de l'imminent retour au bercail d'une brebis qui, — et c'est là son excuse et la promesse de son pardon, — ne fut jamais égarée, car elle ignorait le charme de la Religion... La cérémonie de la première communion a eu lieu dimanche. Anna Catché vient de recevoir de sa fille une lettre où elle devine le récit détaillé d'une fête émouvante dont elle aurait tant voulu être le témoin.

La courtisane, comme tous les beaux soirs, — et celui-ci est particulièrement étoilé dans le boyau de ciel que là-haut, entre les corniches ténébreuses, les maisons dessinent, — est debout sur le seuil de son vestibule, en matinée de mousseline rose ornée de dentelles. Deux fois déjà, au bruit des pas d'un passant qui s'engageait sous le couloir débouchant sur le carrefour, elle est précipitamment rentrée chez elle, pour ne pas être obligée de s'aliéner la fidélité d'un adorateur par le refus de son offrande. Elle guette la sortie du baron, car c'est l'heure où, ayant fini de sou-

per, il quitte l'arrière-boutique des *Trente-six-Chandelles;* le voici qui traverse le magasin, flanqué des deux sœurs Rolin le conduisant jusqu'à la porte et qu'il salue avec une correction peut-être cérémonieuse, mais assurément ironique. Lavaux, d'un coup de chapeau plus naturel, salue à son tour Anna Catché. Il va presser son allure, voulant regagner son appartement afin d'achever un travail urgent qu'il doit fournir demain, quand la courtisane l'appelle d'une voix douce et presque suppliante.

— Pardon, baron ! vous n'auriez pas une minute?

— Une minute? Dix minutes si vous le voulez. Mais ce n'est point l'heure des loisirs, vous avez à travailler...

— Qu'importe le travail aujourd'hui !

Et comme le gentilhomme s'est rapproché, elle se penche vers lui pour ajouter, tout bas :

— J'ai des nouvelles de ma fille. Voici sa lettre : Entrez donc tout de suite me la lire.

Lavaux monte les deux degrés de pierre bleue et pénètre dans la chambre où la poudre de riz épandue autour du lavabo et l'eau de Cologne volatilisée mêlent d'agréables parfums. Sur le guéridon, la lampe à pétrole brûle, et l'abat-jour de satin jaune arrête tout autour de la chambre le rayonnement de sa flamme jaune dont le reflet s'étend jusqu'au bord du lit à courtepointe de coton crocheté. Deux grandes photographies, de chaque côté de la cheminée, sont plongées dans une ombre comme jalouse des nudités qu'elles reproduisent; la première est l'*Olympia* d'Edouard Manet, la seconde la *Vénus* d'Henri Thomas. D'où viennent ces deux effigies provocantes; qui les a apportées là, pour opposer, dirait-on, la régularité de leurs formes lascives aux formes disproportionnées de cette sœur d'ordinaire tout aussi dévêtue qu'elles?

C'est là un secret que ne tentent pas de pénétrer Anna Catché ou son intermittent secrétaire, car ni l'un ni l'autre n'ont assez d'érudition artistique et de goût pour s'étonner de la présence de ces deux magnifiques images à la place desquelles, ailleurs, éclatent les couleurs discordantes de chromos grivois,

ridicules et indécents. Pour les rapins, clients platoniques de la courtisane, ces deux photographies encadrées constituent de précieux documents de comparaison, qui leur permettent de proclamer l'incontestable supériorité des jambes de leur modèle préféré sur celles des deux congénères qui la regardent sans s'étonner de la fréquence d'ébats dont la pratique conforme les associe...

Anna Catché glisse le verrou, fait asseoir le baron à côté d'elle et lui présente une lettre qu'elle tire de son corsage. Lavaux a déposé son chapeau sur la couche; il assujettit son monocle, examine un instant l'image découpée collée dans le coin de la feuille de papier et représentant une croix sortant d'un symbolique massif de roses immaculées, et commence sa lecture :

« Ma bien aimée maman,

» J'ai fait hier ma première communion et je crois, tant c'était beau, que j'ai rêvé. Tu aurais dû être là, à côté de notre bonne mère, car j'ai deux mères à chérir maintenant, pour voir combien c'était superbe. Je ne pourrais pas te raconter tout cela, c'était trop magnifique, et il faut avoir vu de ses propres yeux ce que j'ai vu pour être sûre que le bon Dieu aime à éblouir ceux qui sont attirés vers lui. Je n'avais pas dormi de toute la nuit, tant j'étais impatiente d'être conduite auprès du prêtre qui m'a appris avec tant de sollicitude le catéchisme. Au matin, les sœurs et mes compagnes ont pénétré dans le dortoir; elles m'ont tout de blanc habillée, m'ont mis sur la tête un large voile qui, lorsque je me regardais dans le petit miroir suspendu près de mon lit, me faisait pareille à une jeune mariée, une jeune mariée de dix-huit ans...

» Quand ma toilette fut achevée, nous gagnâmes le parloir; ici, la sœur supérieure m'embrassa, me fit les recommandations les plus touchantes au moment de recevoir ce qu'elle appelait le corps de Notre-Seigneur. Puis, elle me mena dans la chapelle, toute tendue de draperies blanches brodées de

fleurs bleues, où je m'agenouillai près de l'autel entre ma bonne mère et la religieuse que j'affectionne le plus. Je tremblais de tous mes membres ; je croyais que la statue de la Vierge, au-dessus du tabernacle, s'animait et me regardait avec des yeux doux et tendres. C'est alors que monsieur l'aumônier, qui m'avait confessée la veille, s'approcha de notre banc et me tendit l'hostie. Je croyais que j'allais mourir ; mon cœur cessait de battre, je ne distinguais plus rien que des nuages blancs avec des anges aux ailes blanches. Une musique céleste me berçait ; c'étaient mes compagnes qui, réunies dans la nef de la chapelle, chantaient des versets. Je suis restée longtemps ainsi abîmée, sans conscience, complètement au bonheur infini d'être devenue tout à fait chrétienne. Et si tu avais été à mon côté, chère maman, ce bonheur aurait été plus total encore.

» Lorsque je suis revenue à moi, j'étais assise au pied de la chaire de vérité. Le prêtre prononçait un sermon et il avait pris ma conversion comme motif de son discours, tirant de mon exemple la preuve que le royaume de Jésus-Christ est ouvert à tous ceux qui, tôt ou tard, ambitionnent d'y entrer, tous les hommes étant également les enfants du Seigneur ; et ceux qui lui reviennent après des années d'absence, lui sont aussi chers que ceux qui ne l'ont jamais quitté, car le fait de retrouver la croyance après l'incrédulité nous attriste d'avoir méconnu jadis la grâce divine. Les bienfaits de la Providence, disait le prêtre, dont les paroles m'arrachaient beaucoup de larmes, s'étendent impartialement à tous les chrétiens.

» Après la messe, au réfectoire, la sœur supérieure, les autres sœurs et mes compagnes m'ont félicitée, m'ont embrassée et j'étais honteuse en pensant que cette fête inoubliable était organisée en mon honneur. L'après-midi, un grand dîner a eu lieu ; j'étais assise entre notre bonne mère et monsieur l'aumonier. C'était un repas excellent où nous avons bu du vin. La nuit, je n'ai pas plus dormi que la nuit précédente. Jusqu'au matin j'ai prié, remerciant Dieu de m'avoir révélé sa Foi. Beaucoup de mes prières ont été pour toi, chère maman, toi à qui je songe sans

cesse, toi qui es si bonne pour moi, qui fais tant de sacrifices pour mon avenir et que je voudrais tant embrasser. Quand viendras-tu me voir? Je sais que tu as peu de liberté et que tes maîtres ont besoin de toi. Mais ils te donneront bien deux jours de vacances pour venir serrer ta fille sur ton cœur. Demande à M. de Lavaux qu'il m'écrive tout de suite quand au couvent nous pourrons t'attendre, et remercie-le par la même occasion pour la gentille lettre qu'il m'a envoyée de ta part la semaine dernière. Dimanche prochain un photographe viendra exécuter mon portrait en robe de première communiante; dès que je l'aurai, je te l'enverrai. Tu verras que je ressemble tout à fait à une jeune mariée. Ma bonne mère me charge de te transmettre, avec sa bénédiction, ses meilleurs compliments. Moi je supplie Dieu qu'il te fasse vivre longtemps et je t'embrasse affectueusement. Ta petite fille dévouée et qui t'aimera toujours,

Céleste Catché. »

Le baron avait lu cette missive d'une traite, d'une voix de moins en moins assurée, et sans avoir été une seule fois arrêté par son auditrice qui, en d'autres circonstances semblables, l'interrompait à tout propos par des réflexions que provoquait l'expression impossible à contenir de son sentiment maternel ou par des questions que motivaient des passages trop peu intelligibles pour elle dans la correspondance de cette jeune fille cent fois plus instruite que sa mère.

Lavaux était ému par tant de ferveur simple et aussi convaincante que convaincue. Il laissa tomber son monocle et, du bout de l'index droit frotta le coin humide de ses paupières. Alors seulement il tourna son regard vers sa voisine. Silencieusement, la tête dans les deux mains, accoudée sur le bord de la table, Anna Catché pleurait. Elle pleurait depuis cinq minutes, elle pleurait de la plus pure, de la plus navrante joie qu'elle eût goûtée de sa vie, et le flot abondant de ses larmes mouillait complètement la blanche et virginale enveloppe qui lui avait apporté le billet de son enfant et qu'elle avait placée

tantôt devant elle. Le lecteur se redressa pour chasser son trouble. Il alla prendre son chapeau, s'en coiffa et revint frapper amicalement sur l'épaule de la courtisane, occupée à se tamponner les yeux avec son mouchoir.

— Voici, ma chère Anna Catché, une fille dont vous pouvez être fière. Elle écrit de façon charmante. Je vous l'ai souvent dit, les gens les meilleurs sont ceux qui ont de la religion. Depuis que votre Céleste est devenue chrétienne, elle mérite véritablement de porter ce nom que, presque prophétiquement, vous lui avez donné.

— Oui, baron, c'est une brave enfant. Et combien nous serons heureuses de demeurer ensemble là-bas, le jour prochain où je changerai de vie... Car personne ne me connaît en cette lointaine ville boraine où j'irai m'installer pour la prendre près de moi, quand son éducation sera finie. La réalisation de mes économies nous assurera une existence modeste, mais sans soucis, et je rachèterai par une dévotion aussi ardente que la sienne, tous les torts involontaires que je puis avoir envers le Seigneur.

— La bonté de Dieu est infinie et des pécheresses comme vous ressemblent trop à Madeleine pour ne pas être sûres d'obtenir leur complet pardon.

Lavaux-Sainte-Anne venait de remettre à son interlocutrice la lettre qu'il avait repliée. Il allait tirer le verrou et ouvrir la porte, quand Anna Catché le retint :

— Baron, dit-elle, il nous reste un petit compte à régler.

— Oh, cela ne presse guère...

— Vous savez que les bons comptes font les bons amis. Et j'espère que nous n'avons nullement l'intention de nous brouiller?

— Pas le moins du monde.

— Je vous dois trois lettres à deux francs et la lecture de ce soir, soit huit francs. Avec la réponse que vous aurez l'obligeance de préparer pour demain matin à la missive de Céleste, cela fera exactement dix francs.

Elle ouvrit un tiroir de la commode, y prit au

fond d'une cassette deux grosses pièces d'argent qu'elle mit dans la main du baron, lequel les glissa dans la poche de son gilet, tout en protestant un peu :

— Voici que vous me payez d'avance. J'accepte pour cette fois, mais revenons à nos vieilles habitudes. Il est dangereux de jouir de son salaire avant de l'avoir mérité. Cela est de nature à déshabituer du travail, surtout à mon âge...

Lorsque le baron de Lavaux-Sainte-Anne fut parti sur cette boutade où se reflétait sa sagesse peu compliquée et sa bonhomie, Anna Catché alla clore la porte de la rue, replia les volets de ses fenêtres, s'enferma et, ayant éteint sa lampe, se coucha dans ce lit sur le second oreiller duquel, depuis bien des temps, ne se posa point une tête amie et fatiguée. Jusqu'à l'aurore, la sensitive courtisane tint pressée sur son cœur, de ses deux mains jointes, la tendre lettre de son enfant aimée. Et dans son sommeil même, son émotion se prolongeant, de lentes larmes coulèrent de ses yeux, jusque sur ses joues et les draps neigeux.

V

Où l'art et la vie se confondent dans l'esprit d'un jeune reporter imaginatif.

Jacques Darmand, rédacteur à la *Voix nationale*, occupe un appartement au premier étage d'une vieille maison de la place de la Chapelle. C'est un petit hôtel de maître du commencement du dix-huitième siècle et qui proclame, au milieu d'édifices modernes vulgaires et impratiques, le génie capricieux, charmeur et pourtant sévère des architectes du temps de Louis XIV. L'édifice est presque intact; seul le rez-de-chaussée a subi une transformation : le tapissier-garnisseur auquel il sert de magasin a supprimé le trumeau séparant les deux fenêtres pour en faire une large vitrine. A droite, la porte cochère montre aux voussures peu accusées de son arc surbaissé et de ses pieds droits de pierre bleue la régularité de ses bandes parallèles sculptées et qui, à la

naissance du soubassement, à l'angle du cintre et des deux côtés de la clef de voûte, ornée d'un masque féminin, se courbent, se rejoignent, se croisent et laissent échapper des rinceaux symétriques et élégants. Au-dessus de cette entrée magnifique, qui a conservé ses battants de chêne primitifs, s'ouvre une haute croisée, à encadrement de granit, et dont le balcon de fer forgé appuie ses enroulements gracieux sur le linteau de la porte. Des deux côtés de cette croisée principale, prolongeant les pieds-droits de la porte cochère, des piliers de pierre bleue à léger relief s'élèvent jusqu'à la corniche; une bande les coupe horizontalement à peu de distance des modillons et cette bande est soutenue au centre de la chaîne par une coquille. Deux autres croisées, moins riches, mais dont les appuis répètent et continuent, en proportions réduites, la ferronnerie du balcon, complètent l'ensemble de l'unique étage; celui-ci est couronné par un comble à la mansard, dont la couverture d'ardoises accorde sa nuance grise avec la masse blanche de l'appareil en grès de la façade.

Quand le vantail est ouvert, au fond de l'étroite cour où mène le large vestibule, on aperçoit, enserrée dans des bâtisses nouvelles qui semblent vouloir lui faire mal, un petit pavillon dont le fronton à jour est percé d'un œil de bœuf et de qui l'architrave surmontant le passage inférieur est supporté par deux motifs ornementaux; de ces motifs, les volutes de console découpent sur l'espace ombreux du couloir la saillie harmonieuse de leurs deux enroulements. L'escalier menant à l'étage de l'hôtel possède toujours son double terme à mascaron lambrequiné d'où partent, dominant une balustrade à jour et une balustrade engagée, les deux mains courantes d'autrefois. L'imaginatif reporter de la *Voix nationale*, quand il réintègre ou quitte son logis, a toujours l'illusion que, depuis sa construction, cette jolie demeure patricienne n'a point changé d'habitants. Et il croit, lorsque son gant se laisse glisser sur le porte-main de chêne usé et poli, qu'il se parfume encore de la trace des grisantes odeurs que les doigts fins et roses d'une élégante en panier et à haute coif-

fure poudrée viennent d'y répandre, tandis que, vêtue de sa robe de soie brochée, elle descendait les marches afin de gagner sa chaise dont les porteurs l'attendent sous le porche.

C'est l'appartement de cette belle idéale et inconnue que Jacques Darmand a loué il y a deux ans déjà et dont l'aspect ajoute encore à l'illusion qu'il a de deviner la première âme de cette maison exquise où semble ne jamais être entré un antiquaire. Comment expliquer sans cela qu'elle a gardé la splendeur inviolée de sa décoration intérieure? Il y a là trois pièces : Une très grande, prenant toute la largeur de la maison, et qui, de ses hautes fenêtres, prend jour sur la place de la Chapelle : c'est l'ancien salon; puis deux petites : une chambre à coucher à alcove et un cabinet. Partout, les cheminées en marbre gris des carrières monacales de Saint-Remy sont restées en place, avec les trumeaux sculptés et peints et les glaces argentées de leur couronnement vertical. Dans le salon, où le reporter a installé son cabinet de travail, de vastes armoires subsistent de chaque côté de la cheminée; les lambris, tout autour de la chambre, les relient aux portes dont les panneaux sculptés reproduisent la décoration équivalente d'un style ordonné d'après les types les plus purs de Jean Bérain.

Quand Darmand s'habille, il aperçoit, gazée par la mousseline des rideaux, dans une échancrure des maisons hétéroclites de la rue des Pigeons, au bout de la lointaine perspective du Marché au Bois et de la rue des Paroissiens, le sommet des deux tours de l'église des Saints Michel et Gudule; et quand il écrit, assis devant son bureau, il lui suffit de lever les yeux pour embrasser d'un seul regard la masse sobre et imposante de l'église de la Chapelle. En chacun de ces deux temples gothiques qui, à l'une ou l'autre limite de son appartement, constituent l'essentiel décor de ses horizons, reposent les cendres de deux hommes qu'il admire et vénère entre tous : Dans un coin mystérieux de la collégiale a été enterré van der Weyden; dans une nef latérale de l'église de la Chapelle existe le modeste tombeau de Breugel de

Velours, deux maîtres que Darmand appelle en lui-même Roger et Jean de Bruxelles, car il estime qu'ils ont, avec sincérité et avec vérité, traduit dans leurs œuvres la croyance et le sentiment de leur race au temps de leur action.

Le premier, fondateur de l'école de peinture de cette ville dont Darmand s'enorgueillit d'être un véritable enfant, a conquis à l'art une province inexplorée de l'iconographie biblique : celle de la naissance et de la mort du Christ vues à travers les adorations des mages et des paysans, les dépositions et les ensevelissements... Il a créé le drame chrétien, puisque sa vision fervente, inquiète et ascétique a fait de tous ses acteurs des personnages tragiques. A travers ses œuvres, c'est la douleur, la désolation, la pitié de l'homme et son besoin de sacrifice. L'autre est venu sur terre un peu plus tard et le soleil de l'Italie renaissante a réchauffé son cœur des désirs latents de demander à la vie ses plus tendres jouissances. Le drame est presque devenu féerie, et les hommes, dans une nature joyeuse et avenante, se sourient et sourient comme les fleurs et l'azur... Les corps se sont dépouillés des lourds vêtements qui écrasaient leurs membres sans grâce et, nus cette fois, ils laissent s'épanouir des formes captivantes qui frissonnent du besoin des spasmes célestes et non de la crainte des secousses infernales...

Mais Darmand les admire tous les deux ; ne représentent-ils pas avec netteté deux périodes différentes et opposées de notre art : celle où l'on oubliait de vivre pour prier et celle où l'on mettait la vie avant la prière?... Pourtant, il place Roger loin au-dessus de Jean : Si celui-ci le charme et le retient, celui-là, au contraire, le trouble et le secoue infiniment. Et comme il estime que l'émotion est la conquête la plus haute de l'art, il s'avoue que van der Weyden est le génie le plus poignant et le plus grave parmi tant de génies dont s'honore son pays à travers les âges. Toutefois, le journaliste ne partage pas le sentiment qui a animé ce peintre immortel : il est tout à fait étranger à cette religion qui a alimenté du flot de ses leurrantes doctrines médiévales le fleuve

abondant des arts d'autrefois. Toujours il fait abstraction de ses convictions philosophiques afin de ne priser dans une œuvre que ce qu'elle contient de vécu, c'est-à-dire qu'il l'appréciera selon le degré de profondeur avec lequel elle lui révèlera les passions ou les douleurs de l'homme et le reflet ou l'antithèse de ces passions ou de ces douleurs dans la nature ambiante.

Il y a peu de Bruxellois qui vont si souvent à l'église que Darmand ; il n'y va point par dévotion, mais pour se familiariser avec les merveilles plastiques qu'elles offrent à son admiration et par la soif instinctive de développer sa culture esthétique. Il ignore tout d'un culte auquel il n'a jamais été initié, dont tout l'a constamment éloigné ; et, s'il n'avait pas la certitude que le mot « athée » est absolument vide de sens, il convient en lui-même qu'on pourrait le lui appliquer faute de qualificatif plus clair et plus adéquat. Il n'a pas été baptisé et n'a point fait davantage sa première communion ; par cette double circonstance, il se trouve complètement au ban de cette Eglise où, d'ailleurs, il ne sent nullement la nécessité de se faire admettre par la réception de sacrements dont l'ignorance n'a jamais enlaidi son âme... Il est reconnaissant à son regretté père qui, en s'abstenant de réclamer pour son fils la grâce divine, permet à Jacques Darmand de ne dépendre que de lui-même et de n'écouter que sa propre conscience. Il a l'assurance intime que l'être sans attaches spirituelles d'aucune sorte, dégagé de n'importe quelle tradition confessionnelle, est supérieur à celui qui, par crainte de l'inconnu notamment, cherche des ordres inflexibles dans des pratiques où les caractères s'amoindrissent et perdent de leur individualité.

Il songe au mot d'Ibsen : L'homme le plus fort est l'homme le plus seul. Il ajouterait volontiers : Et l'homme le plus fier et le plus droit. Quand on n'est responsable qu'envers soi-même, songe Jacques Darmand, on agit sans cesse de manière à donner raison à sa volonté d'être honnête, d'être bon, d'être juste, d'être charitable, sans se préoccuper de recevoir l'approbation d'une religion quelconque. L'homme

isolé trouve en sa conduite sa propre récompense ou sa propre punition et n'escompte point les joies de l'empire hypothétique où iront les chrétiens, empire où on oubliera de ces derniers tant de mauvaises actions prétendûment rachetées par le rapide repentir terrestre... La simple supposition que la vie cesse formellement avec ce par quoi extérieurement, positivement elle se manifeste, est susceptible de multiplier les facultés généreuses de l'homme, car l'aspiration après une vie future est l'excuse de l'égoïsme de beaucoup de gens ici-bas, lesquels, sous prétexte que le royaume des cieux appartient à tous, méconnaissent cette loi de charité qu'ils devraient propager, pour jouir jalousement, ou plutôt trop humainement des bienfaits d'une fortune dont le dieu des chrétiens gratifie une minime sélection de ses fidèles.

Le père de Jacques Darmand était maître briquetier; de simple gâcheur de mortier il s'était élevé, par son travail, au rang de patron. Il s'était marié à quarante ans avec une amie d'enfance, qui avait patiemment attendu que son promis fût arrivé au résultat qu'il ambitionnait pour se donner à lui. C'était un ménage profondément uni, où ces époux assortis, dont les deux caractères comme les deux sentiments s'étaient depuis longtemps associés et pénétrés, eurent l'unique ambition de faire un sujet d'élite de ce garçon qui leur était venu après un an de mariage.

Darmand se souvient avec émoi de la tendresse de ses parents; il suit en pensée les étapes de l'éducation qu'ils lui donnèrent mais que leur mort prématurée ne permit point, hélas! de parachever selon leur affectueuse ambition. Il revoit, en souvenir, sa mère, femme simple et charmante dont il a hérité cette délicieuse timidité qui, à l'instant des émotions les moins vives, couvre ses joues et son front d'une rougeur inexplicable; dédaigneuse de tous préjugés familiaux, de toutes les conventions sociales étroites, elle avait élevé son gamin en écoutant les conseils d'un cœur que le souci du devoir faisait battre autant que l'attachement à un époux mettant, comme elle, le salut d'un enfant dans les promesses d'une instruc-

tion basée sur la plus large connaissance des faits.

Cette femme et cet homme du peuple, d'esprit extrêmement tolérant et qui ne demandaient que de pouvoir vivre à leur guise, ne prononcèrent jamais devant leur enfant un mot discordant, un mot grossier, un mot trivial. Eux qui, pourtant, dans leur jeunesse, avaient eu leurs oreilles toutes remplies par les échos des expressions veules et populaires, ils semblaient qu'ils eussent toujours vécu dans un milieu choisi. Ils avaient l'instinct de la correction, de la délicatesse, et en élevant leur gamin ils trouvèrent à déployer tout ce tact attentif dont leurs natures affectueuses avaient été gratifiées. Le briquetier considérait son épouse comme son meilleur camarade. A table, ils ne parlaient jamais d'affaires ; le mari choisissait les moments des repas pour communiquer à sa compagne ses impressions de la journée et de la veille ; et c'était alors qu'il lui faisait des confidences sur les travaux de la loge à laquelle il appartenait, jugeant qu'il ne devait rien avoir de caché pour cette femme si fidèle et si compréhensive.

Tandis qu'il grandissait, Darmand s'était ainsi familiarisé avec l'action intellectuelle et morale d'un organisme auquel insensiblement il rêverait d'appartenir un jour. D'ailleurs, dès qu'il eut dix ans, il n'y fut plus totalement étranger : son père le fit recevoir parmi les enfants adoptés et, lors des fêtes périodiques et des tenues blanches, il s'accoutuma à l'atmosphère fraternelle de ce vaste temple d'architecture orientale où seulement l'esprit des discours et la personnalité des artistes proclamaient la grandeur des principes au nom desquels, en des circonstances plus solennelles et plus hermétiques, des hommes probes et libres s'y réunissaient afin d'étudier les questions les plus susceptibles d'assurer le progrès de la nation et la science des individus. C'est aux causeries conjugales du briquetier franc-maçon et de sa compagne, que le petit Darmand puisa les éléments initiaux et encore indéfinis d'une philosophie qui serait conforme à celle de son père, mais qu'une instruction plus solide et des études personnelles nuanceraient davantage et enracineraient avec une logique plus positive.

Le père et le fils discutaient parfois ensemble ces questions de solidarité et d'enseignement mutuel où le jeune garçon apportait un enthousiasme intensifié par son ambition de savoir. C'était surtout pendant les vacances scolaires, quand le vieux Darmand, pour aller visiter ses chantiers dans la campagne brabançonne, vers Dilbeek, Bodeghem Saint-Martin et Schepdael, se hissait sur le siège d'une carriole attelée d'une jument qu'il conduisait lui-même. De cette façon, assis à coté du briquetier, Jacques Darmand apprit à connaître, à détailler les sites de ce merveilleux pays où travailla Breughel des Paysans et dont les métairies et les chaumines, les routes méandreuses coupant des campagnes vallonnées et les clochers des églises ogivales ont maintenu à travers les siècles les cadres où il situa tous ses vivants, humoristiques et libres personnages.

C'est en revenant d'une de ces excursions, au cuisant soleil de juillet, que le trop sanguin briquetier, frappé d'une attaque d'appoplexie, tomba foudroyé du haut de sa voiture, sur la route de Ninove. Cette fin épouvantable bouleversa tellement sa veuve, qu'elle mourut de chagrin quelques mois après. Jacques Darmand avait seize ans. Il dut interrompre les fructueuses humanités qu'il faisait à l'Athénée royal pour se placer comme employé de banque, car ses malheureux parents ne lui avaient laissé en héritage que quelques centaines de francs. Sa mentalité délicate, sa nature timorée l'éloignèrent non seulement des compagnonnages bruyants, mais l'isolèrent tout à fait. Les relatives connaissances de grec et de latin qu'il avait acquises eurent pour vertu de lui faire aimer l'antiquité. Au sortir du bureau, dans sa chambre d'orphelin, il se plut à lire des traités d'histoire et d'archéologie. Le dimanche, il visitait les églises et les musées; ce qu'il savait du passé de son pays, de sa province, de sa ville natale l'aida à mieux pénétrer les intentions des peintres et des sculpteurs dont il examinait les œuvres, œuvres qu'il replaçait dans l'atmosphère même où avaient vécu leurs auteurs, dont il savait aussi les conditions de travail, le sentiment et l'ambition.

Il consacrait l'argent qui lui restait après le paiement de sa pension, à des voyages dominicaux en province, où il allait étudier, guides ou catalogues en mains, prenant force renseignements, les galeries publiques et les monuments les plus remarquables; il fut ainsi, à dix-sept ans, un des Belges qui connussent le mieux leur patrie, ou tout au moins l'art de leur patrie, ce qui est la façon de la considérer sous son jour le plus magnifique, le plus divers et le plus personnel. Il réalisa dans la suite le projet longuement mûri d'aller visiter quelques cités étrangères; pourtant le modeste état de sa fortune le contraignit à rester dans un rayon peu éloigné des frontières de son pays. Et pour concilier sa soif de voyages avec les ressources peu considérables de ses économies, il dut s'habituer à prendre ses vacances à l'époque où l'administration des chemins de fer met en circulation des trains à prix réduits : lors des fêtes de Noël, à Pâques, à la Pentecôte.

Darmand se rendit à Londres et ne sortit point pendant cinq jours de la National Galery, du British Museum et de Hertford House; La Haye le vit au Mauritshuis; Amsterdam au Ryksmuseum; Harlem au Stadhuis; il ne put aller au delà de Cologne et vit deux fois Paris; ici il quittait l'hôtel pour courir au Louvre et ne fuyait les salles que pour réintégrer sa chambre, afin de compléter ses rapides notes de la journée par des impressions plus réfléchies. En plein hiver, il profita d'un congé imprévu pour faire dix heures de railway, dans le but d'aller feuilleter le Recueil d'Arras, dont il jugeait l'étude indispensable à l'identification de certains portraits de quelques maîtres des écoles primitives de Bruges et de Bruxelles. Une autre fois il alla à Saint-Quentin et, au Palais Lécuyer, goûta des heures charmantes et mémorables entre toutes dans le commerce esthétique des héros et des héroïnes immortalisées par le crayon scrutateur de La Tour; car ces effigies souriantes et gracieuses évoquant mieux que des écrits plus ou moins psychologiques les galantes années du règne de Louis XV, avaient modifié ses idées, avaient fixé de manière absolue

Jacques Darmand sur l'élégance raffinée et l'amoureuse versatilité de ce temps où les choses comme les visages se couvraient de poudre et de fard...

Cette existence tout à fait détachée des contingences matérielles avait fait de Jacques Darmand un homme d'une sensibilité aiguë. A vingt ans, lorsque, sur la proposition d'un maçon influent qui avait affectionné son père : Adolphe Lamercy, administrateur-délégué de la *Voix nationale*, il était devenu rédacteur de ce journal d'information, il était sans expérience aucune de la vie. Jusqu'alors il avait partagé ses heures entre l'étude de l'art et les calculs de comptabilité ; à vrai dire, toutes ses heures avaient été consacrées à ce premier objet, puisque, à la banque même, tout en opérant ses additions et ses multiplications, les chiffres lui rappelaient des dates et des millésimes et les vignettes des titres ou des chèques devenaient un instant des estampes à ses yeux distraits. Convaincu qu'il ne ferait jamais qu'un très médiocre financier, il avait résilié avec bonheur son emploi de premier commis de banque, et il avait quitté le bureau à guichet où il s'était assis pendant environ un lustre, avec la joie intense qui secoue le corps d'un prisonnier au matin de son élargissement.

Comme il gagnait davantage qu'autrefois, il avait tout d'abord cherché un logis plus spacieux que celui où son isolement obscur lui avait permis de demeurer et de travailler si longtemps. Attaché à un quotidien répandu, il lui faudrait recevoir des visites. Il s'était donc installé, voici deux ans, en ce superbe et archaïque appartement de la place de la Chapelle que le hasard d'un écriteau de location, lu au passage, lui avait fait découvrir. Ces deux années de journalisme itinérant n'ont guère modifié le caractère de Jacques Darmand ; confronté avec la vie authentique, initié à ses mobiles les plus désolants par des enquêtes et des reportages successifs qui ont été pour lui l'apprentissage du monde, il a conservé presque intact son idéalisme. Sa vive sentimentalité s'est même accrue au contact des cynismes et des égoïsmes qu'il a pu et dû sonder au cours de sa nouvelle carrière. Certes, il a appris à observer les individus, à scruter

les âmes, à lire dans les cervaux de ceux vers lesquels l'appelaient les exigences de ce métier d'analyste publique qui, au début, l'ont un peu désillusionné mais qu'il commence à considérer depuis qu'il est sûr d'y trouver un acheminement vers une situation plus en rapport avec son esprit et avec ses préférences esthétiques. Pourtant il ne se passionne point pour les aspects réalistes de l'univers.

Ses impressions positives ne vont presque jamais sans se poétiser au reflet de ses rêveries d'art : ses sensations les plus hautes sont celles où le mélange des jouissances abstraites vient adoucir la réalité des faits qui les ont motivées. D'instinct, lorsqu'il aura, au théâtre ou au café, admiré le visage ou la pose d'une femme belle et séduisante, il établira un parallèle entre cette inconnue et une effigie moins tangible empruntée au domaine illimité des arts plastiques. Toujours, il lui semblera que l'héroïne transposée par la magie du pinceau ou du burin possède plus de charme que l'héroïne animée dont la présence inattendue et éphémère a évoqué dans sa mémoire une œuvre familière et classique.

Pour Darmand l'art, émané de la vie, est plus enchanteur que la vie elle-même, parce que, suppose son inexpérience, moins décevant... Ainsi, son admiration et son goût rendent inséparables en son esprit l'image peinte ou sculptée par un artiste ancien et le buste ou l'attitude d'une contemporaine qui l'aura rappelée par le prestige d'une ressemblance singulière. Les femmes qu'il a regardées avec le plus de plaisir, et d'ailleurs avec platonisme, car l'amour n'a pas encore touché ce cœur timide, sont celles qui s'apparentent à la Zingarella, à la comtesse d'Este, à Catherine Cornaro, à Mme Récamier, à la baronne Spencer, à la Fornarine, à Saskia van Uylenborghe, à Mistress Siddons, à la Belle Ferronnière, à Marie de Bourbon... La preuve de sa grande sensibilité est dans ce fait qu'il ne prodigue ce système de comparaisons que dans la société féminine : La plasticité des hommes n'appelle point dans sa mémoire le rapprochement d'œuvres dont ils auraient pu être les modèles. La beauté virile a sa grandeur, sa puissance

et son harmonie. Mais l'émotion gracieuse et poétique de Darmand ne trouve point de charme à établir des parallèles entre ses types les plus fameux célébrés par le marbre, le bronze ou le pinceau et les physionomies des personnages qu'il rencontre dans les milieux divers qu'il fréquente.

Parmi ces milieux, c'est dans la police que, certes, le rédacteur de la *Voix nationale*, en vertu même de son état, a dû se créer le plus de relations utiles. Tous les matins, il gagne, dès 9 heures, le cabinet du commissaire en chef, à l'ancien hôtel de Brabant; il y retrouve une demi-douzaine de confrères avec lesquels il a fondé ce qu'ils appellent la Bourse des faits-divers. Ils se sont distribué la besogne, chacun se chargeant de recueillir les nouvelles d'un ou de deux faubourgs qu'on concentre ensuite au milieu de la matinée dans la petite antichambre de la presse du vieil immeuble du Marché-au-Charbon. C'est là un excellent moyen de s'assurer d'abondantes rubriques régulières, les uns et les autres adoptant pour ces renseignements collectifs une rédaction à laquelle leur fantaisie ou leur perspicacité donne une physionomie plus ou moins attachante, pittoresque et personnelle. Pour les affaires sensationnelles et sortant du domaine des banalités courantes, chacun reprend son indépendance et agit pour son compte.

Assis autour d'une grande table, les reporters se passaient donc leurs notes respectives sur des accidents de roulage, sur des incendies, sur des cambriolages, sur des attaques nocturnes, sur des infanticides et des outrages aux mœurs. Quelqu'un demandait que l'on voulût citer le nom d'un particulier désireux d'obtenir une médaille de sauvetage. Un second priait qu'on tît l'éloge d'un garde-champêtre qui s'était distingué au cours d'une rixe de cabaret et dont la vaillante intervention avait prévenu un meurtre inévitable. Tous, d'ailleurs, s'efforçaient d'obliger d'infimes et gracieux correspondants qui, uniquement pour les obliger, leur signalaient des crimes et des sinistres. Bientôt arrivait un des secrétaires du commissaire en chef qui, pendant quelques minutes, confiait aux journalistes les rapports rédigés par les officiers de

police des sept divisions de la capitale. Des messagers les apportaient dans de grands portefeuilles à serrures, que les faits-diversiers appelaient les sacs-à-nouvelles. A 10 heures ils se séparaient et prenaient le chemin de leurs rédactions.

Parfois Lavaux-Sainte-Anne venait surprendre les reporters, auxquels il communiquait de minimes nouvelles du parquet, où il était allé serrer la main à son vieil ami Jamarre. Mais il gardait les renseignements essentiels pour Jacques Darmand qui partait avec lui et, pour l'interroger à l'aise, l'invitait à vider un verre de lambic au cabaret du *Cygne*, sur la Grand'-place. Quand le journaliste avait consigné brièvement les renseignements que son interlocuteur lui donnait, il glissait son carnet dans la poche de son veston, trinquait avec le baron et buvait à sa santé. Puis ils parlaient de leurs amis communs, s'informaient d'eux, échangeaient quelques opinions au sujet des événements politiques commentés par les journaux du matin. Tout en causant ils se levaient, traversaient la place et s'engageaient dans la rue de la Colline. Sous le portique des Galeries Saint-Hubert, les deux hommes s'arrêtaient. Henri de Lavaux tendait la main à son jeune camarade :

— Il paraît, interrogeait-il soudain, que nous dînons ensemble, dimanche, chez les Lamercy?

— En effet, répondait Darmand, avec, dans les prunelles, le reflet d'un plaisir inaccoutumé. Donc, à dimanche.

— A moins que j'aie des nouvelles graves à vous communiquer. En ce cas je me rendrais chez vous.

Ils se quittaient. Et le cœur du reporter, qui traversait à pas rapides le Passage du Roi, battait plus fort qu'à l'ordinaire. Car la question du gentilhomme venait tout à coup de faire apparaître devant ses yeux rêveurs l'image séduisante de madame Lamercy, l'aimable maîtresse de maison chez laquelle il irait dîner dans quelques jours et dont le visage lui rappelait les traits d'une des plus belles héroïnes de Rubens.

(*A suivre.*) SANDER PIERRON.

LES LIVRES

Henri LIEBRECHT : LES JOURS TENDRES.
Jules SOTTIAUX : LA BEAUTÉ TRIOMPHANTE.

(2 vol. : Collection de la *Belgique artistique et littéraire*.)

Pour célébrer l'enfant dont l'amour lui fut révélé « à l'aube de ces jours tendres », l'auteur des *Fleurs de soie* tresse en son honneur une guirlande de corolles somptueuses empruntées à la fois au parterre secret de sa tendresse — ce qui est parfait — — et ce qui est pis — à la gerbe obstinée de ses souvenirs.

Ton âme parle : il te suffit de l'écouter,

soupire une divine voix. Mais l'âme d'Henri Liebrecht est complexe. Tous les poètes s'y sont donné rendez-vous. Elle évoque ces bizarres royaumes créés par les diplomaties, où se débattent en efforts contradictoires des races d'aspirations et de mentalité différentes.

Et c'est ainsi que pour saluer la Bien-aimée triomphante, les mille bouches d'Henri Liebrecht, toutes expertes, du reste, en l'art de bien dire, entonnèrent des hymnes impersonnels et variés.

Qu'il s'attendrisse, s'émeuve, embouche le buccin belliqueux ou la flûte pastorale, Henri Liebrecht est un étonnant virtuose. C'est le Frégoli du lyrisme. Avec un égal talent il se mue tour à tour en Ronsard, en Hugo, en Hérédia, en Régnier, en Giraud, en Samain, en Mme Rostand et même en Fabre d'Eglantine.

Rien n'y manque, tous ses personnages sont magistralement campés dans le décor approprié à leur attitude. Artiste protéiforme, H. Liebrecht résume l'art des poètes les plus notoires et l'on imagine aisément un cours de littérature générale exclusivement consacré à l'analyse de ses œuvres.

Quelle dextérité dans ses exercices ! En un clin d'œil il transforme les objets les plus disparates.

Voici son cœur et son amour. Il les présente en artiste accompli, puis les dérobe sous un gobelet d'or. Et voilà en lieu et place de ce cœur et de cet amour, casqué et éperonné, le farouche Timour-Lenk et, belle d'indolence, la troublante Impéria.

Ont-ils cessé de plaire ? Le héros n'est plus que le Jacquemart de Nivelles et derrière la Princesse aux yeux d'or apparaissent Toinette et Sylvie. C'est une fête extravagante qui tient du prodige, car emporté par son zèle et fier de s'immoler sur l'autel des poètes chers à sa mémoire, Henri Liebrecht finit par s'escamoter lui-même.

Et il ne reste qu'à féliciter le magicien des *Jours Tendres* de son adresse incontestable.

Plus sincère, Jules Sottiaux exalte de tout son cœur la Beauté, reine du monde. Elle lui fut douce et consolante et pour l'avoir cherchée sans relâche à travers les épreuves de la vie, il la connut sous ses multiples formes tantôt ignorée et profonde, tantôt triomphale et souveraine. Anxieusement, il implora sa protection à l'heure des humaines débâcles, il la chanta avec son ivresse juvénile dès que l'amour lui fit signe et qu'elle le dédaigne ou le console, il sut rester son prêtre humble et fidèle, proclamant en de tendres oraisons, son culte immarcescible. Elle est en lui autant qu'autour de lui. Dans son âme, creusée en chapelle, s'élève sa statue majestueuse et secourable. Il en émane une indicible lumière qui rayonne sur les choses. Elle est dans la forêt, dans le lys des champs, sur les plus hautes cimes, dans l'eau des fontaines et la pourpre des nuées, elle est dans le cœur de ceux qui gardèrent jalousement le pur trésor de leur foi, elle est dans le rire d'un enfant et dans le chant de l'oiseau, elle est même parmi les laideurs de la vie. Partout le poète la dépiste et la révère...

Et son œuvre acquiert ainsi le sens profond d'une prophétie. Mais les plus nobles intentions se heurtent parfois à des pièges grossiers. La voix des hommes n'est souvent qu'un infidèle écho de leurs rêves et c'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer dans le livre de Jules Sottiaux de regrettables défaillances qui trahissent ses plus pures inspirations. Je ne sais pourquoi l'auteur de *La Beauté Triomphante* fait songer à Jean Aicard. Peut-être l'*Illustre Bézuquet* et *Maurin des Maures*

sont-ils cousins germains, peut-être aussi la Beauté un peu violentée dans ces deux livres, a-t-elle pris sa revanche et traduit sa colère en inspirant à leurs consciencieux auteurs, des strophes sans accent et des tirades essoufflées.

Qu'importe, puisque Jules Sottiaux dans ses poèmes de même que Jean Aicard dans son dernier drame tentèrent un effort vers le parfait.

GEORGES MARLOW.

Cyrille VAN OVERBERGH : LES BASONGE, *Sociologie descriptive.*

(1 vol. in-8°. A. De Wit, éditeur à Bruxelles.)

C'est ici la troisième des Monographies ethnographiques que publie, suivant un plan curieux et nouveau, M. Cyrille Van Overbergh. Ces monographies sont présentées sur fiches détachables et en réponse aux 202 questions du questionnaire ethnographique de la *Société belge de sociologie*. Cette méthode a été préconisée au Congrès mondial de Mons, en 1905, par le directeur général de notre enseignement supérieur et, appliquée par lui dans le triple essai que nous signalons ici, elle a prouvé quels services immenses elle peut rendre, grâce à son ordonnance ponctuelle, à la clarté rigoureuse de sa documentation, à la logique de ses moyens de comparaison.

L'étude des *Basonge*, venant après celle des *Bangala* et des *Mayombe*, complète la revue de tout ce qui a été écrit sur ces trois sociétés types : la peuplade de la brousse, celle du fleuve, celle de la forêt, par les explorateurs, les savants, les administrateurs les plus autorisés.

M. Van Overbergh a trouvé de précieux collaborateurs parmi les voyageurs, d'abord, qui, les premiers, traversèrent le pays où vivait la race « bien faite en même temps qu'industrieuse » des Basonge. Ce furent Wissmann, Pogge, Wolf, etc.

Mais les Arabes passèrent par là et semèrent la ruine et la mort au delà du Lualaba. Les Basonge se firent les auxiliaires des blancs dans la lutte contre les trafiquants esclavagistes. Les vainqueurs les plus notoires des Arabes : Fivé, Dhanis, Le Marinel, Gillain, Michaux rapportèrent des lointaines contrées de leurs exploits des souvenirs et des renseignements classés aujourd'hui dans le savant travail de M. Van Overbergh.

Enfin, les observateurs actuels ont recueilli sur place, tels MM. le commandant Borms, Dr Dryepondt et le juge Schmitz,

des notes qui complètent et mettent à jour les documents précédents.

M. Schmitz, entre autres, a apporté à la rédaction de ses notes non seulement une conscience et une persévérance remarquables, mais il a fait preuve d'un talent de conteur qui rend vraiment attrayantes ses observations présentées dans une forme littéraire séduisante. Nous avons trouvé nombre de croquis charmants, d'un pittoresque très coloré, piquants par le détail ou même d'une poésie délicate, lorsque, par exemple, le conteur nous dit comment les femmes Basonge chantent pour accompagner leurs danses, quels sont les jeux des enfants, quelle est la notion picturale ou le sens musical de ces artistes primitifs, ou quand il narre des anecdotes typiques ou des coutumes originales.

***

Paul LAMBOTTE : HENRI EVENEPOEL

(1 vol. ill. de 15 reproductions et 30 planches hors texte 10 francs. G. Van Oest et Cie.).

Bien que la belle collection de monographies publiée par les éditeurs G. Van Oest, et qui compte déjà celles de Claus, de Khnopff, de Laermans, etc., soit consacrée à des artistes vivants de l'Ecole belge actuelle, il n'est pas insolite, comme l'explique fort bien M. Paul Lambotte, d'y faire figurer une étude sur l'art et la jeune personnalité de Henri Evenepoel.

Quelles espérances ne pouvait-on point fonder sur celui-là qui ne vécut que vingt-sept années, peignit en réalité pendant tout au plus cinq années, mais laissa cependant une œuvre considérable autant que remarquable.

M. Lambotte dégage excellemment de l'examen des toiles et des dessins, comme aussi de quelques traits piquants de la vie et de quelques déclarations trouvées dans des lettres diverses d'Evenepoel, l'esthétique de celui-là dont la préoccupation primordiale se résume dans la recherche du caractère. « C'est l'expression plastique du caractère de la forme, du caractère de la couleur, et, quand il est possible, du caractère intime et psychologique des modèles, qui constitue l'idée créatrice, l'émotion dominante de chacune des œuvres d'Evenepoel. »

Ce coloriste « ingénu et d'instinct, par réflexion et par science » fut appelé avec dédain le peintre de la Morgue, parce qu'il choisissait volontiers ses personnages dans le monde des

faubouriens, des malchanceux, des filles, des enfants malingres du ruisseau et que les scènes et tableaux parisiens dans lesquels il les présentait accusaient la recherche d'une amère philosophie, ou la perspicacité à la fois ironique et pessimiste d'une observation souvent cruelle.

Mais c'était négliger là le souci de moraliste dont le biographe d'Evenepoel nous montre l'artiste toujours préoccupé. Et puis, Evenepoel eut d'autres modèles. Il étudia avec complaisance d'autres échantillons de l'espèce humaine, vigoureux et robustes ceux-là, et aussi surtout les enfants dont il fut le peintre-né. « Il les adora, cela est manifeste » et c'est pour cela qu'il sut peindre « naïvement ces petits êtres naïfs ».

Et parce que cet œuvre d'Evenepoel fut étonnamment humain et vivant, l'artiste, mort trop tôt, continue à vivre dans nos souvenirs et son art continue à participer à la lutte dirigée par les Claus, les Khnopff, les Frédéric, les Baertsoen, les Ensor, les Van Rysselberghe, les Laermans aux côtés de qui le disparu doit conserver sa belle place.

***

René VAN BASTELAER :
LES ESTAMPES DE PETER BRUEGEL L'ANCIEN

(1 album de grand luxe. G. Van Oest et Cie.)

Le savant conservateur des Estampes à la Bibliothèque royale a réuni près de trois cents planches groupées d'après les sujets traités : paysages, marines, histoire sacrée, didactiques religieux ou profanes, moraux, etc., et les présente, dans une édition remarquablement soignée, précédées de notices très documentées.

Nous y pouvons lire la chronologie des estampes gravées sur des compositions de Pierre Bruegel l'ancien du vivant de l'artiste. Elle constitue du reste une véritable et très complète étude biographique en même temps qu'un sagace commentaire critique de l'art du Maître.

Un catalogue très détaillé et dont chaque numéro fait l'objet d'une notice minutieuse, montre enfin combien est vaste l'érudition et fidèle la documentation de M. Van Bastelaer, grâce à qui nous possédons aujourd'hui un véritable monument élevé à la gloire d'une des grandes figures de notre Passé d'art.

***

Jean de BOSSCHÈRE :
ESSAI SUR LA DIALECTIQUE DU DESSIN

(1 vol. in 8° ill. G. Van Oest et Cie.)

Les lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire* ont pu lire récemment une étude de M. J. de Bosschère, sur les dessins considérés comme décors de livres. Historiquement et techniquement l'auteur envisage le problème complexe du rapport des choses à reproduire avec les procédés qui permettent de les reproduire. C'est un travail analogue à celui qui considérerait les rapports de la structure des phrases musicales avec l'émotion qu'elles traduisent.

Cet essai est savant, appuyé d'une érudition très vaste. On aperçoit la compétence de l'auteur en même temps qu'on est assuré de l'ingéniosité de ses déductions.

PAUL ANDRÉ.

Lettre de Pierrot à Bobette, petite sœur de la Lune, fille littéraire de M. Sylvain Bonmariage (1).

Ma chère Bobette,

Si j'en puis juger par les voluptés que tu m'as révélées, ton père, en te faisant, a dû éprouver des jouissances ineffables. Créature de joie, petite femme et petite flamme, comme je t'aimerais, si tu existais, si tu étais autre chose qu'un reflet d'une sensibilité qui se donne une fête à elle-même ! Plus féminine que la femme, tu es l'idéal sensuel de tous les amants qui rêvent, pour un jour, de changer de sexe. Tu es le petit animal de chair, de sang, de sincérité dans le mensonge, de candeur dans le vice, de fidélité dans l'inconstance, de bonté dans la cruauté. Comme la lune a ses phases, ton instinct a les siennes, et ton père a raison de jeter sur ton front, depuis ta première parole jusqu'à ton dernier soupir, les fleurs jaunes et bleues de l'astre neurasthénique. C'est au détour des rues et dans les allées des bois que le rêveur croit te saisir par un pan de ta robe. C'est au milieu d'une féerie lunaire que j'ai cru t'étreindre, que mon cœur est allé vers toi, et que tu m'as ôté, d'un baiser, la mémoire de toutes les autres lèvres. Mais je sais bien que tu n'existes pas, que tu n'ap-

(1) *Bobette*, par SYLVAIN BONMARIAGE, une plaquette chez Lamertin.

parais qu'à ceux qui te conçoivent, que tu n'es que la récompense chimérique d'un beau désir irréalisable !

C'est parce que tu n'existes pas que tu es si vivante. Et comme les vivants paraissent morts à côté de toi ! Ton pauvre amoureux, malgré la sincérité de son amour, et malgré le cri poignant et si simple du dénouement, n'est qu'une ombre qui te raconte en croyant se raconter, et lord Eldsom, qui trompe si amicalement son ami, et qui se tue parce qu'il n'a rien d'autre à faire, n'est qu'une silhouette destinée à mieux te faire voir. Et sans doute ce gentilhomme, une des plus récentes incarnations de Milord Spleen, pair d'Angleterre, qui fuit son âme sur le continent, a raison d'obéir, en se tuant, à l'ordre secret de l'auteur. Mais toi, Bobette, pourquoi lui obéis-tu lorsqu'il t'ordonne de te jeter dans l'étang où est tombée la lune, puisque, étant un rêve, tu es par essence immortelle ? Mais tu ne lui a pas obéi : tu n'es pas morte. Tu ne peux pas mourir. Il a inventé ta mort parce qu'il est un homme de lettres, parce qu'il en avait assez de son roman, ou parce qu'il avait vu blanc en regardant la lune. Et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a pas même essayé d'expliquer ton suicide, ce que les gens de lettres ne manqueront pas de lui reprocher, si, conformément à leur habitude, ils cherchent dans son petit roman ce qui n'y est pas, pour mieux ignorer ce qui s'y trouve. Mais tu le lui pardonneras, tu le lui as déjà pardonné. Et tu lui apparaîtras encore, un soir où il s'entretiendra avec tout ce qui l'entoure, Bobette, petite sœur de la Lune, créature de joie plus féminine que la femme, idéal sensuel de tous les amants qui rêvent, pour un jour, de changer de sexe. Et recommande-lui, s'il publie encore un livre, de mieux corriger ses épreuves.

PIERROT.

Pour copie conforme :
ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 4 octobre 1908.

JOSEPH CHOT : LE GÉNIE D'ATHÈNES

Roman des temps antiques

(1 vol. in-18, à fr. 3.50, Liége : Société d'édition.)

M. J. Chot nous transporte à Athènes, au troisième printemps de la LXXXV^me^ Olympiade. On vient d'annoncer dans la ville que Périclès, après neuf mois de lutte, a vaincu Samos, et que

la flotte victorieuse fait voile vers la mère patrie. Le peuple s'exalte dans les rues et sur l'Agora, des chants de gloire retentissent, les demeures se parent, Athènes se fleurit pour recevoir dignement le Stratège que la Nikê a couronné de lauriers.

Mais la foule intéresse peu. Elle n'est que le cadre mouvant où va se dérouler l'action du roman ; celle-ci évoquera devant nos yeux tout le monde artiste de cette merveilleuse époque de beauté, que l'on a appelée le siècle de Périclès, parce que le Stratège en fut en quelque sorte l'inspirateur et en tous cas le protecteur.

La première figure qui nous apparaît est celle d'Alcamène, sculpteur. C'est un jeune Lemnien connu pour son art, sa générosité, son enthousiasme. Elève de Phidias, qu'il désespère d'égaler jamais, il a appris du maître incomparable l'art d'idéaliser les formes, d'exprimer dans le marbre les plus nobles sentiments de l'âme ; mais sa manière est moins pompeuse, ses dieux dégagent une expression plus humaine. Déjà tout le monde l'admire : Euripide le tragique, Polygnote le peintre, Périclès et Phidias lui-même l'encouragent. Et pourtant le sculpteur n'a pas encore trouvé son rêve. Il n'a pas encore trouvé le modèle humain de formes si belles et de lignes si pures que son art en soit exalté jusqu'au chef-d'œuvre.

Il le trouvera. Un jour, caché dans les jardins d'Aspasie, l'amante de Périclès, il a vu dans son bain la femme la plus belle de la Grèce ; Il a admiré toute l'harmonie de ce corps, hymne de chair, symbole de l'impeccable eurythmie. Désormais son rêve a pris forme. Il aime Aspasie. Il désire qu'elle devienne le modèle de l'œuvre immortelle. Il aspire à l'amour de cette femme, afin que l'œuvre jaillisse vivante de leurs deux amours confondus.

Aspasie livrera donc ses formes au sculpteur. Elle ira, au su de Périclès lui-même qui le permet pour la gloire de l'art, chez Alcamène elle posera nue devant lui sans rien accorder d'autre de sa chair que la pure vision de la beauté des lignes. Et Alcamène fera son chef-d'œuvre. Et ce chef-d'œuvre sera le « Génie d'Athènes ».

M. Joseph Chot a traité son sujet en larges fresques. Il a détaillé avec un rare bonheur non seulement les figures principales, Alcamène, Aspasie, Périclès, mais encore d'autres physionomies intéressantes : Thucydide l'historien, Timothée le musicien, Socrate le philosophe. Une grande pensée d'art anime tout le roman. Le siècle de Périclès s'évoque avec tout son

enthousiasme, avec toute son âme éprise du frisson éternel de la beauté.

Mais pourquoi donc M. J. Chot s'obstine-t-il à ne tenir aucun compte de l'aspect extérieur du livre ? Celui-ci encore est édité sur du papier chandelle. Et si l'on peut dire qu'un constant souci d'art a préoccupé l'écrivain, il faut malheureusement affirmer que l'art de l'édition fait totalement défaut à l'éditeur.

***

Marguerite VAN DE WIELE : AME BLANCHE

Histoire d'une petite fille.

(1 vol. in-18 à fr. 3.50 : Edition de *La Belgique Artistique et Littéraire*.)

Voici un livre délicieux.

Est-il rien, d'ailleurs, de plus intéressant que la psychologie d'une âme d'enfant ! Une jeune âme qui s'ouvre à la vie comme un bouton de fleur s'épanouit lentement à la lumière ; une jeune imagination qui vagabonde à travers le monde et se crée une infinité de chimères ; une intelligence neuve qui s'applique aux premières déductions, qui se perd en des analogies charmantes ; une sensibilité que rien encore n'a émoussée, qui vibre aux émotions claires, aux premières joies, aux douleurs premières si profondément ressenties. La littérature contemporaine s'est beaucoup occupée de l'enfant. Elle a étudié en lui l'homme à venir, la femme future. Elle en a donné des tableaux qui valent par leur vérité et leur imprévu. Daudet, Lichtenberger, Margueritte et chez nous Paul André, avec ses « Chers petits singes », Delattre, avec ses « Contes », ont illustré amoureusement les premières sensations de l'enfance.

Mlle Marguerite Van de Wiele vient d'y ajouter une étude profondément étudiée, d'une belle saveur psychologique, d'une parfaite compréhension de sentiments, d'une émotion bien humaine.

Le sujet lui-même s'y prêtait.

C'est Lina Veydt qui raconte ses souvenirs. Sa mère, première pensée de l'enfant — le poète n'a-t-il pas dit : *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem* — sa mère, nature fine et passionnée, pour qui la musique avait été la plus douce consolation, avait donné à sa petite fille le goût des belles choses. Après la mort de son mari, elle tombe malade, sa raison sombre, on doit la confier à la maison de santé du docteur Oppelt à Uccle.

Lina est alors recueillie chez ses grands parents, le docteur Veydt, Mme Veydt et la tante Josine. Mais ces grands-parents n'ont jamais aimé la mère de la petite Lina. Le docteur vit, rue Marcq, dans une sorte de temple. C'est un grand vieillard à barbe blanche, solennel et froid, qui prend ses repas seul, à l'écart des siens, qui fait peser sur toute la maison son importance sacrée et que tous révèrent à l'égal d'un Bouddha dans son temple.

On conçoit les angoisses de la petite quand elle se trouva transportée d'un milieu élégant dans cette maison silencieuse par ordre et de la chaleur d'un foyer de tendresses et d'affections dans cette froide demeure où personne ne l'aime.

La maladie survient qui amène autour de l'enfant un peu de caresses et de sourires.

Puis la venue d'un cousin campagnard y apporte pour un temps les jeux si nécessaires à cet âge.

Un jour, Lina a demandé sa mère. Elle est allée la voir à la maison de santé du docteur Oppelt. Elle a imaginé de tenter, par le rappel des souvenirs lointains, le réveil de cette âme maternelle qui dort sous la folie. L'œuvre est lente, très lente. Lina a quitté Bruxelles à la mort de ses grands-parents. Elle est à Anvers chez une tante. Mais ses visites à Uccle se multiplient et laissent la malade toujours plus calme.

Enfin, Lina épouse son cousin, se réfugie avec lui à la campagne, prend sa mère auprès d'elle, et devant le berceau où la petite fille de Lina jette ses premiers vagissements, la malade s'éveille tout à coup et reconnaît sa fille dans sa petite-fille.

Telle est en quelques mots la trame de ce livre, trame faite de douceur et de mélancolie, mais c'est la mélancolie qui domine. Elle éclaire cette petite âme blanche d'une lumière très calme, en nuances. Et la vie, qui frissonne comme un jeune oiseau au bord du nid, chante malgré tout son chant d'espérance.

Ce qu'on ne peut dire, c'est le charme que Mlle Van de Wiele a répandu dans tout ce livre de grâce et de bonté. Au fond, c'est plutôt la bonté qui domine. Et c'est parfait.

***

Dr E. MASOIN : CHATEAUBRIAND, SA VIE ET SON CARACTÈRE. — ESSAI MÉDICAL ET LITTÉRAIRE.

(1 vol. in-8° de 102 pages. Bruxelles, Hayez, éditeur.)

J'aime beaucoup M. le docteur Masoin, non pas seulement parce qu'il est originaire de ce « Pays gaumet » qui est aussi le

mien, non pas seulement parce qu'il a en cave d'excellent bourgogne qu'il offre généreusement à ses amis, non pas seulement parce qu'il est un savant de tout premier ordre, un psychiâtre habile et profond, mais aussi parce qu'il a une âme enthousiaste de poète. Trop souvent la science dessèche les âmes. Les spécialistes s'adonnent à leur art d'une façon exclusive, leur intelligence se développe jusqu'à étouffer l'imagination. Ils deviennent des anormaux, oui, des anormaux et des incomplets. Les savants nous ont si souvent dit que les poètes sortent de la norme, que les poètes peuvent bien aussi jeter une pierre dans leur jardin.

Cette pierre, je ne la jette pas dans le jardin du Dr Masoin, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique. Ce savant fut toujours un peu poète, et le jour où Virton lui dressera une statue, j'aimerais le voir représenté tenant d'une main un cerveau dont il scrute la nature, les qualités et les tares, de l'autre un livre de vers où il se délasse, en chantant, de ses études physiologiques.

C'est, somme toute, ce qu'il a fait pour Chateaubriand en deux études très fouillées et que l'académie de médecine inséra en ses Bulletins de novembre 1907 et de janvier 1908.

Analyser le grand écrivain au point de vue mental, scruter et fixer sa personnalité intellectuelle et morale, grouper les faits, saisir leurs relations et déduire quelques conclusions concernant le caractère de l'homme : Tel est son but. Son étude emprunte un intérêt spécial à l'autorité que lui ont value ses remarquables travaux sur les maladies mentales. Il applique à son sujet, avec les égards dus au génie, mais avant tout avec le respect des droits de la vérité, le procédé d'une expertise médicale.

Après nous avoir présenté Chateaubriand au point de vue physique, l'auteur étudie l'homme moral, ses besoins d'argent, sa mélancolie, sa vanité, ses rapports avec les femmes, ses convictions et ses pratiques religieuses, les qualités et les défauts divers de son caractère, son style, sa valeur intellectuelle, sa valeur morale. Et de tous ces éléments, il déduit des conclusions générales.

L'intérêt de cette étude réside surtout dans ce qui, jusqu'à présent, n'avait pas été dit ou n'avait été qu'à peine entrevu. Nul n'a fait ressortir avec autant de netteté l'influence exercée sur Chateaubriand par l'hérédité et le milieu. Nul n'a mieux analysé les motifs du voyage en Amérique et les motifs du

brusque retour en France. Nul n'a fouillé d'aussi près certaines particularités étranges, telles que les continuels besoins d'argent de Chateaubriand et ses attitudes contradictoires à cet égard. Neuves et originales sont les considérations de l'auteur, sur le voyage de Chateaubriand à travers le Luxembourg et les Ardennes belges : que d'impossibilités et que d'invraisemblances il relève dans le récit du grand écrivain! Non moins neufs les aperçus sur la mystérieuse maladie qui ne serait pas la petite vérole, mais l'urticaire, sur le délire qui éclata à Jersey, et qui ne fut ni plus ni moins qu'une folie prolongée, sur la mélancolie, qui fut sincère au début, puis factice. Non moins neuve enfin la curieuse anecdote que l'auteur raconte au sujet des sentiments religieux de Chateaubriand, anecdote que lui a transmise le Dr Vande Corput, qui la tient lui-même de Baron.

En résumé, l'étude de M. Masoin est une brillante et précieuse contribution à un problème d'histoire littéraire : la mentalité de Chateaubriand.

E. Ned.

Herman TEIRLINCK : HET AVONTUURLIJK LEVEN VAN LIEVEN CORDAET. — **Lode BAEKELMANS** : DWAZE TRONIES. — **Frans VERSCHOREN** : UIT HET NETHEDAL. — **Constant EECKELS** : KRUISBLOEMEN. — **Karel VAN DEN OEVER** : HET DRIEVULDIG BEELD.

M. Herman Teirlinck est certainement le plus éclectique et le plus souple de nos écrivains, un des plus personnels aussi et un des plus raffinés. Avec Streuvels, il régit notre prose narrative. Si son œuvre ne démontre pas une vision aussi large et aussi épique, une unité aussi forte et aussi constante, un génie naturel aussi puissant et aussi superbe, par contre elle est plus consciente que celle de Streuvels, plus fouillée, plus universelle, plus artificielle peut-être, moins une et moins sincère, mais d'autre part, plus diverse et plus curieuse.

Il a débuté sous l'influence de Streuvels avec deux romans ruraux, puis il a véritablement trouvé sa voie propre avec *Het Bedrijf van den Kwade* (*L'Action du Démon*). Depuis lors il nous a donné un petit roman bourgeois, assez cruel dans son ironie froide; *De Doolage*, œuvre de transition; un recueil de nouvelles, mi-réaliste et mi-psychologique; *Zon* (*Soleil*), l'œuvre

la plus nettement plastique de la littérature flamande et qui n'est comparable, au point de vue descriptif, qu'aux *Feesten* de Jaak van Looy; *Mijnheer Serjanszoon* (*Monsieur Serjanszoon*), suite de contes philosophiques et satiriques, livre absolument unique chez nous, mais qui pourrait très bien être mis en parallèle, quant à l'esprit, la tendance et le style, avec *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, le *Jérôme Coignard* et l'*Histoire contemporaine* de M. Anatole France; enfin, le très multiple roman de mœurs *Het Ivoren Aapje* (*Le petit singe d'ivoire*), où bat, très fiévreuse et très bruyante, passionnée et canailleuse, la vie cosmopolite de Bruxelles, vue à travers les mondes divers de la luxueuse capitale.

Et voici qu'après avoir essayé tous les genres, M. Herman Teirlinck s'est mis à écrire un roman populaire, *Het avontuurlijk Leven van Lieven Cordaet* (*La Vie aventureuse de Liévin Cordaet*), paru d'abord en feuilletons dans feu le journal *De Standaard*.

Il est certain que ce livre ne doit point être envisagé sous le même angle optique, ni jugé avec les mêmes principes d'art absolu, que les autres volumes de M. Teirlinck.

Quoique n'étant réussi qu'à moitié, cet essai doit encore être applaudi.

Du reste, un mépris trop farouche serait exagéré. Les deux cents premières pages du roman sont bien vécues et ne transigent point d'une façon trop formelle, avec la réalité de notre vie humaine, parfois si romanesque. De plus, s'il est vrai que, peut-être la figure même de Lieven Cordaet manque de relief, il n'en faut pas moins admirer la vie intense et la netteté de geste d'une foule d'autres; je ne citerai que celles du policier Blieck, du juge d'instruction Libauw, de la dame-témoin, du directeur du cirque, etc. Enfin, il faut reconnaître que le livre contient, à côté de plusieurs chapitres bâclés, quelques pages supérieurement écrites et des passages très saisissants.

* * *

Dwaze Tronies (*Trognes comiques*) marquent une ascension dans l'œuvre du très personnel conteur qu'est M. Lode Baekelmans. Ce livre est écrit avec un soin infiniment supérieur et achevé avec une attention plus consciencieuse que ses précédents.

Pour le reste, l'ancien Baekelmans s'y retrouve en entier, tou-

jours le même : observateur attentif et malgré tout ému, conteur habile et verveux, ironiste malicieux.

M. Baekelmans est un de nos seuls prosateurs, qui ait pu se dérober à l'influence de Streuvels et qui ait osé affirmer une vision originale. Il a tourné le dos aux éternels paysans et aux sempiternelles filles de ferme, aux champs et aux étables, aux choux et aux navets. Bravement, il s'est fait le romancier des matelots et des dockers, des voyous et des entôleuses qu'il voyait chaque jour autour de lui, dans sa ville natale. Comme son grand ami Georges Eekhoud, il a voulu évoquer *La Nouvelle Carthage*, et il l'a fait, sinon avec maîtrise, du moins avec beaucoup de talent. Le premier roman de son cycle sur Anvers (*De Doolaar in de Weidsche Stad*) promet beaucoup et nous permet d'attendre de M. Baekelmans une œuvre définitive, en ce sens que synthétique.

C'est à l'humoriste que nous devons *Dwaze Tronies*. Ce livre nous apporte deux longues nouvelles, l'une racontant la joyeuse en même temps que lamentable odyssée d'un nègre, menant la noce dans le quartier maritime d'Anvers et l'autre faisant revivre la figure têtue et ignare d'un jeune paysan des Polders, qui épouse par intérêt, une vieille dame de maison close.

L'humaine sympathie de ces deux livres, leur vérité psychologique, leur comique à froid les rendent dignes d'un rapprochement avec Maupassant.

* * *

Un début ce *Nethedal* (*Contes de la vallée de la Nèthe*), mais un début décisif et qui m'a rempli d'espoir. Un livre bien flamand, flamand comme les tableaux de nos petits maîtres d'autrefois; un livre fort, sain, ardent; d'autre part, peut-être un peu rude, un peu trop brutal, trop matériel...

M. Verschoren possède une paire d'yeux, qui voient remarquablement clairs et justes; il tient, de plus, une plume qui sait rendre adéquatement les choses vues, et qui les rend avec relief, avec couleur, avec l'intensité même de la vie. C'est pour cela, que ce volume rappelle (abstraction faite de la langue) les premiers livres de Streuvels, dont l'influence sur M. Verschoren a, du reste, été marquante.

Mais c'est précisément là ce qui m'a un peu gâté la joie de ce beau livre : en somme il ne nous apporte pas une vision personnelle.

* * *

Il me reste à présenter deux poètes, au talent confraternel, représentants de l'âme mystique de la Flandre : MM. Constant Eeckels, l'auteur des *Kruisbloemen* (*Fleurs de la Croix*) et Karel Van den Oever, l'auteur du *Drievuldig Beeld* (*La triple Image*), tous deux poètes religieux.

Pour trouver un équivalent aux *Kruisbloemen*, il faut remonter à l'admirable *Sagesse* de Paul Verlaine, où pleure, si douloureusement, l'indicible souffrance du Sauveur, à travers les sanglots d'une pauvre créature. Le mysticisme de M. Constant Eeckels est fait d'une vérité, d'une sincérité, d'une humilité semblables, exprimées avec la même simplicité émouvante, le même amour fervent.

A côté de l'exaltation épique de M. Eeckels, le mysticisme de M. Karel Van den Oever est très humble, très naïf ; à côté des grands vers lyriques, puissants et tumultueux des *Kruisbloemen*, les vers du *Drievuldig Beeld* sont hésitants, gauches et maniérés.

A côté de Verlaine, Max Elskamp.

André de Ridder.

LES THÉATRES

Monnaie : *Mireille; Marie-Magdeleine; Orphée; Siegfried; Quand les chats sont partis...*, ballet-pantomime en un acte de M. Ambrosiny, mus. de M. G. Lauweryns (16 oct.).

Parc : *Son Père*, com. en 4 actes de MM. A. Guinon et Bouchinet (30 sept.) ; *Simone*, pièce en 3 actes de M. Brieux (27 oct.) ; *La Dixième Journée*, pièce en 1 acte en vers, de M. P. Spaak (27 oct.).

Matinées littéraires : La Dernière Dulcinée, poème tragique en 5 actes de M. le comte A. du Bois ; conférence de M. Catulle Mendès (15 oct.).

Galeries Saint-Hubert : *Le Roi*, com. en 4 actes de MM. de Flers, de Caillavet et Emm. Arène (2 oct.).

Matinées classiques : Le Barbier de Séville (6 oct.) ; *Electre* (20 oct.).

Alcazar : *Viveurs*, com. en 4 actes de M. H. Lavedan (29 sept.) ; *Væ Victis*, pièce en 4 actes de Mlle Marg. Duterme et *La Madone*, drame en 2 actes en vers de M. P. Spaak (8 oct.).

Olympia : *Le Coup de Jarnac*, com. en 3 actes de MM. de Gorsse et de Marsan (7 oct.).

Théatre Molière : *La Cigale et la Fourmi*, opérette en 3 actes et 7 tableaux, de MM. Chivot et Duru, mus. d'Audran (17 oct.).

Royal Cercle dramatique de Schaerbeek : *Les Etapes*, pièce en 3 actes de M. G. Van Zype (24 oct.).

***

Mireille; Marie-Madeleine; Orphée; Siegfried. — Nous avons réentendu et revu, ce mois-ci, à la Monnaie, deux œuvres, l'une de Massenet, l'autre de Wagner, qui obtinrent l'an dernier du succès ; l'aimable et poétique opéra de Gounod reconstitué dans sa version première et l'émouvant chef-d'œuvre de Gluck qui avait disparu de notre scène lyrique depuis les soirs triomphaux de Mme Armand et les occasionnelles reprises en l'honneur de la Bréma.

Signalons aussi la venue, très bien accueillie, de Mlle Claire Friché qui reprit les rôles de Carmen et de Santuzza dans lesquels je m'étonnais dernièrement de devoir constater l'échec d'une artiste dont sa création de *Salomé* faisait espérer une autorité et un caractère autrement solides. Mlle Friché paraîtra du reste souvent à la Monnaie cet hiver, notamment dans le drame angoissant et voluptueux de Strauss et dans cette *Louise* qui fut l'occasion des premiers triomphes de notre concitoyenne.

Mme Pacary et M. Verdier ont repris possession des rôles de Marie de Magdala et de Jésus dans l'oratorio de Massenet découpé en quelques tableaux d'une si jolie couleur orchestrale en même temps que d'une émotion enveloppante, adroitement religieuse et profane tour à tour. Entourés par les chœurs très bien stylés qui ont une large place dans cette partition distinguée, Mme Pacary, M. Verdier et M. Artus — un Judas Iscariote bien compris — remportèrent un beau succès.

De la représentation de *Siegfried*, peu de choses nouvelles à dire, les rôles essentiels n'ayant pas non plus subi de modification et le prestige de ce poème de sérénité, de ce chant continu d'amour à la gloire de la nature, de la jeunesse et des tendres émois humains les plus accueillants étant demeuré entier grâce à une unanimité parfaite de compréhension et d'expression de la part de l'orchestre et des chanteurs.

Mireille fut restituée conforme à la succession des tableaux reproduisant les épisodes du touchant poème de Mistral. On sait

que la mort de la douce fiancée de Vincent fut jugée trop triste pour les fidèles de l'Opéra-Comique et que les librettistes de Gounod édulcorèrent en idylle le drame émouvant. Nous aimons mieux l'authentique version; elle est plus humaine d'abord, plus vraisemblable aussi et surtout elle a le respect du chef-d'œuvre provençal dont elle ne trahit aucun des sentiments ni des caractères. M. Saldou et Mlle Lily Dupré firent le plus sympathique des couples de juvéniles amants malheureux. M. Bourbon prêta le plus de sauvagerie qu'il put au farouche Ourias. Mlle Symiane chanta d'une jolie voix qu'elle s'efforça adroitement de rendre chevrotante et vieillote les couplets de Taven.

Enfin, il y eut *Orphée*. Je ne vais ni découvrir ni commenter les beautés de la partition du célèbre chevalier. Je ne vais pas redire l'admiration, devenue banale, que provoquent après un siècle et demi, le lyrisme empoignant, la majesté souveraine, l'humaine émotion, la simplicité grandiose, prodiguées dans ces pages immortelles.

M. Sylvain Dupuis en fit valoir les plus minimes détails, donnant remarquablement à chaque phrase sa « ligne » propre, épousant tous les contours, pénétrant tous les recoins des intentions du compositeur. De Mlle Croiza, j'ai eu trop souvent l'occasion de dire les rares qualités et les dons précieux pour que je puisse avoir la franchise de déclarer aujourd'hui que son interprétation d'Orphée m'a déçu. Oh ! bien entendu, il n'y eut pas une faiblesse dans le chant, pas une erreur dans la composition; mais il est des vêtements d'une coupe cependant irréprochable qui habillent mal un corps de galbe impeccable. Mlle Croiza ne fut pas masculine avec assez de fermeté; sa douleur s'exhala avec plus de mélancolie que de désespoir et toute la noblesse, toute la grandeur, toute la ferveur qu'elle mit dans ses accents et ses attitudes n'empêchèrent pas de donner l'impression que ceux-ci étaient plus étudiés que sincères, plus savants que spontanés. Peut-être aussi le souci de son chant préoccupait-il l'excellente artiste, consciente de la difficulté pour sa voix, d'un registre riche surtout dans le médium et le dessus, à se maintenir dans des tonalités graves.

Mlle Seroen ne fut guère heureuse en Eurydice; son geste est maniéré et son émission bien pénible. Mlle Bérelly détailla fort joliment les stances gracieuses de l'Amour et Mlle Olchansky passa, séduisante et paisible, parmi les Ombres heureuses, dans le merveilleux décor de l'Eden enchanté.

* * *

Quand les chats sont partis... — Ce sont les souris que nous voyons surtout dans l'amusante pochade de M. Ambrosiny. Les souris personnifiées en l'occurrence par les prestes, jolis et souriants « rats » que discipline lui-même l'auteur, tout à la fois maître à danser, metteur en scène et régisseur.

Ces souris sont les valets, frotteurs, soubrettes, filles d'atours, marmitons, sommeillers, maîtres-coqs, cochers, pompiers, sapeurs et nourrices lancés dans une sarabande folichonne et attablés autour des guéridons copieusement garnis pendant que les chats, autrement dit le baron et la baronne, sont allés au palais de l'Empereur présenter leur fillette Rosine, fiancée à un pimpant hussard d'Augereau.

Voilà. C'est tout.

On pourrait reprocher à ce frêle libretto sa banalité et sa pénurie d'incidents et de développements. Il s'agit ici d'une pantomine et non pas d'un ballet. Le manque d'action peut provoquer l'absence d'intérêt. Il fallut à l'auteur une imagination vraiment très fertile pour suppléer à l'ingéniosité de l'intrigue par une recherche minutieuse du détail. On peut dire que M. Ambrosiny a mis de l'esprit sur rien ou sur si peu de chose! Mais de l'esprit, ah! certes, et de la drôlerie abondante, et d'inattendues fioritures plaisantes il en a prodigué, permettant à ses gentilles interprètes de nous révéler des dons et des habiletés dans la fantaisie que nous ne soupçonnions guère.

C'est M. Lauwerijns qui s'était chargé de composer la musique au gré de laquelle évolueraient, mimeraient, sautilleraient les hôtes de cette maison en belle humeur. M. Lauwerijns est un pianiste fort apprécié qui se signala jusqu'ici par de courtes compositions distinguées. Il vient de prouver qu'il possède le talent, la conscience et le métier capables de lui permettre d'entreprendre des œuvres de plus d'importance.

L'inspiration de M. Lauwerijns est abondante et il sait l'utiliser avec une habile et savante mesure. La marche bouffe, la piquante gavotte, la valse qui débute en câline lenteur et se hausse à l'éclatante frénésie tournoyante de toute la valetaille entraînée à son rythme, sont des morceaux très bien venus et joliment traités, sans banalité comme sans effets torturés à plaisir.

Le seul reproche que l'on pourrait faire à cette aimable partition, c'est de manquer précisément de ces fusées d'esprit, de ces imprévues notations humoristiques qui font le mérite du libretto, de ne point abonder, en un mot, en trouvailles vrai-

ment originales. La musique sait être burlesque aussi bien qu'une strophe de Ponchon ou qu'une rime de Banville, ou qu'une pochade de Willette?...

* * *

Son Père. — Sous son apparence d'attendrissante sentimentalité et de simple psychologie bourgeoise, la pièce de MM. A. Guinon et Bouchinet remue un des plus angoissants problèmes : celui de la responsabilité des parents désunis dans le sort pénible, dans la tare sociale de leur enfant.

Combien en est-il, hélas ! de ces femmes égoïstes ou inintelligentes, haineuses aussi ou bien circonvenues par un entourage méprisable qui sacrifient lâchement l'avenir, le bonheur, l'honneur même d'une enfant innocente au seul profit de la satisfaction d'un soi-disant amour-propre blessé d'épouse, ou dans le dessein de mettre trop facilement un terme à un dissentiment passager.

Tel est le cas de Mme Orsier ; tel est le destin douloureux de sa fille.

Mme Orsier est une bourgeoise de jugement étroit, de mesquin rigorisme, de maladroite volonté autoritaire. Mme Orsier, surtout, s'attribue le prestige, auquel tout et tous doivent plier, de sa fortune toute puissante. Son mari est d'une autre origine, d'une autre trempe de caractère, d'une autre aptitude à se créer par soi-même une situation et à vaincre loyalement le sort. Il est pauvre : qu'à cela ne tienne! Les rentes de Mme Orsier ne suffiront pas à l'obliger à la déchéance de la soumission qu'on espère de lui.

Bref, Mme Orsier prend le chemin commode des lâches : elle divorce. Que lui importe, n'est ce pas : la toute jeune enfant lui restera et aussi la fortune... Charles Orsier, lui, sera pauvre et seul.

Mais Charles Orsier a la vaillance et la loyauté des forts. Il s'expatrie. Une quinzaine d'années se passent. Il revient. Il est riche, opulemment riche. Il est entouré d'amis, honoré, choyé, aimé.

Mme Orsier, elle, pendant ce temps, s'est laissée ruiner. On le comprend de sa part et on ne le regrette guère. Elle vit seule, faisant à sa fille une existence forcément humble et triste.

Le père que son éloignement a détaché longtemps de son enfant, réclame un beau jour ses droits. Jeanne vient passer un

mois auprès de celui-là qu'elle ne connaît pas, qu'on lui a même appris à mépriser, à haïr ; elle vient chez lui avec méfiance et hostilité.

Il ne faut cependant pas un mois pour décilller des yeux qui n'étaient aveugles que par ignorance, pour ouvrir un cœur qui n'était fermé que par erreur. Jeanne Orsier reconnaît en son père aimant et bon le vrai protecteur, l'ami sûr et franc en qui elle doit mettre l'espoir de sa jeune vie enfin souriante. Chez son père aussi elle rencontre le compagnon au côté duquel elle comprend qu'elle trouvera le bonheur : avec quelle joie soulagée elle reprend la promesse qu'elle avait, à contre-cœur mais soumise, accordée à l'insignifiant et obscur protégé de sa mère!...

Il y a, dans ces quatre actes, une poignante intensité d'émotion et une amère vérité d'observation. C'est le drame des ménages désunis dans toutes ses douloureuses conséquences. C'est le témoignage évident du fatal retour de l'enfant à celui de qui elle doit attendre le seul efficace amour, le seul heureux secours. C'est le tableau du légitime châtiment de la mère égoïste, mauvaise et dupe.

Mlle Terka Lyon a trouvé dans le rôle de Jeanne Orsier une admirable occasion de mettre très en valeur les précieuses qualités qui feront d'elle une intelligente, délicate, émouvante comédienne. Les scènes entre elle et son père, incarné un peu trop jovialement par M. Gorby, ont été à certains moments vraiment ravissantes. M. Barré a peut-être l'élégance qui convenait à l'ami séduisant tout à coup apparu dans le chemin enfin radieux de la jeunesse de Mlle Orsier, mais il n'en a pas la juvénile aisance. Mme Angèle Renard rend antipathique, ce qui n'est pas difficile, le personnage de Mme Orsier et M. Bender fait adroitement un amoureux modeste, convaincu peut-être, mais sans chaleur. Mme Manette Simonet n'est qu'élégance, entrain et belle humeur.

* * *

Simone. — De même qu'entre un père et sa fille se noue l'action de la pièce de MM. Guinon et Bouchet, entre M. de Sergeac et Simone, son enfant, se joue le drame nouveau de M. Brieux.

Ici comme là, une jeune fille est l'innocente et déplorable victime du conflit éclaté entre ses parents aux temps de sa lointaine enfance oubliée. Au moment où elle arrive à l'âge de

savoir, de comprendre et aussi de se créer sa propre vie et d'assurer l'avenir de bonheur que lui promet un fiancé chéri, la catastrophe éclate. La révélation surgit. La barrière infranchissable du mépris du monde et de la tare ineffaçable se dresse...

Mais l'issue du conflit conjugal imaginé par M. Brieux a été autrement tragique et surtout irrévocable que celle du dissentiment mis en scène par MM. Guinon et Bouchet.

Trompé par sa femme, M. de Sergeac a tué l'infidèle, obéissant à la loi que Dumas fils a dictée autrefois aux maris insultés.

Simone a grandi dans l'ignorance de la vraie fin de sa mère. Un jour, l'esprit mis en éveil par un affront et alarmé par une crainte d'amoureuse abandonnée, elle somme son père de lui révéler la cause de l'opprobre qui l'atteint.

C'est un moment angoissant et même cruel de l'œuvre solidement charpentée par l'auteur de *Robe rouge* et de *Blanchette*.

D'un bout à l'autre de ces trois actes, d'ailleurs, règne une atmosphère douloureuse de violence, d'inquiétude, de regrets, de désespoir et de reproches. Mais la situation psychologique ne manque pas de grandeur, ni surtout de vérité très humaine ; c'est pour cela qu'on a pu, à propos de *Simone*, évoquer Corneille et même Eschyle, le *Cid* et les *Euménides*.

M. Brieux s'est montré cette fois plus dramaturge qu'apôtre. Néanmoins, il ne résiste pas tout à fait à l'entraînement de pousser les caractères à l'extrême; il a pris cette habitude lorsqu'il y était obligé par la généralisation nécessaire à la victoire de ses thèses. Sa Simone fait preuve, en somme, d'une excessive rigueur et d'un ressentiment trop entier après tant d'années passées sur le drame dont elle ne fut même pas témoin. Le père est excessif dans son remords et son angoisse; s'il a tué ce n'est pas sans excuses et le souvenir de la trahison d'une infidèle devrait atténuer la hantise du fatal coup de pistolet.

Mais M. Brieux a trop l'amour de la vie humaine, quelle qu'elle soit, pour ne pas être sévère de l'une ou l'autre façon à celui qui fut meurtrier, eût-il cent bonnes raisons contre une mauvaise de l'avoir été.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir entendre dans cette œuvre solide et très émouvante, l'excellent artiste qui en créa, à la Comédie-Française, le rôle essentiel. M. Grand a souligné très heureusement tout ce qu'a de tragique, de violent, de tourmenté le personnage pitoyable d'Edouard de Sergeac.

Mlle Romano Calonna prêta sa jeunesse touchante et gracieuse,

qui sait, à l'occasion, se faire dramatique avec énergie, à la figure sympathique de la triste Simone. M. Chautard dessina avec une sobre émotion de personnage du grand-père de Lorsy.

***

La dixième Journée. — L'apaisante poésie, le lyrisme délicat que M. Paul Spaak a prodigués dans la petite pièce de souriant badinage galant où il met en scène les dix jeunes florentins du Décaméron, ont forcément souffert de voisiner avec l'âpre tragédie rapide de M. Brieux.

On a cependant fait un aimable accueil à ce joli conte dans lequel l'auteur met en présence l'amour volage, insouciant, spontané, rieur et la passion sincère, lente, attendrie et chaste.

***

La Dernière Dulcinée. — M. Victor Reding a inauguré brillamment la dixième série de ses Matinées littéraires et il a eu la pensée flatteuse, dont il le faut sincèrement louer, d'y célébrer la brillante production dramatique des écrivains belges en mettant à la scène le poème tragique de notre compatriote M. le comte Alb. du Bois. Il fit plus encore : il demanda à Catulle Mendès de venir saluer un poète ami en qui le Maître voit l'auteur d'une œuvre glorieuse, forte et profondément humaine.

La *Dernière Dulcinée* a été jouée un soir, à Paris, par la troupe des Escholiers. M. du Bois a déclaré, du reste, qu'il avait écrit ces cinq actes sans souci de ménager l'effet qu'ils pourraient faire à la scène, préoccupé avant tout de restituer au héros, fameux mais dénaturé, de Cervantès, son authentique caractère.

Ce Quijada, vieux rêveur qui porte en soi les souvenirs hallucinés et la confiance idéale, est, dans l'esprit de M. du Bois, non plus le grotesque champion des causes chimériques, mais la victime douloureuse des cruautés conscientes et égoïstes d'une fillette amoureuse. L'amour éveille les pires instincts dans l'âme la plus candide. Dorothée, éprise du jeune Pablo Perez, ne reculera devant aucune hypocrisie, aucune lâcheté pour vaincre les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Elle dupera Quijada, profitera de la généreuse naïveté du pauvre homme aisément

trompé par la comédie d'amour que lui joue la coquette. Tant de leurres, d'espérances déçues, d'idéal bafoué mèneront le vieillard jusqu'à la démence. C'est chez les fous d'un hospice où ses ennemis l'on enfermé qu'il meurt dans une crise affreuse de désespoir et d'angoisse.

Puisque M. du Bois proteste lui-même de son dessein de n'avoir écrit son drame qu'à l'intention de la lecture, il serait injuste de chicaner celui-ci sur ses défauts scéniques. La lenteur de l'action, par exemple, la longueur des dialogues ou des tirades, l'insistance souvent gênante sur les situations les plus douloureuses, ne sont pas rachetées par l'incontestable beauté des vers, leur métal sonore, leur rigoureuse beauté verbale et prosodique. Si l'auteur possède l'incontestable sens du comique théâtral, il pêche contre le goût en montrant des scènes excessives qu'il vaut mieux tenir cachées. Mais je le répète : il ne voulait pas les montrer. Heureux auteur à qui les directeurs font violence en jouant leur théâtre injouable !

Et en le jouant, faut-il le dire, avec un soin remarquable, et une volonté heureuse de surmonter les plus périlleuses difficultés. Car on s'imagine malaisément le tour de force que fut la mise en scène de ces cinq actes mouvementés et compliqués.

M. Carpentier créa le rôle écrasant de Quijada avec une belle vaillance et une recherche intelligente du caractère. Mlle R. Osborne fut une Dulcinée malicieuse et qui dit les vers avec une séduisante aisance. M. Bender fit un correct Pablo et vingt autres se partagèrent les personnages épisodiques, donnant à l'ensemble de la vie et de la couleur, très artistement.

Inutile de dire quel accueil fut fait à Catulle Mendès venant préfacer avec une autorité cordiale et un bon sens familier ces représentations d'un puissant attrait littéraire. Le prince des critiques, poète et dramaturge plus peut-être encore qu'il n'est critique, salua en son jeune disciple un ami dont le talent l'enchante et à qui il prédit une destinée légitimement glorieuse.

***

Le Roi. — A propos de je ne sais plus quelle revue de fin d'année jouée, il y a deux ou trois ans, sur la scène de l'Olympia, j'écrivais à cette même place que la veine dramatique apparemment la plus riche pour nos auteurs belges était peut-être

celle-là où, dans l'exploitation de sujets d'actualité empruntant leur originalité aux caractéristiques locales et raciques, ils trouveraient l'ingénieux prétexte à l'ornement d'une intrigue amusante.

Les auteurs du *Roi* viennent de prouver que j'avais raison pour Paris et les Parisiens de notre époque; il ne reste plus qu'à quelqu'un des nôtres à prouver que cette curieuse formule théâtrale est, chez nous, de très possible application. Elle n'a rien de neuf d'ailleurs et, si nous en avions le loisir, nous pourrions remonter à Aristophane pour revenir à MM. de Flers, de Caillavet et Emm. Arène en passant par l'*Impromptu de Versailles*, *Rabagas* et *Education de Prince*.

Il est malaisé de raconter en quelques lignes cette pièce à la fois gaie et mélancolique, satirique et bonne enfant. Elle enferme en ses quatre actes vivants, et pétillant d'un esprit qui jaillit sans le moindre effort des situations elles-mêmes et de la logique du dialogue, une véritable philosophie, aussi narquoise que touchante, de la vie contemporaine. Nous y voyons comment le Ministre Bourdier, socialiste parvenu, et qui a épousé un trottin malicieux, connaît le comble du bonheur ambitieux le jour où le roi Jean IV de Cerdagne condescend à venir chasser dans ses terres de démocrate millionnaire et passer une nuit dans son château. Bourdier n'a que de la reconnaissance et du respect envers ce monarque bienveillant et lorsque le roi lui prend sa maîtresse d'abord, sa femme ensuite, un premier mouvement de mauvaise humeur spontanée s'arrête bientôt, s'atténue, s'efface et se transforme en respectueuse révérence qu'inspire un amour-propre en somme très flatté.

Satire, disais-je tout à l'heure? Oui, et parodie aussi. Avec un grain de philosophie et par instants une attendrissante sentimentalité vite disparue dans un éclat de rire. Mais surtout il y a dans *Le Roi* une débauche étonnante de saillies; c'est un feu d'artifice qui brille, éclate, tournoie, fuse, se joue et s'épanouit d'un bout à l'autre du dialogue. Les « mots » ne cessent de jaillir et aucun d'eux ne trahit un effort d'humoriste décidé à placer coûte que coûte sa boutade. Tous sont comme attendus, inévitables. Tous portent. Mais aussi la façon dont a été jouée cette impertinente et étincelante comédie devait mettre en valeur la moindre des intentions des auteurs et prêter leur exact sens ironique, bouffon, piquant ou même mélancolique à l'occasion, aux paroles et aux situations.

Que dire par exemple de M. Huguenet qui ne serait point un

éloge banal? Son Roi de Cerdagne est plus qu'une silhouette dessinée avec malice. C'est un type campé avec un art parfait du naturel et de l'autorité.

M. Gabin est amusant à l'extrême dans une charge des détectives amateurs trop à la mode en ce moment au théâtre et dans les romans. M. Darcey met de la rondeur dans sa façon de jouer le personnage du socialiste millionnaire et à ses côtés la belle Mlle Félyne fait une théâtreuse pleine de chic et de grâce qui est bien l'incarnation de la toute puissante royauté féminine de notre temps. N'a-t-on pas très justement dit que « tout aboutit dans notre société à la femme de théâtre »? Mlle Féline suffirait à donner raison à cet aphorisme.

Mlle Lantelme est la joie bonne enfant de la pièce. Grande dame en son château lambrissé d'or elle est restée pourtant, au fond de son petit cœur de gamine espiègle, la Youyou qui mettait en joie l'atelier de la rue de la Paix, où bavardaient, riaient, pépiaient tout en tirant l'aiguille cent midinettes insouciantes.

Le succès remporté par le *Roi* fut ici très vif. Si la pièce le mérite, ses interprètes en peuvent de leur côté revendiquer une large part et la brillante mise en scène que M. Fonson réserva à ces quatre actes animés et joyeux n'y fut point étrangère.

***

Matinées classiques. — Le succès des après-midi que M. Fonson consacra, l'an dernier, à des représentations de chefs-d'œuvre classiques dans les plus brillantes conditions d'interprétation, fut trop vif pour que nous ne les ayions point retrouvées cet hiver.

Nous avons de la sorte applaudi le *Barbier de Séville* et *Electre*. Ce dernier spectacle fut d'exception, il faut le souhaiter tout au moins, car après s'être logiquement confiné dans le XVIIe siècle, M. Fonson nous doit, cette année, quelques-unes des œuvres marquantes du XVIIIe : n'entend-il pas, en effet, et avec raison, donner à ses Matinées l'allure d'un véritable enseignement intuitif, procédant avec méthode et caractère?

Or *Electre*, intéressante en soi parce qu'elle constitue une des rares et significatives tentatives heureuses de notre époque vers la résurrection de la tragédie inspirée des antiques, sort du programme et de la chronologie annoncés.

Toutefois l'on ne manqua point d'admirer le noble désespoir,

les accents impressionnants de Mme Louise Silvain, en oubliant devant tant d'angoisse émouvante quelle haine vindicative et quelle rage sanguinaire et parricide l'attisent. Nous connaissions du reste l'interprétation pleine d'autorité que donnent M. et Mme Silvain de l'œuvre de M. Poizat qui leur doit une large part de son retentissement C'est M. Fenoux et Mlle Géniat, de la Comédie-Française, qui remplissaient, de façon remarquable, les rôles d'Oreste et de la sœur d'Electre.

Beaumarchais fut révélé (Oh! je suis certain de ne pas exagérer; combien parmi les spectateurs des mardis des Galeries ne connaissaient Figaro, Basile et Rosine que par les ritournelles de Rossini?) d'une façon vraiment piquante par quelques jeunes comédiens de la Maison de Molière, qui enlevèrent le spirituel et mordant chef-d'œuvre avec un entrain souriant et une belle humeur communicative. Oh! cela n'avait rien de traditionnel, oh! non; mais c'était imprévu, juvénile, convaincu et pour cela intéressant. Mlle Géniat fut la plus espiègle des Rosine, M. Dehelly un Almaviva d'une désinvolte et crâne élégance; M. Maurice de Féraudy campa comme en se jouant un Figaro bien plus farceur que railleur et fripon que philosophe. Il n'est pas jusqu'à M. Ravet qui ne crut pas l'instant venu de prêter trop de noirceur à l'âme de Basile. Bartholo, en la personne de M. Darras, de l'Odéon, compléta très joyeusement cet amusant ensemble auquel on fit un chaleureux succès.

***

Viveurs. — Les spectateurs, au théâtre, n'ont pas encore trouvé d'autre moyen de témoigner leur satisfaction ou leur admiration que par le battement des mains, le trépignement et les interjections diverses. Ce qui manque, c'est la différenciation des gestes et des bruits laudatifs selon qu'il s'agit de féliciter l'auteur, les interprètes, le décorateur, le régisseur ou le metteur en scène.

Une pièce est aujourd'hui le résultat de nombreuses collaborations. Les unes d'entre celles-ci peuvent avoir un considérable mérite; les autres ne réclamer qu'indifférence ou critiques. Lorsque la chute du rideau est saluée par des bravos, on ne démêle pas à qui ils s'adressent.

Ainsi, je suis bien certain que le gros succès que le public a fait chaque soir à *Viveurs* revenait en majeure partie à ceux qui ont mis ces quatre actes en scène avec un luxe et une ingéniosité

pittoresques; revenait par moments aussi à quelques-uns des excellents acteurs qui les jouaient; mais ne se prodiguait que fort peu à M. Henri Lavedan et aux piquantes pointes d'esprit et d'observation semées d'un bout à l'autre du dialogue.

Elle apparaît en effet déjà bien vieillie, la satire de ce monde équivoque, effréné de bourgeois parvenus, de banquiers inquiétants, de médecins à la mode, de jeunes filles trop averties, d'amants sans amour chez qui la folie du plaisir malgré tout, la griserie des sensations inédites, le vertige du luxe tapageur ont tué presque jusqu'à la notion du sens moral. Elle est vieille, cette peinture amère de mœurs qui voudraient passer pour joyeuses, parce que tout en ces mœurs est artificiel et que rien d'elles ne peut être durable, pas même et surtout le kaleïdoscope qui nous les représente, le langage qui nous les raconte. Les types de ces *Viveurs*, très exacts au moment où M. Lavedan les a impitoyablement croqués, sont inconsistants et fugitifs : et leur intérêt se perd avec leur actualité.

Il faut louer M. Du Plessy d'avoir remis à la scène cette œuvre qui fit époque; car il a permis la démonstration de cette fragilité d'un « genre » de volupté, de fièvre, de scepticisme, de grossièreté, de dilettantisme malsain et jouisseur que certains ont pu vouloir faire prendre pour la caractéristique essentielle et durable d'un monde et d'une époque. Ce ne fut là que la mode passagère de quelques gens à la recherche de sensations sans durée. Nous venons d'en avoir la preuve.

Il faut louer aussi M. Du Plessy, car il a réalisé avec succès un effort considérable. Et les applaudissements catalogués dont je parlais en commençant seraient allés, en l'occurence, à lui d'abord et à M. Théo, son habile metteur en scène, et ensuite à la troupe excellente et nombreuse, élégante et vive de ses artistes.

***

La Madone. — Tout le monde fut unanime à déclarer, l'hiver dernier, que le retentissant succès de *Kaatje* fut durable grâce, en bonne partie, à l'attrait de la mise en scène pittoresque et charmante qui lui fut assurée au Théâtre du Parc. Elle donnait aux quatre actes poétiques de M. Spaak un cadre de décors, de costumes, d'accessoires d'une fidèle et fort artistique beauté, indispensable pour entourer le dialogue du prestige d'une évocation séduissante.

Je crois, en revanche, que la façon par trop rudimentaire

dont nous fut présentée, l'autre jour, l'œuvre nouvelle de l'auteur de *Kaatje*, atténua grandement l'impression que celle-ci eût pu produire. Il est vrai que M. Lugné-Poë prit soin, quand le rideau se fut relevé, de nous déclarer qu'il ne s'agissait, dans cette unique représentation plutôt bâclée, que d'une « répétition générale ». Qui donc s'était imaginé que le public bruxellois était digne d'assister à une « première » de MM. les comédiens de Paris ? Je demanderai toutefois qu'à l'avenir, en pareil cas, ces soirées sans éclat comme sans lendemain soient annoncées par des affiches qui portent au lieu de : Représentation de gala en l'honneur des lettres belges », « Répétition générale en l'honneur, etc. »

Et encore : quand je dis : *en l'honneur...* ?

Mais parlons de la *Madone*. C'est un drame ardent, vivant, passionné où se heurtent la volupté, l'angoisse, la pitié, la tendresse, le sacrilège et la foi. Un prêtre est amoureux d'une jeune paysanne qu'il voit souvent dans son église. Il réclame de la Madone le miracle capable de le sauver de ce désir impie qui le brûle. La Madone consent à ouvrir les yeux, à tendre la main, à prononcer les mots de consolation, de réconfort. Car la fillette a revêtu les atours de la Vierge et s'est mise à la place de la statue, sur le piédestal... Mais le prêtre au lieu d'écouter la bonne parole se jette sur ce qu'il ne croit qu'une image ayant les traits de celle dont l'amour le possède, et la Madone redevient femme et se laisse emporter dans les bras du moine éperdu...

Ce thème audacieux prête à la fougue, au lyrisme échevelé, aux images somptueuses, aux gros effets scéniques. Un poète romantique, même attardé, en pouvait tirer un parti impressionnant. Mais voilà : le romantisme, au théâtre, demande du panache, de la grandiloquence, non seulement dans le verbalisme impétueux des tirades, mais dans la voix, dans le geste, dans l'accoutrement des acteurs, et aussi dans le clinquant original ou fastueux d'une mise en scène à grand effet.

Toutes ces indispensables collaborations ont manqué à M. Spaak. La scène initiale de la *Madone*, par exemple, cette scène du prêche au cours duquel le moine tonne contre l'œuvre de chair et le voluptueux désir, au lieu d'empoigner comme elle l'aurait pu, comme elle l'aurait dû, fit tout bonnement sourire... à commencer par les trois pelés et le tondu minables et miteux, qui, fidèles sans respect ni piété, au lieu d'écouter tonitruer dans sa chaire le prédicant sans émotion que faisait Lugné-Poë, donnaient tout leur effort à s'empêcher d'éclater de rire... Ce

n'était évidemment pas cela qu'avait prévu l'impresario de cette regrettable aventure quand il annonça dans de savoureux communiqués à Presse que les moines ombriens paraîtraient dans des costumes d'une rigoureuse authenticité, absolument analogues à ceux de l' « antiquité romaine » !!!

Oh ! ces moines ombriens de l'antiquité romaine !

Et tout cela « en l'honneur des Lettres belges ! »

Quel dommage que M. Paul Spaak et son œuvre, qui serait fort belle, m'a-t-il paru, si elle se présentait dans de favorables conditions, aient été, avec nous, les victimes de cette mauvaise plaisanterie.

***

Vae Victis. — Cette soirée avait du reste commencé en tordant vaudeville. Elle eût dû en rester là.

C'est la pièce de Mlle Marguerite Duterme qui avait fourni cet élément de haut comique.

Nous lisons chaque jour dans les gazettes le récit des aventures à la fois désopilantes et mélancoliques de ces gamins gorgés de lectures qui s'embarquent pour quelque fantastique mais impossible tour du monde. Ils ont trente sous dans la poche, beaucoup de folie dans la cervelle, et surtout l'illusion les possède qu'ils vont vivre une vie étrange, admirable et fameuse. Ces gamins ont dévoré les livres qui racontent les merveilleux voyages, qui célèbrent les Robinsons Crusoés de toutes les îles inconnues, les pionniers de toutes les forêts vierges. Tous les Jules Verne des épopées fabuleuses, des romans de conquêtes, de découvertes et d'exploits affolent les âmes inquiètes des gamins de dix à douze ans.

On me dit que Mlle Duterme n'est pas un gamin et qu'elle n'a plus tout à fait douze ans — mais pas beaucoup plus pourtant. Et cependant, filette naïve, passionnée, prise de la démence dont elle sera la première à sourire demain, elle est partie pour l'extraordinaire voyage halluciné, — tout comme les petits garçons assoiffés d'aventures.

Mlle Duterme a entassé dans sa mémoire des romans, des pièces de théâtre où les adultères, l'inceste, les viols, les suicides, le vice, la névrose font une olla-podrida macabre. De tous ses souvenirs elle a bourré quatre actes d'une dramatico-tragi-comédie que la troupe de l'Œuvre s'est avisée de jouer en en accentuant encore la note funèbre et l'incompréhensible déconcertant.

L'auteur de *Vae Victis* connaît probablement cette plaisante parodie de la jeune fille romanesque qui entreprend d'écrire un roman passionnel ; elle consacre un chapitre effervescent au premier rendez-vous d'amour que ses héros se donnent, dans un parc, au clair de lune, et elle le termine par cette phrase, dans la lapidaire audace de laquelle elle espère beaucoup : « Ils échangèrent enfin voluptueusement leur premier baiser, puis Solange rapidement se sépara de Norbert. Le lendemain elle s'aperçut qu'elle était mère... »

Les acteurs qui ont incarné les ahurissants malades qui courent l'un après l'autre à travers les quatre actes de *Vae Victis* ont, de leur côté, certainement médité cette phrase que je cueille dans un roman de grosse bouffonnerie publié par un écrivain humoristique qui porte un nom célèbre dans le théâtre contemporain : « Ma pièce est bâtie géométriquement. Cela n'a jamais été fait.

» Il y a une scène, au second acte, qui dure vingt-cinq minutes et qui n'a que onze lignes de texte. Au moment le plus empoignant, les personnages qui sont en scène se regardent sans prononcer une parole pendant plus d'un quart d'heure. Cela n'a jamais été fait. »

***

Le Coup de Jarnac. — Des événements évidemment fort compliqués et des situations aussi perplexes que croustillantes que peut provoquer l'idée folle surgie en la cervelle d'un mari pris au dépourvu de faire passer pour sa femme, et d'installer au domicile conjugal lui-même, une extravagante étoile de café-concert, il n'est pas difficile de tirer les éléments d'une bouffonne, pimentée et inénarrable comédie désopilante. Par deux fois M. Bretillot risque les périlleuses conséquences de ce quiproquo, chez des parents de province d'abord, à Jarnac, en Bretagne, puis chez lui, à Enghien où il renouvelle, à son corps défendant d'ailleurs, l'audacieux cynisme du « Coup de Jarnac ».

Ce vaudeville désordonné, taillé sur le patron des plus adroites pièces du genre, ménage le plus d'effets possible à la théâtreuse en vif argent qu'incarne une des plus récentes célébrités des scènes fantaisistes et pas bégueules de Montmartre : elle porte le nom de Mistinguett, s'habille avec une drôlerie amusante, sourit de tout son minois canaille et chiffonné, lance le couplet et la réplique d'une voix de parigote qui ne la fait pas à la pose — oh ! pas du tout ! et se trémousse sans souci du qu'en dira-t-on !

***

La Cigale et la Fourmi. — Une fable de La Fontaine en opérette ? Et pourquoi pas ?

La cigale s'appelle donc Thérèse et la fourmi Charlotte. Elles sont cousines, vivent au village et ne démentent rien des réputations de joyeuse insouciance de la volage chanteuse ailée ou de sérieuse prévoyance de la modeste travailleuse.

Charlotte se marie avec un brave paysan fort simplet mais bon garçon. Thérèse part pour la grande ville retentissante de l'éclat du monde et des fêtes — imaginez donc qu'il s'agit de Bruges ! —; elle y vit au milieu des affiquets, du luxe, des intrigues; elle devient la chanteuse illustre et choyée de l'Opéra, rivale de l'étoile italienne, conquête d'un grand seigneur séduisant — et cela toujours à Bruges,... il y a longtemps, c'est vrai !

Bien entendu, Charlotte connaîtra tous les bonheurs humbles mais sûrs de l'existence paisible de sa ferme villageoise et de son foyer sans aventures. Tandis que Thérèse sera ruinée, trahie, désabusée et bien contente au bout du compte de revenir au pays qu'elle abandonna sans réflexion.

Tout cela donne prétexte à un agréable développement scénique et à un commentaire musical abondant et varié. M. Munié a mis de la coquetterie à enjoliver le premier tant qu'il le put. *La Cigale et la Fourmi* devient ainsi presque une pièce à spectacle, ses sept tableaux colorés, pittoresques, ses ensembles réglés avec brio, réjouissant l'œil avec abondance. La musique d'Audran, de son côté, met à profit les ressources d'un ingénieux livret et fait valoir les mérites multiples d'une troupe très homogène, à peu près entièrement renouvelée. Les deux comiques aimés de la maison, MM. Georges et l'aphone mais hilarant M. Baudhouin, sont revenus pour la plus grande joie des fidèles du Molière. Avec eux Mmes Delormes, bien disante, de Brazy, à la voix qui caresse, Bayetti, Suzel et d'autres; MM. Labanny, qui ténorise avec aisance, Harlé, qui barytonne chaleureuseument, Villars qui s'agite avec drôlerie ont conduit cette œuvrette sympathique au succès.

***

Les Etapes. — La solide et émouvante pièce de Gustave Van Zype a été jouée de façon très méritante par le Cercle dramatique de Schaerbeek, Mmes N. Dangely et Michaux, MM. Le Roy, Guyot, Winteroy notamment firent preuve des

meilleurs talents dans leurs interprétations intelligentes et caractéristique.

J'ai toujours plaisir à signaler et à encourager les efforts des Cercles qui osent abandonner le vieux répertoire traditionnel et de ceux surtout qui montent les œuvres, en général difficiles, de nos auteurs.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Au Musée Moderne.

L'*Elan* et l'*Union* qui viennent de s'y succéder, sont deux jeunes cercles d'art qui ne se réclament d'aucune tendance spéciale. Cela vaut peut-être mieux au point de vue de la liberté personnelle; cela vaut moins, assurément, quant à l'effet d'ensemble et d'enseignement. Le disparate et l'incohérence qui naissent fatalement de ces groupements que n'unit aucun lien autre que celui — très fortuit — du compagnonnage, nuisent à chacun des exposants en particulier. On y retrouve, en réduction, l'incertitude et le malaise des Salons triennaux. Et puis l'amitié n'en est pas précisément le criterium idéal lorsqu'il s'agit, pour un cercle, d'élire ses adhérents.

C'est bien le défaut essentiel de ceux dont nous parlons.

Il est aussi vrai de dire que les cercles à *tendance* ont peut-être le défaut d'écarter trop délibérément les artistes de talent qui ne partagent pas leurs principes d'art; de là il suit que ceux-ci se trouvent fatalement refoulés dans d'autres groupements plus accueillants mais aussi trop peu sévères.

A quand le Cercle éclectique qui, respectant toutes les tendances et toutes les libertés, n'en entravera qu'une, celle de n'avoir point de talent ni de personnalité.

***

Au Cercle Artistique.

C'est par un hommage posthume à HENRI BONCQUET, que se sont ouvertes les assises 1908-1909.

Est-il rien de plus triste que cette mort qui vient frapper l'artiste avant que soit venu l'atteindre le premier rayon de la gloire, cette pure et unique récompense, seul espoir des ambitions désintéressées ?

Henri Boncquet dont le beau et vrai talent de statuaire avait été reconnu par ses pairs, n'avait pas encore atteint la notoriété, cette monnaie palpable de la gloire, mais il y était presque ; la mort l'arrêta et il ne put même pas entrevoir la consécration qui eût adouci ses dernières heures. Il n'a connu de l'art que l'effort et le travail.

Pourtant il méritait plus. Si quelques œuvres nous montrent de la faiblesse et de l'hésitation, c'est que — jeune encore — il se sentait sollicité par plus d'une manière et que sa vision ne s'était pas encore nettement définie, mais l'ensemble prouve incontestablement qu'il était foncièrement sculpteur et, par ses dernières œuvres, il accuse une unité de sentiment et de conception qui prouvent sa personnalité. Il aime le groupe compact; ce qui, parfois, comme dans son *Tourment d'Amour*, détermine de la lourdeur, mais il semblerait qu'il y eût là plutôt manque d'expérience dans le métier et que la lourdeur résulte d'avantage de l'insuffisance du modelé des chairs que de la composition même ; tel autre groupe, en effet, de même allure mais plus récent, la *Tentation* par exemple — ne mérite plus le même reproche.

Elle est fort belle d'ailleurs, cette *Tentation*, la femme surtout dont le mouvement souple et le frôlement voluptueux font une figure de grande beauté.

***

Georges Minne.

L'idée d'organiser une exposition à *Laethem-Saint-Martin*, n'est pas du premier venu. Il faut, en effet, posséder au plus haut point et d'une manière remarquable le non-sens de la vie pratique pour s'imaginer que les amateurs d'art iraient se perdre dans ce coin de la Flandre. Il fallait l'adorable primitif, l'être simple au point d'en paraître paradoxal, il fallait Georges Minne pour y avoir cru. Et pourtant c'est lui qui eut raison, et ceux qui n'y sont pas allés voir, qui eurent tort.

Les cinquante dessins au crayon qu'il exposait, étaient autant de chefs-d'œuvre, dignes de l'admirable artiste, d'un des premiers sculpteurs de notre temps.

Georges Minne est ignoré du public; ce n'est guère qu'en Allemagne que justice lui ait été rendue, mais si la gloire, dont au reste il se soucie comme d'une pomme de son verger, n'a pas rendu son nom célèbre, il est par contre peu d'artistes qui aient aussi unanimement attiré l'admiration profonde de leurs confrères. Ceux-ci savent toute la beauté des quelques dessins tracés par sa main en ces dernières années; ils seront heureux d'apprendre qu'une cinquantaine d'autres qui ne leur cèdent en rien, viennent d'en parfaire la précieuse série.

Mais que dire d'un dessin?

Souhaitons qu'un éditeur les réunisse en album et que leur reproduction ainsi répandue serve à faire connaître au public, cet artiste exceptionnel. Il rendra service à l'un autant qu'à l'autre.

Grégoire Le Roy.

FERNAND SÉVERIN

Si quelques rares esprits rangent Fernand Séverin parmi les plus purs poètes contemporains et lui assignent une place d'élection, la plupart l'ignorent et malgré une affirmation sans cesse grandissante, sa gloire reste emprisonnée dans les limites étroites et précieuses d'un cénacle.

Son œuvre publiée par les soins du *Mercure de France* vient éloquemment consacrer l'hommage dont les lettrés saluaient, voici vingt ans déjà, le doux songeur du *Lys*.

Parviendra-t-elle à vaincre la méprisante indifférence du public? — Ce serait trop présumer de notre époque inclémente aux beaux rêves, comme à toute splendeur inutile.

Qu'un poète épris de sa seule extase, miroir magique où viennent se spiritualiser les choses, se dérobe aux clameurs populaires pour se réfugier dans quelque silencieuse retraite, propice à ses méditations, il se voue fatalement au dédain ou à l'oubli et sa voix, fût-elle sublime, se répercute en vain aux murailles des Panthéons hostiles.

Elu d'une chaste Imortelle, Fernand Séverin, ignorant autant qu'ignoré des foules, s'est isolé sous les ombrages d'un bois sacré, cher aux âmes heureuses qui y vivent noblement enlacées, parmi les clartés et les fleurs.

Peu lui importe le laurier infécond d'une gloire quotidienne.

Il émeut son auguste solitude de chants inspirés, et fier d'avoir gardé de toute vile caresse sa divine

compagne, ravi d'avoir épargné de toute éclaboussure le linon de sa robe, il attend avec la résignation des forts et la certitude des patients, l'heure rédemptrice.

Hélas, cette heure ne semble point prochaine.

Les grands poètes n'endorment jamais

leur âme triste
Dans la sérénité des rêves accomplis.

Epris de beauté ils ne cessent d'aspirer et leur soif d'infini toujours plus ardente les arrête sans trêve au seuil même des réalisations.

Tous sont les servants et les esclaves de cette Beauté despotique et souveraine et leur dédain du monde les fait suspecter de ceux-là mêmes qu'ils tentent d'arracher à leurs préoccupations coutumières.

Mais quelle fête ils réservent à ceux qui les découvrent!

Tel les conviera à de lentes et solennelles promenades à travers des forêts d'enchantement, tel autre à la contemplation de fabuleux trésors, tel encore à de prestigieux voyages vers des rives inconnues.

Séverin, songeur et taciturne, leur dévoile simplement l'infini de son âme d'enfant.

Il est de la lignée des grands solitaires et par cela même de ceux qu'une gloire sans égale auréole.

*
* *

La Gloire!

Dans la crainte de ne trouver en elle que la consécration fragile d'une heure éphémère, avec quelle fierté dédaigneuse il la repousse!

Son livre paraît pendant la période la moins propice de l'année. Le printemps s'est éveillé. On prépare de lointains voyages. Les plages et les campagnes sollicitent les cruelles neurasthénies qui s'avèrent impérieuses, au fond des moelles épuisées.

Adieu, poètes, chers illuminés des soirs d'automne, dont la voix fit taire nos inquiétudes! Nos songes voguent au fil des eaux. Les cimes ironiques raillent la frénésie latente de nos chairs aveulies. Une fièvre

ardente nous consume et las d'avoir pensé, nous goûtons l'amère volupté de vivre.

Indifférent et calme, confiant dans l'éternité de son rêve, Séverin choisit cette heure inclémente pour nous parler d'infini. Qu'importe, puisqu'il voit au delà des temps et des âges !

Et notre brutale quiétude d'abord troublée, puis charmée, s'émeut d'une irrésistible ivresse.

Car depuis Racine et Vigny jamais parole humaine ne découvrit pareils accents :

O délices ! Une voix, venue du fond de l'âme, a chanté :

Combien vous nous semblez lointaines, claires eaux, cimes majestueuses et vous, forêts profondes !

Voici une œuvre marquée du sceau de l'immortalité qui parle ingénument de beauté et d'amour.

Grâce à quel prestige, par quel magique pouvoir est-elle de celles qui font vibrer en nous les fibres les plus secrètes?

Elle ne s'impose cependant par aucune des qualités éclatantes qui provoquent les tumultueuses admirations.

Sous une forme simple, que l'on dirait empruntée aux sources mêmes de la nature, dépouillée de tout ornement superflu, elle apparaît comme la confession d'un enfant qui se cherche au milieu des conflits de son esprit et de son cœur.

Mais les mots y acquièrent l'immatérialité des songes qu'ils commémorent. Ils s'entrelacent en guirlandes harmonieuses aux ombres heureuses chères à ce grand ingénu qui leur confie avec une joie passionnée ses extases et ses espoirs.

Ils sont les reflets sonores d'un beau rêve et l'on perçoit à travers eux, le sens angélique des choses.

Divins comme une prière et frémissants d'une adolescente fierté, ils se prolongent en accords infinis au fond des âmes attentives : Et l'on évoque, bercé par leurs doux chants, la venue de quelque Lohengrin enfant sous un ciel enneigé de colombes.

Aucune fanfare, aucun éclatant appel ne convient es foules à cette merveilleuse fête : La Muse qui la préside chante à mi-voix. Sous sa robe à plis droits

et sous l'ample manteau, dont le fougueux Apollon l'a revêtue, tressaille une âme tendre et résignée.

Elle s'arrête à la fontaine des Dieux, découvrant dans le murmure des eaux, dans la féerie vagabonde des nuées, dans les magies et les mirages de l'aube, dans le frémissement des feuilles, dans un regard de jeune fille comme dans un beau paysage apaisé, des sources d'émotion essentielle.

Etrangère aux humaines détresses, sauf aux nobles soucis et aux tristesses ineffables de l'amour, elle effleure les choses d'un grave sourire tranquille. Elle est la Vierge secourable et la Sœur indulgente aux caprices de l'aimé. Elle est aussi la Mère douloureuse qui pressent le martyre prochain de son fils.

Et tout en restant la païenne habitante du Mont sacré, en elle revit ainsi la Créature sublime toute de grâce et de douleur qui fut victorieuse de la méchanceté des hommes.

Certes, la même visiteuse embellit de sa présence d'autres âmes choisies et sa précieuse sollicitude vaut à Fernand Séverin, de même qu'à ses aînés, la plus pure des couronnes :

Elle s'attarde déjà dans l'enclos de Virgile et chante aux côtés de Racine qui l'écoute parfois distraitement.

Elle apaise d'un baiser la fièvre de Vigny et la mélancolie de Samain. Verlaine l'encense. A Charles Guérin hanté de souvenirs, elle tend un calice de lumière. Léon Dierx la cherche, la découvre et la perd. Shelley se fait son esclave et devient le plus illustre de ses servants. John Keats, Elisabeth Barrett Browning et Rosetti lui font hommage de leur clair génie. Elle guide le ciseau de Donatello et les pinceaux de l'Angelico, inspire la *Vita Nova* et après avoir dicté *Orphée* au Chevalier Gluck, *Lohengrin* et *Parsifal* à Richard Wagner, elle rejoint dans leur hautaine solitude ses magiques interprètes Puvis de Chavannes et César Franck. Van Lerberghe lui doit sa divine *Chanson d'Eve*, Maurice Denis et René Ménard leurs sereines visions, Victor Rousseau la frémissante assomption de son idéal, Fernand Séverin enfin, le don de la grâce souveraine.

Séverin s'apparente à chacun de ces glorieux

annonciateurs par quelque côté de son œuvre, mais parmi ceux dont il se rapproche le plus, il faut citer tout particulièrement Charles Van Lerberghe.

Une communion profonde faite d'admiration, d'amitié et d'identiques aspirations, l'unit à celui qui devait traduire avec le plus de fluidité les mystères adorables de l'âme.

Tous deux pénètrent l'au-delà des choses. Ils perçoivent l'un et l'autre, les merveilleuses correspondances entre la vie et le songe, mais tandis que Van Lerberghe perdu dans d'infinies délices, matérialise comme à regret les vibrations de sa pensée, Séverin, séduit par les innombrables métamorphoses de la nature, revêt d'une forme amoureusement plastique ses féeries intérieures.

Peut-être faut-il chercher dans la différence de leurs origines ces particularités d'interprétation.

La grâce chaste et ténue de l'âme wallonne se réfléchit en lumineuses images dans l'œuvre de Séverin. En vain y chercherait-on trace de quelque mysticisme: tout y apparaît simple, ordonné, limpide comme une méditation de Platon. De beaux visages mirent au cristal des fontaines la flamme de leur sourire. Une jeune fille chante dans la paix vespérale. Une autre aspire avec une indicible joie, l'arome atténué des roses lointaines qui se mêle à ses plus chers souvenirs. Un doux croissant veille sur la vallée où s'ébrouent de blancs quadriges. Un rossignol chante dans la forêt. Des adolescents accoudés aux pilastres d'un temple devisent d'amour et d'aventures.

C'est la fin d'un beau jour. Les âmes sont imprégnées de mystère et de parfums, les voix ont de molles inflexions et les larmes elles-mêmes semblent de la lumière subtilisée... Terre heureuse, contrées élues, heures bénies !...

Van Lerberghe, moins latin, garde au fond de ses rêves un peu de l'infinie mélancolie des horizons natals. Mais, à l'heure de son éveil, sa pensée surprit son écho dans l'œuvre des artistes anglo-saxons. Elle doit à Keats, à Rosetti et à Burne Jones de fraternelles confidences qu'elle effeuilla en d'adorables poèmes.

Les nimbes de la métaphysique la baignèrent de plus d'infini encore. Une lumière atténuée l'illumine tout en la dérobant. C'est Psyché elle-même qui s'est enveloppée d'un voile étoilé. Sa robe de lin disparaît sous les frissons de cette dentelle irréelle et sa forme gracile se confond ainsi avec les tièdes vapeurs de l'aube et les brumes crépusculaires.

Seul l'éclat de son regard révèle sa présence et elle passe sur le mystère des choses comme un éternel sourire errant.

* * *

Un des esprits les plus avertis de ce temps, poète exquis et prosateur incomparable, Albert Mockel, qui consacra à Charles Van Lerberghe de mémorables pages et le premier salua l'astre naissant de Fernand Séverin, partage avec eux la gloire d'avoir détourné le mouvement poétique issu de la *Jeune Belgique* de l'outrancière plasticité des débuts pour le diriger vers les plus hauts sommets du lyrisme.

Mais si son esthétique un peu raffinée lui permet dans son œuvre critique les plus subtiles dialectiques, elle nuit quelquefois dans ses poèmes à la spontanéité de l'expression. Ciseleur de songes, il enjolive souvent ses visions de telles joailleries que l'on hésite à retrouver derrière l'artiste que l'on admire, le pur poète qu'il semble dissimuler à plaisir. Il sait le sens des plus secrètes musiques et son vers en a le charme énervé.

Cependant, pour peu qu'on le rapproche de Van Lerberghe et de Séverin, sans peine on découvre l'analogie de leur inspiration.

Leurs œuvres sont comme des variations sur un thème identique : l'aspiration vers une Beauté supérieure.

Van Lerberghe la chante à la façon d'un enfant émerveillé et timide, touché par la grâce, Séverin comme un adolescent un peu grave, précocement mûri par la méditation, Mockel comme un jeune seigneur ébloui du miracle des choses, mais enclin

aux complexités philosophiques et aux subtilités du langage.

* * *

Quand parut le *Lys*, petit livre tout frémissant de blancheur, rehaussé, eût-on dit, par bravade et en guise de sauvegarde, d'une eau-forte d'Henry de Groux, la littérature française connut le miracle d'une annonciation. Au cours du glorieux combat de la *Jeune Belgique*, après les hautains sonnets de Giraud, les douloureux poèmes d'Iwan Gilkin, les hymnes fougueux de Verhaeren et les concetti mélancoliques de Rodenbach, cette voix jeune et suave parut ressusciter au fond des âmes surprises, le chœur ineffable des candeurs mortes et des premières tendresses envolées.

Pourtant, cet adolescent à peine éveillé à la vie, pressentant les souffrances futures, mêlait d'un geste à la fois languissant et résigné, aux lys éclatants de sa couronne, les roses suprêmes de l'automne.

Un peu de crépuscule endeuillait l'assomption de son premier matin et dans ses chastes aveux se devinait déjà, l'angoisse prochaine des adieux.

Dès sa naissance, averti des mystères de la vie et de la mort, ses lèvres savourèrent dans le baiser maternel toute l'amertume de la destinée et sous les fleurs du premier sourire, l'âcre et divine rosée des larmes.

Dans de beaux paysages d'après-midi finissant, il regardait passer de langoureux fantômes et bientôt, qu'elle s'appelât Yseult ou Gisèle, il crut découvrir que la Bien-Aimée garde toujours au fond du miroir ingénu de ses yeux, d'obscurs reflets d'ombre et de mélancolie.

A ses pieds, tout en s'émerveillant du pur amour qui descendait en lui, le poète s'alarme des inévitables détresses.

L'Amour et la Mort jonchent son jardin paisible de lys et d'asphodèles.

Séverin a vingt ans : Doux âge trouble où l'âme heureuse se livre comme à plaisir aux tourments naissants de la pensée... Heures suaves dont on ne

reconnaît le charme qu'à l'instant où elles se sont évanouies... Matins voués aux longues rêveries qu'attristent de naïfs désespoirs, longues heures où dans les yeux de l'Aimée, si clairs de leur éternelle candeur, on espère tout en la redoutant, l'éclosion de la première larme. Languissamment l'âme se martyrise et inflige avec une maladive volupté sa souffrance à l'âme élue qui s'en étonne mais, grâce au miracle de l'amour, l'accueille sans une plainte : L'adieu précède l'étreinte des mains, les affres de la séparation devancent le ravissement de la rencontre.

Et la voix sans raison brisée de sanglots, chante à la fois la joie attristée et l'ineffable douleur : O complexité de l'amour ! L'âme liliale de la Bien-Aimée n'est plus que l'image de notre âme angoissée et nous voulons découvrir dans ses prunelles innocentes tout le mystère de l'au-delà et de nous-mêmes. Que n'avons-nous plus la sérénité des bergers de Théocrite !

Gonflées du sang de trop d'ancêtres, nos veines charrient plus d'inquiétude que de joie et quand nos lèvres s'essayent à moduler sur les thèmes éternels de l'amour quelque chant d'allégresse, deux mille ans de philosophie et d'analyse alourdissent de leur décevant souvenir nos enthousiasmes et nos frénésies.

La Muse n'a plus ce calme et chaste sourire qui réjouissait les chantres divins d'Arcadie. Une mélancolie née de notre obscure et insatiable curiosité assombrit nos songes et lorsqu'un poète comme Séverin entr'ouvre les yeux à la lumière, déjà veillent à ses côtés ces deux inséparables compagnons : Le désir et la douleur.

Reste vierge et grandis dans l'attente et le deuil

soupire l'Immortelle qui se dresse sous un ciel baigné des premières pourpres crépusculaires...

Gardez pour cet enfant dans vos roses recloses
Le triste et cher parfum du baiser des adieux.

Et l'enfant docile, quoique dévoré d'amour, se livre à sa mélancolique amie qui lui fait don de la gerbe des

premiers chagrins voulus et bien venus.

Parfois, cependant, l'amour dont il pressent les délices vient le tenter dans l'ombre : Mais avec quelle lassitude et quel fatalisme il l'accueille!

Et nous pourrons mourir de cette certitude
De doux enfants tombés en faute par langueur
A l'heure où les tenta l'esprit de solitude.

Il n'a goûté que la volupté du silence.

Que ton amour me soit un sépulcre voulu...

. . . . . .

Rien ne vivra vraiment que ce que nous tairons

. . . . . .

et déjà il se complaît, avant même d'avoir connu la vie, dans

Le deuil harmonieux des rêves exaucés.

Mais la vie inlassable rôde aux alentours.

Instants cruels et ambigus où la chair désespérément refrénée, finit malgré les révoltes de l'esprit, par triompher de cet enfant timide et tendre. Il a beau savoir.

Jusqu'au fond la charnelle imposture,

. . . . . .

la vie insidieuse et tenace a envahi tout son être. Elle a vaincu le rêve et seul, pleurant son illusion en allée, l'enfant qu'il était n'est plus qu'un pauvre homme perdu dans la nuit.

Tel apparaît le *Lys*. On le voit, c'est sous une forme ingénue, soupiré par une voix étouffée, l'éternel problème de la destinée, la lutte entre les forces occultes de l'instinct et les aspirations spirituelles.

Mais cette lutte revêt, reflétée dans une telle œuvre, une beauté singulière et profonde. Sans cesse baignée de songe, la chair s'est sublimée. Elle obéit à d'étranges langueurs plutôt qu'à l'impérieux besoin vital et dans son triomphe même elle garde comme la hantise d'un regret.

Malgré quelques imperfections dues à l'extrême

jeunesse de son auteur, le *Lys* annonçait un grand poète.

Depuis *Sagesse*, aucune voix n'avait célébré avec une telle élévation les tourments de la vie intérieure.

Si quelquefois elle se perd au milieu des confuses rumeurs d'alentour, elle possède le don inappréciable de l'émotion et le pouvoir souverain de la grâce.

Bien qu'il marquât une date dans l'histoire des lettres, le *Lys* ne fut salué que par quelques amis.

Cependant, pour extérioriser le drame qui se déroulait au fond de lui, ce poète de vingt ans avait, longtemps avant Samain et Guérin, découvert cette tendresse confidentielle et hautaine et cette fierté élégiaque qui ennoblirent le lyrisme français d'on ne sait quelle aristocratique langueur.

Il fleurissait au parterre d'un doux jardin d'infante, ce grand lys dont le poète exalte l'impérieuse royauté.

On invoqua Racine et Chénier. Séverin s'en rapprochait en vérité plus par des similitudes de forme que par la sensibilité, tout imprégnée chez lui de la décevante tristesse contemporaine. On parla de Lamartine sans s'apercevoir combien son inflexible concision l'éloignait du symbolisme vaporeux du chantre des *Méditations*.

Il eût fallu se rappeler plutôt le Shakespeare des sonnets la *Vita Nova*, les élégiaques latins, quelques poèmes de Keats, certaines strophes comme celles intitulées « *Epiphanie* » de Leconte de Lisle et surtout les poèmes amers et splendides d'Alfred de Vigny. Comme le poète d'*Eloa*, Fernand Séverin « avait en effet résolu le problème d'être pur et de ne pas être froid » (Barbey d'Aurevilly). Comme lui encore « il vivait dans une perpétuelle hallucination séraphique » (Sainte Beuve). Œuvre exquise et inquiétante, le *Lys* révélait, outre sa radieuse pureté, certaines splendeurs insolites que l'on ne rencontre que chez ceux dont le front trop brûlant, fane les plus pures couronnes.

Quelques âmes élues, ont eu de tout temps le glorieux et redoutable privilège des destins éphémères. Durant quelques heures elles éblouissent

l'horizon du temps, mais s'étiolent bientôt, lourdes de leur beauté même. La vie s'offense de leur éclat et, consumées par un soleil intérieur, l'instant de leur mort suit de près celui de leur éveil.

Le monde garde un impérissable souvenir de ces mystérieux avertis, trop tôt lassés de l'humaine aventure. Il sont marqués d'un signe fatal qui ne les trompe pas et parce qu'ils ont reçu le don de voir au delà d'eux-mêmes, ils se savent prédestinés à une précoce disparition.

Séverin ne l'avait-il point pressenti quand il se compara à ceux qui sont

Trop beaux pour n'être pas de ceux qui mourront tôt?

Mais opposant au destin hostile la force volontaire de sa jeunesse, il fait paraître *Le Don d'enfance* trois ans après le *Lys*.

Puis se succèdent : *Un chant dans l'ombre*, *les Poèmes ingénus*, *la Solitude heureuse* et enfin, laurés de ce titre fièrement anonyme, les *Poèmes* qui renferment sous une forme définitive toute son œuvre.

Il eût été intéressant de suivre dans sa version primitive, l'évolution de sa pensée et de son talent. Le présent recueil contient presque tous ses poèmes. Certains ont été revus, d'autres ont été impitoyablement sacrifiés; quelques strophes inédites s'y découvrent. Obéissant à un scrupule louable, l'artiste accompli qu'est devenu Séverin a jugé opportun de supprimer la plupart de ses premiers vers dont la forme ne le satisfaisait plus. Si son œuvre en a gagné plus d'unité et de noblesse, elle a peut-être perdu de son émotion et l'on peut, entre autres, déplorer l'absence de certains poèmes du *Lys* empreints d'une exquise sensibilité et d'une pureté sans égale.

Nous faisons montre de trop que cruauté pour nos premiers balbutiements lyriques : qui, de quinze à vingt ans, n'a point confié à l'indulgente Muse, ses premières extases et ses premiers chagrins? Si, vers le milieu de la vie, ces confidences ingénues décèlent d'indéniables faiblesses et nous incitent à la sévérité, nous ne devons pas oublier les heures enivrantes qu'elles nous valurent et qui méritent, sinon une

indulgence plénière, du moins l'excuse de leur sincérité. Car où retrouverons-nous, si ce n'est dans ces vers malhabiles, plus d'intime contentement et de véritable charme? Ils naissent avec l'âge où l'âme se libère des inconscientes ténèbres et tressaille au frisson des premières amours. Et parce que les temps sont loin des héroïques croisades, l'ardent chevalier qui veille dans l'âme de tout poète-né concentre en eux comme en un mémorial d'impossibles et magnifiques exploits, ses plus frénétiques aspirations vers l'infini.

« J'anéantirais volontiers tous les vers que j'écrivis entre vingt et vingt-cinq ans, » proclame volontiers Fernand Séverin.

Cruauté qui n'est point de mise pour un poète d'une telle envergure.

Le Recueil qu'il publie au *Mercure de France*, grâce sans doute à cette inflexible sévérité, forme un pur chef-d'œuvre où l'impeccabilité de la forme ne le cède en rien à la noblesse de l'inspiration.

Mais on y suit plus malaisément peut-être que dans ses livres antérieurs les modalités diverses de sa pensée. Chaque poème supprimé est un peu de vie retranchée. Conçu dans l'ingénuité, le *Lys* perpétuait les premiers battements d'ailes d'une âme éprise d'absolu.

Depuis, combien de fleurs fanées, combien de flammes éteintes, combien de temples ensevelis! Et combien d'irrésistibles enthousiasmes bannis de ce cœur assagi!

Classer avec la méthode tyrannique de l'homme les premiers aveux de l'enfant et de l'adolescent, remplacer telle phrase imparfaite mais frémissante, par telle autre plus harmonieuse mais moins vivante, constituent de difficiles entreprises, souvent mal récompensées.

Suivant l'exemple récent de Guérin, Fernand Séverin céda avec un bonheur variable à cette dangereuse tentation.

Et c'est ainsi que, tout en ignorant ses plus palpitantes inquiétudes et ses joies les plus pénétrantes, nous assistons au déroulement infiniment pur de

poèmes définitifs qui font de ce livre sinon le plus considérable, au moins l'un des plus purs joyaux de la poésie contemporaine.

* * *

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois !
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Ainsi s'ouvre le dernier livre de Fernand Séverin.

Malgré l'absence voulue de la plupart des poèmes du *Lys*, on pressent le drame vécu par le poète. A peine se retrouve-t-il dans la lumière éclatante du matin qu'il se ressouvient confusément de sa chute. Comme un convalescent, après l'effroi et les dégoûts de soi-même, grâce à son inéluctable espoir, il se retrouve soudain à l'orée des forêts, faible encore mais presque joyeux déjà, sous les caresses du soleil, parmi les fleurs et les herbes mouillées.

La ville, la triste ville d'erreur, dresse à l'horizon printanier l'orgueilleux simulacre de ses pignons et de ses tours... Qu'elle est loin, ah, quelle est loin de ses yeux éblouis, mais

Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore !

Un doux ravissement lui fait oublier sa blessure et son âme hésite encore devant tant de grâce. Et cependant, une voix douce, la voix de la nature maternelle le rassure. Qu'il coule désormais ses jours dans la paix et le recueillement...

Mais une inquiétude lui vient, réminiscence cruelle et bonne, hantise redoutable et désirée.

... Que je me sens seul parmi ces fleurs nouvelles.

A cette plainte qui n'est qu'un désir timidement formulé, une voix répond : Voici la Bien-Aimée, l'Inoubliée, la Sœur et la Consolatrice, l'Enfant de l'espoir, de la joie et de la douleur : vers les lèvres montent les suaves confidences et les paroles ravies, et les doux colloques interrompus font refleurir leurs

roses jumelles. Hymnes sans fin, leurs âmes confondues s'épanchent dans le silence complice de la forêt. C'est l'étreinte de deux pensées ; ce sont les fiançailles de deux rêves. L'Amour lui-même hésite à semer leur chemin de pétales. Sa présence offenserait le mystère de la retraite où ces êtres élus ne se complaisent qu'au jeu divin des apparences. Autour d'eux s'élèvent des chants ineffables : aimer... souffrir... s'anéantir dans l'infini des songes ! C'est Tristan, c'est Isolde perdus dans le néant effroyable et magnifique de leur ravissement. L'âme sombrée, vont-ils mourir?... Vont-ils succomber au désir? Tout à coup une crainte saisit l'aimé... Au secours, ô nature ! Et là-bas, rythmant le murmure des feuilles, la mer soupire autour d'une nef providentielle :

O navire trop lent, reçois un cœur qui pleure
Fais le soir et la mer bien vastes entre nous.

Que ne le suit-elle pourtant, la Bien-Aimée, vers ces îles lointaines où, délivrés peut-être de leurs pâles désirs, leurs rêves pourraient vivre à jamais heureux.

Mais d'un geste triste et fier, en proie à toutes les délices de l'amour, elle renonce à l'inquiétante aventure.

Appareillez sans moi pour vos Eldorados.

Et il se réveille seul en un beau jardin idyllique, dans le repos de son âme et de son esprit. Mon Dieu, si vous avez voulu le salut de cet enfant un instant abusé « c'est trop vite rouvrir l'Eden à l'exilé qui n'est pas fait à ces grâces soudaines ».

Car, quelquefois, malgré votre sollicitude, le fiévreux qu'il était, pleure encore en ses nuits impures. Les anciennes douleurs voluptueusement subies, ressuscitent au moindre souvenir.

Vaines alarmes ! Le Seigneur a pitié de son enfant. Les fleurs tendent vers lui la gloire de leur calice et le soleil, un pâle et doux soleil de Printemps, choie sa jeune chair frémissante :

Mes lèvres ont péché; vous m'avez entendu.
Vous fûtes doux, Seigneur, à mon cœur qui s'ignore ;
Me voilà dans l'Eden que je croyais perdu.
Mais je suis faible encore, ah ! je suis faible encore.

Et il se complaît alors à évoquer à travers son âme lénifiée les visions d'autrefois : L'Aimée n'est plus qu'un songe vague, qu'une forme irréelle : Il s'écrie :

L'amour triste et serein dit que vous n'êtes plus.

Hélas ! l'appel de la chair au fond de cette âme choisie, avait brusquement anéanti son prestige. Tandis qu'il lui parlait d'amour, dans un mol abandon, ne l'avait-elle pas invité à respirer l'arome de sa beauté terrestre ? L'ange s'était dépouillé de ses ailes. Innocent et fatal sacrilège !

Pourquoi vouloir échanger les lys divins contre d'amoureuses roses ?...

Fuyez, oh ! fuyez, trop mortels souvenirs. Pourquoi la Femme, éternelle tentatrice, déchira-t-elle les voiles de l'Enfant ? Et voici naître en lui l'image de celle qu'il rêva depuis toujours. A travers la feuillée, sous la clarté bienfaisante de ce printemps, grâce au Dieu secourable qui le guidera désormais, elle s'avance vers lui, séraphique messagère :

Ton doux sceptre, ô candeur, est posé sur son âme...
Une petite enfant est à présent ma dame,

une petite enfant à qui l'aveu même de son amour serait fatal.

C'est elle qu'il a cherchée, elle qu'il crut reconnaître naguère, quand la bonté du Seigneur ne le protégeait point encore. Elle est un reflet de la céleste grâce, la sœur des lys, la vierge et l'ange, l'aimée pressentie, qu'il salue avec une ferveur d'autant plus grande qu'elle apparaît après une douloureuse épreuve.

L'esprit a vaincu la chair et ce sont enfin les noces idéales, les noces ingénues, les noces impossibles de deux âmes libérées de souffrances, l'une de par la miséricorde de Dieu, l'autre parce qu'elle les ignorera toujours.

Et le poète retrouve le *Don d'enfance*, le don divin de l'illusion que guette, hélas ! dans l'ombre, la vie décevante et cruelle.

Un rossignol chante... L'enfant dort... Un sourire effleure la rose entr'ouverte de ses lèvres. Autour

d'elle tout est mystère et enchantement. Le poète veille. O la pure extase de ce chaste sommeil !

C'est le sommeil divin des êtres vraiment purs...
. . . . . .
Mais quelle vision d'Eldorados futurs
Entr'ouvre innocemment tes lèvres puériles ?

Oh ! que de fois jaloux de tes songes heureux
Interrogeant ainsi, pendant tes sommeils d'ange,
Ton visage entrevu sous tes cheveux ombreux,
J'ai cherché ton secret dans ce sourire étrange !

Déjà l'âpre inquiétude obsède à nouveau cette âme à peine apaisée.

La chair coupable tressaillera donc toujours ?

Quel souffle ineffable, parfois,
Secouant sur nos fronts le rêve des grands bois,
D'un désir inconnu troublait nos heures pures ?

Le pur esprit qu'il avait accueilli avec tant de joie va-t-il, lui aussi, subir l'injure des mortelles angoisses ? Est-ce une épreuve nouvelle voulue par Dieu ? Il avait rêvé de plus pures extases... Car à quoi bon chercher l'oubli de soi-même, dans les joies énervantes de l'amour, et pourquoi s'abandonner aux ivresses, fussent-elles les plus douces, alors que l'âme recèle pour celui qui sait les découvrir, les plus glorieux trésors ?

Mon souvenir s'en va vers ce pays plus doux
Où, dans un pur secret, j'ai grandi loin de vous !

Le rossignol s'est tu... Un désir éperdu de fuir vers ailleurs l'assaille... O la nostalgie des lèvres vainement dédaignées !

Un cor, ce soir d'été, chantait dans les bois verts !
Que l'Idéal est loin ! Que les jours sont amers !
J'ai dénoué soudain l'étreinte commencée ;
Mon cœur, ainsi touché dans sa fierté passée,
S'est détourné de toi pour entendre à loisir
Cette haleine orageuse où chantait son désir !

Car tu m'avais en vain soufflé ton indolence!

Un héroïsme inattendu, l'héroïsme désespéré de Vigny fait palpiter cette âme qui, désabusée de l'amour, déjoue ses pièges séduidants pour se réfugier dans d'idéales contrées où passent, ignorantes de la vie, les ombres heureuses. Tout y est calme et silence :

Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille.

Illusion! A peine s'y arrête-t-elle que, lasse de la beauté même de ces lieux, l'âme aspire à d'autres rives. Ce n'est point là encore qu'elle s'attardera; son bonheur inquiet envie

Ceux-là qui sont partis en un rêve orgueilleux
Parmi la dangereuse épreuve de la vie.

Plutôt souffrir, plutôt mourir même au cours de quelque âpre combat! Un glaive est là qui l'invite, la cuirasse sied à sa jeune poitrine. Mais le héros illusoire, coiffé d'un casque en forme de chimère, qui sait

l'inique arrêt qui pèse sur sa race
Inégal à ses vœux, déçu dans son audace,

abjure bientôt ses enthousiasmes belliqueux. La cuirasse l'écrase, le glaive alourdit sa main. Captif d'une invisible Armide, il se sent faible et désemparé, toujours en proie aux tourments amers de l'Amour. Qu'il retrouve une lettre de naguère, le voici :

Tout tremblant malgré lui d'une joie ingénue

et son cœur

exhale ainsi l'aveu dont il est plein.

Ainsi il a fui, il a cherché sous des cieux cléments, loin des hommes et des choses, l'oubli de la vie; il a sacrifié à un rêve absurde et sublime, les trésors de tendresse dont la nature l'avait comblé et il se retrouve encore et toujours, comme aux premiers jours de son enfance, palpitant de volupté et d'amour. A vouloir se vaincre il n'a trouvé que désillusion et mélancolie.

Mais alors qu'il se désolait dans la solitude, là-bas, sûre de son retour et fière de sa certitude, veillait au seuil de la demeure abandonnée, la Gardienne de jadis, la fidèle et patiente amie, la Dame d'autrefois, toujours chère et toujours regrettée. Elle seule n'avait point désespéré de l'orgueilleux, elle seule savait que

malgré les adieux l'amour aurait son heure.

Et cette fois l'heure avait sonné.

Pâle et morne, il s'en revient enfin et, pour l'accueillir, il la découvre dépouillée de ses mystiques attributs, devant la maison bénie, où la lampe, la douce lampe complice, s'allume au-dessus du foyer.

De confuses paroles se pressent sur les lèvres meurtries de l'enfant prodigue :

Que ton cœur offensé pardonne à tant d'émoi :
N'es-tu pas douce et fière? Et toute liliale?
Je le sens aujourd'hui, je n'ai pensé qu'à toi.

Pareil à quelque Tannhäuser virginal, il se jette avec une ivresse sans mélange, cette fois, dans les bras secourables.

Soudain, les hymnes mélancoliques et fiers dont il avait bercé son voyage intérieur, ces chants modulés dans l'ombre de lui-même se mêlent aux douces paroles d'accueil de celle qu'il retrouve au seuil de la maison d'enfance.

Les dernières ombres de la nuit se dissipent aux premiers rayons de l'aube et sur cette vie se lève l'apaisement d'un matin angélique.

Gloire au Seigneur qui permit ce retour! Le pèlerin, revenu de son périlleux voyage, a enfin retrouvé la paix. Il s'est réconcilié avec cette vie tant abhorrée qui lui apparaît sereine et pleine de charme. Pour avoir erré dans la douleur et le renoncement, il comprend enfin combien son rêve était fou et quelles joies la vie recèle. A peine s'il

s'étonne de trouver dans les maux d'ici-bas
Une félicité qu'il ne connaissait pas.

La Bien-Aimée l'encourage à supporter cette vie belle quand même, pour qui vit d'espoir. Elle est la

très chère, la Béatrice. Pour elle plus de salutations glorieuses, mais les simples paroles de vie :

Ne t'appeler enfin, ma dame, ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant!

C'est l'ombre gardienne,

attentive au danger que nous ne voyons pas,

qui garda sa foi au pèlerin repenti. Tout faible qu'il est, le Seigneur bénira peut-être maintenant sa

bonne volonté d'un effort vers le bien.

Il ira vers ses frères trop longtemps dédaignés.

« L'humble foi qui guide et qui redresse » l'anime. Il a médité sur le pur exemple de ces cœurs simples qui vécurent d'une vie idéale en ces contrées élues, visitées par les âmes. Les coteaux d'Assise se sont mirés au lac trouble de ses pensées et dans son âme sont descendues avec la beauté harmonieuse du paysage toute la bonté et toute l'innocence de celui qui fut le frère des oiseaux et des fleurs.

Inspiré de l'enseignement du doux saint et, les mains pleines de roses, il s'en est allé vers les hommes: D'abord, des sarcasmes l'ont offensé, des cris de colère et de haine ont raillé sa mystique folie... Ah! que n'a-t-il ta résignation et ta patience, doux Maître Ombrien!

Le vieil Adam tressaille encore sous cette chair purifiée et la robe du catéchumène garde les traces de la poussière des routes. Mal assuré, torturé par le doute ancien, il se jette aux pieds du Seigneur.

Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul et combien alarmé!
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères.
Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.

Que sais-je! Ils m'ont parlé de haine et de colère...

De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces dons oubliés.

Mais Dieu le console : Aime, dit-il,

Aime! car ta richesse est dans ton indigence!
Aime! Et si ton cœur saigne, ô mon fils! aime encor!
Et sache que leur haine et leur indifférence
Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.

Fortifié désormais par la protection céleste, le poète, que ne tentent plus les anciennes erreurs, s'isole fièrement dans son humble asile d'où il contemple le spectacle magnifique de la vie.

Il sait à présent que seule lui importe la conquête de soi-même et qu'au lieu de demander à de stériles et décevantes aventures sa raison de vivre, il lui suffit, dans sa retraite, d'être bienveillant à son humble destin, pour être heureux.

Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi.

Pour avoir cherché au loin,

avec des mains de flamme,
Un trésor que les dieux n'ont pas mis dans leur âme,

combien de héros succombèrent!

Mais celui qui, comme lui,

libre d'inquiétudes
Et content de son humble et glorieuse part,
Met sa félicité dans un simple regard

ne connaît rien de ces vicissitudes.

Aussi, de quelles paroles il ennoblit les plaintes passagères de l'aimée, quels virils accents jusqu'alors insoupçonnés traversent cette âme reconquise à la vie!

Maintenant, tel qu'un homme ivre de son bonheur,
Je vais en chancelant par les bois et la plaine...
C'est à peine
Si je les reconnais, ces beaux lieux préférés,
Tant mon ravissement les a transfigurés.
Le sol vibre, le vent chante, le ciel flamboie.
O délices! Le flot radieux de la joie
Déborde éperdûment, de mon cœur ébloui,
Dans l'univers entier, qui palpite avec lui.

Autrefois, s'il a douté, s'il a souffert,

Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe.

Aujourd'hui, il est tout amour, parce qu'il a compris enfin le sens secret de l'amour et, à l'enfant qui lui sourit, ravie, il parle avec une émotion grave où se devine toute la profondeur humaine de sa tendresse.

Sois tendre, si tu veux... Sois surtout tutélaire...
Car le cruel amour m'a meurtri si souvent
Qu'il faut te résigner à n'être qu'une mère
Pour celui qui souffrit de n'être qu'un enfant.

L'enfant a fait place à l'homme. Et l'homme a compris la beauté de vivre.

Appuyé au bras de sa compagne, il s'avance vers l'avenir, résigné à ne point se souvenir du passé et à rentrer

avec une âme égale aux destinées
Dans ce monde où la lutte éprouve les élus.

La sagesse lui est venue :

A quoi sert, se dit-il, de penser et d'agir,
Quand un regard contient toute la joie humaine?
Les yeux ravis, l'esprit en paix, l'âme sereine,
Il sourit, en rêvant aux jours aventureux
Et, quoique nul n'en sache rien, il est heureux.

Il jouit simplement de la douceur d'être.

Est-il triste?

Le monde est là comme un beau livre.

Est-il las? Il s'assied

dans l'herbe du talus,
Devant les monts, les bois et la plaine fleurie...

Et, l'âme émerveillée, il parcourt le monde, innombrable et divers, le monde magnifique, sous l'égide de son idéal exaucé.

Telle est l'œuvre de Fernand Séverin. Il s'en

dégage une telle beauté consolatrice, un tel souffle d'infini et une telle exaltation de la vie que, contrairement à certaines affirmations, elle s'apparente aux grandes œuvres panthéistiques.

La Bien-Aimée n'est que le symbole de son esprit en proie aux tentations alternatives de la pensée et du désir et le Seigneur figure la voix mystérieuse de sa conscience.

Avec quel amour il célèbre le prestige des forêts, le charme des eaux et des fleurs! Les vallées sont peuplées de formes indécises et d'ombres songeuses, émanations sublimes de la nature. Un cœur païen bat dans cette poitrine et les grands olympiens profilent leur ombre majestueuse derrière le Calvaire au pied duquel son âme vient faire pénitence. Son esprit n'admet du reste qu'avec méfiance l'intrusion exaltante et maladive des oraisons chrétiennes et ses plus ferventes prières ne réveillent que les habitantes des sommets. Comment cette voix qui, même aux heures d'aspiration religieuse, garde une implacable sérénité, toucherait-elle le Maître pitoyable offert en holocauste aux péchés des hommes? Loin de ce front la couronne d'épines, loin de cette chair la plaie de la lance, loin de ces lèvres l'éponge trempée de fiel!

Octroie des asphodèles et des violettes, le laurier et les roses à cette chevelure, l'hydromel sacré à cette bouche harmonieuse et la brûlante pluie de tes rayons à cette poitrine, ô divin Apollon!

De l'ascétique renoncement, Fernand Séverin s'élève graduellement au culte païen de la nature et il perpétue en des poèmes d'une intensité psychologique sans égale les phases successives de cette évolution. Des troubles et des hésitations d'une pensée qui se cherche, il aboutit au ravissement de la possession intérieure.

D'une langue admirablement pure, embellie d'images inoubliables, son œuvre égale celle des plus grands écrivains. Jamais peut-être, sauf Alfred de Vigny, poète français n'était parvenu à allier à tant de profondeur d'inspiration une telle noblesse de la forme.

Dans ses premiers recueils, décontenancé par sa spirituelle ardeur, le poète ne parvient pas toujours, il est vrai, à objectiver ses visions. Dans les *Matins angéliques* et surtout dans la *Solitude heureuse*, il est en parfaite possession de son inspiration et de son art.

Sans doute, la perfection de la *Solitude heureuse* est-elle due en partie à la maturité de son talent, mais il y aurait peut-être lieu de l'attribuer surtout à des raisons extérieures qui vinrent soudain modifier l'art et la vie du poète.

A cette époque, Séverin a visité l'Italie et, dans la contemplation de ses beaux paysages, il a compris le sens des choses et réalisé les songes édéniques qui le hantaient depuis son enfance. Auparavant, il s'était plu à confronter ses visions avec quelques aspects familiers de son pays natal. Sous le vaste ciel d'Italie, elles trouvent enfin le décor approprié à leur languide beauté. Il y découvre les reflets matérialisés de ses songes et, de cette découverte, naissent les admirables poèmes de la *Solitude heureuse*.

Si quelquefois on n'y retrouve pas la fluidité de ses premières œuvres, le verbe s'y impose par sa précision et peut-être ne faut-il voir dans sa virilité soudaine que l'écho d'une révélation.

La vue des vallons de Fiesole, où Séverin retrouva l'image embellie de ses pays de rêve, ont certes déterminé en grande partie la crise salutaire qui nous valut la plus belle expression de son lyrisme. La vie, bannie de ses premiers poèmes comme une éternelle ennemie, se révéla alors à ses yeux étonnés dans toute sa splendeur et dès qu'il se rendit compte que

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles,

sa fièvre s'apaisa et, délaissant les âpres sommets où son esprit subissait les macérations du renoncement, il goûta les vivantes joies de l'Amour...

Cet amour, enfin victorieux, l'avait du reste poursuivi dès son éveil à la vie. D'abord inquiet et maladif, il n'est qu'une exaspération vers un idéal impos-

sible. Il plane et fait souffrir. Ses ailes ont de féroces caresses alanguies. Aussi la tendre enfant qu'il s'est choisie connaît-elle les pires supplices. A peine l'a-t-il désirée qu'il la repousse; il l'appelle pour la fuir; il recherche en elle la confidente de ses mystiques frénésies, savoure l'émoi de ses larmes et dédaigne la grâce de son sourire et de sa chair. C'est le drame anxieux et redoutable de l'éternel désir.

Mais ce jeu cruel n'est pas sans conséquences. Lentement, s'imposant par l'intensité même des souvenirs que sans trêve elle ressuscite en lui, la pitoyable et divine créature devient la raison même de la vie du poète : Elle envahit son rêve et peuple les beaux jardins où il s'exile. C'est elle qui le fait pleurer et souffrir. C'est elle qui guide les ombres heureuses dans le silence des crépuscules, elle qui, d'un doux balancement, agite autour de lui l'encensoir des fleurs, elle qui dénoue les écharpes de la brume et baigne les horizons de ses douces clartés tranquilles. Elle lui parle par toutes les voix de la nature et c'est elle encore, elle seule qui triomphe à l'heure solennelle où l'homme, conscient de son destin, se découvre dans le poète.

S'il cherche quelquefois à se libérer de son étreinte, il ne redoute ni sa ruse, ni sa duplicité comme A. de Vigny.

Aussi revêt-elle, au gré de ses caprices, les aspects les plus séduisants et les plus mystérieux. Tour à tour Psyché douloureuse, Sœur consolatrice, Reine orgueilleuse ou secourable, Amante éperdue, Gardienne attentive, elle est enfin celle qu'il avait tant tardé à reconnaître, la Femme glorieuse et touchante, noble dispensatrice d'amour, qui domine son œuvre de tout le prestige de sa grâce.

Pareille à Brünnhilde, « elle s'élève graduellement de la divinité à l'humanité » (Richard Wagner).

Le poète la glorifie en des chants ingénus, profonds et parfois déchirants, malgré leur pudique retenue, qui évoquent les plus touchantes invocations raciniennes.

On reprocha naguère à Fernand Séverin, et ce reproche lui vint d'un autre grand poète, Albert

Giraud, la blancheur trop monotone de son inspiration.

Depuis, une note plus humaine l'intensifia et, dans la littérature contemporaine, il n'est peut-être pas de poésie plus noblement émouvante.

Et pour avoir exprimé son rêve dans toute sa candeur hautaine, en se pliant aux exigences les plus despotiques de la forme, Fernand Séverin s'est assuré la plus pure et la plus durable des gloires : Il est de ceux qui ne meurent pas.

GEORGES MARLOW.

NOTES. — Fernand Séverin est né à Grand-Manil en 1867. Il est professeur à l'Université de Gand. Lauréat du Prix quinquennal de littérature en 1908.

Œuvres :

1. *Le Lys :* 1 vol. (P. Lacomblez, Bruxelles: A. Lemerre, Paris), 1888.
2. *Le Don d'enfance :* 1 vol. (P. Lacomblez, Bruxelles), 1891.
3. *Un Chant dans l'ombre :* 1 vol. (P. Lacomblez, Bruxelles), 1895.
4. *Poèmes ingénus :* 1 vol. (Fischbacher, Paris), 1900.
5. *La Solitude heureuse :* 1 vol. (Association des Ecrivains belges), 1904.
6. *Poèmes* (Œuvres complètes) : 1 vol. (*Mercure de France*, Paris), 1908.

MAITRE ALICE HÉNAUT

Pièce en 3 actes

PERSONNAGES :

Jean Darieux ;
Marnix ;
Rebérand ;
Barnet ;
Sébert :
D'Aveline ;
Gériaux ;
Prosper Marbeau ;
Sagny ;
Lavarenne ;
Le Docteur ;
Un Domestique ;

Alice Darieux ;
Lily Falaire ;
Simonne Amaury.

De nos jours, dans une grande ville.

ACTE PREMIER

Dans le cabinet de travail de Me Jean Darieux. Ameublement d'un luxe sobre. A droite, la grande table de Darieux, couverte de papiers, livres, etc. Derrière elle, le panneau est occupé par une bibliothèque. Au fond, large porte donnant sur le couloir ; en avant à gauche, porte donnant sur les appartements. Au fond, à droite de la porte, la petite table supportant la machine

à écrire de Lily Falaire. A gauche, entre la porte et le fond, le bureau de Marnix.

Quelques sièges.

C'est en hiver, à la fin de l'après-midi.

Marnix est assis devant la machine à écrire et pianote sur les touches, mais avec l'évidente inhabileté d'un dactylographe d'occasion.

SCÈNE PREMIÈRE

MARNIX, *seul.*

(*Il dit au fur et à mesure à haute voix les mots qu'il écrit.*)

« Mon chéri »... Chéri, c-h-é-r... r... Où diable est-il, cet *r*-là? R-i-ri-chéri. (*Il continue, même jeu.*) « Tu l'as dit, à jeudi. » C'est vraiment pas commode cette mécanique-là! La signature maintenant : « T-a-ta. Ta Lily. » N-i-ni, fini! Relisons le chef-d'œuvre : « Mon chéri, tu l'as dit : à jeudi! Ta Lily. » Diable! J'ai mis deux *d* à jeudi! Peu importe. Elle comprendra aussi bien comme cela. Et maintenant, attention. Rentrons dans la peau du personnage sérieux. (*Il va à sa table prendre quelques papiers et les vient déposer et mettre en ordre sur celle de Lily Falaire.*) Les lettres à copier... Le mémoire... La réponse à Maître Passal... Le compte des Séranti... Tout y est. Mademoiselle Lily, voilà de la besogne... Et voilà de quoi aussi vous mettre en colère... Et vous êtes si jolie quand vous êtes en colère!... Et vous êtes encore plus jolie quand vous souriez après avoir été en colère!...

(*Il revient à sa place, s'assied et se met à écrire, très sérieux.*)

SCÈNE II

MARNIX, LILY FALAIRE

(*Après quelques instants, Lily Falaire entre.*)

LILY

Bonjour, Monsieur Marnix.

MARNIX

Bonjour, Mademoiselle Falaire. Il y a là des paperasses qui vous attendent.

LILY.

Le patron n'est pas encore rentré?

MARNIX

Ni Madame. La séance se prolonge.

LILY

Il y aura eu du boucan, c'est certain.

MARNIX

Le patron m'a dit qu'on voterait sûrement aujourd'hui, pour en finir.

LILY

Et dire que nous sommes peut-être sans ministres pour le moment!

MARNIX

Dites pas ça. On ne doit jamais parler d'un malheur, sinon il arrive tout de suite.

(*Ils rient tous deux.*)

LILY

Un ministère qui tombe, un malheur?

MARNIX

C'est que s'il tombe aujourd'hui c'est sur une défaite du patron.

LILY

Mais sur une victoire de sa femme.

MARNIX

Ça vous irait donc tant que ça, Mademoiselle Lily, de pouvoir voter, d'être élue à la Chambre, de devenir ministre peut-être?

LILY

Est-ce que ça vous réjouit vous autres, les hommes?

MARNIX

Ça nous embête; mais nous ne voudrions pas nous en passer.

LILY

Il y a tant de choses qui nous sont des corvées, à nous les femmes, et que nous n'abandonnerions point pour rien au monde.

MARNIX

La question du droit de vote, pour vous autres, c'est, en somme, comme celle du port du corset? Un supplice, mais un supplice que vous avez voulu.

LILY, *ironique.*

C'est donc par bonté d'âme, par pure attention pour notre tranquillité que vous nous épargnez l'obligation d'exercer des devoirs civiques? Vous préférez la femme qui ne vote pas...

MARNIX, *avec intention.*

Comme je préfère la femme sans corset. Absolument. Et quand je dis : la femme... Vous me comprenez, n'est-ce pas?

LILY

Quand vous dites *la femme*, il faut entendre Lily Falaire, tout simplement? Vous êtes inconvenant...

MARNIX

Moi? oh!...

LILY

Inconvenant, comme d'habitude. C'est pour cela que je ne m'en émeus plus.

MARNIX

L'habitude est une seconde nature.

LILY

Mais cette nature-là n'est pas la mienne. Et maintenant, mauvais sujet, laissez-moi travailler. Le patron va rentrer : il voudra signer le courrier et rien ne sera prêt.

MARNIX, *comiquement sérieux.*

Mademoiselle Lily? Un petit mot d'espoir, avant?

LILY

Avant quoi?

MARNIX

Avant... de nous taire.

LILY

Eh! bien, soit, un petit mot d'espoir, je veux bien. J'espère, Monsieur le secrétaire de Maître Jean Darieux, avocat et député, champion de la cause antiféministe au Parlement, j'espère... que vous allez me laisser tranquille...

MARNIX, *parodiant.*

Allons, l'espoir fait vivre. Vivez, cruelle, moi... j'en mourrai.

LILY

Cela se chante, dans les opéras.

MARNIX

Je n'ai pas de voix malheureusement. S'il le faut, je prendrai des leçons, pour vous plaire?

LILY

Prenez plutôt des leçons de silence. (*Elle veut se mettre à copier sa première lettre et aperçoit ce qu'a écrit Marnix. Celui-ci s'est absorbé dans ses papiers. Lily ne dit rien, enlève la feuille, puis, sans lever la tête, à Marnix :*) Monsieur Marnix?

MARNIX

Plaît-il?

LILY

Combien jeudi prend-il de *d*?

MARNIX

Cela dépend.

LILY

Cela dépend? Et de quoi?

MARNIX

De... de ce qu'on veut faire ce jour-là.

LILY

Ah! parfait. Alors moi je n'en mettrai qu'un... comme tout le monde. Car je me propose de ne rien faire d'extraordinaire.

MARNIX

Tiens, c'est comme moi. Eh! bien, puisque nous ne comptons rien faire d'extraordinaire jeudi, si nous le faisions ensemble?

LILY

Et vous trouvez que ce ne serait pas extraordinaire?

MARNIX

Non, ce serait simplement très joyeux.

LILY

Pour qui? Vous m'avez l'air trop égoïste, Monsieur Marnix. A vos paperasses, et moi aux miennes!

MARNIX

J'attendrai.

LILY

De connaître l'orthographe des jours de la semaine?

MARNIX

Non, que vous soyiez disposée à me l'apprendre.

(*Ils rient tous deux. Lily se met à pianoter, très active. Tout en travaillant ils se parlent, interrompant leur conversation de courts silences.*)

MARNIX

Vous ne trouvez pas que ce serait agréable de vivre à deux, de bien s'aimer, de bien s'entendret d'avoir les mêmes goûts? Voyez le patron e, Madame...

LILY

Maître Darieux est un homme sérieux, lui.

MARNIX

Me croyez-vous incapable de le devenir?

LILY

C'est un aveu, cela. Commenceriez-vous à être raisonnable?

MARNIX

C'est vous qui ne l'êtes pas. Vous tournez tout ce que je vous dis en plaisanterie.

LILY

Non pas tout ce que *vous* me dites, mais tout ce qu'*on* me dit. Et j'en entends, allez, de toutes les sortes. Une jeune fille pauvre qui cherche à gagner honnêtement sa vie et que les nécessités de son travail mettent à tout instant en contact avec les hommes de tout âge et de toutes conditions, — ah! on ne se gêne guère avec elle!

MARNIX

Je ne vous ai jamais manqué de respect.

LILY

Aussi n'ai-je jamais eu à votre égard qu'une attitude de bonne camarade.

MARNIX

Tandis qu'à l'égard des autres?

LILY

Les autres? Demandez à Monsieur Rebérand comment je l'ai reçu il n'y a pas une semaine.

MARNIX

Rebérand?

LILY

Oui, le leader célèbre de la gauche, l'adversaire à la Chambre de Maître Darieux, le farouche directeur du *Grand Radical,* Marcel Rebérand lui-même enfin...

MARNIX

Il a osé?

LILY

Ne craignez rien... Il ne recommencera plus.

MARNIX

Et qu'est-ce qu'il a fait Rebérand? Qu'est-ce qu'il a osé dire à Lily Falaire?

LILY

Oh! pas grand'chose. Il ne se risque jamais qu'à bon escient. Il tâte le terrain d'abord.

MARNIX

C'est un don Juan circonspect.

LILY

C'est plutôt un don Juan qui est tombé sur une Elvire avisée.

MARNIX

Si vous disiez encore : sur une Elvire amoureuse? Amoureuse, donc invulnérable.

LILY

Mais de qui voulez-vous que je sois amoureuse?

MARNIX

Vous me désespérez!

LILY

Dites donc, Monsieur Marnix, ne trouvez-vous pas qu'il vient souvent ici depuis quelque temps, ce Rebérand?

MARNIX

Dame, vous m'en donnez vous-même la raison.

LILY

Non, vous n'y êtes pas. Moi j'ai été l'occasion, le hasard. Mais c'est Madame Darieux qui le tente, j'en suis certaine.

MARNIX

Toutes les femmes tentent Rebérand. S'il arrive, celui-là on pourra dire que c'est par les femmes.

LILY

Comme les cambrioleurs arrivent par les fenêtres.

MARNIX

En cassant les vitres qui résistent.

LILY

Oui, mais, parfois, les vitres brisées leur déchirent la peau.

MARNIX

Rebérand cependant n'est pas trop égoïste. Donnant, donnant : s'il compte sur les femmes, celles-ci ont mis leur cause entre ses mains.

LILY

La fameuse loi Rebérand sur le droit de vote et l'éligibilité des femmes? Vous savez que Madame Darieux est ouvertement pour la loi alors que son mari la combat?

MARNIX

C'est même probablement cette attitude qui a donné de l'espoir à Rebérand?

LILY

Quant à cela, je crois qu'il peut en faire son deuil. Madame Darieux n'est pas de celles qui se laissent enjôler.

MARNIX

Pas plus qu'une Lily Falaire?

LILY

Non, Monsieur. Pas plus qu'une Lily Falaire.

MARNIX

Avez-vous terminé la copie des conclusions dans l'affaire Garnier-De Marnaffe?

LILY

La voici.

MARNIX

Le patron la demandera dès qu'il rentrera. Quelle belle cause il va plaider là !

LILY

Vous appelez cela une belle cause : prendre le parti d'un désœuvré vicieux qui a séduit une pauvre fille trop facilement éblouie par de doucereuses paroles et quelques billets bleus tentateurs ?

MARNIX

Rien n'excuse un assassinat. Et Louise Garnier a tué de Marnaffe.

LILY

Après l'avoir rendue mère, il avait planté là sa victime.

MARNIX

Une victime... très consentante.

LILY

Une victime très innocente.

MARNIX

Mettez un révolver dans la main de toutes les dupes que porte la machine ronde, assurez-les de l'impunité et deux heures après une moitié de l'humanité aura supprimé l'autre.

LILY

Voilà peut-être une des lois que parviendront à faire voter les femmes.

MARNIX

Le jour où des Rebérand les auront envoyées siéger à la Chambre ? Vous êtes rassurante...

LILY

Rassurante pour les bons, oui, mais inquiétante pour les mauvais, je n'en disconviens pas.

MARNIX

Je suis curieux de voir comment Madame Darieux appréciera la plaidoirie de son mari, se portant partie civile pour les de Marnaffe contre la fille Garnier ?

LILY

Est-ce qu'il accepte, en somme ?

MARNIX

Oui, mais on ne le sait pas encore.

LILY

Madame Darieux, femme, épouse et mère jugera selon le sentiment, tandis que Maître Darieux, l'avocat, jugera selon le droit.

MARNIX

Mais Madame Darieux est avocate aussi.

LILY

L'avocate n'existe plus. En se mariant, il y a deux ans, Mademoiselle Hénaut a dépouillé son titre; l'ancienne stagiaire est devenue uniquement une collaboratrice plus intime de son ancien maître.

MARNIX

Donc, vous trouvant à la place de Louise Garniere Madame Darieux, ou vous, ou toute autre femm, enfin, eût agi de même et tué de Marnaffe?

LILY

Ni Madame Darieux, ni Lily Falaire, cher Monsieur Marnix, ne se fussent mises dans la situation de la malheureuse que l'on va juger.

MARNIX

Et qu'il sera bien difficile de défendre.

LILY

Qu'il sera bien difficile, au contraire, même à un Maître Darieux, d'accabler.

(*Jean Darieux entre, très affairé, dépose sa serviette, s'assied aussitôt à sa table.*)

SCÈNE III

DARIEUX, LILY FALAIRE, MARNIX

DARIEUX

Bonjour, Mademoiselle. Bonjour, Marnix. Du nouveau?

MARNIX

Je ne crois pas, Maître. Voici le courrier. Le

mémoire Séranti est revenu avec quelques notes. Je suis passé chez l'avoué ; il introduit l'instance demain. Il y a une lettre personnelle de Monsieur de Marnaffe. Enfin quelques plis pour Madame.

DARIEUX

Bien. Monsieur Rebérand n'a pas téléphoné ?

MARNIX

Non.

DARIEUX

Dans ce cas, voulez-vous dire qu'on peut le recevoir, mais lui seul. Nous avons à travailler ; je n'ai pas besoin de gêneurs.

MARNIX

Monsieur Rebérand va venir ici ? Aujourd'hui ?

DARIEUX, *riant.*

Mais oui : Rebérand. Cela vous étonne ?

MARNIX

Dame... Après votre pugilat oratoire...

DARIEUX

Il est de fait que si vous nous aviez vus aux prises...

MARNIX

Cela a chauffé ?

DARIEUX

Température d'ébullition.

MARNIX

Et ?

DARIEUX

Et la loi n'a pas passé.

MARNIX, *triomphant.*

Ah ! C'est bien ça, patron.

(*Lily fait un mouvement de dépit.*)

DARIEUX, *souriant et la désignant d'un signe de tête.*

Tout le monde ne se réjouit pas. Ainsi, Rebérand, lui, il écume.

MARNIX, *tout en sonnant le domestique.*

Et cependant il va venir ?

DARIEUX

C'est le journaliste qui vient interviewer le député de qui l'ordre du jour a triomphé avec éclat. Ce n'est pas le politicien qui vient chez l'adversaire victorieux.

MARNIX

Voilà de la chasse modern-style à l'actualité sensationnelle !

(*Le Domestique paraît. Marnix lui dit quelques mots à voix basse. Le Domestique sort.*)

DARIEUX

Un type, ce Rebérand. Guère de scrupules, mais une intelligence et un entregent du diable !

MARNIX

Le député des femmes !

DARIEUX

Le disputé des femmes, aussi, paraît-il ?

MARNIX

Elles seront plus tard ses électrices ; il le croit du moins. L'élu doit s'attirer les faveurs de sa circonscription.

DARIEUX

Mademoiselle Falaire, vous voudrez bien réunir les notes qui m'ont été adressées par Monsieur de Marnaffe, ainsi que les lettres que son fils avait reçues de Louise Garnier et qui ont pu être retrouvées. Ma femme doit mettre tout cela en ordre et m'en préparer un résumé.

LILY

Bien, Monsieur. Madame verra-t-elle ces pièces aujourd'hui ?

DARIEUX

Aujourd'hui même. J'ai besoin de son rapport demain matin. Elle va rentrer d'un moment à l'autre.

LILY

Madame était à la Chambre ?

DARIEUX

Oui, mais elle a fait profiter de sa voiture Made-

moiselle Amaury pour la déposer à sa porte. De là, elle revient ici directement. (*Le Domestique paraît et présente une carte de visite à Jean Darieux.*) Faites entrer. (*Le Domestique sort.*) C'est le champion !

SCÈNE IV

DARIEUX, MARNIX, LILY, REBÉRAND

(*Entre Rebérand. Marnix et Lily, pendant la conversation suivante, travaillent sans répit.*)

REBÉRAND, *très empressé.*

Mon cher collègue, c'est aimable à vous...

DARIEUX

On se serre la main, comme les gladiateurs dans l'arène, après le combat...

REBÉRAND

Vous voilà doublement l'homme du jour : le député enlève une forte majorité, l'avocat est à la veille de plaider une cause à sensation.

DARIEUX

Comment, vous savez déjà ! Mais je n'ai pas encore fait savoir à la Cour que je me présenterai à la barre pour la famille de Marnaffe.

REBÉRAND

C'est le rôle du journaliste de savoir ce que les autres ignorent. Et qu'allez-vous invoquer en faveur de votre client ?

DARIEUX

De feu mon client. Je suis partie civile, ne l'oublions pas. C'est la famille qui réclame un franc de dommages-intérêts à l'assassin de Gaston.

REBÉRAND

Votre Gaston, selon vous, est donc une victime tant à plaindre ?

DARIEUX

Nul n'a le droit de tuer. Les seules lois vraies, ce sont celles de la conscience et de l'humanité. Eh ! bien, selon ces lois-là, la vie est toujours sacrée. Ni la vengeance, ni l'honneur outragé, ni la trahison coupable n'excusent le meurtre.

REBÉRAND

La légitime défense cependant?

DARIEUX

La vie de la fille Garnier n'a jamais été menacée.

REBÉRAND

Sa vie morale, plus précieuse peut-être que l'autre, était détruite après que son séducteur eût abandonné la mère et le mioche.

DARIEUX

Séducteur! Séducteur!... C'est bientôt dit. Et voilà ce que je vais plaider. J'invoquerai des témoignages, je lirai des lettres qui mettront Louise Garnier en bien moins touchante posture.

REBÉRAND

Qui défendra l'accusée?

DARIEUX

Je l'ignore encore. Certainement un jeune avocat désigné d'office. Les Garnier demandent le bénéfice du *pro Deo*.

REBÉRAND

Ce sera une belle partie à jouer.

DARIEUX

Oh! je ne me cache pas que mon adversaire aura la majorité des sympathies; l'opinion publique lui est acquise et surtout l'appoint des femmes.

REBÉRAND

Méfiez-vous de cet appoint-là, cher Maître. (*Chantonnant :*)

Il est toujours bon, sur ma foi,
D'avoir les femmes avec soi!

DARIEUX

La chanson de *Carmen?* Vous ne l'oubliez jamais, vous, n'est-ce pas?

REBÉRAND

Pardon, pardon. Je suis « avec » les femmes, moi. Ce ne sont pas elles qui sont avec moi. C'est tout différent.

DARIEUX

Vous êtes « avec » les femmes comme, dans une

descente, la locomotive est « avec » les wagons. Ce sont ceux-ci qui poussent celle-là.

REBÉRAND

Oui, mais, dans la montée, qui tire et donne tout l'effort? La machine ou les wagons?

DARIEUX

Prenez garde au déraillement : tout le train peut verser d'un seul coup.

REBÉRAND

Que va dire Madame Darieux de votre succès?

DARIEUX

Elle s'en réjouira, parce que ma femme est attentive à tous mes travaux et satisfaite chaque fois qu'ils aboutissent à un résultat heureux.

REBÉRAND

Vous m'autorisez à enregistrer cette déclaration?

DARIEUX

Quelle importance y attachez-vous?

REBÉRAND

Les lecteurs du *Grand Radical* apprendront avec intérêt l'influence que peut avoir un esprit tel que le vôtre sur les conventions de l'entourage qui en subit l'entraînement.

DARIEUX

Ce qui veut dire?

REBÉRAND

Ce qui veut dire que Maître Alice Hénaut, une des premières femmes qui se firent inscrire au Barreau, que l'on vit même quelquefois en robe et en toque dans le prétoire, qui fut saluée comme la championne du féminisme le plus libérateur, est aujourd'hui acquise aux idées conservatrices de son mari... Ce qui veut dire, en un mot, que Madame Alice Darieux brûle ce qu'adora naguère Maître Alice Hénaut?

DARIEUX

Madame Darieux n'a pas fait ce que vous dites. Elle continue à prôner avec une égale ferveur le droit à la libération de tout un sexe dont on comprend fort mal le rôle. Je suis peut-être plus féministe que

vous, mon cher Rebérand. J'ai la conviction que je le suis mieux en tout cas.

REBÉRAND

Vous, oui. Mais les femmes ont-elles cette conviction? Madame Darieux notamment...

DARIEUX

Madame Darieux comprend que le rôle de la femme n'est pas d'être l'égale de l'homme, de se substituer à lui. Elle voit admirablement que son rôle est de s'associer au compagnon de sa vie, de le compléter, de l'aider tout comme elle consent à être aidée par lui. Maître Alice Hénaut est la collaboratrice de Maître Jean Darieux, mais si celui-ci plaide et se réserve le labeur du combat, celle-là cherche, médite et prend dans le travail commun la part des recherches patientes et des préparations habiles.

REBÉRAND

Rôle d'auxiliaire subalterne...

DARIEUX

L'ingénieur qui dresse les plans d'un gigantesque travail est, selon vous, le subordonné du monteur, de l'ajusteur qui réalise l'œuvre minutieusement conçu?

REBÉRAND

L'ouvrier exécute en l'acceptant ce qu'a élaboré l'ingénieur. Est-ce que vous acceptez ce que la femme projette et propose?

DARIEUX

Dans un corps, il y a la tête qui est la pensée et le bras qui est la force. Ils n'agissent que l'un par l'autre. Vous voudriez, vous, que les corps n'aient que des bras? Quel triste travail informe ils fourniraient!

(*Alice entre, va embrasser très câlinement son mari.*)

SCÈNE V

LES MÊMES; ALICE

ALICE

Monsieur Rebérand, vous permettez? C'est notre façon, à nous, d'applaudir...

REBÉRAND

Vous me rendez d'autant plus impatient de remporter un jour aussi la victoire.

ALICE, *tendant la main à Rebérand.*

Vous avez des projets de mariage?

REBÉRAND

C'est une leçon? Elle est malicieuse, mais ma plaisanterie n'avait rien d'impertinent.

ALICE

Je le sais.

DARIEUX

Alice, Rebérand était venu me prendre une interview et c'est surtout de toi qu'il a été question dans notre conversation.

ALICE

Pas palpitant, en ce cas, l'entretien. Et le *Grand Radical* sera demain fort pauvre d'opinions sensationnelles sur le grand débat.

REBÉRAND

Moins que vous ne croyez.

ALICE

Au surplus, Jean a pu répondre en mon nom tout comme si j'eusse parlé moi-même.

REBÉRAND, *riant.*

Oui, oui, je sais, l'association, la locomotive, la tête et les bras, je sais : Maître Darieux m'a dit.

ALICE

La tête et les bras? Qu'est-ce que vous racontez là?

DARIEUX

Rebérand ne se figure-t-il pas que l'anarchie doit régner dans notre ménage parce que le champion des adversaires du féminisme mal compris a épousé un exemple vivant de ce que peuvent la volonté et le labeur d'une femme intelligemment mis en œuvre?

ALICE

Est-ce que Monsieur Rebérand, galant homme très choyé dans les salons, très familier avec ces dames des pesages et des avant-scènes... (*Rebérand fait un*

geste de protestation.) A ce que l'on dit, Monsieur Rebérand, à ce que l'on dit!

REBÉRAND

On me flatte, je vous assure, on me flatte.

DARIEUX

Et moi qui allais protester qu'on vous calomniait!

ALICE

Qu'on calomniait Monsieur Rebérand? Mais un « féministe », c'est un ami des femmes, voyons?

REBÉRAND

C'est un péché, un péché mignon, cela, ce n'est pas une profession.

DARIEUX

Pas même une profession de foi.

REBÉRAND

Vous disiez donc : Est-ce que Monsieur Rebérand...

ALICE

Est-ce que Monsieur Rebérand, parce qu'il est partisan du vote des femmes, de leur émancipation civique, de leur éligibilité, etc., etc., — est-ce que Monsieur Rebérand vivrait en mésintelligence avec une charmante et bonne et tendre petite épouse qui s'aviserait d'être une affectueuse compagne, une mère attentive, une amie de ses travaux, une aide de son travail et se moquerait bien de ses droits et prérogatives de citoyenne?

REBÉRAND

Rebérand, chère Madame, s'il aimait une femme et si cette femme l'aimait, la convertirait bien vite à ses idées...

ALICE

Non, Monsieur le présomptueux, vous n'auriez même pas à vous vanter de ce succès. Dans le fait de son amour même, cette femme trouverait très bien toute seule la raison de partager les idées et les sentiments de son mari.

DARIEUX

Et vous penseriez et vous agiriez de même de votre côté, Rebérand.

ALICE, *allant vers Lily Falaire.*

Vous avez le courrier, Mademoiselle Lily?

LILY, *se lève et présente les lettres.*

Le voici, madame.

ALICE

Et les notes pour l'affaire Garnier?

LILY

Tout est réuni dans ce dossier.

ALICE

Merci, Mademoiselle. Il faudra aussi me chercher les attendus de deux jugements. Tenez, voici les dates sur ce papier.

LILY

Bien, Madame, je vais les copier à l'instant.

(Lily sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS LILY

ALICE, *tout en ouvrant des lettres et les parcourant.*

Il n'y a encore rien de tel que le sentiment pour dicter la solution de tous les conflits.

REBÉRAND

Vous ne voudriez pas cependant que ce soit le sentiment qui rapproche les partis à la Chambre?

ALICE

C'est pour cela que vous préconisez d'y introduire les deux sexes?

DARIEUX

Je vois bien aussi le sentiment pénétrant dans cette Chambre, masculine et féminine, mais un sentiment qui rapprocherait les députés les uns des autres et non point leurs partis ou leurs idées.

REBÉRAND

Ce serait déjà quelque chose.

ALICE

Vous êtes cynique.

REBÉRAND

Pratique, tout au plus.

ALICE

Tiens, une lettre du Président !

(Elle lit et manifeste une violente émotion.)

DARIEUX

Que te veut-il ?

ALICE, *très hésitante avant de se décider.*

Lis.

DARIEUX, *après quelques instants. Il éclate de rire.*

Ah ! celle-là est bonne !

ALICE

Tu ris, toi ?

DARIEUX

Dame : Cela en vaut la peine. Rebérand, je vous fais juge. Nous parlions tout à l'heure de l'affaire Garnier-de Marnaffe. Savez-vous à qui l'on propose la défense de Louise Garnier ?

ALICE, *très sérieuse.*

Mais à moi, c'est assez naturel.

DARIEUX, *toujours riant.*

Rebérand, voilà le thème d'un joyeux propos fantaisiste pour le *Grand Radical* : Jean Darieux ayant sa femme pour adversaire.

REBÉRAND

Mais il n'y a rien d'officiel encore dans votre décision de plaider pour les de Marnaffe.

ALICE

La cause de Louise Garnier offre des côtés de subtilité, de délicatesse sentimentales qu'une femme seule est à même de saisir et d'exploiter au profit de l'accusée.

DARIEUX

Mais comme il n'y a pas de femme inscrite au barreau pour prendre cette cause en mains...

ALICE

Comment, il n'y a pas de femme ?

REBÉRAND

Maître Alice Hénaut ne figure-t-elle pas toujours au tableau de l'Ordre et n'est-elle pas toujours du nombre des stagiaires à qui le Président distribue les défenses d'office ?

ALICE

Il n'y a même qu'elle; elle est la seule avocate susceptible de plaider.

DARIEUX, *soudain très grave.*

Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux?

ALICE

Mais c'est toi, mon ami, qui n'es pas sérieux. Il n'y a que toi qui aies ri.

DARIEUX

Tu ne songes pas à accepter la mission qu'on te propose?

ALICE

On ne me la propose pas : on me la confie. Je n'ai ni à la refuser ni à la discuter.

DARIEUX

Le Président n'a pas réfléchi. Je lui parlerai.

ALICE

Tu n'as rien à lui dire. Tu es le conseil d'une des parties.

DARIEUX

Il ne le sait pas encore.

ALICE

Tu ne peux peser sur le choix de ton adversaire.

REBÉRAND

Le Président serait en droit de se formaliser...

DARIEUX

Je vous entends, je vous vois tous les deux et c'est énorme d'inconséquence. Mais j'abandonnerai la partie civile, je passerai la cause à un autre, j'interviendrai en tout cas : il ne se peut que tu plaides. J'invoquerai l'importance, la gravité de la cause.

ALICE

Tu me crois incapable de la mener à bien?

DARIEUX

Tu ne t'es pas présentée à la barre depuis deux ans, depuis que tu t'es mariée.

REBÉRAND

La rentrée fera d'autant plus d'effet, vous serez fier du succès de votre femme.

DARIEUX

Au prix de ma défaite?

REBÉRAND

Maître, Maître, c'est de l'égoïsme cela!

ALICE

Et puis, je répète que nos convenances personnelles ne sont pas en jeu. Il n'y a ni fierté, ni égoïsme qui tiennent.

REBÉRAND, *galant avec intention, à Alice.*

Maître, vous me réserverez vos interviews, promettez-le moi?

DARIEUX

Assez, je vous en prie. S'il le faut j'userai de mes droits, mais ma femme ne plaidera pas pour Louise Garnier.

ALICE

Tes droits?

DARIEUX

Oui, certes, les droits de l'époux.

ALICE

Peuvent-ils quelque chose contre le devoir de l'avocat?

REBÉRAND

Madame, et vous, Darieux, puisque le hasard m'a fait le témoin de ce débat certes difficile, permettez que je vous donne un conseil. Ne prenez aucune décision, ni l'un ni l'autre, sous le coup de l'énervement de la surprise. Remettez à demain toute solution de cet incident qui ne peut manquer de s'aplanir.

DARIEUX

Oh! la solution est très claire.

REBÉRAND

Permettez-moi de venir prendre des nouvelles et de noter pour mes lecteurs ce que vous voudrez bien me dire de ceci qui va défrayer la chronique et les potins.

DARIEUX

C'est un incident d'intimité qui ne regarde au contraire que nous et que je vous saurais gré de tenir secret.

ALICE

Pardon, Monsieur Rebérand a raison : c'est un conflit auquel les époux que nous sommes demeurent étrangers et qui n'a rien que de professionnel.

REBÉRAND

C'est au Palais qu'il s'élève, cher collègue, et non pas au foyer conjugal.

DARIEUX

Le foyer conjugal est partout où les époux sont en présence. Je vous prie à nouveau, de ne donner à notre conversation aucune espèce de publicité ; je vous y invite même.

REBÉRAND, *vexé.*

Soit; mais peut-être les événements me dégageront-ils eux-mêmes de ma promesse.

DARIEUX

Je ne crois pas.

REBÉRAND

Madame, mes hommages. (*En souriant* :) Ou bien, cher Maître !

ALICE

A vous revoir, Monsieur Rebérand.

REBÉRAND

La nuit vous sera de bon conseil, vous verrez, mon cher Darieux.

(*Ils se serrent la main, Darieux très froid.*)

DARIEUX

Marnix, voulez-vous reconduire Monsieur Rebérand ?

(*Rebérand et Marnix sortent.*)

SCÈNE VIII

DARIEUX, ALICE

DARIEUX

Tu écriras tout de suite au Président.

ALICE

C'est impossible.

DARIEUX

Alice, je t'en prie. Ce que tu vas dire, ce que tu vas décider est grave au-dessus de tout. Réfléchis.

ALICE

Tu donnes à un fait normal et logique une interprétation irraisonnable.

DARIEUX

Je tâche à rappeler à ma femme quelle compagne elle fut pour moi durant deux années ; je tâche à lui rappeler que de notre amour est né un petiot que nous adorons...

ALICE

T'aimerai-je moins, serai-je moins bonne mère parce que j'aurai fait œuvre de solidarité féminine! Tu admirais en moi ma vaillance, jadis ; tu m'as aimée, tu m'as peut-être épousée pour cette ardeur que j'ai mise à me faire autre que les fades et ignorantes poupées que sont les jeunes filles, ou les coquettes et les vicieuses que sont les jeunes femmes d'aujourd'hui.

DARIEUX

Je t'ai voulue mon associée et non ma rivale, même mon adversaire.

ALICE

Y a-t-il inimitié, au sortir de l'audience, entre deux avocats, unis par des liens d'affection, que le hasard d'un procès a mis cependant face à face ?

DARIEUX

Tu discutes, Alice, moi je sens, je sens cruellement au fond de mon cœur. Mon être tout entier se révolte, et le tien se met au contraire en défense.

ALICE

Tu me demandes ce que personne ne demanderait au soldat prêt à affronter le feu de l'ennemi.

DARIEUX

Un soldat tire-t-il sur son frère ?

ALICE

Un soldat tire si on le lui ordonne.

DARIEUX

C'est pour ne pas enfreindre un ordre que tu veux accepter de plaider contre moi pour Louise Garnier ?

ALICE

C'est parce qu'en prêtant serment, devant la loi, il y a trois ans, j'ai juré d'accomplir une mission.

DARIEUX

Il y a deux ans, tu as fait d'autres serments.

ALICE

Les uns et les autres ne sont pas contradictoires.

DARIEUX

Ils le sont. Je te demande pour la dernière fois d'écrire cette lettre au Président.

ALICE

Je ne puis pas l'écrire. Je ne puis accepter un caprice que rien ne justifie.

DARIEUX

Le caprice vient de toi bien plutôt. Tu ne mets dans ta volonté qu'une coquetterie, une ambition, une vanité même.

ALICE, *ironique.*

C'est Maître Jean Darieux qui estime aussi noblement l'émulation, le zèle du défenseur de la veuve et de l'orphelin? Pourquoi m'épousas-tu si c'était pour m'interdire ensuite l'exercice d'une profession que tu admettais, que tu m'admirais même d'avoir conquise?

DARIEUX

J'admets encore, comme je l'admettais à l'époque dont tu parles, et j'admire qu'une femme soit avocat, médecin, que son esprit s'adonne à l'étude, que sa volonté soit de se montrer utile et laborieuse.

ALICE

Eh! bien, alors?

DARIEUX

Mais si cette femme se marie, elle accepte un autre rôle.

ALICE

C'est cela : tu as travaillé, tu as donné ta jeunesse à l'étude. Un homme te plaît qui veut faire de toi sa femme. Jette tes livres au feu, oublie toutes tes ambitions légitimes, redeviens, comme les autres, une passive et obscure et soumise et ignorante mère

pot-au-feu. Au lieu de lire, brode des colifichets ou fais de la pyrogravure. Au lieu d'être utile à tes pareilles, potine, flirte, et préoccupe-toi de chiffons et d'amants. Et c'est toi, Jean, c'est toi qui penses ainsi que tous les autres hommes?

DARIEUX

Je ne t'ai jamais dit de cesser tes travaux, tes études.

ALICE

Tu me dis : te voilà mariée!

DARIEUX

Oui, te voilà mariée, c'est-à-dire que nul de tes actes, rien de tes pensées ne doit être en rivalité, en contradiction avec les actes, avec les pensées de ton mari. Oui, j'admire la femme qui s'élève au-dessus de ses pareilles et qui conquiert un diplôme tel que le tien. J'approuve qu'elle l'utilise sans restriction tant qu'elle est seule et libre. Mais le jour où elle prend le nom d'un homme et partage sa vie de chaque heure, elle se doit de ne se servir plus de ce diplôme et de ne travailler plus qu'en union intime et constante avec son mari. Tu es avocate, je le suis aussi : nous devons constituer une véritable association, n'avoir que des causes communes à défendre, des intérêts solidaires à sauvegarder. Nous n'avons qu'un foyer, nous n'avons qu'un cœur, nous ne pouvons plus avoir qu'une seule pensée, qu'un seul esprit.

ALICE

Rebérand a eu tout à l'heure un mot peut-être plus vif, mais plus exact : il a dit que tu craignais l'égoïste dépit du plaideur vaincu?

DARIEUX

Rebérand eût fait preuve de plus de tact en se taisant.

ALICE

Rebérand a tort, puisqu'il n'est pas de ton avis... c'est naturel.

DARIEUX

Il ne devrait y avoir qu'un seul avis ici.

ALICE

Le tien?

DARIEUX

Non, le nôtre.

ALICE

Je ne puis rien pour qu'il n'en soit plus ainsi.

DARIEUX

Alice, tu vas briser nos deux vies.

ALICE

Je ne vois pas en quoi?

DARIEUX

Tu les briseras si tu ne choisis pas entre ton caprice vaniteux et ton mari, ton enfant, ton foyer. Et puis, c'en est assez. Je ne veux plus rien entendre sur ce sujet. Je ne dirai plus qu'un mot. Alice, tu sais si je t'aime, tu sais si je t'aime du meilleur et du plus profond de mon être. Tu le sais, tu le crois, n'est-ce pas? Eh bien! si tu devais t'entêter dans ce projet de paraître à la barre et surtout d'y paraître pour cette fille contre qui, moi, je vais plaider, je n'hésiterais pas à t'ordonner de quitter cette maison, tu me deviendrais étrangère et hostile. Choisis.

ALICE

Je n'ai pas à choisir, je n'ai que mon devoir à remplir. Tu t'égares dans des préjugés que je n'attendais point de toi.

DARIEUX

Alice!...

ALICE

Je vais répondre à cette lettre.

(Avant de sortir, elle va pour embrasser Darieux. Il veut la retenir par la main. Elle se dégage doucement.)

ALICE

Allons, voyons, sois raisonnable...

(Elle sort. Darieux la laisse aller, la suit des yeux, et il fait un geste de colère décidée au moment où elle franchit la porte.)

RIDEAU.

(A suivre.) PAUL ANDRÉ.

LA POSE DE LA VOIX ET LE RYTHME DANS L'ART ORATOIRE

Cette civilisation se voue au perfectionnement des annexes. Elle invente des prolongements. Elle se développe en tentacules mouvantes qui enserrent le globe. Elle crée des sens artificiels, des machines qui sont des bras, des phonographes qui sont des oreilles parlantes, des télescopes qui violent les astres. Le goût est raffiné et détraqué par des procédés culinaires extravagants ; l'odorat est plutôt à plaindre ; et l'idéal des nez serait de le perdre, tellement s'agglomèrent dans nos rues les mauvaises odeurs ; les oreilles ne sont guère plus épargnées par le tohu-bohu des véhicules soufflant, trépidant, beuglant, exhalant puanteurs, fumées, poussières, et filant en obus.

Le tact direct perd de sa sensibilité, tous les sens déclinent ; les automobiles dévorent les kilomètres, mais les jambes mollissent ; les verres des télescopes et des microscopes sont des miracles de précision, mais les yeux clignottent et voient mal. On vise à transformer le son criard du phonographe en voix, mais on oublie de perfectionner la voix qu'il est destiné à reproduire, si bien que lorsque, ayant atteint son perfectionnement suprême, il pourra reproduire la voix, dans sa beauté, la voix n'aura plus de beauté et la sonorité de l'instrument, plus d'emploi. Il est d'évidence que la voix n'augmente ni en force ni en éclat ; l'atmosphère que nous créons s'y oppose.

Ecoutez se plaindre ceux que l'art du chant préoccupe. Les voix diminuent, disent-ils. A ceux qui enseignent, la décadence de la voix s'affirme ; cela prouve du moins que pour le chant, c'est-à-dire pour un acte esthétique non continu, exercice considéré d'agrément, on tend à former la voix, — « on tend » car il peut se faire qu'on la déforme — tandis que pour l'acte constant de communication immédiate qui manifeste nos besoins, nos désirs, nos idées fréquents en proportion de ces besoins, de ces désirs, de ces idées et qui est la synthèse vivante de tout l'effort intellectuel accumulé des races, la parole, l'indifférence est absolue. Non pas qu'on ne soit sensible au charme de la voix; c'est un fait naturel auquel on ne se dérobe pas, mais maintenir la voix, l'assouplir, la fortifier, la conserver, bref, la cultiver; l'attention n'y est pas, elle est au phonographe. C'est de la pure déraison ; et l'on doit se hâter d'en rire de peur d'être obligé d'en pleurer. Des violons, produits de l'industrie humaine, pendant des siècles gardent leur sonorité, et la voix, souvent après quelques années, usée, cassée, on ne songe pas à l'étendre, inaltérée, au cours normal de l'humaine existence.

Rien ne saurait l'imiter ou l'égaler ; c'est de l'air imprégné de notre âme, passant par notre atmosphère et y revêtant la substantialité de notre esprit, avec le don de la communiquer; c'est la vie de la parole et le véhicule de la pensée ; ce phénomène naturel évolue, comme tous les autres, et s'allie, par conséquent, à tout développement intellectuel qui y trouvera sa plus parfaite expression.

Mais non; on a la voix qu'on peut. et on ne peut presque rien parce qu'on ne sait pas. Et puis, le savoir en cette matière dépend de l'union de conditions variées et difficilement conjointes. La connaissance de l'anatomie de l'organe en est la base, mais seulement la base, et si le goût esthétique, le sens artiste dépourvus de notions physiologiques est insuffisant, cette insuffisance est moindre que celle qui résulte de notions physiologiques que n'accompagne aucun sens artiste. D'abord artiste, ensuite physiologiste et non pas le contraire. Parfois, on

n'est ni l'un, ni l'autre ; mais où cette négligence est grosse de conséquences funestes, c'est dans l'enseignement.

Aussitôt que nous pûmes réfléchir, la culture intégrale de l'être fut le but que nous nous assignâmes; et comme l'expression scriptive d'ailleurs favorisée par tout le courant éducatif et par de précoces fonctions de journaliste et d'écrivain, s'était développée sans encombre, et, de ce côté, offrait à l'esprit des moyens adéquats de manifestation, nous nous sommes tournés vers la culture orale, la plus négligée et entravée, pour ce qui nous concernait, par de multiples obstacles, surtout, ce n'était pas le moindre, un bégaiement. Les essais, les efforts, les exercices accomplis, les méthodes éprouvées, les invraisemblables tentatives et les invraisemblables acharnements qui durèrent plus de vingt ans, et durent toujours, nous ont amené en contact avec les moyens les plus variés et parfois les plus opposés de culture orale.

Le volume que nous avons publié en 1895 sur l'art de parler, contenait la plus grande partie de ces résultats, provenant des spécialités diverses de l'art oratoire et combinés de façon à présenter en un seul livre l'ensemble des connaissances ordinairement divisées. Fidèlement, les préceptes du livre sont pris à l'expérience personnelle; ils visent, comme tout effort intellectuel qui nous est propre, à une synthèse. Notre persévérance fut certes récompensée; une transformation sensible des organes vocaux obtenue par de patients exercices respiratoires, la guérison absolue du bégaiement, l'acquisition de tout ce qui constitue le mécanisme oratoire, au service d'une pensée nourrie aux sources des Philosophies, nous permettaient de nous présenter au public, en lui témoignant, par un si long labeur, un respect dont il a, jusqu'à présent, la plus parfaite insouciance.

Une synthèse était obtenue; des obstacles presque insurmontables vaincus et la voix, après un long usage, et à un âge où presque chez tous, elle se casse, ou s'imprègne de raucité, non altérée. Et cependant, tous ces efforts concentrés vers un point unique,

nous semblaient dissidents quelque peu, et la méthode ou les méthodes trop analytiques. Les résultats étaient valables, mais dus à trop de tâtonnements et de peines. Il devait y avoir, pour la culture vocale. une méthode plus simple.

« Une découverte, dit Claude Bernard, est en général un rapport imprévu qui ne se trouve pas compris dans la théorie; car, sans cela, il serait prévu; il faut garder sa liberté d'esprit, et croire que dans la nature, l'absurde suivant nos théories, n'est pas toujours impossible ».

Qu'on se garde donc bien de juger une méthode sur son apparence logique; sur la science qu'elle paraît révéler, sur les explications parfaites qu'elle comporte. Elle ne se juge que par ses résultats. Sont-ils réels? elle est bonne, fût-elle obscure. Les médecins de Molière guérissent démonstrativement leurs malades qui meurent; hélas! Si les médecins de Molière tuaient leurs malades, ils se sont conservés précieusement, et la raison démonstrative a encore son prestige.

Puisque la synthèse reconstitue l'image de la vie, il y a toujours en elle, comme en la vie, un mystère. Cette synthèse vocale que nous avions pressentie et même inconsciemment pratiquée, le sort nous la fit rencontrer.

Depuis quinze ans déjà, elle était découverte, exercée; mais elle avait subi les retards inhérents à toute chose vraie. Remarquez que le succès de la vérité ne ressemble pas au succès de l'erreur. Celui-ci est prompt, envahissant, s'impose, conquiert, paraît stable, et s'écroule vite. Le succès de la vérité est lent, s'épanche par intermittences, ne s'impose pas, lutte, même lorsqu'il triomphe, semble instable et toujours compromis et malgré tout, et en dépit de tous, perdure, toujours nié et s'affirmant toujours, toujours accablé et toujours renaissant. Défions-nous des victoires faciles, le triomphe de la méthode découverte, ou plutôt retrouvée par Mme Cléricy du Collet (1) ne fut pas un triomphe facile. Ayant recouvré la voix par

(1) Et enseignée par elle au Conservatoire de Paris.

des exercices dont l'efficacité évidente avait seule fait admettre l'apparente étrangeté, Mme Cléricy du Collet, par une patiente étude des muscles du larynx, par l'analyse du fonctionnement harmonique de l'appareil vocal, par une gymnastique savante, a reconstitué synthétiquement une méthode puisée à de très antiques traditions et qui, à en juger par la puissance, l'intensité, et la solidité qu'elle instaure, a dû être connue des Grecs dont l'admirable art oratoire s'exerçait en plein air, en face de milliers d'auditeurs et nécessitait une force de pénétration qu'aucune méthode moderne ne peut donner. Emile Gautier, le critique scientifique d'une inconstestable autorité, affirmait, il y a quelques années, que cette méthode « donne de si merveilleux résultats que, quand on entend les superbes voix reconstituées par Mme Cléricy de Collet, on a peine à croire qu'il y a seulement quelques mois ou quelque semaines, ces mêmes voix étaient totalement frappées d'impotence.

» C'est au surplus, en se conformant instinctivement à cette méthode, que les grands artistes et les maîtres de l'art oratoire ont, de tout temps, ravi l'enthousiasme des foules et gardé, jusqu'aux extrêmes confins de la vieillesse, le sortilège de leur voix d'or. Il restait cependant à donner à cet instinct qui ne fut malheureusement jamais qu'une trop rare exception dont les heureux bénéficiaires ne se soucient guère d'ordinaire de faire partager le privilège à autrui, le caractère objectif scientifique expérimental qui seul peut en mettre les bienfaits à la portée de tous et de toutes. Il faut croire qu'elle a réussi à la mener à bien, puisqu'elle a la sanction d'hommes ayant tout à la fois l'autorité et le scepticisme professionnel du docteur Raymond Petit, professeur à l'Ecole de médecine. »

Nous traversons une crise de vitesse non seulement de locomotion « accidentée », mais d'enseignement et d'éducation. Toute éclosion hâtive détermine un déclin analogue. De cela, on a pleine conscience, le mal accompli; mais l'impatience de la jeunesse, la vanité de briller, l'âpre désir du gain, engendrent une précipitation néfaste qui se traduit en factices progrès.

La méthode oratoire préconisée dans notre « Art de parler », est exclusivement mentale, et ne s'appuie que sur le mécanisme soigneusement étudié de la parole. Elle néglige la rhétorique. Nous trouvons dans la méthode vocale de Mme Clériey du Collet le même principe ; le son doit être pensé : ces mots brefs impliquent une orientation nouvelle et sont gros de conséquences.

Avant tout, il convient de se débarrasser d'un préjugé qui a dans notre esprit la forme d'une vérité, la fatalité de la vieillesse, le déclin inévitable des forces, la perte nécessaire des facultés, l'irrémédiable penchant à vieillir. La vieillesse considérée dans sa faiblesse et son impuissance, et ses infirmités, et non pas dans les modifications intellectuelles et morales qui l'accompagnent, est le résultat certain de nos errements physiologiques et de notre inconscient mépris des lois de la vie. L'usure du corps détermine un emploi différent des facultés mentales, plus ardentes pendant la jeunesse, et cette usure, lorsqu'elle vient du fonctionnement constant, normal et régulier des organes est d'une infinitésimale lenteur et se termine en extinction comme une flamme qu'alimente une cire pure et qui brille dans l'achèvement même de la matière consumée.

Notre puissance de vivre se transforme incessamment, revêt les aspects très divers des phases naturelles de l'existence, mais si nous savons et si nous voulons, ne se perd jamais avant la fin. Quand la sagesse de vivre aura remplacé la folie de vivre absolument prédominante, vieillir ne sera que s'avancer, riche d'expérience, sans diminution d'énergie, et avec accroissement de volonté vers le calme harmonique de l'être que parachèvera la mort.

On pardonnera ces philosophiques réflexions. Cicéron s'excusait *d'aimer les lettres*, devant son auditoire de pratiques romains et encore, la pensée indépendante doit implorer le pardon de la liberté grande qu'elle a d'exister. Mais ces réflexions sont ci à leur place ; elles amènent cette conclusion que a voix ne se perd pas, qu'elle est la manifestation déquate de la vie dont elle suit tous les méandres,

dont elle exprime tous les modes et dont elle concentre les énergies. Cela, à condition d'une éducation rationnelle.

Dans une conférence faite en 1907 au Conservatoire de Paris, Mme C. du Collet exposant le résultat de ses études sur le larynx qu'avec le concours de spécialistes elle a pratiquées, fit de l'organe vocal une description anatomique précise et démontra que la direction des mouvements du son est de haut en bas et d'arrière en avant, et non de bas en haut et d'avant en arrière.

La combinaison des muscles stylo-pharyngien et stylo-hyoïdien partant du même point d'attache à la base du crâne, derrière l'oreille, pour s'emparer solidement de toute la partie arrière du larynx, démontre avec une évidence incontestable le point de direction du mouvement d'ensemble qui élève le larynx d'arrière en avant dans le sens de la courbe sonore... Si vous poussez la voix, si vous lancez la voix en l'appuyant, par exemple, au diaphragme, vous agissez directement sur la masse des cordes vocales, au lieu d'agir par l'action des muscles suspenseurs. Détruisant la fonction de ces muscles, vous avez recours, par compensation, à une poussée exagérée qui congestionne, ébranle vos cordes et donne l'enrouement.

L'oubli de vérités naturelles a causé le désordre, l'anarchie dans l'enseignement du chant. La méthode de rééducation n'a d'autre prétention que d'être parvenue, par l'observation non systématique des faits, à retrouver l'ordre et la vérité.

1re Loi. — *Une dans son origine, une dans sa manifestation, la voix, qu'elle soit parlée ou chantée, est la même. La forme seule diffère.*

2e Loi. — *La voix étant une, c'est au même et unique sommet de résonance, entre les yeux, qu'elle prend la couleur blanche impersonnelle, et c'est à partir de ce point qu'elle devient apte à revêtir le timbre ou qualités harmoniques personnelles.*

3e Loi. — *Le clavier vocal est d'une étendue égale pour tout le monde, la voix y est, pour ainsi dire, en puissance latente ; elle ne prend son timbre et son ampleur que quand elle entre en acte.*

De ces lois se dégage cette vérité trop méconnue qu'il n'y a ni voix de tête, ni voix de poitrine, mais une seule voix — donc pas de registres naturels, des registres artificiels.

Nous avons ici particulièrement en vue la voix parlée. Les méthodes d'éducation de la voix chantée s'appliquent à la voix parlée avec cette différence que celle-ci, d'un usage constant, privée du secours d'une modulation et d'un rythme aussi intense que la voix chantée — car elle peut avoir, à un degré inférieur, il est vrai, sa modulation et son rythme — est d'une culture beaucoup plus complexe et plus difficile.

Une bonne voix est une voix qui, sans effort, partant sans cris, porte au fond d'une salle. Nos habitudes vocales, souvent mauvaises — il suffit d'écouter, hélas, parfois sans les entendre, nos *orateurs*? et conférenciers ordinaires pour en être convaincu — doivent d'abord être corrigées. Nous faisons servir à l'émission de la voix des muscles qui n'y ont point rapport et il faut, avant tout, ordonner les mouvements, calmer les nerfs maladroitement ébranlés, dégager les muscles afférents, et placer la voix dans son timbre personnel. Le timbre personnel est plus rare qu'on ne croit. Toute imitation, toute exagération, toute enflure l'attaque ou le détruit. Chez la plupart des professeurs, avocats, prédicateurs, il est faussé par l'habitude de forcer la voix, ou de l'appuyer sur les bronches, ou par paresse de ne l'émettre qu'à moitié, si bien qu'on ne les entend ou pas du tout, ou peu ou trop, mais toujours mal. Le timbre est la couleur de la voix, c'est le don personnel par excellence comme la couleur est le don du peintre. Il dénote la qualité et détermine la justesse de l'expression. Rien n'est donc plus dangereux que d'imiter, fait trop habituel, les intonations, quelque belles soient-elles d'un orateur. Fût-il mince et chétif — et il peut être considérablement développé, — rien n'est juste et beau que dans le timbre personnel. Pour cela, il faut poser la voix, c'est-à-dire, obtenir l'équilibre vocal en faisant passer le son du point le plus élevé au plus grave, maintenant, soit qu'il monte, soit qu'il descende, le même plan. Les belles voix opèrent inconsciemment ainsi.

Mais là se trouve l'aperçu nouveau de la méthode en question et il est difficilement admis, car il supprime l'ordinaire classification des trois registres.

Il convient aussi de se prémunir contre la signification variable des mots. Nous appelons « voix blanche » la voix sans timbre ; or, dans cette méthode, le mot « blanc » reprend le sens qu'il a pour le peintre, le sens véritable, c'est-à-dire qu'il est en ce cas la synthèse de tous les sons, comme en peinture, la synthèse de toutes les couleurs. Celles-ci viennent toutes du blanc et y rentrent. De même, la voix blanche qui est le son équilibré plus haut défini, contient toutes les voix qui, par des exercices mesurés, en sortiront.

La difficulté d'adoption de cette méthode est dans sa *simplicité*. Synthétique, elle agit en même temps que sur la voix et, sans qu'on s'en aperçoive, sur la respiration qu'elle règle, sur la santé qu'elle rétablit.

Simple, en effet, elle est composée d'exercices qui paraissent insignifiants, conformes à la vie, où le significatif ne se révèle qu'aux yeux qui cherchent.

Citez à des êtres que l'ignorance et la vanité mondaine décorent, une de ces éternelles vérités que dans la splendeur du verbe un homme de génie profère — mais sans le nommer, car le snobisme admire le nom célèbre — ils la trouveront insignifiante, de même que le sauvage, la Vénus de Milo.

Notre civilisation où tout se complique se défie de la simplicité ; on s'excuse d'être simple. Elle réfracte sa multiplicité dans les objets qu'elle contemple et l'unité qu'elle cherche, elle ne la reconnaît pas, quand celle-ci se présente inopinément, car sa vision ne s'opère qu'au moyen d'analyses souvent incomplètes accumulant détails sur détails qui se divisent et se subdivisent sans fin.

Or, pour nous, partisans de l'unité de la voix, lisons-nous dans la *Méthode de rééducation*, il n'y a que la voix « une » qu'on peut, à son gré, accentuer dans la tête ou dans la poitrine ; mais elle ne nécessite aucun changement dans l'émission des sons. Etablir une voix de poitrine distincte de la voix de médium quant à l'émission, c'est classer l'erreur au lieu de la vérité. Travailler la voix d'après ce classement, c'est emprisonner les sons dans une case spéciale et préparer des dangers et des difficultés de toute sorte.

Assurément, il existe une voix qui résonne dans la poitrine; mais d'après *la méthode rationnelle et scientifique*, elle résonne à la fois dans la tête et dans la poitrine, c'est-à-dire que nous ne fermons jamais les *notes graves* aux résonances *du médium* et *de la tête*, pas plus que nous ne fermons les notes élevées aux résonances graves, tandis que l'étude par registres ferme les sons graves aux résonnances élevées, et cela au grand dam de l'organe.

Comment établit-on le registre de poitrine? En déséquilibrant la voix. L'équilibre vocal est nécessaire pour la santé vocale. On commence donc à déséquilibrer la voix par l'entassement des résonances dans la poitrine; or, la poitrine n'est pas chargée d'emmagasiner, mais de donner les résonances graves que la glotte a la fonction de distribuer.

Lorsque vous établissez le registre de poitrine, que deviennent les muscles suspenseurs chargés de transmettre le mouvement aux cordes vocales? Ils perdent leur liberté d'action et s'atrophient, et lorsque le moment de l'action énergique viendra, ils seront paresseux, surtout pour le médium, et vous ne trouverez qu'un vide au lieu de la continuité du son.

Lorsque vous emmagasinez le son dans la poitrine, vous empêchez la colonne d'air de suivre son cours normal, vous brisez l'unité : dès qu'il y a rupture de la courbe sonore, vous n'obtenez les résonances que par un passage, derrière lequel vous ne trouverez plus qu'une émission apauvrie et si différente de l'autre que vous donnerez deux noms à la voix au lieu de la « voix ».

La théorie des registres ne s'apppuie que sur des données d'artifice. Si vous refoulez le son dans les bronches, l'onde sonore se divisera, une partie dirigée au dehors pour le public et une partie au dedans de vous-même, *pour le parquet*. Cette partie d'émission refoulée aidera à produire des effets tout physiques, de gros effets, mais au détriment du bon goût et de la portée. De plus, d'une phrase à l'autre, lorsque *l'émission est dirigée en sens contraire* de la portée, il faut un effort pour reprendre la voix, car les sons refoulés facilitent la tombée de la voix.

La voix maintenue dans son plan ne tombe jamais. Pour comprendre l'importance de ce résulat, il faut songer aux chutes inévitables que la voix exécute

chez les orateurs improvisés. Pendant tout notre enseignement, nous n'avons jamais rencontré un élève qui, de prime abord ne laisse pas à la fin de la phrase tomber la voix. Mieux, il y a, paraît-il, des méthodes qui enseignent cette chute et la recommandent. Avant de passer à un exercice d'élocution ou d'expression, nous avons toujours exigé la rectitude de la voix sans laquelle toute justesse est radicalement impossible, et que penser de ces auditoires qui, pendant des heures, subissent un débit d'où toute vérité d'expression est exclue ; il est vrai, que l'assistance à une leçon, à un sermon, à un discours, provenant, pour nombre de gens, de motifs soit d'officialité, soit de politesse, soit de nécessité et non d'attraction et du désir de savoir, une inattention rêveuse ou une douce et réparatrice somnolence deviennent un habituel et réconfortant refuge. Combien peu, parmi la multitude des parleurs publics — car la parole en public se multiplie en proportion exacte de sa mauvaise qualité — se font écouter, et font vibrer à l'unisson de leur âme, celle de leurs auditeurs. Trop souvent l'orateur laisse tomber sa voix, l'auditeur, son attention, et du discours la conséquence la plus certaine est cette double chute.

Dans l'art de la parole, il est un point vital qui commence à éveiller l'attention, car si l'effort est rude d'élever nos âmes utilitaires vers la beauté, il l'est moins, lorsque la compréhension est ébranlée, de les attirer vers la santé. Nous disons, moins, car on a beau démontrer l'importance hygiénique de la respiration, l'indifférence reste encore très grande. Nous avons nous-même pratiqué toutes les méthodes possibles de respirer, nous les avons indiquées dans « l'Art de parler », nous avons préconisé la respiration diaphragmatique comme la plus naturelle, partant, la moins fatigante et la plus profonde, partant la plus efficace. Après de persévérants exercices, nous avons transformé le thorax, arrêté la phtisie menaçante et développé une puissance respiratoire remarquable, résultat certes valable, mais quelque bienfaisants que fussent ces exercices, ils n'eurent pas d'effet sensible sur la voix qui resta après ce

qu'auparavant elle était. Or, il n'y a qu'une bonne respiration, c'est la respiration à fond. Toute autre, intercostale, claviculaire ou diaphragmatique est mauvaise, si elle est incomplète. Respirer à fond est cependant faire exécuter au diaphragme sa plus forte tension. Mais dans cette méthode synthétique, il n'est point question d'exercices respiratoires, car ils sont indissolublement liés à l'émission de la voix.

On n'a nullement à se préoccuper de l'inspiration ou de l'expiration, ce qui occasionne toujours une certaine gêne ; le son seul est l'objet de l'attention et la justesse avec laquelle il est obtenu détermine la justesse même de la respiration. L'émission vocale méthodiquement dirigée fait physiologiquement la respiration, et rien n'est comparable au calme qui en provient, tandis que les exercices respiratoires avec lesquels nous nous sommes très longtemps familiarisés stimulent assez fortement l'organisme et entraînent par là même une plus grande usure. L'expérience de la parole, comme de la vie, démontre infailliblement la bonté du calme, et fait de cet état apaisé des nerfs, au moment même de l'émotion idéelle la plus pénétrante le but que doivent viser tous ceux qui, épris de beauté, s'essaient à fondre en une harmonie la triple manifestation humaine de la sensation, du sentiment et de l'idée. Mais, allez parler de calme, de beauté, de paix, de sérénité, c'est-à-dire de tous les équilibres à des gens qui, de toutes leurs aspirations, visent à ce qui est *troublant*, et pour qui on écrit quotidiennement des critiques où les livres sont loués suivant leur degré de *troublant*, et où souvent, hélas, il est loisible de cueillir des expressions comme celles-ci « c'est très beau, *même troublant*! » Il est évident que nous sommes sur les confins de l'aliénation mentale, d'une aliénation mentale non claustrée, mais lâchée, encouragée, prônée et libéralement rétribuée.

Ce calme harmonieux permet aussi cette articulation pensée faisant de chaque syllabe une unité, joignant la voix et l'esprit, pénétrant le mot, et lui infusant la chaleur, la vie, un sens surabondant qui le déborde, un charme qui l'embellit, une force qui l'impose.

Dans les vers, surtout, cette articulation unifiée, sans appui sur les consonnes qui, pourtant en des contours délicats et fermes se précisent, est d'un admirable effet. Oh ! ce monotone débit des vers juxtaposés avec arrêts réguliers, ou bien cette familière façon de les dire qui en supprime la poésie, en rogne la puissance, en intercepte le mouvement, si bien que les « Philistins » s'y reconnaissent et les admirent.

Tout cela a disparu. La poésie, c'est de la musique qui se morcelle et s'individualise et rien ne peut mieux l'exprimer que ce timbre personnel, mélodieux et sûr, doué de toutes les nuances, égal pourtant, et planant dans l'espace comme l'esprit sur le monde.

L'esthétique a si peu pénétré dans nos mœurs que l'applaudissement public va naturellement à l'effort; nous disons naturellement, parce que la vie inharmonique que nous vivons est faite d'efforts. Tous, ou du moins, le très grand nombre s'efforcent de vivre plus qu'ils ne vivent; aussi vibrent-ils intensivement à l'unisson de toute représentation convenable de ce qui ressemble à ce qui est l'essence de leur vie, tandis que la beauté exilée, hélas, de la vie, si elle agit sur eux, ne produit pas cet à-coup, cette acuité, cet envahissement conscient et n'arrive à l'être intime, car rien n'empêche son action profonde, que par l'inconscient qu'elle harmonise. Et puis cette foule cosmopolite qu'attirent à Paris la gaîté française et l'art de savourer la vie qu'une culture traditionnelle affaiblie, mais toujours vivante a maintenue, vient-elle y chercher des jouissances d'art, des motifs élevés de décor humain, des rénovations puisées aux sources vives de renaissance, mais ne s'y rue-t-elle pas, au contraire, à la hâtive et luxueuse dépense de l'excédent de force laissé par le travail ou le loisir, absorbé dans des plaisirs où sous de vagues invites artistiques se cachent ou plutôt s'étalent des spectacles qui, si l'homme est une intelligence servie par des organes, oublie l'intelligence pour ne se souvenir que des organes et non des plus nobles. De ces cohues, l'Art se retire et, de plus en plus, il le fera. Il se crée des centres disséminés, des sanctuaires qui ont leurs fidèles, des milieux restreints qui, par leurs

restrictions, l'empêchent de rayonner et de s'épanouir comme il conviendrait, mais compensent cette limitation par un souci plus constant, une préoccupation plus efficace, et surtout, un amour plus désintéressé du beau. C'est en ces milieux, ilôts de lumière, dans l'océan barbare, que cette synthèse vocale, préparation rationnelle à la vie artistique, trouvera ses adeptes, rendant à la parole l'antique ampleur, et au chant la pureté de sa Mélodie.

Pour nous qui avons isolément, et au milieu d'une indifférence générale parfaite, travaillé à la formation d'une méthode synthétique de l'art oratoire, le faisant surgir de l'incubation mentale, entièrement généré dans le cerveau avant d'en jaillir, pensée vivante et parole rythmée, et qui cherchions à appuyer cette synthèse sur une autre analogue, et ne trouvions à notre usage que des séries d'exercices analytiques, non sans valeur, mais qui épuisaient le temps et l'effort, sans qu'un résultat fût absolu, nous avons rencontré là un adjuvant d'une incomparable valeur. Ce son réfléchi s'adaptant avant toute extériorité à la pensée nourrie de mentalité, ces exercices faisant évoluer librement toutes les voyelles dans une formule qui les rassemble, et conservant leur variété, les maintient au même point d'unité, correspond à la fonction que nous attribuons au rythme, âme de la voix, principe de pénétration profonde, substance de l'éloquence par qui s'opère le miracle de transubstantiation intellectuelle qui est sous les espèces de la Pensée et du Verbe, la communion des esprits. Nous y voyons encore, comme un signe de la transformation sociale qui va s'accomplir et qui donnera à la parole le rôle capté à présent par la presse; celle-ci, limitée de plus en plus aux choses d'informations et d'affaires, laissera la direction supérieure de la vie à la grande force directe et immanente dont elle n'est qu'une imparfaite transcription et qui a engendré tous les événements condensateurs de l'humaine destinée.

Déjà cette action est visible, mais hélas, brutale et violente, dans les milieux populaires. Pour ces nouvelles mœurs, il faudra un nouvel art, un art puis-

sant, allant chercher dans le tréfonds, jamais épuisé du cœur de l'homme, une surabondance inconnue de force et la rénovation incommensurable de son élan.

La puissance de l'orateur sur l'auditoire est tout entière dans le rythme. Les pensées, même intelligibles pour tous, si elles ne se revêtent d'expression rythmique n'agissent pas. Chaque auditeur a son rythme particulier et la pensée orale est perçue dans ce rythme, différencié suivant le nombre et la qualité de l'auditoire. Pour l'orateur né — n'en déplaise au proverbe — cette différenciation n'existe pas. Celui-ci impose le rythme qui lui est propre à l'auditoire tout entier, si bien que chacun pense dans un rythme unique émergeant d'une seule âme, grossi de toutes les âmes auditives soumises et passives et l'on ne peut exactement déterminer si l'orateur pense par les esprits de ceux qui l'écoutent, ou ceux-ci par le sien. L'union est complète, la force immense, l'effet irrésistible. Il y a, sur un plan supérieur, une substitution d'âmes qui, opérant par fusion, produit un être collectif dont les auditeurs forment la matière extrêmement subtile et l'orateur, l'âme, et qui agit avec la fatalité déroutante et échappant jusqu'à présent à tout déterminisme, d'un élément. Ce rythme personnel, nous le répétons, essentielle puissance de l'orateur, ne s'imposera qu'en proportion de l'intensité et de la justesse du son, et nous voilà revenus à la nécessité de la pose de la voix, à la démonstration renouvelée, mais jamais assez, que la base de l'art oratoire est dans la culture de la voix et le développement mental de la pensée. Démonstration, c'est-à-dire appel à la raison, et par conséquent insuccès pratique.

L'intellectualité ne régit pas l'homme; ce qu'il appelle intelligence et dont il a le respect est un mélange de mesure, de ruse et d'habileté, alimenté et soutenu par la vision nette de son intérêt. Ce sens, très développé, très loué, très encouragé est — l'évidence s'impose — le contraire du sens esthétique. Celui-ci nécessairement désintéressé, dans une civilisation, qui, comme la nôtre, s'en détourne, ne peut être qu'individuel, exceptionnel, résultat d'une culture

spéciale en dehors et souvent contre le courant qui emporte les esprits vers le plus bas utilitarisme. Ce n'est donc pas de lui qu'il faut attendre une rénovation.

Chez les Grecs, non plus, la raison n'était pas l'incontestée directrice des actes civiques. Une vie à la fois plus rude et plus harmonique que la nôtre faisant de la soumission aux lois naturelles, les conditions même de la vie, établissant un accord inconscient entre l'homme et le citoyen comme entre les monuments de la cité et le cadre rigide des monts, des plaines et de toute la nature ambiante, créait à l'âme un tel équilibre que toute rupture, c'est-à-dire que toute laideur choquait.

Le goût, devenu naturel, n'exigeait pas une culture constante, mais une direction normalement suivie. Il nous faut, à nous, un redressement énergique et régulier, une volonté tendue, là où existait une inclination spontanée.

Aussi, puisque l'amour seul du beau est impuissant à renouveler les sources vives du goût — notez que cette assertion ne sera contredite que par ceux qui en sont dépourvus — il importe de créer un sentiment de crainte en face des déperditions, des arrêts de carrière, des malaises, des maladies qu'occasionnent l'ignorance et la négligence de l'art de la parole et de la culture de la voix. Puis viendra un pouvoir officiel, un ministre, un homme qui, concentrant en lui ce sentiment collectif — il en est ainsi dans tout ce qui dépasse l'instinct — imposera, à ceux mêmes qui la désirent, réprouvé par les intérêts individuels et soutenu par l'opinion, la réforme longtemps attendue et longtemps entravée des mœurs oratoires.

EMILE SIGOGNE.

VIEUX PAPIERS

Le tour d'une amicale conversation nous amena récemment, Paul André et moi, à évoquer de communs souvenirs nivellois. Nivelles, qui est ma ville natale, se trouve être aussi celle de Paul André, que les hasards de la vie de garnison y firent naître, longtemps après moi.

Ses parents habitaient en face des anciens remparts, devant une place qui s'appelait autrefois le Charnier et qui porte aujourd'hui le nom, aussi prétentieux qu'inexact, de Boulevard de l'Esplanade.

Pourquoi s'est-on mis à renier, puis à oublier ce suggestif vocable de Charnier? D'après un vieux manuscrit, l'an 1339, durant le règne du duc Jean troisième et de l'abbesse Iolende de Steine, il est arrivé à Nivelles la grande mortalité que nos ancêtres appelèrent la Rouge tache et qui fut telle qu'à peine les vivants suffirent pour ensépulturer les morts. Ceci était démontré par une peinture faite jadis sur la muraille de la chapelle de la Magdelaine, bâtie au-dessus de la fosse commune en laquelle on avait jeté pêle-mêle, les corps morts, voire même encore des vivants entachés de cette maladie « pestilentieuse ».

De là le nom de « charnis », plus tard « charnier », donné à une porte toute voisine.

Dans ses « Légendes du Moyen âge », Gaston Paris parle d'un « Charnier » décrit dans un poème latin du début du XIII^e^ siècle et « consacré à l'enterrement des pèlerins qui mouraient à l'hospice » de Roncevaux.

En supposant que le nom du charnier nivellois dût être pris seulement dans sa vieille acception de « cimetière », l'histoire ou la légende a rencontré telle créance que la chapelle de la Madeleine fut fréquemment appelée la chapelle du Charnier, de même que la rue qui la reliait, par la porte Charnière, au moulin du Charnier, encore visible naguère, à l'entrée, toute proche, de la ruelle Coupe-Gueule. On n'eût pas donné tant d'importance au voisinage d'un simple cimetière, chose la plus banale qui fût à Nivelles, où l'on peut dire que nous marchons littéralement sur nos morts.

Des morts sous toutes les églises et autour d'elles, et il y eut, dans cette petite ville, jusqu'à dix paroisses, dont les deux principales, au centre, la Collégiale et Notre-Dame, n'étaient séparées entre elles que par un cimetière et d'une troisième, Saint-Paul, que par une rangée de tilleuls.

Des morts dans tous les couvents, couvents de moines et de nonnes de toutes robes, établis presque dans chaque rue et qui, s'ajoutant au clergé séculier, aux chanoinesses et chanoines du chapitre, faisaient de Nivelles un vaste monastère.

Cependant, à côté des gens d'église, installés en de vastes hôtels, une population bourgeoise et ouvrière s'entassait dans d'étroites et basses maisons plaquées à la Collégiale ou terrées aux pieds des remparts.

Il y aurait, pour un spécialiste, un curieux chapitre à écrire sur la naissance tardive et les lents progrès de l'hygiène chez ces gens que la misère guettait toujours, qu'elle leur fût apportée par la guerre, par l'impôt ou par les épidémies, sinon par ces trois fléaux réunis.

Les vieux écrits donnent généralement des noms vagues aux terribles maladies qui décimaient la population. Avant la « rouge tache » de tantôt, il y eut le « feu Saint-Antoine » vers 1227, et après elle, la « suette anglaise » en 1529; mais d'ordinaire le peuple souffre de la « peste », de l' « infection », de la « contagion », de la « maladie contagieuse » ou de « la maladie » tout court. Les victimes sont les

« infectés », les « pestiférés » ou tout simplement les « malades ».

Exception est faite pour la lèpre, qui est appelée par son nom : en 1649, deux malheureuses Nivelloises, « suspectes de la lèpre », furent menées « à l'épreuve à Mons » sur un chariot, par le clerc de la ville. Une léproserie avait d'ailleurs existé, dès le XIII^e siècle, dans le « fond de Willambroux », au delà de la porte Montoise.

En 1581, le chapitre accorde encore la permission d'inhumer « en l'église Saint-Maurice, où le service divin ne se fait plus » — mais qui s'élevait en pleine ville — ceux qui étaient morts de la maladie contagieuse. Mais quinze ans après, le magistrat fait mener près de la ville, « au Goutal », deux « charrées de bois pour faire huttes aux malades » et il veille à ce que l'une des trois béguines de Willambroux fasse « airier sa maison lorsque les infectés en furent sortis ». Le clergé soigne les malades avec un zèle que le magistrat sait reconnaître : sœur Barbe reçoit une paire de chausses, « pour respect de ses bons devoirs vers les Infectés ». La ville achète 31 aunes « de meuzelaine pour faire des robes à des nouveaux pères (récollets) succédez en la place de ceux qui estoient morts de la maladie contagieuse ». Les sœurs grises ayant été atteintes par le mal, le magistrat leur envoie deux gueltes de vin, « afin de les consoler ». Il fournit au docteur des pestiférés un bâton qui avertit les passants de se tenir à l'écart. Il en donne également un, surmonté d'une croix, à leur confesseur et fait « peindre blanc la verge des chirurgiens des pestiférez » (1627).

Mais en octobre 1636 le chapitre ordonne encore qu'une « Demoiselle décédée de la maladie » chez une chanoinesse, soit « ensevelie ès cloîtres devant la vielle grotte ». Il ajoute gravement : « au plus proche de l'air », ce qui était sans doute une concession aux idées modernes, et le même mois il décide que si quelque membre du chapitre vient à mourir de la maladie contagieuse, il sera enterré « de nuit en l'église Madame Sainte-Gertrude ».

L'aide du ciel, toujours invoquée, est parfois obte-

nue : en juillet 1647, Nivelles processionne en l'honneur de saint Charles Borrhomée, « pour estre la ville préservée de la contagion », et le 4 septembre suivant une messe solennelle, pour laquelle la commune paye « 18 livres de blanche cire », est célébrée « aulx Recollets à l'honneur de Monsieur Sainct Charles Borromée avec une procession solempnelle en action de grace que la ville avoit été préservée de contagion, estant le voisinaige infecté ».

Le village de Ronquières était particulièrement éprouvé : aussi la ville y envoya-t-elle un messager avertir les autorités que personne ne pouvait venir à Nivelles « sans estre muny d'attestation qu'il n'estoit dans l'infection ».

Une précaution non moins énergique, la quarantaine, est prise, peu après, à l'égard de François Walhain qui, s'étant chargé de « sépulturer » une femme trouvée morte de contagion sur la voie publique, dut se retirer aux huttes pendant six semaines.

En mai 1653, nouvelle alerte. Les huttes reçoivent encore de pauvres gens, « empestés de la contagion ». On ne peut cependant les y mettre tous et il en reste dans la ville même. Mais le mal ne dure guère, comme en témoigne la messe solennelle chantée le mois suivant, « à l'autel Madame Sainte Gertrude en action de grace que la contagion estoit cessée ».

Il y eut bien encore, en août, une personne suspecte, mais on la fit visiter par deux docteurs et même par des membres du magistrat, qui se hâta de faire chanter une messe, en l'honneur non plus de saint Charles Borrhomée ni de sainte Gertrude, mais de « Monsieur Saint Roch, en sa chapelle, hors la ville ».

L'autorité civile aura longtemps encore recours aux pratiques de dévotion autant qu'aux mesures d'hygiène. C'est à son intervention que le chapitre s'assemble le 16 novembre 1741 et prend la résolution que voici :

« Considérant avec douleur les maux dont nous sommes affligez, et le progrez facheux que les maladies font en et ès environs de cette ville et même

dans la plus part du pays, et secondant avec inclination la dévotion et piété louable que le peuple conserve pour Sainte Gertrude notre glorieuse protectrice; bien résolu de retourner avec autant de confiance que d'humilité au père de consolation : avons ordonné à la requisition des trois membres de cette ville que dimanche prochain soit chantée une messe solennelle en notre église collégiale avec l'exposition du très Saint Sacrement et du corps saint, lesquels ensuite seront conduits processionnellement le tour du jubilé, pendant lequel on chantera les sept psaulmes pénitentiaux et plusieurs cantiques pour implorer le secours divin, afin de tacher d'obtenir par l'intercession de notre glorieuse patronne et nos prières sincères et ferventes de ressentir les effets de la clémence d'un Dieu miséricordieux par le prompt et efficace soulagement à nos maux, exhortant un chacun d'y assister avec ordre, dévotion et luminaire ».

Notez que cette autorité civile veille à la propreté des rues avec un soin qui n'est pas superflu : elle défend d'accumuler les ordures sous les « montées » (escaliers) des maisons; de « vuider les lieux secrets sur les rues de jour ou de nuict »; d'y déposer les « tourets des choux » ou du tabac; de jeter des pierres, houblons ou bêtes mortes dans les « baumes » (abreuvoirs, fossés, rivières et conduits). La dissenterie régnant à Nivelles et dans les environs, le premier juré se demande « s'il ne convient pas de faire une ordonnance politique pour deffendre l'entrée en cette ditte ville des prunes, à la réserve de celles d'alteze », et les trois membres composant le magistrat répondent affirmativement.

Cela se passait en 1743, et dès alors il y avait à Nivelles, comme aujourd'hui, un fermier des boues; il y en avait même plusieurs, qui reçurent des « sonnettes à vaches » en 1786. Les habitants devaient « ballier » ou « ramonner en monceaux touttes les ordures qui se trouvent devant leurs maisons, aussy long et aussy large qu'elles s'étendent », et le charretier venait les « benneler ».

Mais le progrès marche à la façon des pèlerins

d'Echternach, qui font deux pas en arrière pour trois en avant. N'éprouve-t-on pas plus qu'une sensation de recul, un choc, en lisant cette petite phrase dans un registre du chapitre : « 7 février 1768. L'Hôpital, à cause de sa pauvreté, a remercié son médecin » ?

On peut se croire revenu au temps où les citadins laissaient vaguer leurs porcs dans les rues et les nourrissaient ainsi, avec économie, des reliefs de la communauté. Non seulement on le peut, mais on le doit, car on en est encore à ce temps-là. Il avait bien été interdit aux bourgeois, en 1718, de tenir des porcs, sous peine de confiscation, mais le magistrat déclara formellement, à cette occasion, ne pas vouloir « exclure du paturage parmy la ville le porcq de Saint-Antoine, qui devra être muny d'une cloche, non plus que son compagnon, mais bien tous les autres porcqs ».

La défense ne fut pas longtemps observée, puisqu'en 1735 il est de nouveau « interdit à un chacun de laisser courir des cochons sur les rues, à peine de vingt pattars d'amende, exceptez celluy de Saint-Antoine et son compagnon ».

Remarquons en passant que ce compagnon, de la même espèce que celui de saint Antoine, le représentait à coup sûr. Mais alors, qui représentait l'autre? Et si l'on se contente de la réponse qui vient tout spontanément aux lèvres, doit-on s'indigner de l'irrévérence du symbole ou sourire de sa naïveté? On ne doit ni s'indigner ni sourire. Il s'agit ici d'un pieux usage, archiséculaire, sur lequel continuaient de veiller les membres de la confrérie de saint Antoine, érigée en la chapelle de la Madeleine. Lorsqu'enfin, en 1765, le magistrat supprima la coutume, dont s'autorisaient de temps en temps d'autres porcs pour « courir les rues », il accorda aux confrères de saint Antoine une rente de quatorze florins, qui, sur leur réclamation, fut portée à seize quelques mois après.

Une autre institution, aussi vieille peut-être que celle-ci, devait lui survivre : c'était le chauffoir public, appelé Bayart – en wallon « Bayau » —, installé au centre de la ville.

Dans un acte du 20 juin 1453, il en est parlé comme d'une coutume et d'un usage des enfants de bourgeois observée à Nivelles de si long temps qu'il n'est mémoire du contraire. Autour d'un feu de charbon que le maître et les frères de la maison de Dieu et hôpital dit de Saint-Nicolas devaient entretenir depuis le jour Saint-Martin « jusque al close pasque », se réunissaient de bonnes gens et honnêtes pauvres de la ville et autres y survenant. Ce furent aussi les enfants de bourgeois qui pour leur « instruction » se groupaient dans cette chambre sans jour, afin de communiquer honnêtement l'un avec l'autre et converser paisiblement et joyeusement, comme bons et honnêtes enfants de bourgeois doivent faire. Après le défaillant du feu, à savoir neuf heures et demie en la nuit, chacun devait s'en retourner en sa maison ou coucher en la chambre du Bayart. Il y avait en effet, à l'étage, un dortoir garni de six matelas et de trois paires de linceuls, renouvelables tous les quinze jours.

Dès cette époque il y eut, parmi les clients du chauffoir, des mutins et fripons qui juraient vilainement, maugréaient et blasphémaient le nom de Dieu, ce dont les autres bons enfants pouvaient être honteux ou scandalisés. On eut beau les frapper de peines diverses, parmi lesquelles la gracieuse et joyeuse amende de chandelles allumées devant Notre-Dame du Bayart; le chapitre se vit parfois contraint, comme il le dut faire le 16 novembre 1626, de surseoir le feu de Bayart, à l'instance des rentiers de la ville. En décembre 1759, les jurés, après mûre délibération, condamnèrent le fils Pierre Restiau à aller au Bayart, en présence de deux serviteurs de ville, demander pardon à genoux au Bayoteux Coulon des insultes lui faites, lui ayant égratigné le visage et l'ayant pris par les cheveux. Restiau dut, en outre, s'abstenir quatre jours de s'aller chauffer au Bayart, que les bourgeois avaient d'ailleurs cessé déjà de fréquenter.

Il ne servait plus de refuge qu'à des gens de la basse classe quand on le supprima vers 1796. Mais l'usage ne disparut pas, il se transforma, le charbon

destiné au Bayart étant depuis lors distribué aux pauvres par l'administration des Hospices.

Après la Ferme des boues et l'Asile de nuit, voici l'œuvre des Enfants abandonnés. On ne parlait pas encore de l'enfance moralement abandonnée, mais on disait, comme il le fallait pour être tout à fait exact, les Enfants trouvés. On en trouvait partout de ces pauvres mioches, à qui l'on s'empressait de donner le baptême, avec un nom rappelant généralement le lieu où on les avait découverts : une enfant trouvée sur une « jarbe » de froment, s'appelle Anne-Albertine Delajarbe; une autre, déposée sur une berge (en wallon « urée »), se nomme Marie-Anne Delhuray; un troisième, exposé « dans la hutte du cordier hors la porte de Charleroy », est baptisé sous le nom de Sibille-Joseph Delahutte.

On a reproché aux tours mobiles qui recueillaient les enfants abandonnés au seuil des anciens hospices, de multiplier le nombre des abandons. Mais l'absence de tour à Nivelles n'empêcha pas la charge résultant de l'entretien des enfants trouvés de s'accroître à tel point qu'en 1755 la ville, pour y subvenir, dut frapper d'une taxe spéciale tout étranger postulant le droit de bourgeoisie. Et en 1783 le mal était si peu enrayé qu'on dotait « les enfants trouvés et exposés » d'un uniforme brun, de ce drap spécial dit « étoffe de Nivelles », dont les orphelins ont été vêtus jusqu'à la suppression de leur pensionnat en 1890. Mais le costume de ceux-ci était bleu, comme l'est encore celui des vieillards hospitalisés.

On ne saurait trop éplucher les vieilles archives. Telles que nous les retrouvons, sans les commentaires souvent hasardeux du livre, elles nous font si bien revivre la vie d'autrefois ! Pour moi, elles m'intéressent toutes, et je vais à elles comme à des vieillards diserts. Mais j'ai une prédilection et comme une tendresse de plus en plus accentuée pour les registres aux comptes, car ils sont vrais et communicatifs, sous leur sécheresse tout apparente.

Au premier contact nous les jugeons un peu rebutants; mais si nous avons la sagesse de ne pas nous

décourager, on dirait qu'ils nous savent gré de notre constance et qu'ils s'ingénient à nous rendre en plaisir ce que nous leur avons donné d'efforts. Tel détail paraissait devoir rester obscur ou même impénétrable : nous allons encore le rencontrer plus loin, mais cette fois un mot nouveau l'éclairera et l'énigme qui nous intriguait va nous livrer son secret. Surtout ils sont divers, comme la vie : ils montrent les jours se succédant, souvent mauvais, parfois bons ; les douleurs, les transes, les soucis, les simples soins, s'y retrouvent, comme les notaient, dans le moment, ceux qui en étaient travaillés. Et ce qu'il y a de rassurant, c'est que les « rentiers » de la petite ville ne pensaient nullement à nous, leurs arrière-neveux, en consignant ainsi leurs dépenses. Ils rendaient leurs comptes, tout simplement : tant pour ceci, tant pour cela. Leur seule préoccupation était d'obtenir, en regard de chaque somme, le « j'accepte » du magistrat, que pour plus de détails ils renvoyaient parfois à la « filasse », c'est-à-dire aux factures des fournisseurs, réunies par une ficelle. Le scribe nivellois qui tenait les comptes en 1648 ne se doutait pas qu'en lisant son travail, un bourgeois à binocle du XXe siècle comprendrait un peu le vacarme persistant et sauvage de nos réjouissances populaires. Nous avons de qui tenir, si nous en jugeons par les pétarades qui accompagnèrent la publication de la « Paix de Hollande », comme les registres nivellois appellent les traités de Westphalie qui mirent fin, en 1648, à la guerre de Trente ans. Des feux de joie ayant été ordonnés par « Son Excellence », on commande du bois, des fagots, de la poix et des tonneaux, du fer étamé, des clous et « aultres particularitez » ; on monte un théâtre qu'il faut veiller pendant trois nuits ; on construit cinq « thourettes » d'osier d'où l'on fait « jouer les fuzées » ; on tire le canon ; on tend une corde de 260 toises, de l'hôtellerie de l'Ange à Jean de Nivelles, pour y faire glisser les fusées. Mais comme ce dernier exercice pouvait offrir du danger, au-dessus des maisons de bois surmontées de toits de paille, qu'elle ne devait songer à faire démolir qu'au siècle suivant, l'autorité, « crai-

gnant quelque inconvénient des feux de joye », fait publier par le crieur, flanqué d'un tambour, une ordonnance portant que tous bourgeois auraient « à se tenir devant leur porte ». La grosse cloche est mise en branle, avec la permission de Madame et du chapitre, et au milieu de tout ce tintamarre, chacun s'ébaudit. Mais on ne se grise pas seulement de bruit : le magistrat donne le bon exemple et s'adjuge quatorze geltes de vin blanc qu'il consomme « sur la maison de ville, en réjouissance de sy grande heure pour la Paix ». Une même quantité de « vin de Beaulne » est octroyée aux Pères Récollets pour avoir chanté le *Te Deum laudamus* et « faict aultres debvoirs ». Les Révérends Pères Jésuites, dont le rôle fut plus effacé, ne reçoivent que quatre gueltes et demie, et un simple « rafraichissement » est offert aux capitaines de la Bourgeoisie comme à tous ceux qui ont travaillé aux « feux artificiels ».

Cette grosse joie éclate au lendemain des pires désastres : on vient d'être délivré de l'épidémie, et la ville, pressurée par la soldatesque, s'est vue en outre abandonnée de nombreux ouvriers « mulquiniers », — fabricants de batiste — qui, à la suite d'une émeute, y ruinèrent une industrie florissante pour aller en enrichir Valenciennes et Cambrai.

Que faisaient, durant ce temps, la noble et vénérable Dame Abbesse, les Damoiselles Chanoinesses et les honorables et discrètes personnes Messieurs les Chanoines de l'état de Saint-Paul? En vérité, je l'ignore, mais je ne m'avance pas beaucoup en supposant que ceux qui, entre deux voyages, résidaient alors à Nivelles, étaient fort occupés à vider quelque différend temporel.

GEORGES WILLAME.

LA NEF AUX ÉTOILES...

A mon cher, à mon vénéré Maître
CAMILLE LEMONNIER.

I

Nul, mieux que nous, je vous le jure, Maître,
de ceux que vous avez vus naître
à l'ombre de votre œuvre énorme et triomphant,
ne sait avec quelle ferveur vous aiment,
avec quels transports inouïs vraiment,
tous vos enfants
— oh! ceux du moins en qui l'enseignement de votre vie
portent au cœur votre Art suprême, [*essaime —*
et votre nom, si doux, et votre accueil, si clair!

II

Dans les pourpres d'orgueil d'une Jouvence mâle et saine,
écrasant en vos poings tors de fauves éclairs,
Argonaute viril, pour une Colchide lointaine
un blanc matin de gel vous fendîtes les Mers.
Dans la Forêt vierge natale
avec d'ivres ahans, à coups de hache, de ciseau,
vous aviez façonné le gabarit aux courbes brutales
de la Nef primitive et simple et toutefois totale
qui vous portait emmi la tourmente des eaux.

Seul vous partiez, seul vous hissiez la voile rousse ;
vous aviez faim et soif de faire, à votre tour, carrousse
là-bas, après tant d'autres, aux soleils
éblouissants de l'Idéal vermeil.
Ah! la superbe et folle et splendide équipée!
Condottiere amoureux de faste et d'épopée
vous cingliez droit au Levant,
mordu par la bise aigre du Large mouvant :
pommettes rouges, yeux aigus et les cheveux au vent...
Et l'embrun âcre et la vague bourrue
avec des jappements, de démentes clameurs,
hargneusement happaient la chair nue et velue
de votre torse roux, gonflé de sèves et d'ardeurs!

III

Dans la silve première,
où votre chair d'enfant fut nacrée aux lumières
prismatisées des matins
que tamisent les fûts de bronze vert des pins,
qui donc vous exalta, quand sur les eaux glauques et plates
du long chenal menant au Large illimité,
vous avez levé l'ancre et dans l'air agité
l'étendard d'or semé de dragons écarlates?
Personne... Et vous partiez, héroïque, obstiné —
Siegfried, fils des Normands, sur votre blanche caravelle —
prêt aux combats pour quoi vous êtes né,
cueillir les fruits divins d'une Beauté nouvelle!

IV

Et des mois, et des ans, des lustres s'écoulèrent,

et pour votre Tribu déjà vous n'étiez plus,
quand, tout à coup, l'on vit de la tour séculaire
qui s'érige à la pointe où s'effrite un pier vermoulu,
votre Voile
si large et haute et droite en son orgueil voulu,
qu'elle semblait cacher dans le ciel les Étoiles!

Et de son échauguette, et d'entre les créneaux,
le gardien roux qui veille à la hargne des eaux,
dans sa trompe de corne,
aux toits épouvantés qui branlent et s'écornent,
hurlait que son regard
percevait sur la Mer un nouvel étendard
et la proue d'or roux où se cabrait une licorne!...
Et le bronze soûl et dément,
le bronze des bourdons en tocsins sur les villes
luisantes, grasses, mercantiles,
sur le sommeil des bourgs et des faubourgs,
sonnait, tintait... et les tambours,
et les clairons ardents, et les sifflets stridents,
et la morne sirène, ivres, déchiraient l'air,
pour annoncer aux gens que, parmi des éclairs,
une barque approchait, inattendue,
de dentelles, de soie et de velours tendue,
fendant l'écume blanche et bondissant sur l'eau!

V

Et, en sursaut,
les foules au profond des venelles, des rues,
s'éveillaient aux abois glapissants des voix crues
du cuivre rauque et de l'airain...

Les carreaux, s'allumant, un à un trouaient l'ombre,
dardant sur l'Inconnu crucifié
sur la terre, et, plus loin, en plaques sombres,
leurs yeux terrifiés,
pleins de l'horreur muette du Mythe et du Songe
qui, par delà les tours, déroulent leurs mensonges
tumultueux, ou scintillant
comme un zaïmph d'azur, ou virgulant
de langues de sang fulgurant et multitudinaire
le catafalque noir,
de jaune écartelé, des soirs...
Toute la Nuit fatale et mortuaire
sortant de l'abîme des ères,
lentement se mouvait, ainsi qu'un ventre ouvert
dégorgeant aux midis ses boyaux purulents et verts...
Et des foules, des foules, des foules immenses,
se heurtant, s'agrippant, moutonnant en silence,
se ruaient vers le Port
d'où l'on voyait surgir le Navire du Fort!

VI

Il bondissait, il surgissait,
démesuré, puissant; et la cohue aux quais massée,
avec sa frénésie étrange, outrepassée,
applaudissait
à la proue d'or roux et à la poupe pavoisée,
et aux flammes de sang qui claquaient au grand mât!
Oh! la folie énorme qui nomma
le beau navire aux splendeurs écrasantes
qui faisait rejaillir, sous sa barre pesante,

des émeraudes et des diamants!
Il arrivait superbement.
Et le brasillement empanaché des torches résineuses
accusait, nettement, à l'avant, glorieuses,
et sous la braise ignide d'un fanal
les cinq lettres d'or : « Idéal! »
Oui, dans un halo blond, tel du soleil qui bouge,
lumières blanches, vertes, rouges,
tous vos feux allumés, vos signaux déployés,
les vergues, le beaupré sous vos prises ployés,
toutes voiles dehors,
vous entriez au Port!
Et, du fond de la Nuit indécise, dont l'Aube
au bas ourlait déjà d'argent la robe,
l'on entendait chanter, siffler, tirelirer
les milliers d'oiseaux blancs, dans les hunes perchés.
Et vous-même, d'une voix basse et quelque peu meurtrie,
inondé de clartés et debout à l'avant,
ô Maître, les cheveux et la poitrine au vent,
vous saluiez le Jour, mais aussi la Patrie!

VII

Oui, ceux de la Tribu avaient pu accueillir
votre fuite soudaine avec indifférence...
Mais le soir du retour, Maître, tous les désirs
montaient vers votre force, et vers votre vaillance,
en procession
avec les croix et les bannières,
et le délire, et l'acclamation
d'un Peuple, enfin gagné à la Lumière!

Seul vous étiez parti, et seul encor,
Maître, vous reveniez avec la pourpre et l'or.
En ses flancs,
incrustés extérieurement
d'algues et de varechs, barbare,
votre riche gabarre
mafflue, en ses cales, célait
des trésors suffisants pour garnir cent palais...
Et sur les quais, toujours, encore, à votre exemple,
vos varlets déchargeaient la Nef massive et ample,
au ventre plein à éclater...
Et vous faisiez jeter
pour le décor des maisons et des temples,
pour les hameaux, pour les cités,
à la foule, de plus en plus goulue,
les merveilles inconnues
pillées par vos mains sur l'Espalier du Beau!

VIII

Vous avez pour nous tous, amants de votre gloire,
qui s'exaltera loin par-delà le tombeau,
dévasté l'âpre vigne de vie, et l'Histoire
formidable du Peuple aux bras noueux,
où vous comptez tous vos aïeux.
Les fruits dorés des Hespérides,
sauvagement vous les avez gaulés
au loin, là-bas, pour assouvir nos faims hâtives :
Et nous avons mangé et bu, et nous nous sommes régalés,
largement, au banquet que votre force active,
sous les ceps, toujours verts, dressa dans vos chemins!
Il n'est pas épuisé le clair festin

Que votre amour apprête aux jeunes qui vont suivre,
puisque l'Age présent, de votre sang généreux ivre,
n'a pu, quoiqu'il y boive encore, tarir votre sein.
Brocarts, moires, galons d'argent, fines dentelles,
cristaux de Baccarat et épices de Singapour,
porcelaines, joyaux de ces Indes si belles :
Nous vous avons tout pris ; il en reste toujours !
Et d'autres sont partis, qui sont de votre race.
Obstinément, ils ont suivi vos traces :
le sillage creusé dans l'Océan versicolore
par la rudimentaire Nef de votre Aurore...
Maître, ils ont élargi l'humble sentier d'abord par vous frayé
pour découvrir au bout
l'immensité du Rêve vierge, embrassant Tout...
Et, pour cette recherche, où leurs ardeurs s'isolent,
l'Univers étonné jonche de fleurs leur route au Capitole !

IX

Mais ces triomphes, Maître, à vous seul ils les doivent,
et plusieurs vous l'ont dit, et plusieurs l'ont écrit,
et tous sont fiers des tributs qu'ils reçoivent
puisqu'ils sont bienfaisants à qui les a nourris...
Vous restez le Premier, et le Maître, et le Père
qu'entourent ses enfants prospères,
et dont on vient baiser,
avant de s'en aller batailler pour sa gloire,
— comme les Communiers géants de notre Histoire,
avant que d'agripper, et mordre à même les lys méprisés,
à leur bouche portaient de la glèbe natale —
les bonnes mains, si douces, si totales !

PIERRE BROODCOORENS.

ANDRÉ-MODESTE GRETRY

A Maurice Kufferath.

La ville de Liége vient de glorifier la mémoire de Grétry. Il y a eu des fêtes, des cantates, et un cortège rappelant différents épisodes de la vie de l'illustre musicien.

A cette occasion, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'évoquer la vie de l'artiste et aussi celle de l'homme exquis, que fut ce poète et ce musicien.

Grétry naquit à Liége le 11 février 1741, dans une petite maison que l'on y voit encore, rue des Récollets, et où l'on a installé une école; il était fils de François Grétry et de Marie-Jeanne de Fossé.

Tout petit, Grétry aimait la musique; dans sa tête des harmonies et des chansons s'improvisaient; partout, il recherchait la mélodie. Il avait quatre ans lorsqu'il s'avisa un jour que de l'eau bouillant dans une casserole produisait une sorte de mélopée. Il s'approcha, voulut voir et renversa le liquide dans le feu; une explosion se produisit et Grétry, brûlé, échaudé, faillit perdre la vue.

A la suite de cette aventure, il partit à la campagne avec sa grand'mère maternelle. Pendant deux ans, il fut parfaitement heureux, courant parmi les hautes herbes, escaladant les arbres, dénichant les oiseaux...

Mais son père le fit revenir à Liége et lui trouva une place d'enfant de chœur à la collégiale de Saint-Denis. Ce fut une époque de tristesse et de véritables supplices; les punitions corporelles et morales pleuvaient sur les enfants pour la moindre infraction, pour la plus petite faute de chant. A douze ans, on

voulut lui faire chanter les soli dans l'église, il était timide, il chanta faux : on le rendit à son père.

Il se mit alors à apprendre le solfège avec un musicien nommé Leclerc... et, en cachette, il composa. Une troupe de chanteurs italiens donna quelques représentations à Liége. Grétry se mit à suivre assidûment ces spectacles, il ne se passait pas un soir sans qu'il allât au théâtre et cela développa encore son goût pour la composition. En même temps, il se mit à chanter tant et si bien qu'un jour, après un air très difficile de Galuppi, il eut un crachement de sang. Dès lors, il ne chanta plus et s'adonna exclusivement à la composition. Il fit, comme commencement, un motet et une fugue. Il prit ensuite des leçons avec Rennekin et Moreau, et enfin, le chanoine de Harlez se chargea de l'envoyer à Rome.

Grétry partit pour l'Italie au mois de mars 1759; il avait dix-huit ans. A Rome, logeant au « Collège liégeois », il se mit à courir les théâtres et les églises, recherchant dans les uns comme dans les autres la musique qui le transportait d'admiration. Il prit alors des leçons de l'abbé J.-B. Casali, maître de chapelle de Saint-Jean de Latran; ce maître de chapelle devait être un bien mauvais prophète lorsque, quelque temps après, il écrivait à un de ses amis de Genève, auquel il recommandait Grétry : « Mon cher ami, je vous adresse un de mes élèves, véritable âne en musique et qui ne sait rien. »

Déjà en Italie, cet « âne en musique » parvint à se faire admettre à l'Académie des philharmoniques de Bologne et, quelque temps après, au théâtre Aliberti, deux intermèdes, intitulés les *Vendangeuses*, obtinrent un très gros succès.

Le 1er janvier 1767, le jeune homme quitta l'Italie pour la Suisse, arriva à Genève, et fit la connaissance de Voltaire. En présence du succès d'*Isabelle et Gertrude*, un petit opéra en un acte que Grétry avait composé, le maître pressa vivement le musicien, l'engageant à partir pour Paris.

* * *

André-Modeste, plein d'illusions, de désirs et de jeunes espoirs, arriva à Paris..., à Paris, le but de ses aspirations.

Ses rêves se réaliseraient-ils?

Il s'étonna tout d'abord de se trouver devant la tragédie lyrique, toute ronflante de vieilles réminiscences, et l'opéra bouffe italien cachant sa faiblesse sous du clinquant. Il se dit qu'il y avait autre chose à faire; il chercha un librettiste et finit par le trouver en un joueur désœuvré, poète par passe-temps : Legier, qui écrivit pour lui le livret des *Mariages samnites*, d'après un conte de Marmontel. L'œuvre fut auditionnée au clavecin d'abord, chez l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, et y obtint du succès, puis représentée chez le prince de Conti, « où, dit Grétry, l'ennui fut si universel, que je voulus fuir après le premier acte ».

Après cet échec, le jeune compositeur, qui avait reçu de nombreuses lettres anonymes, — ça se faisait déjà ! — le pressant de disparaître, tomba dans un profond découragement. Mais M. de Creutz, dont l'amitié pour Grétry fut toujours dévouée, obtint alors pour lui un livret dû à Marmontel; le *Huron*, tiré de l'*Ingénue* de Voltaire. Grétry s'attacha avec ardeur à cette nouvelle œuvre, et dès qu'elle fut terminée, le comte de Creutz invita à dîner Caillot, l'artiste le plus influent de la Comédie-Italienne, à qui Grétry donna une audition du *Huron*. L'artiste, enthousiasmé, se chargea de faire accepter la pièce par ses camarades. A son tour, il donna un dîner, dans lequel il réunit les principaux artistes du Théâtre-Italien et, soudain, sans préparation, se mit à chanter l'air fameux : *Dans quel canton de l'Huronie...* Charmés, les acteurs demandent quel est l'auteur de cet exquis morceau : « C'est Grétry ! » s'écrie Caillot. La pièce fut reçue, mise à l'étude, et le 20 août 1768 elle obtint, à la Comédie-Italienne, un énorme succès. Grétry était lancé.

Il avait vingt-sept ans et était à Paris depuis un an.

Dès lors la gloire de l'artiste ne fit que croître, il connut la joie de voir les boutiques prendre pour

enseigne : *Au Grand Huron*. Il avait trouvé la consécration de son talent. ses espoirs n'avaient pas été déçus.

Les débuts des artistes intéressent surtout parce qu'ils sont difficiles et parce que, comme les peuples, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Le reste de la vie de Grétry ne fut qu'une série de succès ; les poètes affluèrent chez lui, les livrets vinrent d'eux-mêmes ; on fit des gravures sur ses pièces. Voltaire lui soumit deux projets d'opéras-comiques.

Puis vinrent les succès de *Lucile* et du *Tableau parlant*, qui, en des genres tout différents, obtinrent le même triomphe.

En 1770, Grétry s'éprit d'une jeune fille, Jeanne-Marie Grandon, en eut une fille le 1er décembre 1770, l'épousa le 5 juillet 1771 et vécut heureux entre sa mère, qui était venue le rejoindre à Paris, et sa jeune femme.

Il faudrait un livre, pour raconter en détail l'histoire de ses œuvres ; il suffit d'en rappeler quelques-unes : l'*Amitié à l'épreuve*, *Zémire et Azor*, la *Fausse magie*, *Andromaque*, *Colinette à la Cour*, et *Richard Cœur de Lion*, qui mit le comble à la gloire de son auteur.

Liége avait pris pour coutume de jouer les nouvelles pièces de Grétry, dès leur apparition et, par un contrat passé entre Grétry et le directeur Compain, Bruxelles avait obtenu du compositeur l'engagement d'envoyer à la Monnaie d'alors chacun de ses opéras, le lendemain de leur première représentation. Pour chaque ouvrage, Grétry recevait une somme de 25 louis d'or.

A Liége, on le reçut en triomphateur ; le prince-évêque Velbruck le nomma son conseiller intime, les écrivains et, à leur tête le jeune poète Reynier, l'accablèrent d'épitres en vers, et ce ne fut pas sans regrets qu'il quitta sa patrie pour revenir à Paris.

Il y retrouva des succès, mais aussi des tracas, les envieux, les jaloux essayaient de saper sa renommée ; puis ce fut la mort de sa fille aînée, Jenny ; la Révolution, la mort de sa seconde fille, Lucile, musicienne précoce, qu'un malheureux mariage tua. Il

lui restait une troisième fille, Antoinette, qui était fiancée au jeune compositeur Bouilly. Au cours d'un voyage, en quittant Lyon, voulant sauter dans une barque, Antoinette fit un faux pas et tomba dans la Saône. Grétry, affolé, se jeta à l'eau, bien qu'il ne sût pas nager; il parvint à sauver sa fille, mais l'action de l'eau froide développa le germe d'une maladie dont elle mourut peu de temps après. Le frère aîné du compositeur, Joseph Grétry, mourut à son tour, et enfin, suivant tous ceux qui l'avaient aimé, l'illustre compositeur s'éteignit le 24 septembre 1813, âgé de septante-deux ans et six mois. Il fut enterré au Père-Lachaise... Son cœur retourna seul vers Liége.

Le 26 septembre, en grande pompe, le corps du célèbre artiste fut transporté de l'Ermitage à son domicile de Paris; les funérailles se firent avec une très grande solennité; le cercueil disparaissait sous d'immenses gerbes de fleurs, sous des couronnes, sous des bouquets apportés de toutes parts, depuis deux jours.

On remarquait parmi la foule énorme qui suivait le corbillard des députations officielles de l'Institut et du Conservatoire. Les coins du drap mortuaire étaient tenus par Méhul, Marsollier, Berton et Bouilly; les élèves du Conservatoire formaient la haie. Un corps de cent musiciens, sous la direction de Permis, marchait en tête du convoi; un second groupe de cent musiciens également, sous la direction de Kreutzer, venait ensuite.

Devant le théâtre Feydeau, tous les artistes, vêtus de deuil, étaient groupés, attendant le passage du cortège pour rendre honneur à Grétry; Gavaudan, d'une voix émue prononça quelques mots d'adieu pour le grand compositeur, puis, soudain, un orchestre invisible attaqua le trio de *Zémire et Azor* : « Ah! laissez-moi la pleurer! ». A ce moment, des larmes perlèrent dans tous les yeux et on entendit des sanglots monter de la foule, émue et respectueuse.

Le cortège se remit en marche pour s'arrêter de nouveau devant l'Opéra, où une cérémonie semblable

eut lieu; ce fut Aignan qui parla au nom de l'Académie de Musique.

A 2 heures, on arrivait à l'église Saint-Roch où la foule était plus nombreuse encore; pendant la cérémonie religieuse, l'orchestre et les chœurs exécutèrent la messe des morts, de Cherubini (d'autres disent celle de Gossec).

A 5 heures seulement, le cortège entra dans l'enceinte du cimetière de l'Est (Père-Lachaise); plusieurs milliers de personnes accompagnaient le corps; des chœurs de jeunes filles jetaient des fleurs devant le corbillard en chantant le trio de *Zémire et Azor* avec des paroles adaptées par Marsollier; toutes les allées du cimetière étaient noires de monde, et c'est à grand'peine qu'on arriva jusqu'à la fosse... Méhul et Bouilly prononcèrent des discours... puis le cercueil disparut... la terre retomba.

Pendant plusieurs jours, les théâtres lyriques de Paris ne représentèrent que des opéras de Grétry; l'Opéra donna *La Caravane;* l'Opéra-Comique prépara un spectacle composé de *L'Amant jaloux* et de *Zémire et Azor;* entre les deux ouvrages, l'orchestre exécuta l'ouverture d'*Elisca*, et la toile, en se levant, découvrit le buste de Grétry entouré de tous les sociétaires en costume de deuil; trois d'entre eux, Mlle Regnault, Mme Boulanger et M. Chenard, chantèrent le trio de *Zémire et Azor;* Gavaudan lut une pièce de vers, et tous les artistes défilèrent devant le buste du compositeur en déposant au pied de la statue des branches de laurier. On remarquait sur la toile de fond, et tracés en lettres d'or, le nom de l'artiste entouré d'une allégorie renfermant les titres de ses principaux chefs-d'œuvre.

Grétry avait vécu; mais son cœur, comme une dernière pensée, retourna vers sa patrie.

***

Grétry venait à peine de mourir que son neveu, M. Flamand, en son nom et au nom de ses cohéritiers, adressa une requête à M. le conseiller d'Etat,

préfet de police du département de la Seine, « pour être autorisé à faire extraire le cœur de Grétry, dont il désirait faire hommage à la ville de Liége, sa patrie ». L'autorisation fut accordée, et le 23 novembre 1813 il fut procédé à l'extraction du cœur de Grétry ; le cœur fut remis au chirurgien Souberbielle, qui devait le donner à M. Flamand-Grétry, afin de l'envoyer à Liége.

Le 28 novembre, M. Flamand écrivait au maire de Liége :

« Monsieur, je viens de faire faire avec toute la décence et les formalités d'usage, l'extraction du cœur de feu notre oncle, du célèbre Grétry, qui aima toujours si ardemment ses chers compatriotes, ses amis et sa famille, pour en faire hommage à la ville de Liége, sa patrie...

» J'ai profité du moment où nous avons décidé d'ériger un monument à sa mémoire pour faire exhumer le Maître et pour accomplir le vœu qu'il avait manifesté de son vivant ; j'ai été assez heureux pour réussir ; nous faisons hommage de la relique à votre ville.

» J'ai eu l'honneur d'en instruire M. le Préfet de votre département ; je l'ai prié de me faire savoir comment la Ville prendra possession de ce précieux dépôt. »

On répondit... et M. Flamand garda le silence.

Survinrent 1814, 1815, la double invasion des alliés en France, le changement d'administration.

Pendant quelques années on ne parla plus de rien, puis la ville de Liége, revenant à la charge, somma M. Flamand de s'expliquer ; il répondit qu'il refusait de se dessaisir du cœur de Grétry parce qu'il avait trouvé quelques expressions inconvenantes dans la réponse du maire de Liége.

En réalité — il l'écrivit lui-même dans son poème *L'Ermitage* — « ayant conçu l'espoir de devenir possesseur du séjour illustré par J.-J. Rousseau et Grétry, il lui était venu l'idée de conserver le cœur de son oncle, qui devait ajouter une grande valeur à sa propriété. »

Toutes les voies de conciliation ayant été vaine-

ment tentées avec M. Flamand, il fut question de le poursuivre judiciairement.

L'examen de cette affaire fut renvoyé à un des membres du Conseil de Régence, en mai 1822, et celui-ci fit devant ses collègues un rapport, dans lequel on lisait notamment :

« Vous n'ignorez pas que le sieur Flamand, auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, détestables sous tous les rapports, semble vouloir établir sa réputation littéraire sur la diffamation de nos magistrats et de la patrie de Grétry, elle-même, après avoir fondé l'espoir de sa fortune sur la possession ou plutôt sur l'usurpation du cœur de cet homme célèbre...

» ...Nous soutenons que la réponse de M. le maire de Liége du 3 janvier 1814, contenant une ratification formelle des actes où le sieur Flamand avait stipulé et agi pour la ville, tout était dès lors consommé. »

Le Conseil adopta ces conclusions avec empressement et, par acte du 31 mai 1822, nomma pour commissaires chargés de représenter la ville dans la poursuite du procès, M. le chevalier Rigault de Rochefort et M. Ansiaux, peintre d'histoire.

En première instance, au tribunal de Pontoise, la ville de Liége fut condamnée; elle en appela de ce jugement et le 17 mai 1823, après d'éclatants débats et sur une éloquente plaidoirie de Me Hennequin, la Cour royale de Paris rendit l'arrêt suivant :

« La Cour, considérant que l'extraction du cœur de Grétry n'ayant été demandée au nom de la famille et accordée par l'autorité publique que pour en faire hommage à Liége, sa ville natale, qui l'a accepté, et a fait préparer un monument pour le recevoir, ordonne que le cœur de Grétry sera retiré du jardin de l'Ermitage, en présence du maire de Montmorency-Enghien et des commissaires de la ville de Liége, pour être remis à ceux-ci, sur décharge qui sera insérée au procès-verbal. »

Les Liégeois, tout heureux, se préparaient à recevoir dignement le cœur de leur illustre compatriote, lorsque survint un conflit. Le sieur Flamand, poète

à ses heures, avait su s'attirer par ses élucubrations littéraires les faveurs de la duchesse de Berry; en 1823, il eut la merveilleuse idée de placer, d'inaugurer et de couronner un buste de la duchesse dans le jardin de l'Ermitage et d'écrire à ce sujet un nouveau poème. La grande dame fut si touchée de cette façon de faire qu'elle obtint du préfet de Seine-et-Oise un arrêté interdisant d'enlever le cœur de Grétry; le Ministre de l'Intérieur confirma cet arrêté le 22 juin 1824; toutes les difficultés recommencèrent, il fallut plaider à nouveau, la question fut portée devant le Conseil d'Etat et ce ne fut qu'en 1828, quinze ans après la mort de Grétry, que le cœur fut remis aux commissaires, MM. Ansiaux et Rigault de Rochefort, qui le remirent eux-mêmes aux députés de la ville de Liège, MM. de Gerlache et de Sauvage.

Le 6 septembre, les députés arrivèrent à Huy, où ils reçurent un accueil chaleureux ; le lendemain ils quittèrent Huy pour se rendre à Liége. Sur la Meuse, une embarcation décorée d'arbustes et de fleurs et pavoisée de drapeaux aux couleurs nationales était disposée pour recevoir les députés ; au milieu de l'embarcation, on remarquait une colonne tronquée sur laquelle était posée l'urne renfermant le cœur.

Quand le cortège flottant quitta le rivage, toutes les cloches de la ville se mirent à sonner à la fois, des orchestres attaquèrent les principaux morceaux de l'œuvre de Grétry, et parmi le roulement des détonnations une immense acclamation monta des deux rives du fleuve, saluant au passage le cœur de l'artiste.

De Huy à Liége, tout le long du fleuve, les acclamations se répétèrent ; les drapeaux flottaient partout et les rives étaient noires de monde.

A mesure que l'on avançait, des barques et des esquifs ornés de guirlandes, de rubans et de banderoles venaient entourer l'embarcation principale, de sorte que, lorsqu'au milieu des cris de joie, des coups de cloche, des salves, aux sons du quatuor de *Lucile* exécuté par la musique militaire, le cœur de Grétry arriva enfin dans la ville, il était accompagné d'un véritable cortège fleuri et l'on eût dit d'immenses

bouquets qui flottaient autour de lui, sur la Meuse limpide.

Les maisons étaient ornées de feuillages et de fleurs, les monuments couverts de festons, le pont des Arches transformé en allée de verdure et décoré d'un arc de triomphe ; les rues et les places grouillaient de monde; aux balcons on s'écrasait; le soir, tous les quartiers furent illuminés, à tous les carrefours on entendit retentir les accords soit de *Richard Cœur de lion*, soit de *Lucile*, soit de *Zémire et Azor*; la Meuse était sillonnée de barques chargées de lampions et, de la rive des Tanneurs s'élevèrent soudain les fusées d'un feu d'artifice qui, habilement dirigées, semblaient jaillir du fleuve même.

Pendant trois jours, les fêtes continuèrent ainsi : Liége était en joie, Liége était en liesse; le cœur de Grétry était, enfin, revenu dans sa patrie... il était rentré au bercail... au nid, et, sur l'arc de triomphe du pont des Arches, la ville, heureuse du retour de son enfant, pouvait écrire :

Son génie est partout, mais son cœur est ici.

PAUL MAX.

LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (*Suite*)

VI

D'où il ressort que l'amour n'est point l'exclusif apanage de la jeunesse.

Depuis qu'il fréquentait la maison de son protecteur, les moments où Jacques Darmand avait l'occasion de s'entretenir avec Charlotte Lamercy étaient devenus ceux dont le souvenir le hantait le plus délicieusement. Cette femme fut le premier être auquel le journaliste s'attacha par les liens de l'amitié. Au moment où ils se connurent, leur état d'âme était tel qu'il suffit de quelques demi-confidences timides pour les conduire sur le chemin d'une intimité cordiale qui deviendrait vite une véritable affection.

Quand Lamercy avait rencontré Charlotte dans un salon de la bourgeoisie marchande bruxelloise, il avait cinquante-cinq ans et venait de prendre sa retraite. Ses fonctions consulaires l'avaient durant un quart de siècle tenu éloigné de son pays; et de son dernier poste lointain d'Australie, il était revenu avec une nostalgie si intense pour sa patrie qu'il s'était promis, — s'il ne succombait pas en route de l'impatience multipliée de revoir Bruxelles, — de mettre un terme à une existence vagabonde à laquelle il devait les impressions les plus variées et les plus intenses qu'il soit donné à l'homme de goûter.

Comme il s'était le plus souvent conformé aux mœurs des différents pays où il avait séjourné, il lui était possible d'établir les antithèses et les parallèles les plus positifs et les plus colorés entre les manières d'aimer de tant de femmes de races opposées qui lui avaient accordé leurs faveurs plus ou moins passagères. Il avait même un peu abusé des douceurs de leurs abandons, et il se félicitait de pouvoir enfin s'affranchir

de confrontations dont la fréquence n'était plus compatible avec son âge. Les contrées qu'il avait vues, il ne les évoquait pas seulement à travers le charme respectif de leurs créatures les plus adorables, mais aussi à travers leurs paysages et leurs monuments. Sa mémoire était extrêmement lucide et, aidé par une éloquence naturelle dont la familiarité de beaucoup de langues développait les moyens, il la mettait au service d'un débit aussi chaud qu'intarissable.

C'était, dans l'absolue acception du terme, un beau parleur. C'était encore un bel homme, et, à le regarder un seul instant, on ne s'étonnait pas qu'il eût jamais dû user de stratagèmes pour faire siennes tant de provocantes et lascives exotiques qu'il avait désirées et bientôt remplacées par d'autres, tout aussi facilement conquises. Il était haut de taille, droit d'échine et large d'épaules; ses cheveux et sa longue barbe grisonnants encadraient un visage martial dont la chair basanée par l'ardeur des soleils tropicaux faisait paraître plus noirs les prunelles de grands yeux éclatants et doux.

La candide Charlotte fut séduite par l'altière expression de cette supériorité physique et intellectuelle. Lui-même se sentait une sympathie profonde pour cette blonde jeune fille de vingt-cinq ans, aux yeux bleus foncés, aux joues rosées, et qui, à l'instant même où il revenait en Brabant, offrait à son regard, trop fatigué des charmes de maitresses étrangères, l'harmonie de formes tellement gracieuses et flexibles en leur robustesse qu'il les considérait comme la synthèse de la patriale beauté féminine. Elle était orpheline, sans fortune. Il la demanda à Hortense Bomal, sa marraine et sa tutrice qui, voyant que sa filleule était absolument éprise de ce grand voyageur brun dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant, renonça, en sa faiblesse excessivement débonnaire, à la catéchiser pour lui faire toucher au doigt toute l'étendue de sa folle décision.

Elle épousa donc un homme qui aurait facilement pu être son père; d'ailleurs, si Lamercy aimait Charlotte comme sa femme, il l'adorait aussi un peu

comme si elle eût été sa fille : car la différence d'âge était trop évidente entre eux pour que toute la ressource de son ardeur subsistante fût capable de lui donner l'illusion d'une communion basée sur une identité d'émotions et de pensées. Cette suprême et légitime conquête avait rendu le consul général honoraire légèrement fat ; et c'est pour obéir à cette fatuité qu'il fut longtemps à satisfaire à tous les caprices de sa trop jeune épouse.

Elle avait toujours aimé le monde ; lui ne demandait pas mieux que d'y paraître, l'accueil empressé qu'on faisait à sa compagne, les éloges que partout il entendait d'elle flattaient son esprit, augmentaient davantage sa fierté de posséder une femme si élégante et si unanimement admirée.

Charlotte était heureuse ; pour elle, Adolphe Lamercy était un cavalier dont nul autre, parmi tant d'hommes qui lui faisaient escorte dès qu'elle paraissait, n'éclipsait les qualités. A table, il était le causeur qu'on écoutait le plus volontiers, car il contait sans se lasser des anecdotes dramatiques ou plaisantes toujours nouvelles, et qui transportaient les convives dans des pays où ils n'étaient jamais allés et qui n'étaient pas, cependant, des pays de rêves. Au bal, il était infatigable et, après leurs fols et étroits tournoiements, Charlotte était rompue et proposait la première de partir... Cette fièvreuse et gaie existence dura deux ans. Du jour au lendemain, sans transition aucune, Lamercy rompit avec ces habitudes mondaines. Plus, ou presque plus de dîners en ville, plus de danses, plus de concerts. Ils gardèrent seulement l'habitude d'aller hebdomadairement au théâtre de la Monnaie, aux soirées d'abonnement du vendredi. Lamercy, pour toute excuse à un changement de vie aussi net, aussi total, se déclara fatigué et incapable de prolonger l'ère des veilles festives, à moins de se condamner volontairement à une décrépitude imminente...

L'épouse ne protesta point : Elle avait des raisons personnelles de considérer la sincérité de ces motifs. En effet, elle constatait avec tristesse que les attentions conjugales de Lamercy s'espaçaient, devenaient

rares; cet homme qui lui avait appris l'amour et éveillé, pour les réaliser bientôt, tous ses désirs de belle et saine fille ardente, refusait maintenant, mais malgré lui, de tendre à celle qu'il avait initiée cette coupe de tendres voluptés à laquelle sa jeunesse s'était accoutumée à boire. Après trois années de mariage, ils n'étaient plus qu'une association de bons camarades; Charlotte ne songeait pas à reprocher à ce mari désormais doublement honoraire son platonisme irrémédiable : Elle ne s'en voulait qu'à elle-même; n'avait-elle pas choisi un époux trop âgé et cru que son empressement passionné des premiers mois était l'apanage d'un tempérament resté ferme et résistants, alors qu'il n'était qu'une suprême flamme allumée par le feu de sa captivante, étincelante virginité en ce cœur déjà tout plein de cendres?...

Adolphe Lamercy avait trop d'amour-propre, trop d'énergie pour laisser deviner toute la tristesse d'un événement si déplorable. Pourtant, il affectionnait tant Charlotte, il s'était tellement accoutumé à son intelligent et primesautier compagnonnage, qu'il n'eut point le courage, en lui proposant le divorce, de lui rendre une liberté qu'il avait le remords d'avoir détournée à son maintenant dérisoire profit. Il n'écouta donc que la voix intérieure de l'égoïsme le plus jaloux en gardant près de lui une épouse qui, d'ailleurs, aurait fort hésité à se séparer d'un homme envers lequel elle était reconnaissante, non seulement de la brillante fortune dont il la laissait disposer à son gré, mais des révélations exquises que ses audaces avaient dispensées à ses sens encore tout vibrants de ces souvenirs.

Et, de plus en plus, Adolphe Lamercy eut pour cette femme qu'il ne pouvait plus posséder l'adoration d'un père pour sa fille, connaissant de parfaits instants de bonheur quand il avait pu lui procurer un plaisir. Il lui acheta une villa à la mer, la conduisit à Bayreuth, l'emmena en Italie et se plut, pour la charmer, à s'attarder pendant deux mois d'automne dans un délicieux village au bord du lac de Côme. L'ancien consul général, pour faire diversion à ses préoccupations de sentimentale mélancolie, s'intéressa de nou-

veau à des affaires commerciales et industrielles; il commença à prendre un part active aux travaux de cette respectable loge de la Parfaite Amitié où il avait été initié jadis, où il n'avait pu cependant s'asseoir que dix ou quinze fois sur les colonnes, lors de ses périodiques et brefs retours au pays, mais grâce à l'appui de laquelle il avait pu s'affilier, notamment, aux maçonneries des Indes et pénétrer, étudier mieux que tout autre, l'obscure et vaillante action humanitaire de ces ateliers hermétiques. Il manifesta la conviction de son prosélytisme en commanditant *La Voix Nationale*, journal libéral qui, réorganisé et agrandi devint en quelques mois un des organes les plus, fougueux à combattre le gouvernement catholique.

Charlotte Lamercy a aujourd'hui trente ans. Si elle ne va presque plus dans le monde, cela ne signifie pas qu'elle puisse être considérée comme une recluse. Elle reçoit même fréquemment en son hôtel de la place du Nouveau Marché-aux-Grains; certains soirs ce sont des industriels, des hommes d'affaires avec lesquels son mari est en relations; d'autres soirs ce sont les administrateurs, les commissaires, le directeur de *La Voix Nationale*. Parfois, c'est l'abbé Delangle, le cousin d'Hortense Bomal, et Henri de Lavaux, que Lamercy invite toujours ensemble, avec Jacques Darmand; il sait que la présence de ce dernier mettra en face du curé qu'il estime, en l'hospitalière maison du tolérant anticlérical où il vient dîner, un interlocuteur dont la conformité de goûts lui permettra de ne point s'occuper un seul instant de politique...

La première fois que Lamercy avait invité le baron, il ignorait complètement ses lamentables avatars; il l'avait rencontré dans sa jeunesse et, l'apercevant une nuit, après son retour définitif à Bruxelles, à la terrasse du Café des Boulevards, il avait renoué. Ce n'est que plus tard, en interrogeant Darmand, que Lamercy apprit tous les déboires de celui que jadis il avait connu florissant représentant de fabrique. Il attachait trop peu d'importance aux étroites conventions mondaines pour fermer sa porte à ce pauvre homme introduit chez lui presque par surprise, après

l'avoir une fois reçu. Il continua donc à l'accueillir avec une pareille cordialité; il le traitait avec la même prévenance que ses autres hôtes et laissait grandir sa sympathie pour un homme armé d'une si radieuse et si sereine philosophie qu'il s'illusionnait sur son propre sort... Lavaux savait profondément gré à Lamercy de la flatteuse et réconfortante considération qu'il lui manifestait si amplement. Pour l'en remercier, il ne manquait jamais, le jeudi, d'aller présenter ses hommages à sa jeune femme. Il trouvait Charlotte au salon avec sa marraine, celle-ci occupée à un travail de tapisserie, celle-là quittant le tabouret du piano pour s'avancer vers le visiteur, qui était régulièrement le premier à s'annoncer chez elle l'après-midi de ses réceptions

Mademoiselle Hortense Bomal frisait la cinquantaine; grande et forte, bien proportionnée, elle paraissait moins que son âge, car elle avait la saveur et la santé d'un appétissant fruit mûr. Elle se distinguait surtout par une plasticité remarquable, par une démarche majestueuse, une démarche qui semblait orgueilleuse à ceux qui ignoraient sa simplicité et sa modestie; et cette allure de grande dame contrastait avec la placidité confiante de son visage et la tendre douceur de ses yeux pers. A dix-huit ans elle s'était promise à un lieutenant d'infanterie, Vital Marlier, qui aida sa future épouse à tenir Charlotte sur les fonts baptismaux, Charlotte née le mois même de leurs fiançailles.

Tout était prêt pour le mariage, lorsque l'officier mourut, loin de celle qu'il adorait : Parti au Congo avec la première expédition belge, Vital Marlier succombait à Boma, au moment de s'embarquer pour l'Europe. Un paquebot ramena au pays natal les cendres de cet humble pionnier de la colonisation africaine. La fiancée, vêtue de deuil, alla recevoir à Anvers le corps de son ami. Elle observa dans la suite le plus virginal des veuvages et entretint, pour la mémoire de l'officier défunt, un culte dont le temps n'émoussa point la ferveur touchante.

D'autres hommes la recherchèrent. Aucun des partis ne lui convint. Elle préféra se consacrer à l'édu-

cation de sa petite Charlotte, comme elle disait, devenue orpheline au moment d'atteindre à l'adolescence. Elle avait consacré à cette éducation la moitié de sa petite fortune et estimait que l'affection grandissante de sa filleule, de leur filleule songeait Hortense Bomal en évoquant le souvenir de Vital Marlier, était la plus parfaite des récompenses que pût recevoir son sacrifice. Aujourd'hui, l'homme qui lui plaisait le plus était le baron. Tout de suite ils s'étaient sentis pris dans les liens d'une vive sympathie mutuelle. La réminiscence, chez mademoiselle Bomal, tout au moins, jouait un grand rôle dans cette sympathie. L'amour toujours fidèle de son fiancé défunt lui avait donné naissance : Le baron lui rappelait Vital Marlier.

Quand Lavaux lui parlait, elle croyait entendre l'écho de la chère voix tue ; dans les attitudes et les mouvements du gentilhomme, elle retrouvait la martialité du lieutenant. D'ailleurs, l'officier aurait exactement l'âge du baron. C'était Vital Marlier qu'elle revoyait, Vital Marlier devenu vieux, Vital Marlier colonel en retraite, Vital Marlier son époux resté aimant... Son illusion parfois la subjuguait complètement : Alors elle croyait vraiment que l'explorateur ne l'avait jamais quittée et que depuis un quart de siècle ils savouraient l'enchantement d'une vie matrimoniale sans nuages... Pareille illusion la ravissait, et, partant, la société de Lavaux Sainte-Anne lui devenait de plus en plus agréable.

Il lui parlait de son régiment, le régiment des grenadiers, s'autorisait à lui narrer des souvenirs de garnison et de grandes manœuvres. Les anecdotiques mémoires de l'ancien soldat évoquaient pour Hortense Bomal le temps où Vital Marlier lui faisait la cour. Lui aussi l'entretenait souvent de sa compagnie et des événements de l'armée. De son côté, le baron montrait pour la vieille demoiselle une inclination non moins sérieuse que celle dont il devinait être l'objet. Il était tout à fait séduit lorsque le sourire d'Hortense Bomal découvrait ses dents merveilleusement blanches. Leur double rangée intacte donnait alors à sa physionomie une clarté de véritable jeunesse. Les

dents d'Hortense Bomal! On s'en occupait beaucoup; peu de gens ne les croyaient pas fausses. La digne demoiselle le savait et s'amusait de l'opinion de ceux qui si bénévolement l'accusaient de coquetterie. Pour y répondre le plus spirituellement possible, elle se contentait de s'égayer à toute occasion afin d'exposer dans leur pureté d'ivoire ces deux rangées de perles plus blanches que celles de son collier et qu'encadrait la belle ligne régulière des lèvres restées rouges. Chez sa filleule, son renom de bonne fourchette suffisait à opposer à l'opinion du monde le démenti le plus catégorique. Le premier soir où il eut l'honneur de dîner avec elle, le baron put se convaincre immédiatement de ce renom dont elle ne se formalisait pas. Car Hortense Bomal ne refusa point des plats que le domestique lui présentait, depuis le bisque et les timbales, jusqu'à la poularde truffée agrémentée d'airelles, et la glace en bouquet de pêches. Elle avait dit son appétit coutumier à Lavaux Sainte-Anne, placé à sa droite, allant jusqu'à s'enorgueillir de son faible pour les pointes d'asperges à la crême qu'on venait de servir. Le baron l'écoutait. Pour rester sur ce terrain gastronomique où elle avait placé la conversation, il lui narrait les incidents de certains de ses soupers mémorables avec Joseph Jamarre, dans sa métairie namuroise, soupers dont le menu était loin de valoir celui dont ils appréciaient tous deux si largement la diversité. En levant son verre, Henri de Lavaux portait les yeux sur Charlotte Lamercy; les deux rondeurs frissonnantes de sa superbe gorge, à moitié nue dans le décolleté d'une robe de tulle jaune aux paillettes d'or, faisaient penser à de beaux fruits sur les bords d'une corne d'abondance. Jacques Darmand, assis à son côté, lui narrait les phases embrouillées d'un crime obscur, que sa facile imagination corsait en le grossissant de circonstances passionnelles.

Le baron de Lavaux Sainte-Anne prit donc l'habitude d'aller chaque semaine chez Charlotte Lamercy. Il lui était donné, en profitant de son jour de réception, de causer avec cette amie nouvelle dont le commerce lui procurait un si sensible plaisir. Le gentil-

homme prodiguait à Hortense Bomal les attentions, les prévenances dont il entourait autrefois les demoiselles de la Grande Harmonie. Ces visites flattaient la vieille fille. Elle soignait spécialement sa toilette pour plaire à cet adorateur que lui avait donné le capricieux hasard.

Charlotte Lamercy et Jacques Darmand observaient cette puérile et touchante intrigue. Avec une joie curieuse, la femme du consul suivait les phases de cette cour que le baron faisait à sa marraine le jeudi après-midi. Le manège innocent de ces amoureux à têtes blanches, qui comptaient ensemble plus d'un siècle d'âge, la touchait par sa jolie sincérité. En plaisantant un soir devant l'abbé Delangle, elle avait déclaré qu'il faudrait sans doute les fiancer tôt ou tard, puisqu'ils n'en avaient pas eux-mêmes l'audace. Mais le rêve de Lavaux n'osait prétendre à pareille altitude! Comment songer, lui, très pauvre homme, à épouser une femme presque riche, accoutumée au luxe bourgeois, et dont sa dure vie laborieuse ne pourrait pas satisfaire les moindres fantaisies? La voir souvent, lui parler, suffisait, croyait-il sincèrement, à son bonheur. Le dimanche, avant le déjeuner, il lui envoyait des fleurs.

Un soir, elle consentit à ce qu'il la conduisît au théâtre de la Monnaie, où la Société française de bienfaisance donnait sa représentation de gala annuelle. Jacques Darmand, soupçonnant l'usage qu'il comptait en faire, avait offert au baron les deux fauteuils de son service de presse. Les artistes jouaient *Guillaume-Tell*, dans lequel un ténor de l'Opéra de Paris tenait le premier rôle. Henri de Lavaux exhibait sa brochette rutilante sur le revers de soie de son frac. Joseph Jamarre occupait une place derrière lui, et, pendant un entr'acte, il le présenta à Hortense Bomal. Debout, au milieu des habits noirs, appuyés au rebord des sièges, tournant le dos à la scène, les deux vieux amis, s'interrompant de causer avec Hortense Bomal, lorgnaient les spectateurs du balcon et des loges. Puis, durant un quart d'heure, la vieille demoiselle et les deux amis échangèrent, sur l'aspect glorieux et pittoresque de la salle, des

réflexions admiratives, tandis que le procureur saluait cérémonieusement des personnes qu'il reconnaissait du bout de ses jumelles et dont parfois il disait le nom aristocratique à son interlocutrice. Le lendemain, selon leur habitude fidèle, le magistrat et Lavaux devaient précisément dîner ensemble à la *Taverne Royale*. Le magistrat, le rideau tombé, en serrant la main au baron, lui rappela amicalement leur rendez-vous et prit congé, de manière extrêmement galante, de cette dame distinguée dont le baron aidait à passer le manteau.

Henri de Lavaux reconduisit Hortense Bomal en fiacre. Chemin faisant, comme le cheval trottinait sur le macadam du boulevard Anspach pour gagner le Marché-aux-Poulets, il évoquait, ému, la solidité de cette amitié de quarante ans. Dans un flux d'expressions affectueuses, il disait les qualités de cœur et d'esprit de ce féal compagnon qui, entre tant d'autres, oublieux, lui était resté fidèle malgré son infortune. La semaine suivante, le baron mena Hortense Bomal à une Fancy-fair mondaine. Pour s'y rendre et en revenir il avait loué, cette fois, un coupé de remise. La marraine de Charlotte Lamercy étrennait, à cette intention, une robe de drap violet et un chapeau noir à grandes plumes grises. Jacques Darmand, le carnet aux doigts, allait de groupe en groupe, d'échoppe en échoppe, la bouche en cœur; sanglé dans une redingote à longues basques qui lui cintrait élégamment la taille, avec son petit collier de barbe blonde et ses cheveux demi-longs, il ressemblait à un poète de l'époque romantique; il questionnait, inscrivait les noms et les titres des patriciennes vendeuses, et saluait avec des références dont la gaucherie proclamait qu'il les pratiquait peu.

Lavaux rencontra Joseph Jamarre; celui-ci complimenta sa compagne sur sa toilette et s'informa si elle avait gardé un bon souvenir du spectacle de l'autre soir. Le commissaire en chef de police, qui passait en grand uniforme, salua d'un geste familier de la main son ancien chef de file aux grenadiers et s'inclina respectueusement devant la dame à qui il offrait le bras. Le baron paya un louis une gerbe de

quelques roses, un autre louis un colifichet dont son amie avait loué la joliesse. Ils prirent le thé après avoir invité le journaliste à leur petite table; il en coûta au baron deux autres pièces de cent sous. Le vestiaire exigea à la sortie une suprême dépense qui porta les frais de cette demi-journée de prévenante galanterie à soixante-trois francs. Le lendemain et le samedi suivant, dans leurs échos mondains, *la Voix Nationale* et *l'Ecran* signalaient la présence des deux vénérables amoureux à cette cérémonie d'ouverture et décrivaient en cinq lignes laudatives la toilette d'Hortense Bomal.

Tout l'hiver suivant, le baron accompagna mademoiselle Bomal, chaque mois, aux concerts classiques du théâtre de l'Alhambra. Ils avaient pour voisin Jacques Darmand, fervent amateur de musique, mais musicien plus que médiocre. Ces agréables et francs tête-à-tête devenaient pour le baron la joie principale de son existente. Devoir sacrifier un de ces après-midi où il lui était permis de la voir et de lui parler, lui eût été un chagrin profond. Sa pensée, constamment, allait vers elle, même, et surtout, quand il était assis au milieu de ces deux affreuses sœurs Rolin, qui ne se doutaient point que de jour en jour l'abîme se creusait davantage qui les séparait de leur hôte jalousé. On eût dit que Lavaux s'attendait à recevoir son amie dans son humble habitation. Car il ordonnait son petit appartement avec un soin dont il était le premier à s'étonner. Toutes les semaines il chargeait une journalière de nettoyer de fond en comble son salon, où il ne laissait plus entrer un visiteur avant qu'il n'eût, devant lui, frotté parfaitement ses pieds sur le paillasson placé devant la porte. Il voulait que tout fût prêt, à chaque seconde de la journée et du soir, à lui faire honneur.

Ses clients ordinaires ne le reconnaissaient plus, tant le bonheur se réflétait sur son visage épanoui. Coquet par nature, il se transformait en dandy. Il ne détachait plus jamais de son œil gauche son monocle. Autrefois, il le laissait pendre des heures entières au bout de son fil de soie, et lorsqu'il s'entrechoquait avec les mailles de sa chaîne de montre, il ne prêtait

qu'une oreille distraite à cette musique, qui eût cependant dut le rappeler à plus de correction. En face des commissionnaires de place et des cochers de fiacre, il adoptait un débit plein de hauteur détachée et qui surprenait ces besogneux avec lesquels, dans le temps, il ne refusait pas pourtant de vider un verre de bière ou d'alcool devant le zinc du cabaret du rez-de-chaussée, tout en discutant l'objet qui avait motivé leur venue et exigerait une démarche du baron auprès de l'autorité. Il tenait tout le monde à distance, répondait sèchement, mais poliment, aux voisines immédiates qui, sur le trottoir, le conviaient à des causettes inutiles, et prévenait ainsi leurs familiarités.

Néanmoins, au lieu de lui porter préjudice, cette attitude, pleine d'une morgue parfois ridicule, lui valait un surcroît de travail. Cet air suffisant, mais qui ne blessait pas, cet air de supériorité, toutefois dépourvu de dédain, inspirait à tous une respectueuse confiance ; et cette confiance grandissait, au détriment des écrivains publics plus mêlés que lui au populaire. Les lettres à rédiger, les démarches à tenter, tout cela se multipliait sans cesse. Et le baron s'en réjouissait. Levé de grand matin, il s'installait devant sa table ; à midi, il cessait sa besogne et allait déjeuner chez les sœurs Rolin, de plus en plus surprises de la rapidité taciturne avec laquelle il expédiait son repas et des courts instants qu'il restait à manger le dessert,— dont il ne considérait même plus la saveur, — que le relatif talent culinaire des cirières s'efforcait de varier au mieux. Il réintégrait rapidement sa demeure, s'habillait, et allait travailler aux archives du royaume. D'autres après-midi, il se rendait directement au parquet, où l'huissier, sans l'annoncer, l'introduisait dans le cabinet du procureur du roi. Le cigare aux doigts, tirant des bouffées lentes, les deux amis causaient, assis, près du large bureau, l'un en face de l'autre. Avant qu'il partît, le magistrat dictait au baron des notes sur les instructions en cours. Puis, abordant un objet moins prosaïque, il lui demandait des nouvelles d'Hortense Bomal, dont Lavaux renouvelait, pour la dixième fois, l'éloge, d'une voix dont l'intonation laissait deviner combien

son âme était éprise. Tout à coup, le procureur s'exclamait :

— Mais pourquoi ne l'épouses-tu pas ? Je suis sûr que vous le désirez tous les deux.

Le baron de Lavaux-Sainte-Anne répondait avec une mélancolie résignée :

— Tu n'y penses pas ! La demander en mariage ?... Je ne suis pas de son rang. On se moquerait de moi. On me croirait fou, sinon présomptueux, et je serais à jamais couvert de ridicule !

Joseph Jamarre protestait. Cette union serait fort honorable, affirmait-il. Lavaux apporterait, lui, son expérience profonde de la vie et le solide dévouement d'un cœur dont Hortense serait enchantée de sonder les hautes vertus domestiques. Cette fortune morale valait bien la petite rente de trois mille francs que mademoiselle Bomal partagerait avec son époux. C'était plus qu'il ne fallait, d'ailleurs, pour ne manquer de rien, surtout à deux êtres économes. Joseph Jamarre souhaitait ardemment que son ami fît une fin et s'affranchît pour jamais de l'existence pénible, difficile et attristante, bien qu'honorable et besogneuse, qu'il menait depuis dix ans. Il entretenait dans l'esprit de Lavaux, par l'expression d'un radieux optimisme, l'espoir que tout s'arrangerait, et qu'il était permis à l'homme de compter sur la Providence, qui vient parfois au secours de ceux qui sollicitent son intervention.

Si l'abondance de la besogne augmentait notablement le gain du baron, il s'en fallait de beaucoup que sa bourse grossît. Ses attentions à l'adresse d'Hortense Bomal l'engageaient dans des dépenses exagérées. L'envoi de tous les petits cadeaux qu'il lui offrait n'était point compatible avec l'économie : l'argent fondait. Pourtant, au risque de s'enfoncer dans une situation inextricable, il ne voulait rien changer à ses nouvelles habitudes. Son amie se serait bientôt aperçue de ce changement ; elle en aurait du dépit, et du coup s'évanouirait, dans l'esprit d'Hortense, cette réputation de parfait gentleman qui, croyait Henri de Lavaux, avait inspiré à la marraine de Charlotte Lamercy le penchant qu'elle ne lui

cachait pas. « Baste ! advienne que pourra !... songeait-il, des jours meilleurs luiront. » Ce ne serait pas la première fois que, chez lui, de bonnes heures succéderaient à des heures d'inquiétude. L'adversité bientôt lui tiendrait compte de ces dix ans d'épreuves vaillamment endurées et céderait la place à la fortune. Dans la ténèbre de son humble activité, il croyait déjà voir les premiers rayons d'un clair soleil rédempteur... Cet optimisme opiniâtre faisait sa force et son énergie. Il lui devait incontestablement de ne point avoir connu la véritable misère, puisqu'il n'avait jamais manqué de pain. Dans ses plus mauvais moments de détresse, il savait se convaincre que le dénûment n'est un poison mortel que pour ceux qui s'y abandonnent sans essayer de le vaincre ou tout au moins de l'écarter d'eux.

A la sortie de l'hiver le baron se trouva sans un sou. Longtemps il hésita sur la détermination à choisir. Un beau matin, il prit au fond d'un tiroir le grand module en or, enrichi de brillants, de sa croix militaire, bijou que lui avaient offert jadis les sous-officiers de son régiment, le mit en poche, et alla l'engager pour quatre cents francs au Mont-de-Piété de la rue de la Gouttière. Il revint chez lui et s'empressa d'enfermer les quatre billets de banque dans sa cassette, qui était vide. Parcimonieusement, selon les exigences de ses galanteries, il puisait dans cette réserve qui, pensait-il, ne serait jamais épuisée.

Tandis que le baron faisait une cour de plus en plus tendre et attendrissante à Hortense Bomal, l'amitié de sa filleule et de Jacques Darmand se faisait aussi de plus en plus étroite. A mesure que grandissait l'attachement du journaliste pour la femme du consul général, il lui semblait qu'il la connaissait depuis toujours, tant elle avait pris tout de suite une place prépondérante dans ses pensées. Cette illusion avait pour origine beaucoup d'identité de sentiment. L'un et l'autre avaient perdu prématurément leurs parents; ils avaient été sevrés dès leur adolescence de l'affection attentive de ceux que l'homme, s'il a le bonheur de les conserver à son adoration respectueuse, s'accoutume à écouter quand il est devenu

un vieillard lui-même. Certes, Charlotte Lamercy avait trouvé chez sa marraine un peu de cet appui et de cette affection que deux êtres seulement sont capables de nous dispenser ici-bas ; elle n'en soupçonnait que mieux combien, en l'absence de tout proche dévoué, l'orphelinat de Darmand avait été vide de joie familiale et de confiance partagée. Il l'entretenait souvent des siens, et elle se rendait compte qu'il avait hérité des traits si nombreux de son père et de sa mère, qu'elle avait pu se faire un portrait moral authentique de ceux que le rédacteur de *la Voix Nationale* continuait à chérir de l'amour le plus reconnaissant et le plus fidèle.

C'est donc la commune détresse ancienne de leurs années d'enfance qui engendra leur sympathie et amplifia celle-ci quand ils eurent naturellement sondé la profonde vertu de deux cœurs qui battaient si fort à l'unisson au souvenir d'impressions, de regrets et de confidences identiques. Mais ce qui les rapprocha davantage, ce fut de se découvrir des goûts, si pas semblables et absolument pareils, tout au moins basés sur une façon presque analogue de comprendre et d'admirer. Pourtant si, par inexpérience et par la sagesse farouche et d'ailleurs purement instinctive d'un passé sans passion, Darmand était toujours prêt à confondre la vie et l'art, ne séparant pas les sensations que l'un ou l'autre lui procuraient et se laissant aller à jouir de la confusion illusionnante de ces deux éléments sensibles, Charlotte possédait une émotivité plus positive. Sa culture esthétique n'était pas assez large et assez méthodique pour que, un seul instant, elle eût pu être entraînée dans ce courant de doux embrouillements spéculatifs où se plaisait l'âme de son imaginatif confident.

Élevée par une marraine pratique, bien que sentimentale, rien n'échappait donc à Charlotte de la réalité des choses. Cela ne l'empêchait pas, à cause de son caractère inquiet, et parfois fantasque, de subir le charme de leur poésie. Devant une œuvre d'art, son plaisir se mesurait surtout d'après l'intensité d'émotion de son auteur, ce qui fait que derrière une création elle supposait constamment le créateur

et, par conséquent, l'instrument humain des réalisations les plus inspirées, les plus apparemment idéales. Ils se querellaient parfois sur l'essence du beau, mais étaient infiniment d'accord sur l'existence, sur l'attrait et la nature consolante du beau, qui, pour la platonicienne Charlotte Lamercy, était la magnificence du vrai et son reflet le plus troublant, alors que pour le métaphysicien Jacques Darmand il était l'émanation plutôt spirituelle de la splendeur relative des choses tangibles.

Fréquemment ils s'entretenaient de l'Italie, et la jeune femme s'étonnait que son interlocuteur pût lui parler avec une compétence si étendue de tant de monuments immortels, qu'il avait étudiés un peu partout dans les musées et les livres, d'après des copies et des reproductions, alors qu'elle-même les avait vus de près. Mais il était mieux renseigné que Charlotte; il n'ignorait rien, signalait sans pédanterie, comme un homme qui refait en pensée des excursions et des visites mémorables et chères, les nefs et les chapelles qu'ornent ces œuvres, les salles des galeries qui les possèdent, les palais qu'elles magnifient, allant jusqu'à établir des comparaisons avec des toiles ou des sculptures voisines pour justifier ses préférences.

Un soir, à table, au début de l'automne, placé à côté de l'adorable amphytrionne, il avait, en quelques phrases, esquissé, de cette voix nuancée si convaincante qu'il adoptait en discourant de ses sujets préférés, l'évolution de l'art padouan à travers deux siècles, depuis Giotto et Donatello jusqu'à Mantegna, caractérisant l'influence initiale et l'action péremptoire et prépondérante de ces deux maîtres florentins qui infusèrent leur sang à cette école aux tendances splendidement réalistes. Darmand quittait la chapelle de la madonne dell' Arena pour entrer à l'église des Eremitani, afin de gagner ensuite, à travers un quartier qu'il semblait avoir dix fois parcouru, l'église de Saint-Antoine, dont le parvis montre l'immuable et pesante chevauchée du condottière Gattamelata... Madame Lamercy avait passé autrefois deux jours à Padoue; mais la topographie

de la cité véntitienne ne lui était pas du tout familière. Elle était un peu interloquée, car le voyageur semblait être Darmand, puisqu'elle l'écoutait comme si il lui eût narré des sensations véritablement vécues. Quand il eut fini, encore subjuguée, elle ne put résister au désir de lui dire avec un sérieux trop involontaire pour être ironique :

— Quand je retournerai en Italie, je vous demanderai d'être mon guide !...

Cette saillie fit sourire les convives. Adolphe Lamercy cependant, dont l'incorrigible jalousie ne goûtait pas la franchise nullement préméditée et non plus ambigue de cette innocente boutade, mais qui voulait simuler son mécontentement, s'exclama, assez lourdement et pincé, de l'autre côté de la table :

— Allez-y, ne vous gênez pas !...

Cet incident mit Jacques extrêmement mal à l'aise. Un trouble inconnu emplissait son cœur, qui battait avec une précipitation dont sa calme et normale existence ne connaissait pas de précédent. Jamais il n'avait été secoué par une sensation pareille ; il lui semblait que l'instant était à la fois infiniment délicieux et infiniment cruel. La rougeur qui lui montait au front et aux joues était plus vive que toutes les rougeurs dont sa timidité avait éprouvé l'ennui. Il eût préféré mourir plutôt que de fixer ses yeux tout humides de l'envie de pleurer sur le visage de son hôte, qu'il avait la conscience, ou plutôt l'inconscience, — car toutes ses impressions et ses idées à ce moment de sa vie furent singulièrement vagues, — d'avoir intensement offensé.

Le frôlement de la dentelle ornant la manche du corsage de sa voisine et que celle-ci, en posant la main sur la table, avait rapprochée du poignet de Darmand, fit sur sa chair glacée et frissonnante l'effet d'une brûlure. Il retira sa main presque avec effroi, et il concentra dans ce geste ce qui lui restait de sang-froid ; il parvint à oublier tout le reste, et tourna la tête vers Charlotte Lamercy. Celle-ci le dévisageait, presque toute blanche, la serviette sur la bouche pour cacher la pâleur de ses lèvres temblantes. Il y avait dans leurs prunelles à tous les deux l'éclat d'une

émotion si singulière, et en même temps un besoin si inéluctable de se l'avouer muettement, qu'ils seraient longtemps restés ainsi, les yeux dans les yeux, étrangers à tout ce qui était là, à tous ceux qui étaient là, proches ou amis...

Cela ne dura qu'une seconde, un dixième de seconde, ce que dure une étincelle... Seuls Charlotte et Jacques s'aperçurent de leur trouble respectif sans oser encore en rechercher la source tendre et puissante, car la distraction de ce dîner ne leur permit point, de toute la soirée, d'aller voir au fond d'eux-mêmes, dans la quiétude d'une songerie recueillie, ce qui avait pu déterminer ce frisson dont elle et lui avaient été si suavement, si douloureusement secoués. Et puis, chacun avait si peur d'être seul avec lui-même, tant ils étaient également sûrs que leur navrance naîtrait de la confrontation de leurs sens avec leur âme, qu'ils souhaitaient que ce repas, dont ils auraient cependant voulu être éloignés, se prolongeât indéfiniment. L'abbé Delangle, qui suçait sa glace avec une joie gourmande, sans lever la tête, intervint tout à coup, comme si le motif de la discussion, si inattendûment close, et à laquelle avait succédé le court et pesant silence que le brave ecclésiastique venait de rompre fort à propos, lui eut rappelé un objet qui l'intéressait particulièrement :

— C'est entendu, allez en Italie!. . Mais vous, Jacques Darmand, avant de vous y rendre, venez donc voir à Meysse des peintures d'un artiste bruxellois qui y a longtemps vécu, qui doit même à l'Italie le plus clair de son génie.

— Vous collectionnez donc des tableaux à présent, interrogea Hortense Bomal, assise à droite de l'abbé; vos camées ne vous suffisent plus?...

— Il vous faudra bientôt un conservateur! remarqua, sur un ton plaisant, le baron de Lavaux.

— Oh! pour les tableaux dont je vous parle cela serait superflu : Les fresques sont des œuvres qui ne risquent pas d'être enlevées par des cambrioleurs. A moins d'emporter l'édifice qui les abrite...

— Cela s'est vu, répliqua l'anticlérical Lamercy, sur un mode taquin : Vous oubliez la translation de la maison de la Vierge à Lorette...

Le trouble de Jacques avait presque entièrement disparu. La rougeur de son front avait fait place à une roseur peu perceptible; ainsi, dans le ciel rasséréné, après l'orage glisse et passe un suprême nuage, que bientôt l'azur absorbera totalement. Son assurance revenait, et, dans ses idées tantôt brumeuses et embrouillées, se rétablissait la claire ordonnance de la réflexion. La reprise si opportune de la causerie lui permit de tout à fait se reconquérir. Il fut heureux, en soulignant les paroles du consul, d'obtenir pour lui-même comme le pardon de l'offense bien illusoire que, dans son imagination facile, il croyait lui avoir faite tantôt :

— Un grand peintre, Tiepolo, a glorifié cet événement dans une large détrempe, au plafond de l'église Gli Scalzi, à Venise; vous savez, ce temple de style baroque, près du pont de la station, à droite du Canalazzo...

— En l'occurence, reprenait le curé, il ne s'agit ni de Venise, ni de Lorette, ni de Tiepolo, mais de Meysse et de Bernard Van Orley...

— Abbé, intervint Charlotte Lamercy, vous nous faites languir. Faut-il deviner?...

— Vite au fait, vite au fait! cria Henri de Lavaux, sur l'air des lampions, et en frappant le manche de son couteau, en cadence, sur la nappe.

— Le fait est simple, s'empressa de répondre le pauvre abbé, nullement démonté par cette gaie mise en demeure : Dans mon église, derrière les autels des chapelles du transept, autels que nous avons déplacés ces jours-ci, mon vicaire et moi nous avons découvert des traces de peintures anciennes. Je les ai examinées et me suis assuré que, sous la couche de crépi, les compositions recouvraient la surface entière des murs supérieurs. Pendant toute la semaine, aidés de plusieurs ouvriers, nous avons soigneusement travaillé au dépouillement de cet enduit de plâtre, qui a si miraculeusement conservé ces deux fresques merveilleuses. Car elles sont merveilleuses, doublement merveilleuses, d'abord parce qu'elles ressuscitent, ensuite parce qu'elles sont d'un art magnifique...

— Et que représentent-elles? interrogea, extrêmement intéressé, Jacques Darmand, que les paroles du

prêtre venaient de ramener dans son domaine de prédilection.

— A droite, la Mort de la Vierge; à gauche, le Jugement dernier. Pour moi, elles sont de Bernard Van Orley; les dates de la construction de l'église et et du retour en Brabant du peintre de Marguerite d'Autriche coïncident. Et puis, ce qui ne trompe pas, c'est le caractère des personnages, qui proclament nettement les influences romanisantes; il y a là quelques figures qui paraissent empruntées aux ouvrages de Mantegna et de Signorelli. D'ailleurs, vous, Darmaud, qui n'aimez que l'art et qui êtes compétent, je vous invite à venir les voir, car je ne sais si vous autres, mesdames et messieurs, vous consentiriez à perdre une journée pour aller regarder en province des décorations encore confuses sous le crépi çà et là subsistant. Vous me direz si mes hypothèses sont fondées.

Avant que le consul eût pu répondre par déférence que tous seraient certainement enchantés de se rendre à l'invitation du curé : « J'irai quand vous le voudrez, déclara le journaliste, dans son impatience d'admirer; le plus tôt possible, demain, si cela vous arrange?... »

Il alla, en effet, à Meysse le lendemain. L'abbé avait raison : Les fresques étaient de Van Orley. Mais, plus documenté, Darmand, qui s'était muni d'une série de photographies d'œuvres du maître, par des comparaisons et des découvertes d'analogies, vérifia plus positivement et plus scientifiquement aussi l'attribution du pieux archéologue. Et, vraisemblablement, les deux détrempes, qui réclameraient une restauration peu compliquée, mais sagement entendue, avaient été exécutées après l'achèvement du triptyque de la *Patience et des Épreuves de Job*, du Musée de Bruxelles. Le reporter de *la Voix Nationale* consacra à cette splendide et précieuse trouvaille une étude sensationnelle où, pour la première fois, il lui fut offert de manifester, par écrit, son érudition raisonnée et de mettre en valeur les qualités si persuasives de son sens de la beauté et de son jugement critique.

(*A suivre.*) SANDER PIERRON.

LES LIVRES

Edmond PICARD.

PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRES; DIALÉGOMÈNES; VIE SIMPLE.

(Un vol. in-18, Veuve Larcier, éditeur.)

En lisant la pose truculente d'Edmond Picard, riche en trouvailles de mots, abondante et hardie, j'ai toujours senti s'éveiller en mon esprit le souvenir de la langue opulente, pittoresque, savoureuse de Rabelais.

Avec les fatales différences dues au génie particulier de l'époque et surtout de la race, c'est, chez l'un comme chez l'autre, une égale franchise, une égale volonté d'exactitude dans le terme exigé, conforme absolument à la pensée, c'est la même générosité verbale, le luxe d'épithètes et la faculté de suppléer par une invention à la fois ingénieuse et savante à l'indigence du vocabulaire français.

Mais aujourd'hui, en finissant de lire le nouveau livre d'Edmond Picard, je constate que l'analogie va bien au delà d'une parenté verbale; le tour d'esprit, la philosophie de l'un procèdent sans contredit des moralités auxquelles l'autre avait arrêté ses investigations et ses déductions, son raisonnement et son expérience.

Je ne crois pas qu'il soit possible de lire un livre plus réconfortant que celui dont je parle en ce moment. Des critiques superficielles ou de parti-pris lui reprocheront peut-être de n'aboutir qu'à proclamer l'inutilité de l'effort, à prôner une résignation veule et un scepticisme amer. Non point. En méprisant l'ambition vaine, en raillant l'aspiration orgueilleuse à une félicité ou plutôt à une perfection située très au delà des humaines aptitudes et des humaines possibilités, l'auteur nous offre la sauvegarde de sagesse, de raison, d'humilité dont nous devons attendre la seule paix absolument efficace.

L'*A-peu près* que « la Nature s'obstine à ne point dépasser et que tous les efforts humains ne sont jamais parvenus à surmonter », n'est-ce pas une forme moderne du *Pantagruélisme* de ce « goguenard et puissant Rabelais », toujours confit dans le mépris des choses fortuites, toujours disposé à se consoler

d'un mal par la joie du plaisir avec lequel ce mal immanquablement voisine, toujours content d'un « sort moyen » ?

« La vie n'est irritante, écrit Edmond Picard, que pour qui a la malencontreuse habitude de lui demander plus qu'elle ne concède. »

Bréviaire d'humilité, disais-je : j'en citerais vingt preuves; cette phrase en contient une qui résume toutes les autres : « c'est un des propres de l'activité humaine de ne pouvoir discerner les facteurs, les moteurs qui la mettent en mouvement et de confondre alors cette ignorance avec le libre arbitre. »

Il faut que nous méditions ces pages. Elles sont plus profondes, dans leur ton volontairement simple, dans leur style intentionnellement débarrassé du prétentieux fatras technique des moralistes professionnels, que beaucoup d'exposés méthodiques et savants de doctrines abstraites. Leur sincérité doit plaire; on les louera de n'inspirer aucun découragement, mais de s'ingénier à montrer ce qu'il y a de séduisant dans la curiosité énorme de la vie. L'auteur nous y invite, non pas à nous désoler, à considérer combien peu d'agréments s'offrent à côté de la somme libérale des déboires, mais à s'émerveiller de cette diversité même. Il rappelle que si Shakespeare soupira que la vie est un rêve, Baudelaire gronda qu'elle est un mauvais rêve, — témoignage entre cent de la différence d'appréciation des plus hauts esprits.

S'il fallait, en un mot, découvrir une formule en laquelle Edmond Picard aurait condensé l'essentiel de la philosophie qui est la sienne et dont il nous propose pour cela l'excellent exemple, nous la trouverions peut-être dans cette interrogation qui contient en soi-même sa réponse : « Le Bien et le Mal, le Plaisir ou la Souffrance existent-ils dans la vaste et harmonieuse Nature, ou, seulement en nous, par une déformation que fait notre conscience des phénomènes incessamment fourmillant dans l'Univers? »

* * *

Jules DELHAIZE.

LA DOMINATION FRANÇAISE EN BELGIQUE

(2 vol., chez Lebègue.)

Ce n'est pas un récit très fidèle des événements mémorables et tumultueux qui agitèrent nos provinces à la fin du XVIIIe

et au commencement du XIXe siècle, ce n'est pas une nombreuse et exacte énumération de faits rapportés dans des documents adroitement consultés que M. Jules Delhaize a entendu se borner à faire. La préoccupation de l'auteur des deux volumes compacts et remplis d'édifiantes considérations fut autrement intéressante et louable.

M. J. Delhaize, tout en racontant, bien entendu, les épisodes guerriers et les complications diplomatiques dont notre pays fut le théâtre ou l'objet, s'est ingénié à dégager de toute l'obscurité des politiques rivales, des ambitions, des enthousiasmes, des fureurs, des alarmes, des roueries d'une époque plus tragique et passionnée que nulle autre, ce que l'on peut appeler une impartiale philosophie. Et celle-ci, il en ramène l'objet et le souci à l'examen de notre destinée de peuple infortuné une fois de plus écrasé dans le choc des puissants adversaires, nos voisins, balloté d'une convoitise à l'autre, partagé entre des sympathies de race, d'intérêts ou simplement de préférences contradictoires.

La situation de nos provinces depuis les temps lointains et fameux des dominations bourguignonnes n'a cessé de se renouveler de siècle en siècle, douloureuse avec constance, périodi quement désespérée après qu'elle fût un instant prospère et glorieuse.

M. Delhaize nous montre, avec une frappante clarté, les Belges de 1792, accueillant les jeunes républicains de France avec transport, avec soulagement, avec espoir.

C'est Jemappes; c'est la marche rapide et triomphale de Dumouriez; c'est l'organisation d'une République Belgique. Mais aussitôt après aussi c'est Neerwinden et les abus de l'esprit sectaire ignorant et cupide des Jacobins; c'est la trahison de Dumouriez; c'est le parti belge le plus démocrate et exalté lui-même qui se tourne vers l'empereur et appelle les Autrichiens avec ferveur.

Le deuxième volume de cet intéressant ouvrage est consacré à l'étude de la deuxième conquête assurée par la journée de Fleurus et les victoires de Pichegru et Jourdan. Nous y lisons comment la France dota notre pays d'une organisation réparatrice et généreuse après l'avoir un instant traité en pays conquis. Et ces alternatives funestes et favorables mènent nos pères à la francisation complète de 1797, à cette « fusion toute naturelle entre deux nations sœurs ».

M. Delhaize conclut à la légitimité de l'enthousiasme avec

lequel toute la population, y compris une partie du clergé et de la noblesse, accueillit la proclamation consécutive à la loi du 9 vendémiaire qui réunissait complètement et définitivement les neuf départements et leur accordait des privilèges d'égalité et de justice.

***

Firmin VAN DEN BOSCH.

LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI.

(1 vol., chez Dewit à Bruxelles.)

Lorsque je juge une pièce théâtrale j'estime qu'il faut non pas tant louer ou blâmer ce que l'auteur fait dire à ses personnages, mais bien plutôt la façon dont il leur fait proclamer une vérité que, lui, dramaturge, entend énoncer ou une thèse qu'il a le dessein de soutenir. Ce n'est pas la conviction de l'écrivain qui m'importe, c'est le procédé qu'il emploie pour me la présenter.

Il en va de même du critique et de son lecteur.

M'appartient-il d'approuver ou de blâmer M. Firmin Van den Bosch, par exemple, d'aimer ou de réprouver un auteur ou un livre selon que la doctrine, la morale, peut-être même l'esthétique et la philosophie inspirent diversement l'un ou cataloguent l'autre?

Je ne le pense pas.

Et quand je lis les jugements portés par ce lettré incontestablement érudit, à l'esprit très cultivé, sur quelques critiques et romanciers de France et de Belgique ou bien ses opinions sur des questions d'attachante actualité littéraire, je prise avant tout, et je veux signaler, sa consciencieuse logique d'argumentation, la clarté de ses déductions, l'indépendance de ses sentiments et surtout l'honnête et rare franchise de ses déclarations.

Je l'admire et le félicite notamment d'avoir le courage — le mot n'est pas excessif — d'écrire des phrases comme celles-ci, plus significatives en notre pays et en notre temps qu'en tous autres : « Qu'en présence d'une Renaissance artistique, les Catholiques sauvegardent jalousement les imprescriptibles droits de la religion et de la morale, c'est leur plus élémentaire devoir. Mais ce n'est point un motif, parce que certaines manifestations de cette Renaissance ne concordent point avec le Décalogue, d'opposer à cette Renaissance tout entière un bloc d'incompréhension et

de sarcasmes. Or, voilà bien le désolant spectacle auquel nous avons assisté, sous la poussée de certains journalismes, et d'un groupe de pieds-bots de l'enseignement ».

***

Arnold GOFFIN. — PINTURICCHIO.

(1 vol. illust., chez Laurens à Paris.)

Cet ouvrage de très pénétrante analyse prend place dans la précieuse collection française d'enseignement et de vulgarisation des *Grands Artistes*. Les meilleurs critiques d'art de l'heure présente y ont collaboré, donnant des études de la vie et de l'œuvre des maîtres du passé comme aussi des peintres et sculpteurs illustres des derniers siècles.

M. Arnold Goffin était tout désigné pour présenter la grande figure de l'un des représentants les plus glorieux d'une école dont notre distingué collaborateur connaît minutieusement la doctrine, les œuvres et les influences.

En étudiant Pinturicchio, l'auteur a brillamment concrétisé l'art parallèle des Mantegna et des Botticelli, du Pérugin et de Signorelli, de Ghirlandaio et de Filippino Lippi, de ceux-là qui « conjuguèrent si admirablement la réalité avec la fiction », de ceux-là qui ont immortalisé leur siècle en en délivrant l'esprit, venu « à la nouveauté tout à coup dévoilée du monde ».

***

H. FIERENS-GEVAERT.

LES PRIMITIFS FLAMANDS.

(Fascic. illustr., in-4°, à 4 francs. — G. Van Oest et Cie, édit.)

Les trois premiers volumes de cette gigantesque et superbe publication ont paru. La maison Van Oest donne une nouvelle preuve de son persévérant désir d'édifier un impérissable monument à la gloire de notre art belge si magnifique depuis les temps les plus reculés. Nos musées, nos églises, nos collections renferment notamment, épars et souvent bien peu connus, d'inestimables trésors dus aux génies des primitifs.

M. Fierens-Gevaert s'est chargé de les dénombrer, de les commenter avec l'autorité et l'agréable séduction de style que nous eûmes souvent l'occasion d'apprécier. Les frères Van

Eyck, Roger Van der Weyden, les peintres de l'école mosane, le Maître de Flémalle, Albert et Thierry Bouts occupent les premières livraisons de cette remarquable série.

***

Capitaine F. HARFELD.

DANS LE HOU NANN ET LE KIANG SI.

(1 vol., chez A. Dewit, à Bruxelles.)

Le capitaine Harfeld, au cours d'un long, difficile et savant voyage en Chine, a pénétré au cœur de certaines provinces inaccessibles à peu près jusque-là aux Européens. La haine de l'étranger y est grande. Les fanatiques y entretiennent une périlleuse agitation.

Le récit de l'expédition qui a osé franchir des frontières inquiétantes et est parvenue à se mêler à la vie politique, familiale, industrieuse d'une population dont les mœurs caractéristiques et la mentalité très spéciale n'étaient que fort peu connues, ne peut donc manquer d'intérêt et d'originalité.

L'ouvrage du capitaine Harfeld joint à son mérite pittoresque, celui d'abonder en précieux renseignements techniques capables d'aider à notre pénétration dans des pays riches où notre activité doit trouver de nombreux débouchés profitables.

***

Abbé P. HALFLANTS.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE.

(1 vol. in-18, à fr. 3.50, chez Dewit.)

Destiné à l'enseignement, ce manuel très méthodiquement fait, entend dégager de l'opulente moisson littéraire du dernier siècle le bon grain auquel s'est mêlée tant d'ivraie.

Le criterium de l'auteur est d'ordre avant tout moral. Sa ligne de conduite est d'apprécier les auteurs au point de vue moral autant qu'au point de vue littératre. Comme cette déclaration est nettement formulée dans une brève mais excellente préface, personne ne peut faire reproche à l'abbé Halflants du double souci qui a guidé ses choix et ses jugements.

Critique très averti, très documenté, l'auteur est sévère évi-

demment mais jamais injuste. Et son livre, s'il ne donne pas toute la physionomie du XIXe siècle, n'en donne pas un aspect faux. C'est une vision incomplète, partielle plutôt, sous un angle spécial qu'on ne peut blâmer, même si l'on n'en entend point adopter pour soi-même l'incidence.

***

Paulin RENAULT. — LÉON DE MONGE.

(1 broch. à fr. 0.50, Société belge de Librairie.)

La « Collection Diamant », sous le titre : *Lettres et Arts belges*, consistera en une galerie bibliographique, destinée à populariser quelques grandes figures nationales. La série littéraire s'ouvre par le portrait bien fouillé de *Léon De Monge*, critique, professeur et publiciste catholique dont le souvenir n'est pas éteint, ni les œuvres oubliées, surtout parmi la génération qui suivit ses cours, demeurés célèbres, à l'Université de Louvain.

***

IN MEMORIAM. — ED. DEFFERNEZ.

(1 vol., chez Hallet, à Charleroi.)

Un pieux dessein a provoqué, de la part d'amis fidèles, la publication d'un volume consacré à célébrer la mémoire d'un des chantres les plus sincères de la terre wallonne, récemment et soudainement disparu.

Ed. Deffernez fut un poète et surtout un conteur vivant, pittoresque, précieusement doué. Il est mort trop tôt pour avoir pu donner toute la mesure d'un talent délicat et primesautier. Doubles furent les regrets de ceux qui le connurent et l'aimèrent, dans ses œuvres aussi bien que dans sa vie.

PAUL ANDRÉ.

Baron Ch. VAN BENEDEN : LA PESTE DE TIRGALET, tragi-comédie en trois actes et quatre tableaux.

(Un vol. à 2 fr. Edit. de la *Belgique artistique et littéraire.*)

Florent Montenu, président du conseil de Tirgalet, homme puissant et honoré, mais qui commit plusieurs assassinats, a

besoin de faire disparaître les témoins de ses crimes. Comment s'y prendre? C'est très simple, encore qu'invraisemblable dans l'horreur. Montenu, qui est médecin, imagine une épidémie de peste, enlève de chez eux les malades, les interne dans son lazaret, leur injecte, sous couleur de serum, un poison qui produit la mort avec toutes les apparences de la mort par la peste.

Un médecin, Simplice da Silva, est son complice inconscient. Un pharmacien profite de l'épidémie supposée pour vendre à l'Etat des quantités considérables de drogues et jusqu'à des cercueils, ce qui est évidemment la drogue suprême.

Mais Calobroso, fils naturel de Montenu, recherche la vérité, soulève le peuple et tout se termine dans une émeute épouvantable.

D'autres personnages ornent de leur psychologie et de leurs ratiocinations cette tragi-comédie, qui ne me plaît guère. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de plaire à son auteur, ce qui est assez naturel. Pour moi, il me paraît qu'elle est regrettablement lâche dans la forme, comme dans le fond.

La préface me plaît davantage.

Elle témoigne que le baron Ch. van Beneden se préoccupe beaucoup de futilités et de lui-même. N'entendez point par là que le baron Ch. van Beneden soit une futilité. Cela n'est point ma pensée. Au contraire.

En effet, le baron Ch. van Beneden revendique pour lui l'honneur d'avoir inventé le Théâtre d'Idées. Il paraît que des gens en avaient attribué la paternité à M. Edmond Picard. Est-il assez accapareur, ce Picard! Il a fait de tout. Il a touché à tout. Il revendique tout.

Eh bien, pas du tout!

C'est le baron Ch. van Beneden qui créa le Théâtre d'Idées. Cela se fit en l'an de grâce 1898. Il y a déjà dix ans. Dix ans! Un siècle!

Malheureusement, cela n'empêchera pas la *Peste de Tirgalet* d'être une mauvaise pièce. C'est du moins mon humble avis.

E. Ned.

André DE RIDDER : PASTOOR HUGO VERRIEST.

(1 vol. in-8° : L. J. Veen, à Amsterdam.)

M. A. De Ridder a commencé une série de reportages psycho-

logiques destinés à éclairer la personnalité de nos écrivains flamands et aider à la compréhension fervente de leur œuvre. Sur ce plan il a publié l'an passé *Stijn Streuvels*; aujourd'hui vient de paraître *Pastoor Hugo Verriest*.

M. André De Ridder burine en traits synthétiques la figure de ce curé-dilettante, ardent vulgarisateur des nouvelles lettres flamandes, professeur et conférencier hors pair.

A proprement parler, Hugo Verriest ne peut pas être considéré comme un littérateur. Il est avant tout le dilettante idéal, qui s'est toujours effacé pour ne chercher qu'à faire communier à la beauté des œuvres des autres, notamment de l'immortel Guido Gezelle, d'Albert Rodenbach, de Stijn Streuvels, de Peter Benoît et de combien encore. C'est grâce à son inlassable parole que ces artistes doivent en grande partie leur renommée actuelle. Voilà pourquoi Hugo Verriest marquera comme étant l'âme et le cœur, l'esprit et le verbe de la moderne renaissance littéraire flamande. M. André de Ridder le démontre péremptoirement. Dans son ouvrage sont relatées avec émotion les mortifications qu'ont dû endurer Hugo Verriest et Guido Gezelle, lorsque, professeurs de séminaires, ils ont rompu délibérément avec le fatras pédagogique.

Ce livre est écrit dans une langue simple; des anecdotes en rendent la lecture captivante et dénotent chez l'auteur une pénétration psychologique remarquable.

Signalons au surplus que M. André de Ridder prépare une enquête sur les modernes lettres flamandes suivant le mode employé dans l'espèce par MM. Jules Huret, Georges Casella et récemment Georges le Cardonnel et Charles Vellay.

***

Emile CAMMAERTS et Ch. VAN DEN BORREN.

GUIDO GEZELLE, poèmes choisis, traduits du flamand

(Ch. Peeters. édit. à Louvain.)

« Il est entendu que Guido Gezelle est intraduisible — tout au moins en français — aussi n'avons-nous pas la vanité de prétendre offrir au lecteur une œuvre équivalente au texte original. Notre seul but est de lui suggérer, à l'aide d'une version élégante et fidèle, la merveilleuse richesse de cette poésie flamande dont un préjugé néfaste éloigne trop de Belges... »

Cet avertissement, que M. E. Cammaerts introduit dans la préface de son ouvrage, est inspiré par une trop grande modestie, car la traduction des poèmes principaux du plus primesautier de nos poètes flamands modernes demeure parfaite, en tous points.

Vu la sélection compréhensive des « pièces traduites », le lecteur français non averti peut se faire une idée complète de tout l'œuvre de Guido Gezelle, et en déterminer les caractéristiques. Ainsi, il remarquera aisément l'inaltérable sérénité de ce prêtre-poète, qui, malgré les souffrances morales endurées, apparaît à soixante-trois ans, l'âme aussi fraîche, le cœur aussi jeune, les yeux aussi clairs que lorsqu'il professait, en 1858, au séminaire de Roulers.

« Les injustices dont il souffrit ne purent altérer sa confiance en Dieu et son adoration pour sa nature. »

« Vivre, dit-il, c'est porter vaillamment, par bons et mauvais ours, une bannière que l'on déchire, que l'on souille, et qui, parfois, est près de nous échapper. Souvent, on trébuche, et l'on reçoit des blessures profondes et cruelles...

» Un bon guerrier ne peut fuir, même si la mort l'assaille.

» Vivre... ce n'est demander ici-bas ni paix, ni trêve. Vivre, c'est porter la bannière de la croix jusque dans les mains de Dieu. » (Tome II, page 178.)

Candide et vigoureuse à la fois, la voix de ce poète semble jaillir du sol, des brumes et du ciel de la Flandre. Il manie une langue d'origine populaire qu'il lui suffit de retremper dans le patois de la West-Flandre pour la retrouver aussi riche, aussi fraîche et aussi forte quelle l'était à l'époque glorieuse de Van Maerlant et de Ruysbroeck.

Et quelle simplicité, quelle intimité dans son verbe à la fois onctueux et verveux !

En considérant avec le poète la vie des êtres et des choses, on se sent le cœur élargi, attendri par une espèce d'action de grâce mystique.

Guido Gezelle apporte des paroles d'espoir et enseigne une foi nouvelle, en même temps qu'il permet de communier avec l'art poétique le plus pur... Aussi devons-nous remercier et féliciter MM. Cammaerts et Van den Borren d'avoir mené à bonne fin une œuvre de véritable apostolat difficile et louable.

JEAN LAENEN.

LES THÉATRES

Monnaie : Reprises de *Rigoletto* (4 nov.), *La Juive* (6 nov.) et *Louise* (18 nov.).

Parc : *La Femme nue*, pièce en 4 actes de M. H. Bataille (18 nov.).

Galeries Saint-Hubert : *L'Amour veille*, com. en 4 actes de MM. de Flers et de Caillavet (4 nov.).

Alcazar : *Le Bonheur de Jacqueline*, com. en 4 actes de M. Paul Gavault (3 nov.).

Claudine à Paris, com. en 4 actes de M. Willy (16 nov.).

Olympia : *L'Oreille fendue*, pièce en 4 actes de M. L. Népoty (13 nov.).

Molière : *Le Capitole*, opérette en 3 actes de MM. Ferrier et Clairville, mus. de M. G. Serpette (31 oct.).

Reprise des *Mousquetaires au Couvent* (14 nov.).

Matinées littéraires du Parc : *Ludovic Halévy;* conférence de M. Jean Bernard (5 nov.).

Tor Hedberg ; confér. de M. P.-H. Loyson (26 nov.).

Matinées classiques des Galeries : *La Nuit d'octobre* et *Polyphème* (5 nov.).

Le Misanthrope (17 nov.).

Matinées d'opéra-comique au Molière : *Haydée* (12 nov.).

***

Rigoletto; La Juive; Louise. — De même que nous avons déjà, et forcément, les théâtres qui se consacrent à l'interprétation du drame, ceux qui jouent l'opéra, ceux qui sacrifient au vaudeville, ceux qui donnent asile à la comédie, ceux où

triomphe l'opérette, nous en arriverons vraisemblablement à exiger que les grandes scènes lyriques se cantonnent dans des styles et des écoles nettement caractérisés.

Nous irons de la sorte entendre l'opéra italien ici, à côté l'œuvre moderne, là-bas le seul et exclusif drame wagnérien.

Chaque genre possédera naturellement ses interprètes spéciaux et surtout son auditoire particulier de fidèles. Vraiment, on ne peut demander au même chanteur d'exceller à la fois dans le rôle de Siegfried et dans celui d'Eléazar, à une parfaite Dalila d'être une impeccable Orphée, à Faust de se changer sans défaillances en Mime, puis en don José...

Pas plus que l'on ne peut s'attendre à voir une salle unanime d'enthousiasme quand on lui offre successivement la *Walkyrie*, *Werther*, la *Juive*, ou *Louise*...

Faisons donc abstraction de toute préférence personnelle ; ne donnons raison ni à ceux qui jubilèrent, ni à ceux qui ricanèrent quand nous furent restitués *Rigoletto* et surtout la *Juive*, celle-ci dans une parure de décors et de costumes toute neuve, fastueuse et pittoresque.

Bornons-nous, en applaudissant à l'éclectisme indispensable et d'ailleurs heureux d'une direction que, soit dit en passant, tout le monde qui en put apprécier les artistiques et consciencieux efforts passés se réjouit de voir demeurer à la tête d'un théâtre maintenu par ses soins actifs au premier rang de ceux dont l'Europe tire fierté, bornons-nous à signaler les mérites divers des principales réalisations vocales ou dramatiques.

M. Lestelly nous a montré et fait entendre un Rigoletto fort honorable. Si l'originalité dans la composition ou l'émotion et la puissance n'avaient rien de vraiment exceptionnel, nulle faiblesse, nulle banalité ne dépara le célèbre bouffon ainsi compris. Nous retrouvâmes M. Lestelly dans le Père de *Louise*, un rôle où il eut à lutter, sans en pâtir d'ailleurs, avec le souvenir de Seguin et d'Albers.

M. Saldou fut un prince de Mantoue élégant ; mais si la voix est fraîche et généreuse, elle manque du brio que réclame la musique pimpante de cette partition à l'italienne colorée et vive.

Mlle de Tréville, touchante et gracieuse, modula impeccablement les fioritures de ses cantilènes ; M. Galinier, Mlle Lucey, et d'autres, complétèrent un excellent ensemble.

Dans la *Juive*, M. Verdier, puissant, vaillant, Mlle Pacary, dramatique et passionnée, se partagèrent les honneurs d'un légitime succès. Avec les protagonistes de second plan dont il

faut excepter M. Nandès, absolument insuffisant, l'orchestre, les chœurs, la figuration, la régie, les chevaux eux-mêmes participèrent à un remarquable ensemble. Et le ballet reparut, très fêté, dans les maillots roses et les jupes de gaze que nous avions perdu l'agréable habitude de voir lestement frétiller et tournoyer.

Louise, enfin, retrouva le succès qui l'a toujours accueillie à la Monnaie. Avec l'appoint de l'interprète que cette création rendit célèbre, héroïne exacte du drame à la fois, ou plutôt tour à tour réaliste et symbolique de ce merveilleux musicien d'adresse et de trouvailles qu'est G. Charpentier, l'œuvre gagnait encore en intérêt. Aux côtés de Mlle Claire Friché, émouvante et si naturelle, Mlle Bourgeois, bien qu'excellente chanteuse, parut très artificielle comédienne. Même approbation et même reproche à M. Morati.

***

La Femme nue. — Quel dommage que M. H. Bataille, un des plus probes, un des plus puissants et probablement le plus artiste des écrivains dramatiques de ce temps, ait cru devoir sacrifier aux complaisances funestes envers les effets grossiers et faciles, aguicheurs du succès bruyant de curiosité et presque de scandale ! Quel dommage d'avoir introduit dans une action si tragiquement douloureuse et sincère, dans un drame aussi humain de simplicité et de clarté poignantes, un titre, d'abord, inutilement évocateur de crudités ou d'exhibitions d'ailleurs absentes, et ensuite le pittoresque brouhaha débraillé d'un premier acte qui tient plus de la revue de fin d'année que de la comédie âpre et forte !

Négligeons ces concessions fâcheuses et tenons-nous en à l'essentiel, c'est-à-dire à cette histoire navrante d'une pauvre fille, modèle dans les ateliers de peintres, qui est épousée par Pierre Bernier après que celui-ci fut entré soudain dans la gloire et la fortune à la suite de la retentissante exposition de son tableau admirable de la *Femme nue*. La pauvre Loulou est vite abandonnée par Pierre que guettent les succès et les amours mondains. Mais elle ne se résigne pas au sacrifice non seulement de sa situation, mais surtout de sa passion sincère et profonde, et elle vient, dans une scène d'une émotion, hardie mais irrésistible, réclamer son homme, celui à qui elle fut dévouée et fidèle aux heures pénibles de la misère, à la princesse orgueilleuse et égoïste qui le lui a volé.

On peut discuter, non pas la logique, mais l'authenticité de ce drame. L'attitude de Pierre est naturelle; la conduite de sa maîtresse n'a rien d'impossible; les décisions outrancières de Loulou n'ont rien d'invraisemblable : tout au plus pourrait-on exiger un peu de préparation dans le geste qui rejette, au dénouement, la pauvre fille que son mari consent à reprendre par pitié, dans les bras d'un ancien amant bien oublié par elle depuis qu'elle fut riche, heureuse et mariée; — mais cependant l'aventure se passerait-elle dans la réalité de la même sorte que nous l'offre M. Bataille ? Ne répondons point à ceci : nous savons bien tous que rien n'est plus inattendu, invraisemblable et compliqué que la vie et ses détours.

Le succès de la *Femme nue* au Parc a été très vif, très chaleureux; il sera durable. Les soins avec lesquels la pièce a été montée et la façon vraiment brillante dont elle est jouée, par Mme Berthe Bady, poignante, et Mmes Francquet, imposante, par MM. Chautard, plein d'autorité, Carpentier, pittoresque, et une foule d'autres tous consciencieux pour le moins, en sont les causes à ajouter à son propre mérite.

L'animation du buffet du Grand Palais, un jour de proclamation du Prix de Peinture, est reconstituée avec un entrain, une vie, une couleur qui constituent un clou de mise en scène absolument sensationnel.

***

L'Amour veille. — Ernest Vernet est le malchanceux à qui boudent toutes les joies et même toutes les chances de la vie. Il est, comme il le dit, le chef de gare qui reste toujours sur le quai quand partent les trains bondés pour des pays qu'il ne verra jamais; il est l'ouvreuse qui passe la soirée dans le couloir pendant que les autres applaudissent la pièce.

En naissant il subit la première disgrâce : on le baptisa Ernest...

Et moi, en m'appelle Sophie, lui murmure avec une bonté aimante dont il ne devine pas toute la touchante sympathie, une bonne fille qui comprend et partage ses souffrances.

Ernest s'est épris en silence de la jolie, gamine et rieuse Jacqueline. Mais c'est son cousin, le fringant André de Juvigny, que Jacqueline épousera.

Elle sera trompée, il est vrai, lorsque André, qu'elle adore, retournera étourdiment chez la belle Mme de Morfontaine. Et le

désespoir suggère à la pauvrette le désir de la vengeance. Elle court se jeter dans les bras d'Ernest stupéfait de cette tardive mais illégale bonne fortune.

Tout va donc se gâter; mais « l'amour veille » et André revient, bien guéri, à Jacqueline, et Ernest retrouve la bonté dévouée de Sophie

C'est ici une œuvre légère, souriante, très artificielle, mais d'un charme incontestable, où la volonté d'attendrir sans attrister, d'égayer sans faire rire bruyamment, de distraire sans passionner par de trop graves problèmes psychologiques apparaît à chaque scène.

Les auteurs n'ont campé aucun type, ils ont dessiné d'amusantes silhouettes. Négligeant leur verve étourdissante coutumière, ils se sont contentés d'un dialogue alerte et de reparties charmantes plutôt qu'humoristiques.

Tout cela fait un gentil spectacle, à condition d'être présenté par des acteurs habiles. Je crois bien que c'est le cas pour la plupart de ceux qui ont joué l'*Amour veille* aux Galeries.

M. F. Galipaux prend nettement à la blague, avec un comique irrésistible le rôle d'Ernest que j'eusse aimé cependant teinté d'un peu plus de mélancolie. M. Laurent est le très correct et séduisant comédien que nous avons souvent applaudi au Parc. M. Gildès, en abbé jovial, est plein d'humour.

Mlle Jane Delmar est l'interprète idéale des fillettes mutines autant que cajoleuses, dont le rire spirituel et franc sait gentiment se mêler à une menue et douce sentimentalité très sympathique.

Mlle S. de Behr est tout élégance, charme et beauté; Mlle E Bonnet distinction et grand air; Mlle Darmody simplicité et bonne grâce avenantes.

***

Le Bonheur de Jacqueline. — Un autre Ernest Vernet et une autre Jacqueline. Pardon : c'est une Jacqueline aussi, comme dans la pièce de MM. de Flers et Caillavet.

Ici c'est le cousin qui est le timide et le bon garçon. Et, dénouement autre, c'est à lui que reviendra, pour de bon, et sur le tard, Jacqueline, après une malencontreuse expérience conjugale en compagnie d'un certain Henri de Linières, mari peu recommandable.

Et voilà comment M. Laurel, bon comédien qui a le tort de

jouer toujours d'un air si blasé, en ayant fait l'héroïque sacrifice de son amour pour Mlle Authclair (Jacqueline), dont il espérait par là assurer le bonheur, ne sera en fin de compte l'artisan de celui-ci que lorsqu'il reprendra la succession de M. Volnys, époux volage et débarqué.

La pièce est gentille et gentiment jouée. Elle est un peu délicate et un peu simplette pour un théâtre comme l'Alcazar qui, décidément, se prête mal aux spectacles de comédie légère et intime dont les détails menus se perdent dans une salle démesurément longue.

***

Claudine. — Est-ce pour cela que les quatre actes, tableautins décousus, que vint y jouer Mme Colette Willy entourée de la troupe habituelle de la maison, ne firent qu'une très médiocre impression?

Oui, pour cela et aussi parce que cette pièce, si j'ose me permettre ce terme en l'occurence, est bien la chose la plus vide, rudimentaire, malhabile et volontairement malsaine que l'on puisse entendre au théâtre.

Il y a un personnage qui tient une place considérable dans le récit cahoté, ébauché des aventures d'une écolière vicieuse devenue grande fille, puis femme de plus en plus inquiétante : il se nomme Maria, ce qui, pour un homme, est un nom symbolique dans cette pièce où les sexes sont généralement confondus. Ce Maria porte une longue barbe opulente dont il est très fier et à laquelle il est constamment fait allusion dans le dialogue, sans que l'on sache au juste pourquoi.

Ou plutôt oui : je devine pourquoi. Maria et sa barbe? Sa barbe symbolique? Oui, oui, c'est bien cela : la barbe! la barbe! C'est la morale, la seule morale d'ailleurs, qui se dégage de *Claudine*.

***

L'Oreille fendue. — Il est indiscutable que l'intention de M. L. Népoty a été de peindre le milieu militaire, de nous initier à ce qui fut appelé parfois la « grandeur et servitude militaires », d'autres fois les « misères du sabre », et d'autres encore l' « héroïque apostolat ».

Le premier acte tout entier de cett pièce trop touffue, où les intentions abondent et où les quelques réalisations heureuses

voisinent avec des naïvetés, des gaucheries, des inutilités et des invraisemblances, comme aussi avec des trouvailles vraiment empoignantes et d'une habileté scénique irrésistible, le premier acte est un tableau très bien observé de satire pas trop méchante. Mais il est, en somme, assez inutile et, supprimé à peu près en entier, rien ne serait changé du drame passionnel qui constitue le fond de la pièce.

Bien plus : si, au lieu d'être général retraité, le père de Lucile de Lantoille était magistrat sans fortune ou noble décavé, cette jeune fille pauvre, jolie, ambitieuse, amoureuse serait-elle à l'abri de la chute dans la galanterie que lui suggère la peur de mener l'existence solitaire, revêche et médiocre de la vieille fille ? Et le frère de Lucile échapperait-il à son destin de bellâtre sans scrupules ?

Il y a, en somme, deux sujets de pièce dans l'*Oreille fendue*. En les réunissant, M. Népoty n'est pas parvenu à les combiner.

Il y a pire : il a voulu nous montrer le sort piteux des officiers à la retraite, privés de toute activité, incapables de s'occuper de rien, de se passionner pour rien ? Pourquoi a-t-il choisi comme héros-type un vieux général dont l'intelligence, les moyens, l'énergie même et la volonté de réagir nous apparaissent fort insignifiants ?

Et pourquoi surtout, à côté de son Desarçons de Lantoille qui n'inspire qu'une pitié relative, a-t-il placé un jovial colonel Gavotte, autre retraité, lequel a parfaitement su trouver de la distraction et de l'agrément dans la vie ? Toutes les « oreilles fendues » ne sont donc pas des ruines inutiles et douloureuses ?

Alors ?

Tout cela fit que cette pièce ne connut qu'un succès passager, malgré qu'une interprétation de tout premier ordre la défendit vaillamment. M. Calmettes joua le rôle du vieux général avec une puissance sobre et tragique impressionnante. Mlle J. Clarel reparut, très fêtée, toujours passionnée et vivante, devant le public bruxellois qui la choya fidèlement naguère. M. Frémont qui se grime admirablement ; M. G. Severin, très sympathique ; et d'autres réalisèrent un excellent ensemble.

Samson remplaça l'*Oreille fendue*, pour quelques soirs, sur l'affiche de l'Olympia. La présence de M. Calmettes et de Mlle Clarel notamment, permettait d'assurer à la brutale, audacieuse, empoignante œuvre de M. Bernstein, dont j'ai longuement parlé l'hiver dernier, une distribution qui lui procura une

nouvelle carrière brillante sur la scène de son récent triomphe à Bruxelles.

***

Le Capitole. — Cela n'a pas l'incohérence quasi géniale de ja *Belle Hélène* ni l'audace, spirituelle dans la polissonnerie, d'une *Lysistrata* de futur académicien français. Mais c'est loyeux et piquant néanmoins, d'une amusante fantaisie irrévérencieuse, pétulante et gaillarde.

Il s'agit du consul Cornélius, vainqueur des Ligures, que ses exploits appellent au Capitole. Hélas! pareil honneur ne peut être réservé qu'à un citoyen impeccable, et à un époux sans ridicule... Or, pendant que Cornélius guerroyait, Mme Cornélius, qui se prénomme Metella, s'est presque oubliée dans les bras du centurion Narcisse.

Je dis : presque, c'est-à-dire assez pour que le triomphe public du consul soit compromis, mais pas assez pour que son honneur de mari ait sombré.

Bien entendu, tout s'arrange et cela nous donne l'agréable occasion d'assister à la glorieuse montée de M. Georges, Romain inénarrable, au Capitole, sous les yeux de la chaste et très fière Metella, incarnée de façon fort décorative par Mlle Desormes, et suivi de M. Baudhuin, un Narcisse fidèle, désopilant et aphone.

Toute la troupe du Molière enleva joyeusement cette amusante opérette et parut très à son avantage sous le peplum et dans le cothurne.

***

Les Mousquetaires au Couvent. — Avec la *Mascotte*, les *Cloches de Corneville* et deux ou trois autres *Boccace*, les *Mousquetaires* endiablés sont de ces traditionnels succès auxquels jamais ne boude la foule. On les a vus, revus, entendus, applaudis dix fois, trente fois, mais on revient à eux avec un plaisir jamais lassé.

L'opérette a ses gloires comme le drame lyrique et la tragédie. Le théâtre Molière vient d'en faire une fois de plus, très adroitement, la fructueuse expérience.

***

Matinées littéraires du Parc. — Fidèle à son excellente habitude, M. Reding a inscrit au programme de ses après-midi

didactiques la commémoration des morts illustres de l'année.

Ludovic Halévy fut de ceux ci un des plus notoires. Mais il était difficile de trouver une œuvre intéressante, et capable d'être montée dans les circonstances spéciales des spectacles d'éducation littéraire, dont Halévy fût l'unique auteur. On présente malaisément seul un des deux frères siamois dramatiques à qui nous devons *Froufrou*, *Tricoche et Cacolet* et la plupart des livrets fameux musiqués avec un désopilant génie par Offenbach. Cet *Abbé Constantin* lui-même, applaudi depuis quarante ans dans tous les théâtres français du monde, et qui fut choisi pour la cérémonie pieuse de l'autre jour, au Parc, n'est que la mise à la scène par Decourcelle et Crémieux d'un roman mémorable du parrain de l'immortelle *Famille Cardinal*.

Personne, du reste, ne s'est plaint. Et l'*Abbé Constantin*, joué avec entrain, a connu mieux que la brève carrière des quatre représentations en matinée. Toute une semaine il attira, rue de la Loi, la foule du soir.

Je dois dire que celle-ci eut la bonne fortune de pouvoir s'amuser à l'aise au spectacle sans devoir subir la préalable préface intarissable et grotesque de M. Jean Bernard qui a élevé, ou plutôt abaissé l'art de la conférence au rang d'un bavardage agaçant d'insignifiance et de débraillé.

Bien que la Matinée consacrée au Théâtre suédois vienne d'avoir lieu au moment où la presse attend les dernières feuilles du présent numéro de *La Belgique*, je ne veux pas retarder de dire toute l'admiration, toute l'émotion irrésistible et forte qu'a provoquées la pièce de M. Tor Hedberg. Je le ferai forcément trop mal, trop vite, trop brièvement. Mais je traduirai cependant le sentiment de toute une salle enthousiaste, empoignée, qui vient d'acclamer la révélation d'une œuvre et d'un dramaturge inconnus hier encore du monde littéraire latin et qui seront célèbres demain, grâce aux efforts et aux talents associés de MM. Reding, perspicace découvreur de grands hommes, Lucien Solvay, très adroit adaptateur en français du texte étranger, P.-H. Loyson, conférencier d'une rare clarté élégante, d'une érudition habilement exposée, et grâce enfin aux interprètes qui ont semblé trouver chacun un rôle typique absolument dessiné pour faire au mieux valoir ses qualités personnelles.

Bref, un gros, très gros succès, inattendu peut-être, car nous nous méfions volontiers des révélations exotiques, mais un

succès légitime, d'excellent aloi et qui, m'a-t-il bien semblé, aura de nombreux et retentissants lendemains.

Il est impossible de tenter de dégager, dans une notice forcément trop brève, même l'essentiel de ce qui s'agite, se heurte, éblouit, se cache, hésite, éclate, dans le monde d'idées que soulève cette pièce. Ce qui ne veut pas dire qu'une ombre d'obscurité, qu'aucune complication de symbolisme trop abstrait la privent des mérites d'une simplicité admirable, d'une logique, d'une humanité, d'une vérité essentielles, lumineuses, catégoriques.

L'auteur s'y révèle, de plus, un dramaturge de race; il parvient à y marier avec une étonnante virtuosité le comique et le tragique les plus naturels.

Johan Ulfstjerna met en scène un épisode poignant du grand drame social et politique qui se joue en Russie dans le sang et l'horreur. C'est pourquoi M. P.-H. Loyson a pu faire un ingénieux rapprochement entre quelques pièces récentes qui procèdent d'une même inspiration humanitaire et philosophique : *Le Grand Soir* que M. L. Kampf fit jouer en février dernier à Paris, les *Révoltés* de MM. Cain et Adenis qui triomphent depuis une semaine au théâtre Sarah Bernhardt et surtout les *Etudiants Russes* de M. Iwan Gilkin qui ont été publiés dans cette revue et pour lesquels le conférencier a eu des paroles de sincère enthousiasme très mérité.

Je disais plus haut que la façon dont le drame de M. Tor Hedberg a été joué au Parc fut un des principaux éléments de son succès. J'y insiste à nouveau, car il faut que soient associés à la brillante victoire de si bon aloi d'une œuvre de pensée, d'art, de profonde et saine émotion, des artistes tels que Mlle Angèle Renard, si vraiment naturelle en comédienne devenue épouse insouciante et plus volontiers rieuse qu'endolorie du vieux poète désabusé Ulfstjerna, lequel retrouve un jour toute la ferveur de son idéal de naguère, toute la vaillance en une foi perdue un instant, toute la bonté sublime aussi d'un père capable de se vouer à la mort pour sauver son fils en péril. M. Carpentier a campé de façon magistrale ce personnage empoignant. M. Scott n'a pas été moins remarquable et M. Verlez et Mlle Andrée Saxe ont complété une distribution ans défauts.

***

Matinées classiques des Galeries. — Moins méthodiques que l'an dernier, ces séances néanmoins intéressantes vont du

moderne à l'antique, du classique au néo-tragique, nous présentant, en l'espace d'un mois, l'*Electre* de M. Poizat, le *Polyphème* d'Albert Samain et le *Misanthrope*.

On mène déjà, à Paris, une campagne acharnée contre les déplacements des sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française; n'espérons donc point l'amélioration d'un état de choses qui seul est la cause des difficultés d'organisation de ces spectacles qu'une défection d'artiste manque toujours de mettre mal en point à la dernière minute.

M. Albert Lambert fils a remporté un éclatant succès, renouvelé de celui qui l'accueillit à Paris il y a quelques mois, dans le rôle de Polyphème auquel il prête une grandeur poignante.

Il fait du douloureux géant que tourmentent le mal d'aimer sans retour et la souffrance d'endurer les jalouses tortures, un pitoyable héros tour à tour brutal et découragé, tendre et menaçant. Le beau poème dialogué de Samain est imprégné d'une humanité intense qui en fait un long cri éperdu de sincère et vivante spontanéité; il nous touche au plus intime de nos sentiments, il éveille tout ce qui dort en nous de bonté comme aussi d'instinctive cruauté. Tout cela, le poète l'a mis dans ses vers, mais aussi l'interprète a su l'exprimer dans sa voix, dans son geste, dans son regard.

Une admirable réalisation, en un mot, d'une rare perfection artistique.

Dans le *Misanthrope*, c'est le couple Silvain qui fit Alceste et Célimène. Sont-ce bien là des personnages de leur emploi, celui de Célimène surtout? Le don d'émotion, la majesté d'allures, le timbre de voix lui-même, tout le tempérament enfin de Mme Louise Silvain vont à l'encontre des qualités requises d'une grande coquette. Ferait-on jouer *Electre* par Mlle Cécile Sorel ou Mlle Berthe Cerny? Pourquoi Mme Silvain se risque-t-elle à jouer Célimène?

La présence de son mari sous l'habit du « vieillard aux rubans verts » se peut mieux justifier. Alceste, en somme, peut se concevoir dépourvu de tout comique : c'est de la sorte que nous le présente M. Silvain. Il en fait un bourru autoritaire qui n'est pas un instant sympathique et que l'amour envers Célimène n'attendrit jamais. Or, ceci me paraît faux. Car il est incontestable — le contexte seul suffirait à le prouver — qu'Alceste aime sa femme. Molière n'aimait-il pas Béjart?

A signaler à côté de M. et Mme Silvain, M. Fenoux, un excellent Philinthe.

***

Matinées d'opéra-comique au Molière. — Le Bruxellois de notre époque qui demeurera ignorant pourra bien s'en prendre uniquement à soi-même. De quelque côté qu'il porte ses pas, le matin, l'après midi, le soir, ce ne sont que cours, conférences, théâtres offerts à sa curiosité de s'instruire.

Et si nos fils médisent plus tard des « vieilleries » du répertoire de drame, de comédie ou d'opéra, ils seront aptes du moins à le faire en toute connaissance de cause. Nos contemporains ne peuvent en dire autant et leurs railleries ne sont pas toujours basées sur une édification bien consciencieuse.

M. Munié, en ce qui concerne l'opéra-comique démodé, s'est chargé de pourvoir à l'initiation de notre génération. On joue encore le *Domino noir*, *Zampa*, le *Cheval de bronze*, *Si j'étais roi* et *Haydée* dans de lointaines provinces. Mais on les ressuscite aussi, un à un, depuis trois ans, les jeudis d'hiver, au Molière, tous ces ouvrages désuets, naïfs, simplets, et cependant parfois empreints encore d'un certain charme qui séduit.

Haydée, qui inaugurait la série de cette saison, bénéficia au surplus de l'estime en laquelle nous n'avons pas cessé de tenir Auber parce que sa *Muette*, chère à nos piétés patriotiques, est restée au répertoire de la Monnaie.

Coquettement monté d'ailleurs et chanté avec talent par quelques excellents artistes et avec brio et bonne volonté par d'autres, *Haydée* fournit une très honorable carrière.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

PREMIER CONCERT POPULAIRE : *Mischa Elman* (8 novembre). — Concert Mélanie Barre (11 novembre). — PREMIER CONCERT YSAYE : *Mme Preuse-Matzenauer et M. G. Hekking-Denancy* (15 novembre). — PREMIER CONCERT DURANT : *Händel et Bach* (22 novembre 1908).

J'ai déjà souvent remarqué qu'un instrumentiste possédant une technique extraordinairement perfectionnée, risque de s'attirer le blâme du critique. Au premier abord, cette affirma-

tion paraît absurde et peu fondée. Il semblerait, au contraire, que faire preuve d'une étonnante habileté matérielle d'exécution, fût fait pour bien disposer l'auditeur. Si l'exécutant est maître de son instrument, au point de ne plus devoir se soucier que de la façon de traduire les secrètes aspirations du compositeur, l'interprétation, c'est-à-dire la tâche artistique du virtuose, aura des chances d'être parfaite, si ce dernier, toutefois, n'est pas dépourvu de sens esthétique. Cette condition est essentielle, primordiale. Sans la remplir, un musicien n'est amais qu'un musicien, un peintre reste toujours un peintre, mais leurs intelligences demeurent irrémédiablement fermées aux splendeurs de l'art et aux multiples émotions dont il est la source.

M. Mischa Elman entendu au premier Concert Populaire, est un artiste, c'est évident et manifeste puisque son jeu nous charme et nous émeut. Qu'importe alors qu'il soit « virtuose » accompli, que ses doigts se prêtent à une foule de tours de force, et que son archet aime à s'agiter parfois dans un fol accès de fantaisie ? Certes, nous serions les premiers à condamner sans merci ces acrobaties, si Mischa Elman ne nous montrait d'une façon constante, sa faculté de comprendre les œuvres les plus élevées et les plus arides, et de les interpréter en mettant à contribution toutes les ressources de son exceptionnel tempérament. Nous sommes convaincus qu'un *automate de l'archet* serait incapable de nous indiquer de façon aussi précise et aussi juste, que le fait M. Elman, la ligne originale mais tourmentée du « Concerto » en *la op. 82* de Glazounow, cette longue composition se résumant pourtant à une phrase aux parties diversement colorées, intéressante par sa construction imprévue et asymétrique.

Ce Concerto, difficile entre tous, convient au fougueux et eune violoniste. La « Chaconne » de Bach fut peut-être exécutée avec trop de nervosité, sans assez de sérénité, de largeur et de majesté ; mais ce n'est là qu'une simple remarque, et M. Mischa Elman acquerra bientôt avec l'âge la pondération qui lui fait défaut.

La « Quatrième Symphonie » *op. 60* (*si bémol*) de Beethoven, est merveilleuse au point de vue de l'ordonnance des parties et de la proportion. M. Sylvain Dupuis l'a dirigée avec beaucoup de science et un réel souci d'art. Personne ne peut manquer de reconnaître que M. Sylvain Dupuis déploie sa remarquable activité et sa clairvoyance à nous présenter des œuvres de nos

compatriotes ; il existe parmi ceux-ci des compositeurs de talent. Paul Gilson le prouve avec ses « Variations symphoniques » suite de pièces, modifications d'un thème initial de très heureuse inspiration.

Le concert se clôtura par l'ouverture d'*Euryante*, de Weber, le fondateur de l'Opéra national allemand, et qui, à titre d'initiateur et de précurseur, participe à la gloire éternelle et mondiale du grand Wagner.

***

Mlle Mélanie Barre, une élève de feu M. Antonin Marmontel, nous invitait, le mercredi 11 novembre, à un concert où elle jouait du Chopin, du Beethoven, des compositions de son professeur, et de M. Barre.

Nous nous sommes contentés d'endurer la première partie du « Concerto » *op. 37* de Beethoven, jouée d'une façon invraisemblable, sans la moindre mesure, ou rudiment de rythme ; pouvions-nous espérer quelque souci de style chez une interprète que n'indisposent pas une multitude d'accords faux, de gammes grotesques et incomplètes.

Nous n'hésitons pas à déclarer Mlle Barre, intérieure au plus médiocre des amateurs.

***

Le premier *Concert Ysaye* présenta un intérêt exceptionnel. Le programme était composé avec un art tout particulier. Il nous permettait le parallèle entre Debussy et Beethoven, dans des œuvres appartenant au même ordre d'idées dirais-je bien, car la « Symphonie Pastorale », de Beethoven, et les « Nocturnes », de Debussy, ont comme objet la nature, sa poésie, sa vie, les impressions sans nombre qui s'en dégagent. Beethoven, pas plus que Debussy, ne se contente de nous *décrire* la nature ; tous deux, traduisent l'impression produite par elle sur leurs sens, leur âme, et les harmonies des deux musiciens nous font pénétrer le plus intime de leur être : Beethoven est philosophique, et développe des idées générales ; ses conceptions sont précises et formelles. Debussy note des sensations personnelles fugitives ; il est toujours large, vague ; l'idée est toujours suggérée. Voilà, nous semble-t-il, concentrées en quelques mots, la caractéristique et les différences de ces

deux génies si divers, celui du romantique Beethoven, et de l'harmoniste ultra-moderne Debussy. Tout auditeur de ce concert a su différencier la personnalité de ces deux auteurs, tant le maître Eugène Ysaye comprend et fait comprendre à autrui ce qu'il interprète ; il reste toujours le premier d'entre nos chefs d'orchestre, car on imagine difficilement un artiste réunissant plus de qualités que lui.

Mme Preuse-Metzenauer, cantatrice de la Cour de Bavière et du théâtre de Bayreuth, a la voix, la méthodes des chanteuses allemandes, ainsi que l'ensemble des conditions requises pour chanter le répertoire wagnérien ; nous ne parlons pas de l'air d' « Adriano », de *Rienzi*, ce morceau, à effets et à roulades. L' « Ange », « Dans la Serre », « Les Rêves », de Wagner, furent détaillés dans le style voulu.

La tâche ingrate et pénible était réservée à *M. Hekking-Denancy*. Violoncelliste de bonne méthode, au son sympathique et à la technique suffisante, il entreprit de nous donner le « Concerto no 2 » de Saint-Saëns, œuvre plutôt froide et monotone. M. Hekking-Denancy est parvenu cependant à intéresser son auditoire, les bravos prodigués à l'artiste en ont fait foi. Qui donc oserait ne pas se dire pleinement satisfait d'une aussi intéressante séance musicale ?

* * *

M. Durant a suivi de près ses deux aînés et a sagement limité ses concerts au point de vue du nombre, mais il a de plus accordé un cadre superbe à ces auditions, qui n'y perdront certes pas.

Ce choix devrait être celui de tous nos organisateurs de concerts symphoniques, en attendant l'hypothétique salle que des villes comme Zurich ont déjà depuis longtemps, à l'exemple de cent autres villes allemandes.

L'intensité de notre vie musicale pourrait un jour former une ligue redoutable pour ceux qui se refusent de croire à la force morale et moralisatrice des arts.

On semble partout regarder, depuis très peu de temps, d'un moins mauvais œil, ces ouvriers de la pensée et on finira par sortir pour eux les plus précieuses argenteries que la légende voulait qu'on cachât dès leur approche.

Qui sait : l'avenir est peut-être à eux ? Nos édiles vont peut-être s'apercevoir de la hausse de cette marchandise intellectuelle ?

Nous souhaitons donc qu'ils bâtissent un palais pour leurs dieux; il vaut mieux adorer un dieu que d'obéir à un maître.

C'est, cette année encore, par auteur que les concerts Durant procèdent et si l'exécution des œuvres de Händel et Bach n'eût pas été parfaite, on aurait difficilement vaincu la monotonie d'extraits de pages, dont certaines admirables, mais quand même un peu unicolores.

Händel ne soutient pas l'attention comme Bach, parce que, plus superficiel, plus léger, moins humain ; tant qu'il s'agit de musique instrumentale, le dessin plaît, tandis que le fond, dans les œuvres chantées aux intentions plus prétentieuses, comme le *Messie*, est empreint d'une relation fausse du texte avec la musique. Le « Concerto en *ré mineur* » est un chef-d'œuvre de délicatesse et d'esprit.

Bach était représenté par deux cantates : *Ich will den Kreuzstal gerne tragen* et *Freue dich, erlöste schaar*, pour soli, chœurs et orchestre, où l'on a entendu Mlle Flament, un contralto au timbre chaud et vibrant, ainsi que M. H. Seguin, qui a magistralement phrasé les fameux récitatifs, types parfaits en le genre.

Cette musique, éminemment religieuse, a reçu une très large et très correcte exécution, tant par l'orchestre que par les chœurs, tandis que les cors et bassons faisaient preuve d'une technique remarquable.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS

L'art du passé à Schaerbeek. Le Sillon. — Expositions Rombouts et Vandamme au Cercle artistique.

Rien de plus précieux que de se faire comprendre, sinon de se comprendre soi-même. Ceci, il est vrai, est la condition de cela, à en croire Boileau ou, ce qui revient au même, le bon sens. Cependant, à tout prendre, il est, peut-être, plus facile de « bien concevoir » que d' « énoncer clairement », au moins

pour les autres. Car il ne se peut faire, qu'étant tous différents de mentalité et de culture, les mots de tout le monde que nous employons n'acquièrent, en passant par notre bouche, un sens qui, à quelque égard, ne soit particulier. Ils perdent ou gagnent ; ils contractent quelque chose de l'originalité de notre pensée ou de son insignifiance. De sorte que, fatalement, l'écrivain ignore si et comment sa pensée a été entendue, puisqu'elle n'arrive au lecteur que par deux intermédiaires, la parole de l'auteur et son propre entendement ! Cette pensée, elle entre dans une maison inconnue, en étrangère, ignorante de l'impression qu'elle y fera !...

Toute compréhension, dans ces termes, apparaît plutôt comme le résultat d'une coïncidence purement fortuite. Heureusement, les nécessités de la vie et de la société nous enseignent-elles à nous satisfaire de paroles et de conclusions approximatives. Les gens qui veulent toujours mettre les points sur les i passent, à bon droit, pour indiscrets et importuns. Et, sans doute, ne le seraient-ils nulle part davantage que dans le domaine de l'art et du goût. Chacun y prétend compétence. Non sans raison, du reste, car quelle apparence de refuser en détail à la foule le discernement de la beauté qu'on lui reconnaît, implicitement, en masse, en la conviant à des expositions? Certains artistes, pourtant, n'accordent même pas au critique non professionnel, c'est-à-dire qui n'est ni peintre, ni sculpteur, la licence qu'ils concèdent au public, à savoir de juger de la valeur de leurs travaux. L'éloge, il va sans dire, on le prend de toutes mains : il crée l'autorité dans la personne de celui qui l'émet ; quant au blâme, on ne l'accepte — accepter est une façon de parler ! — que de ses pairs !...

Mais nous, nous ne sommes pas critique d'art : Nous sommes public, nous sommes foule — le passant, le curieux qui entre, par plaisir ou par désœuvrement, et qui flâne, regarde, fait ses réflexions, selon son humeur ou sa fantaisie, et les redit, non qu'il croie posséder un magistère infaillible, mais par fantaisie encore, à l'intention de ceux qu'elles peuvent intéresser.

Un critère infaillible? Des principes?... Mais, quels principes qui, à supposer même qu'ils soient anarchiques, ne deviennent, par définition, restrictifs de la liberté ; de celle de l'artiste comme de celle de l'observateur? Un modèle, une règle — les pas des autres, morts ou vivants, dans lesquels il faut mettre ses pieds et marcher? Des principes, mon Dieu ! non, nous n'en avons point, mais des préférences, des goûts, des senti-

ments, des sensations. . Autant qu'il sera en nous, nous exprimerons les uns et les autres, simplement. Sans doute, ne seront ils pas toujours ou, si l'on préfère, pas souvent justes, mais, à défaut d'autres mérites, ils seront nôtres. Nous dirons ce que nous aimons, plus rarement ce que nous n'aimons pas. Le pis qui puisse advenir à une œuvre d'art est, non point que l'on en pense du mal, mais que l'on n'en pense rien. Et, pour nous, il est plus agréable de parler des ouvrages qui, ayant ému l'attrait ou l'admiration en nous, ont ajouté quelque chose à notre pensée, que de ceux que cette dernière a repoussés ou devant lesquels elle est passée, indifférente...

* * *

Le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeek a organisé dans les locaux de la *Scola Musicæ*, une Rétrospective en miniature, une Rétrospective locale, consacrée uniquement aux artistes originaires du faubourg ou qui ont habité celui-ci.

Il y a des morts, beaucoup, et des vivants, quelques-uns. Il y en a aussi qui ne sont ni morts ni vivants ou, tout au moins, dont on ne saurait dire s'ils sont dans ce monde ou dans l'autre. La renommée les a toujours frôlés sans les apercevoir; sauf exception, ils ont fait nombre dans l'école, chœur sur le théâtre, répétant avec fidélité et conscience les gestes des protagonistes. Ils étaient, ils ne sont plus ou, pour mieux dire, ils sont toujours...

Parmi les vivants, on prend plaisir à marquer le vénérable président du Cercle, M. Jan Stobbaerts, représenté par quelques petites toiles (*Avant-Midi*, *la Toilette de Mirza*, etc.), bons exemples de la manière substantielle et sentie du vieux maitre, et M. Heymans, séduisant virtuose du paysage.

Les morts dont le souvenir était commémoré à l'exposition appartenaient à plusieurs générations. Ce sont, d'abord, pour procéder par ordre chronologique, les maitres qui brillaient vers 1830, Navez, dont les beaux portraits, sobres, vibrants, sincères, se font d'autant plus admirer qu'on les revoit davantage; Gallait, fade, habile et froid; Wappers; Verboeckhove et ses animaux irréprochables... Puis viennent parmi les peintres des années 50, Charles Degroux, réaliste sentimental et populaire, et ses contemporains Eugène Smits, Deblock, Adolf Dillens; puis encore la bonne cohorte de l'atelier Por-

taels : Hennebicq, Agneessens, les frères Oyens, Verheyden, Impens, Coppieters... Ce dernier, avec deux allégories héroï-comiques de la querelle des Classiques et des Réalistes, d'un esprit qui n'est pas léger et où l'on voit, d'un côté, la Ligne assaillant la Couleur; de l'autre, les « belles antiques », chères à Lebrun, à David et à l'Académie, bousculées par des Réalistes endiablés qui ont installé sur l'autel profané de la vieille idole esthétique un porc replet et luisant !... Cet animal paraît symboliser d'une façon vraiment excessive le réalisme patriarcal de ce bon vieux temps-là. Car si les réalistes d'alors prétendaient, au scandale des Classiques, introduire dans leurs tableaux des figures et des gestes dont ils avaient trouvé l'exemple dans la vie et non au Musée des antiques, ils étaient singulièrement timorés encore et restaient soumis, en bien des points, aux règles enseignées par leurs adversaires. Le ferment de renouvellement qui est dans le principe réaliste n'a plus cessé d'agir, depuis; tellement que, d'époque en époque, les révolutionnaires d'hier n'ont jamais manqué d'apparaître comme les vieilles barbes d'aujourd'hui ?...

Mais où sont les réalistes d'antan !... Où, ceux de l'école de Tervueren, Boulenger, Coosemans; où, Artan, Baron, Huberti, Verwée; où, Constantin Meunier, cherchant, en tâtonnant, l'expression de son génie dans la peinture ?... Et les œuvres de ces maîtres excellents que l'on voyait rue Gallait avaient l'air déjà d'être d'un temps très éloigné; d'un autre temps; d'une autre vision, plus attachée à l'esprit des choses qu'aux problèmes de leur représentation matérielle Et Evenepoel lui-même, avec sa *Fête des Invalides*, semble-t-il à présent marquer autre chose qu'une étape?...

Quelques œuvres rappelaient aussi les périodes de notre sculpture : Le buste de la *Malibran*, par Geefs, et une jolie figure du *Sommeil*, par Fraikin. Une reproduction de l'*Immortalité* et la tête — en terre cuite — de *Pieter de Coninck*, disaient l'art noble et élégant de Paul Devigne. Un *Débardeur* et la réduction du *Monument t'Serclaes* faisaient mémoire de Meunier et de Dillens.

En somme, un ensemble d'œuvres connues, pour la plupart, mais bien choisies et propres à fournir au visiteur les éléments d'une de ces récapitulations auxquelles il est salutaire que l'esprit s'abandonne parfois : Car si le présent agit, le passé aussi est dans cette action...

***

Le passé agit en nous puisqu'il nous a faits et que nous sommes ses héritiers — souvent prodigues. Il agit aussi dans les choses. La vieillesse et la vétusté, si elles ne nous touchent pas toujours dans les êtres, sont d'un sûr attrait, pour nous, dans les choses. L'ancienneté y est, fréquemment et toute seule, une beauté... Le temps et la nature sont artistes, eux aussi, eux surtout, et patients, procédant par dégradations insensibles pour réaliser les plus inimitables des harmonies. La vie qui a été et n'est plus, tandis que les jours qui passaient continuent de passer ; le sentiment à la fois triste et enivré de notre fragilité arrêtent et font rêver le passant à la vue de quelques pierres disjointes dans la campagne, au seuil déserté d'une vieille chapelle abandonnée, comme devant la façade à pignons où l'élégante porte à coquille de telle maison bruxelloise vouée à la destruction Le peintre, lui, cherche à fixer en même temps la figure pittoresque de ces choses et l'émotion qu'il a reçue de leur contemplation. Plusieurs des exposants du *Sillon* s'étaient laissés séduire à ce charme, dangereux par la facilité même de ses effets : M. Maurice Van den Brugge, par exemple, dont la *Vieille cour à Bruxelles* retenait l'attention, et M. Victor Mignot, avec de captivantes évocations de coins de Versailles, de Trianon (le *Bassin rose* et la *Neige*) et de Saint-Cloud, d'un sentiment fin et pénétrant.

Il y avait le parfum d'un autre siècle, aussi, dans le beau portrait de *Mlle M...*, par Mlle Louise Brohée. L'excellent peintre a associé à merveille la jeunesse et la physionomie de son modèle à la grâce précieuse et délicate du décor. Le talent de Mlle Brohée, dont témoignaient encore ici, deux autres portraits et des *Roses blanches* pleines d'éclat et de fraîcheur, apparaît à chaque exposition plus ferme, plus vigoureux, en possession plus parfaite des ressources de son art. Non loin de cet envoi remarquable, s'espaçaient les cadres d'inspiration variée de M. Gaston Bouy, parmi lesquels il faut signaler principalement la *Femme au masque*, curieuse de ligne et de lumière, le *Mousse* et une impression nocture : *Paysage de l'Oise.*

Le catalogue nous apprend que les œuvres — marines et paysages embrumés, attrayants mais non dénués d'un certain artifice — de M. Franz Hens que l'on voyait au *Sillon* étaient « destinés à figurer à l'exposition prochaine organisée à Berlin en l'honneur du maître ». On se félicite, pour l'artiste, de ce succès, mais on s'explique mal qu'il y ait eu là motif à ne pas numéroter ses tableaux et à omettre la mention des titres de

ceux-ci au catalogue. Cette omission rend impossible leur désignation précise. Nous devons, d'ailleurs, ajouter que nombre des œuvres des confrères de M. Hens, quoique inscrites au catalogue, étaient également dépourvues de numéro. Ceci dit pour rendre raison des lacunes involontaires de cet article.

M. Alfred Bastien avait des *Impressions d'Afrique*, intéressantes, comme celles qu'il a montrées antérieurement; M. Thévenet, des coins d'intimité, d'un faire un peu sommaire; M. Thysebaert, des *Hâleurs* et des *Débardeurs* d'une bonne observation. M. Tondeur a saisi avec bonheur de pittoresques aspects de village à Uccle et à Stalle; à signaler particulièrement la *Maisonnette isolée* et *Drève en automne*. Et, pour terminer, nous pointerons encore le *Coin ensoleillé* de M. Bulens; *Brume*, *Bateau noir* et un site de ville : *Brouillard*, de M. Gaston Haustrate, les paysages de M. Maurice Lefebvre; la *Serre* et *Soir* de M. Van Zevenberghen, et, enfin, les cuivres repoussés élégamment décoratifs de M. Lucien Rion.

***

Au Cercle artistique exposèrent, simultanément, en novembre, MM. Edgard Rombouts et Frans Vandamme. Le premier, coloriste délicat, amoureux moins des tons éclatants du soleil que des teintes nuancées et des riches décompositions du crépuscule et de l'automne. Un rêve tranquille, mélancolique et doux semble habiter les plus séduisantes de ses aquarelles : Le *Vieil Ixelles; Hiver;* l'*Allée au Buis;* le *Quai des Tanneries* et la charmante *Maison amie*. Le tempérament de M. Vandamme, moins contemplatif, l'entraîne de préférence vers les rivages brumeux de la mer du Nord. Et plutôt que devant ses paysages, qui manquent un peu d'air et de mobilité, on s'arrête devant les bonnes toiles : *Après l'orage; Mer houleuse, temps pluvieux; Bateaux au port*, où le peintre a su fixer, d'une brosse nerveuse, les changeants aspects des sites marins qu'il affectionne.

Arnold Goffin

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XIII

ANDRÉ, Paul.

MAITRE ALICE HÉNAUT, Pièce en 3 actes. . . 292

Les Livres :

Cyrille van Overbergh : *Les Basonges* 235
Paul Lambotte : *Henri Evenepoel* 236
René van Bastelaer : *Les estampes de Peter Breugel l'ancien* 237
Jean de Bosschère : *Essai sur la Dialectique du dessin* . 238
Edmond Picard : *Philosophie de l'A-Peu-Près*; *Dialégomènes; Vie Simple* 382
Jules Delhaize : *La Domination française en Belgique.* . 383
Firmin Vanden Bosch : *Littérature d'aujourd'hui* . . . 385
Arnold Goffin : *Pinturicchio* 386
H. Fierens-Gevaert : *Les Primitifs flamands* 386
Capitaine F. Harfeld : *Dans Le Hou Nann et le Kiang Si.* 387
Abbé P. Halflants : *La Littérature française au XIXe siècle* 387
Paulin Renault : *Léon De Monge* 388
In Memoriam : *Ed. Deffernez.* 388

Les Théâtres :

Monnaie : Spectacles de reprises : *Lohengrin; Werther; Aïda; Lackmé; Faust; Cavalleria rusticana; Smylis; Le Chemineau; Guillaume Tell; Carmen.* 127
Galeries Saint-Hubert : *Sherlock Holmès* 129
Alcazar : *Les Sentiers de la Vertu* 131
Olympia : *Son petit Frère* 132

Théâtre en plein air de Genval : *Le Baiser ; Il était une Bergère*. 132
Monnaie : *Mireille ; Marie-Magdeleine* ; *Orphée ; Siegfried*. 248
Quand les chats sont partis 250
Parc : *SonPère* 251
Simone. 252
La Dixième Journée 254
Matinées Littéraires : *La Dernière Dulcinée* 254
Galeries Saint-Hubert : *Le Roi* 255
Matinées classiques : *Le Barbier de Séville ; Electre* . . 257
Alcazar : *Viveurs* 258
La Madone 259
Vœ Victis. 261
Olympia : *Le Coup de Jarnac*. 262
Molière : *La Cigale et la Fourmi* 263
Royal Cercle dramatique de Schaerbeek : *Les Étapes*. . 263
Monnaie : Reprises de *Rigoletto; La Juive et Louise* . . 392
Parc : *La Femme nue* 394
Galeries Saint-Hubert : *L'Amour veille* 395
Alcazar : *Le bonheur de Jacqueline* 396
Claudine 397
Olympia : *L'Oreille fendue*. 397
Molière : *Le Capitole* et la reprise de *Les Mousquetaires au Couvent*. 399
Matinées Littéraires du Parc : *Ludovic Halévy*, conférence de M. J. Bernard. 399
Tor Hedberg, conférence de M. P.-H. Loyson . . . 400
Matinées classiques des Galeries : *La Nuit d'octobre ; Polyphème* et *Le Misanthrope* 401
Matinées d'opéra-comique au Molière : *Haydée* 403

BOCK, Jules.

DIX PETITS CROQUIS 63

BROODCOORENS, Pierre

LA NEF AUX ÉTOILES 345

DE LAMINNE, Ernest.

TRISTESSE D'AUTOMNE 53

DE RIDDER, André.

Les Livres :

Herman Teirlinck : *Het avontuurlijk leven van Lieven Cordaet* . . . . . .
Lode Baekelmans : *Dwaeze Tronies* . . . . . .
Frans Verschoren : *Uit het Nethedal* . . . . . .
Constant Eeckels : *Kruisbloemen* . . . . . .
Karel Van den Oever : *Het Drievuldig Beeld* 244

EEKHOUD, Georges.

LES LIBERTINS D'ANVERS 174

GEORGES, Eugène.

Les Concerts :

Premier Concert Populaire : *Mischa Elman* 403
Concert *Mélanie Barre* 405
Premier Concert Ysaye : *Mme Preuse-Matzenauer* et *M. G. Hekking-Denancy* 405
Premier Concert Durant : *Händel et Bach* 406

GIRAUD, Albert.

LA NOSTALGIE D'APOLLON 189

Les Livres :

Lettre de Pierrot à Bobette, petite sœur de la Lune, fille littéraire de M. Sylvain Bonmariage 238

GOFFIN, Arnold.

Les Salons :

Scola Musicæ : *L'Art du passé à Schaerbeek* 409
Le Sillon 411
Cercle artistique : *Rombouts et Vandamme* 412

GRAVIÈRE, Caroline.

MIEUX VAUT JAMAIS QUE TROP TARD . . . 55

HARRY, Gérard.

LE MIRACLE DES HOMMES 5

LAENEN, Jean.

Les Livres :

André De Ridder : *Pastoor Hugo Verriest* 389
Émile Cammaerts et Charles Van den Borren : *Guido Gezelle.* 390

LEMONNIER, Camille.

FÉLICIEN ROPS 133

LE ROY, Grégoire.

Les Salons :

Musée Moderne : *L'Élan et l'Union* 264
Cercle Artistique : *Henri Boucquet* 264
Exposition à Laethem-Saint-Martin : *Georges Minne* . . 265

LIEBRECHT, Henri.

LE THÉATRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE 71, 190

MARLOW, Georges.

FERNAND SÉVERIN 267

Les Livres :

Albert Lecocq : *Vieux Thèmes* 125
René Lyr : *Chant du Rêve* 125
Henri Liebrecht : *Les Jours Tendres* 233
Jules Sottiau : *La Beauté Triomphante.* 233

MAX, Paul.

ANDRÉ-MODESTE GRÉTRY 352

NED, Édouard.

Les Livres :

Joseph Chot : *Le génie d'Athénes* 239
Marguerite Van de Wiele : *Ame Blanche* 241
Dr E. Masoin : *Chateaubriand, sa vie et son caractère. Essai médical et littéraire* 242
Baron Ch. Van Beneden : *La Peste de Tirgalet* . . . 388

PICARD, Edmond.

LA PAIX ET LE RÊVE 152

PIERRON, Sander.

LE BARON DE LAVAUX SAINTE-ANNE, roman 88, 203, 362

Les Livres :

Jules Van der Brugghen : *Le Chef-d'œuvre de Claude.* . 126

SIGOGNE, Émile.

LA POSE DE LA VOIX ET LE RYTHME DANS L'ART ORATOIRE 319

VAN DEN BOSCH, Firmin.

LE CRIME PASSIONNEL. 34

VERHAEREN, Émile.

LE PRÉSIDENT DU GRAND SERMENT . . . 144
LA VENTE AUX ENCHÈRES 148

WILLAME, Georges.

VIEUX PAPIERS 335

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8363